
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
201
1 D
2

COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU PÉROU

Congestæ cumulantur opes, orbisque rapinas
Accipit.
CLAUDIAN, In Ruf. lib. i. v. 194.

So color de religion
Van a buscar plata y oro
Del incubierto tesoro.
LOPE DE VEGA, El Nuevo Mundo, Jorn. 1.

Bruxelles. — Typ de A. Lacroix, Van Meenen et Cie, rue de la Putterie, 33

ŒUVRES DE W. H. PRESCOTT

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU PÉROU

PRÉCÉDÉE D'UN TABLEAU



DE LA CIVILISATION DES INCAS

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR H. PORET

ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU COLLÈGE ROLLIN



TOME I



PARIS
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
RUE JACOB, 56

BRUXELLES
A. LACROIX, VAN MEENEN ET Cie, ÉDITEURS
RUE DE LA PUTTERIE, 33

1861



PRÉFACE.

Les pages les plus brillantes de l'histoire des aventuriers espagnols dans le Nouveau Monde sont, sans contredit, la conquête du Mexique et celle du Pérou, c'est à dire des deux pays qui joignaient à une vaste étendue un état social perfectionné et des progrès considérables dans les arts de la civilisation. Ces deux empires sont tellement en relief dans le tableau général de l'histoire, que le nom de l'un, malgré le contraste de leurs institutions respectives, rappelle très naturellement celui de l'autre, et, quand je fis rassembler en Espagne les matériaux d'une histoire de la conquête du Mexique, je compris dans mes recherches les documents relatifs à la conquête du Pérou.

La plupart des uns et des autres sont puisés à la même source, savoir les archives de l'Académie royale d'histoire de Madrid, chargée spécialement de conserver tout ce qui peut servir à éclairer les annales des colonies espagnoles. La



partie la plus riche de cette collection est probablement celle que fournissent les papiers de Munoz. Ce savant distingué, historiographe des Indes, employa près de cinquante ans de sa vie à recueillir les matériaux d'une histoire des découvertes et des conquêtes des Espagnols en Amérique. L'appui et l'autorité du gouvernement lui donna toute facilité; les dépôts publics et particuliers de toutes les villes principales de l'empire, soit en Europe, soit aux colonies, furent ouverts à ses recherches. Le résultat fut une magnifique collection de manuscrits, dont un grand nombre furent copiés de sa propre main. Mais il ne vécut pas assez pour recueillir le fruit de sa laborieuse persévérance. Le premier volume, comprenant les voyages de Colomb, était à peine fini quand il mourut; et les manuscrits, ou du moins la partie qui se rapporte au Mexique et au Pérou devait profiter à un étranger, à un habitant de ce Nouveau Monde qui en était le sujet.

Un autre savant dont les richesses littéraires m'ont beaucoup servi, est Don Martin Fernandez de Navarrete, l'ancien directeur de l'Académie royale d'histoire. Pendant la plus grande partie de sa longue carrière, il s'occupa de rassembler des documents originaux pour servir à l'histoire des colonies. Beaucoup ont trouvé place dans son grand ouvrage, *Coleccion de los Viages y Descubrimientos*, qui, bien que loin d'être achevé selon le plan primitif de l'auteur, est d'un prix inestimable pour l'historien. En suivant la série des découvertes, Navarrete s'est détourné de la conquête du Mexique et du Pérou, pour raconter les voyages

de ses compatriotes aux mers de l'Inde. Il eut la courtoisie de permettre que l'on copiât pour moi ses manuscrits relatifs à ces deux contrées. Quelques-uns ont été depuis publiés, sous les auspices de ses savants collaborateurs, Salva et Baranda, ses confrères à l'Académie; mais les documents remis entre mes mains forment une partie considérable des matériaux de l'histoire qu'on va lire.

La mort de cet homme illustre, arrivée quelque temps après que j'eus commencé mon ouvrage, a laissé dans sa patrie un vide difficile à remplir, car il était dévoué aux lettres, et peu d'hommes ont fait plus pour mettre en lumière l'histoire coloniale de l'Espagne. Loin de se préoccuper exclusivement de ses projets littéraires, il était toujours prêt à étendre sa sympathie et ses secours à ceux des autres. Chez lui la réputation du savant était rehaussée par les qualités supérieures de l'homme, par sa bienveillance, par la simplicité de ses mœurs et par un caractère irréprochable. Je lui ai de grandes obligations, car depuis la publication de mon premier travail historique jusqu'à la dernière semaine de sa vie, j'ai constamment reçu de lui des preuves de l'intérêt cordial et actif qu'il prenait à la continuation de mes travaux, et je rends aujourd'hui à sa mémoire cet hommage si juste, d'autant plus volontiers, qu'il est moins suspect de flatterie.

Sur la liste de ceux à qui je suis redevable de matériaux je dois aussi placer M. Ternaux-Compans, si bien connu par ses traductions françaises, aussi fidèles qu'élégantes, des manuscrits de Munoz, et mon ami Don Pascual de Gayangos,

qui, sous la forme modeste d'une tradnction, a donné un commentaire, plein de sagacité et de savoir, sur l'histoire hispano-arabe, en se plaçant au premier rang dans cette partie difficile de la littérature, qu'ont éclairée les travaux d'un Masdeu, d'un Casiri et d'un Conde.

Aux matériaux tirés de ces sources j'ai joint quelques manuscrits importants de la bibliothèque de l'Escurial. Ceux-ci, particulièrement relatifs aux anciennes institutions du Pérou, fesaient partie de la belle collection de lord Kingsborough, qui, partageant le sort de la plupart des collections littéraires, a été malheureusement dispersée depuis la mort de son noble auteur. J'en dois la communication à un bibliographe instruit, M. O. Rich, aujourd'hui résident à Londres. Enfin je ne dois pas taire mes obligations d'un autre genre envers mon ami Charles Folsom, Esq., le savant bibliothécaire de l'athénée de Boston; sa connaissance profonde de la construction grammaticale et du véritable génie de notre langue anglaise m'a permis de corriger beaucoup de négligences qui m'étaient échappées soit dans cet ouvrage soit dans le précédent.

De ces divers côtés j'ai recueilli une quantité considérable de manuscrits de nature très diverse, et de l'origine la plus authentique; coucessions et ordonnances royales, instructions de la cour, lettres de l'empereur aux fonctionnaires supérieurs des colonies, registres municipaux, journaux et mémoires particuliers et une masse de correspondances privées des principaux acteurs de ce drame tumultueux. Ce fut peut-être l'agitation du pays qui amena une correspon-

dance plus fréquente entre le gouvernement métropolitain et les fonctionnaires coloniaux. Mais quelle qu'en soit la cause, la collection des matériaux manuscrits relatifs au Pérou est plus abondante et plus complète que celle qui a rapport au Mexique; de sorte qu'il n'y a guère de point si obscur dans la carrière de l'aventurier, que les correspondances du temps n'y jettent quelque lumière. L'historien a été plutôt dans le cas de se plaindre de l'*embarras des richesses*, car au milieu des témoignages contradictoires, il n'est pas toujours facile de découvrir la vérité, comme la multiplicité de jours qui s'entrecroisent a pour effet d'éblouir et de troubler la vue du spectateur.

J'ai suivi dans cette histoire le même plan que dans celle de la conquête du Mexique. Dans l'introduction qui forme le premier livre, j'ai essayé de décrire les institutions des Incas, afin que le lecteur connaisse le caractère et la condition de cette race extraordinaire, avant d'entrer dans le récit de son asservissement. Les autres livres sont remplis par l'histoire de la conquête. Mais ici le sujet, il faut l'avouer, malgré les occasions qu'il présente pour le développement des caractères, malgré les incidents étranges et romanesques, malgré la nature pittoresque du théâtre des événements, n'offre pas à l'historien des avantages aussi évidents que la conquête du Mexique. A la vérité, peu de sujets prêtent autant que celui-là, soit à l'histoire, soit à la poésie. Le développement naturel du sujet y est précisément ce que prescrivaient les règles les plus sévères de l'art. La conquête du pays est la grande fin que le lecteur a toujours en vue. Dès

le premier débarquement des Espagnols, leurs aventures, leurs combats et leurs négociations, leur retraite désastreuse, leur ralliement et le siége final de Mexico, tout tend à ce grand résultat, jusqu'à ce que la longue série des événements se termine par la chute de la capitale. Dans la marche des faits, tout s'achemine constamment à cette catastrophe. C'est une magnifique épopée où l'unité d'intérêt est complète.

Dans la conquête du Pérou, la ruine des Incas, s'accomplit longtemps avant la conclusion du récit. La suite comprend les querelles furieuses des conquérants, qui, par leur nature, sembleraient ne pouvoir se ramener à un intérêt central. Pour en trouver l'unité, il nous faut porter nos regards au delà du renversement immédiat de l'empire indien. La défaite des indigènes n'est qu'un premier pas que doit suivre celle des Espagnols, devenus eux-mêmes rebelles, jusqu'à ce qu'enfin la suprématie de la couronne soit établie dans la contrée d'une manière permanente. Ce n'est qu'à ce moment que l'acquisition de ces domaines transatlantiques peut être dite complète. C'est en tenant les yeux fixés sur ce point éloigné, que les pas successifs du récit paraîtront conduire à un grand résultat et qu'on sauvera cette unité d'intérêt, qui n'est guère moins essentielle à la composition historique qu'au drame. Jusqu'à quel point ai-je atteint ce but, c'est au lecteur d'en juger.

Une histoire de la conquête du Pérou, fondée sur des documents originaux, et prétendant à l'autorité d'une œuvre classique, telle que la *Conquête du Mexique* de Solis, n'a

jamais été entreprise, que je sache, par les Espagnols. Les Anglais en ont une de beaucoup de mérite, due à la plume de Robertson, dont la belle esquisse occupe la place qui lui appartient dans son grand ouvrage sur l'Amérique. J'ai voulu présenter la même histoire dans tous ses détails romanesques, non pas seulement retracer les traits caractéristiques de la conquête, mais en revêtir l'esquisse des vivantes couleurs de la réalité, de manière à offrir une minutieuse et fidèle peinture de l'époque. Dans ce dessein, je me suis servi librement, pour composer cet ouvrage, de mes matériaux manuscrits; j'ai laissé les acteurs parler, autant que possible, par eux-mêmes, et surtout j'ai fait un usage fréquent de leurs lettres, car nulle part le cœur ne s'ouvre plus sincèrement que dans la liberté d'une correspondance privée. J'ai inséré dans les notes d'abondants extraits de ces autorités, soit pour appuyer le texte, soit pour faire connaître ces productions des capitaines et des politiques éminents de l'époque, qui ne sont guère accessibles aux Espagnols eux-mêmes.

M. Amédée Pichot, dans la préface de sa traduction française de la *Conquête du Mexique*, induit du plan de cet ouvrage que je dois avoir étudié soigneusement les écrits de son compatriote, M. de Barante. Ce critique pénétrant ne fait que me rendre justice en me supposant familiarisé avec les principes de la théorie historique de cet auteur, si clairement exposés dans la préface de ses *Ducs de Bourgogne*. Et j'ai eu sujet d'admirer la manière habile dont il pratique lui-même sa théorie, en construisant avec les matériaux grossiers d'un siècle lointain, une œuvre de génie qui nous

transporte d'abord au milieu des temps féodaux, sans offrir ces disparates qui s'attachent d'ordinaire à un antique moderne. J'ai de même tâché de saisir l'expression caractéristique d'un temps éloigné et de la reproduire dans sa vivante fraîcheur. Mais je me suis écarté en un point essentiel du plan de l'historien français : j'ai laissé subsister l'échafaudage après l'achèvement de l'édifice. En d'autres termes, j'ai laissé voir au lecteur chaque pas du procédé par lequel je suis arrivé à mes conclusions. Au lieu de lui demander d'accepter mon témoignage de confiance, j'ai entrepris de motiver mes assertions. Par d'abondantes citations des autorités originales, et par les notions critiques que j'en ai données, afin de lui expliquer les influences qu'elles subirent, j'ai tâché de le mettre en état de juger par lui-même, de réviser et de réformer au besoin les jugements de l'historien. Il pourra ainsi, en tout cas, apprécier la difficulté d'arriver à la vérité au milieu du conflit des témoignages, et il apprendra à faire peu d'état de ces écrivains qui prononcent sur un passé mystérieux avec une assurance effrayante, pour employer le mot de Fontenelle, ce qui constitue l'esprit le plus opposé à celui de la vraie philosophie de l'histoire.

Cependant il faut convenir que le chroniqueur qui raconte les événements d'une époque éloignée, trouve évidemment certains avantages dans la quantité de documents manuscrits dont il dispose, les témoignages des amis, des rivaux et des ennemis se faisant utilement contrepoids, et aussi dans le cours général des événements qui se sont effectivement

accomplis, et qui sont le meilleur commentaire des motifs réels des personnages. L'homme engagé dans l'ardeur de la lutte n'a qu'une perspective bornée à l'horizon qui l'environne; il est aveuglé par la fumée et la poussière du combat, tandis que le spectateur dont l'œil plane sur le terrain de plus loin et de plus haut, bien que les objets individuels perdent pour lui quelque chose de leur vivacité, embrasse à la fois toutes les opérations du champ de bataille. Cela semble un paradoxe, et toutefois la vérité fondée sur les témoignages contemporaius parait, après tout, aussi facilement accessible à l'écrivain des âges postérieurs qu'aux contemporains eux-mêmes.

Avant de clore ces réflexions, qu'on me permette d'en ajouter quelques-unes d'une nature personnelle. Dans plusieurs notices faites à l'étranger sur mes ouvrages, on a dit que l'auteur était aveugle, et plus d'une fois j'ai passé pour avoir perdu la vue, en écrivant ma première histoire. Quand j'ai rencontré ces erreurs, je me suis empressé de les rectifier. Mais l'occasion qui se présente m'en offre le meilleur moyen, et je désire d'autant plus en profiter, que j'ai lieu de craindre que certaines réflexions des préfaces de mes ouvrages historiques n'aient donné lieu à cette méprise.

Étant à l'Université, un de mes yeux fut atteint d'un coup qui m'en ôta l'usage. Bientôt après l'autre fut attaqué d'une inflammation si grave qu'il cessa également de voir pendant quelque temps, et bien qu'il se fût ensuite guéri, il avait tant souffert qu'il resta fort affaibli. Deux fois depuis lors, je me suis trouvé hors d'état de m'en servir pour lire et

écrire pendant plusieurs années de suite. Ce fut dans un de ces intervalles, que je reçus de Madrid les matériaux de mon *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle;* ainsi désarmé au milieu de mes trésors transatlantiques réunis autour de moi, j'étais comme un homme mourant de faim au sein de l'abondance. Dans cette situation, je résolus, s'il était possible de remplacer l'œil par l'oreille. Je pris un secrétaire qui me lut ces documents divers; et bientôt je m'habituai tellement aux sons des langues étrangères (dont quelques-unes à la vérité, m'étaient devenues familières pendant mon séjour en Europe), que je pus comprendre ses lectures sans beaucoup de difficulté. A mesure qu'il lisait, je dictais des notes étendues, et quand elles formaient une masse considérable, on me les relisait, jusqu'à ce que je me fusse assez rendu maître du contenu pour le mettre en œuvre. Les mêmes notes me fournissaient un moyen facile pour appuyer le texte par des renvois.

Une autre difficulté se rencontrait dans le travail mécanique de l'écriture où ma vue trouvait une rude épreuve. Je surmontai cet obstacle au moyen d'un pupitre, dont se servent les aveugles, qui me permettait de déposer mes idées sur le papier sans le secours de la vue, pouvant m'en servir également bien dans l'obscurité et à la lumière. Mon écriture ressemblait assez à des hiéroglyphes; mais mon secrétaire devint habile dans l'art de déchiffrer, et il en tirait pour l'imprimeur une bonne copie, sauf, une large part à faire à des erreurs inévitables. J'ai donné de mon procédé une description minutieuse, parce qu'on a plusieurs

fois exprimé quelque curiosité relativement à mon *modus operandi* au milieu des difficultés de mon état, et parce qu'il peut ne pas être inutile de le connaître si l'on se trouvait en pareille situation.

Quoique je fusse encouragé par le progrès sensible de mon œuvre, elle ne pouvait qu'avancer lentement. Cependant la tendance à l'inflammation diminuait, et l'œil se fortifiait de plus en plus. Il finit par se remettre assez pour qu'il me fût possible de lire plusieurs heures par jour, bien que mon travail en ce genre dût finir avant la nuit. Je n'ai jamais pu me passer non plus des services d'un secrétaire ni du pupitre des aveugles; car, contrairement à l'expérience ordinaire, j'ai trouvé que l'œil se fatiguait plus d'écrire que de lire, observation qui toutefois ne s'applique pas à la lecture des manuscrits; et en conséquence pour me mettre en état de revoir mon travail avec plus de soin, je fis imprimer un exemplaire de l'*Histoire de Ferdinand et Isabelle* pour mon travail de révision avant de la mettre sous presse pour le public. Telle était l'amélioration de mon état pendant que je préparais la *Conquête du Mexique*, et, content d'être rapproché à ce point du niveau commun de mes semblables, j'enviais à peine le bonheur de ceux qui pouvaient prolonger leurs études dans la soirée et jusque dans la nuit.

Mais un changement est encore survenu depuis deux ans. Ma vue s'est obscurcie graduellement, tandis que la sensibilité du nerf optique s'est accrue au point que, pendant plusieurs semaines de l'an dernier je n'ai pas ouvert un volume, et durant cet intervalle je n'ai pas joui de la vue, plus

d'une heure par jour en moyenne. Je ne puis me leurrer de l'espoir qu'affaibli comme il l'a été pour avoir probablement excédé ses forces, l'organe puisse jamais se rajeunir ou me servir beaucoup désormais dans mes recherches littéraires. Je ne saurais dire, si j'aurai le courage, malgré tant d'obstacles, d'entreprendre, comme j'en avais l'intention, un nouveau travail historique. Peut-être la longue habitude et un désir naturel de suivre la carrière que j'ai si longtemps parcourue, rendra cette résolution en quelque sorte nécessaire, mon expérience m'ayant déjà prouvée qu'elle pouvait s'accomplir.

Cet exposé, trop long, je le crains, pour la patience du lecteur, lui fera comprendre, s'il en a quelque souci, la gravité réelle des obstacles qui ont entravé mes travaux. On la reconnaîtra facilement, si l'on considère que je n'ai eu que l'usage incomplet de la vue, aux moments les plus favorables et que pendant longtemps j'en ai été entièrement privé. Cependant les difficultés que j'ai éprouvées sont peu de chose au prix de celles qui affligent un aveugle. Je ne connais pas un historien vivant qui puisse réclamer la gloire d'avoir surmonté celles-ci, excepté l'auteur de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, qui, pour employer sa belle et touchante expression, est parvenu à aimer les ténèbres, et qui à une philosophie profonde, qui n'a besoin que de la lumière intérieure, joint le talent des recherches étendues et variées de la plus sérieuse érudition.

Les longs détails dans lesquels je suis entré ne seront pas, je pense, attribués par le lecteur à un indigne amour-propre mais à leur véritable motif, au désir de rectifier une

méprise à laquelle je puis avoir donné lieu sans intention, et qui m'a fait près de quelques personnes la réputation, peu agréable pour moi puisqu'elle est imméritée, d'avoir vaincu les obstacles incalculables qui se multiplient sur les pas de l'homme privé de la vue.

BOSTON, 2 *avril* 1847.

LIVRE I.

INTRODUCTION.

COUP D'ŒIL SUR LA CIVILISATION DES INCAS.

CHAPITRE PREMIER.

—— ——

ASPECT PHYSIQUE DU PAYS. — ORIGINES DE LA CIVILISATION PÉRUVIENNE. — EMPIRE DES INCAS. — FAMILLE ROYALE. — NOBLESSE.

Parmi les nombreuses nations qui occupaient l'Amérique, quand les Européens la découvrirent, celles des Mexicains et des Péruviens étaient certainement les plus puissantes et les plus policées. Mais, bien que leur civilisation fût arrivée à peu près au même point, elle était de nature très différente, et le philosophe qui étudie les hommes, peut être naturellement curieux de suivre les différents degrés par lesquels ces deux nations sortirent de l'état de barbarie et s'élevèrent dans l'échelle de l'humanité. Dans un précédent ouvrage, j'ai essayé de retracer le caractère et les institutions des anciens Mexicains et la conquête de cette nation par les Espagnols. Celui-ci sera consacré aux Péruviens, et si l'on trouve que leur histoire offre moins d'anomalies étranges et de contrastes frappants que celle des Aztèques, elle peut nous intéresser tout autant par le tableau qu'elle présente d'un gou-



vernement régulier et des habitudes sobres de l'industrie sous la domination patriarcale des Incas.

L'empire du Pérou, à l'époque de l'invasion espagnole, s'étendait aux bords de l'Océan Pacifique, environ du second degré de latitude nord au trente-septième de latitude sud, suivant une ligne qui marque les limites occidentales des républiques modernes de l'Équateur, du Péron, de la Bolivie et du Chili. Sa largeur est plus difficile à déterminer, car bien que borné partout à l'ouest par le grand Océan, du côté de l'est il s'étendait sur plusieurs points beaucoup au delà des montagnes, jusqu'aux limites de pays barbares, dont on ignore la position exacte, ou dont les noms sont effacés de la carte. Il est certain cependant que la largeur du pays était tout à fait disproportionnée avec sa longueur[1].

L'aspect topographique de la contrée est très remarquable. Une bande de terre, qui excède rarement vingt lieues en largeur, s'étend le long de la côte et est resserrée d'un bout à l'autre par une chaîne colossale de montagnes qui, partant du détroit de Magellan, atteint sa plus grande élévation, qui est aussi le maximum de hauteur du continent américain, vers le dix-septième degré sud[2], et, après avoir traversé la ligne, se réduit graduellement à des collines d'une hauteur

[1] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. LXV. — Cieza de Leon, *Cronica del Peru* (Anvers, 1554), cap. XLI.— Garcilasso de la Vega, *Commentarios Reales* (Lisboa, 1609), parte I, lib. I, cap. VIII. Suivant cette dernière autorité, l'empire, dans sa plus grande largeur, ne dépassait pas cent vingt lieues. Mais la géographie de Garcilasso ne soutient pas l'examen.

[2] Suivant Malte-Brun, c'est sous l'équateur qu'on rencontre les sommets les plus élevés de cette chaîne (*Géographie universelle*, liv. LXXXVI). Mais des mesures plus récentes ont montré que c'était entre le 15e et le 17e degré snd, où le Nevado de Sorata s'élève à l'immense hauteur de 25,250 pieds et l'Illimani à 24,300 pieds.

vulgaire en s'avançant dans l'isthme de Panama. C'est la célèbre Cordillère des Andes, ou *montagnes de cuivre* [1], comme les nomment les indigènes, quoiqu'on eût pu les appeler plus justement *montagnes d'or*. Rangées quelquefois sur une seule ligne, mais plus souvent sur deux ou trois lignes, parallèles ou obliques les unes aux autres, elles font au voyageur qui navigue sur l'Océan l'effet d'une seule chaîne continue, parce que les énormes volcans qui pour les habitants du plateau paraissent former des masses indépendantes et isolées, ne lui semblent qu'autant de pics d'une même chaîne immense et imposante. La nature travaille dans ces régions sur une échelle tellement vaste, que ce n'est que d'une grande distance que le voyageur peut jusqu'à un certain point saisir le rapport des parties de ce prodigieux ensemble. Peu d'œuvres de la nature sont destinées à produire des impressions plus sublimes que l'aspect de cette côte, tel qu'il se déploie graduellement à l'œil du navigateur qui vogue au loin sur les flots de l'Océan Pacifique; les montagnes semblent s'élever les unes sur les autres, et le Chimborazo avec son glorieux dais de neiges, qui étincelle beaucoup au dessus des nuages, couronne le tout comme d'un diadème céleste [2].

La disposition du pays semblerait être particulièrement

[1] Du moins le mot *anta*, où l'on a vu l'étymologie du nom *Andes*, signifiait en péruvien cuivre. Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. XV.

[2] Humboldt, *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique* (Paris, 1810), p. 106. — Malte-Brun, liv. LXXXVIII. Le petit nombre de courtes esquisses qu'a données M. de Humboldt du paysage des Cordillères, et qui dénotent la main d'un grand peintre comme d'un grand philosophe, nous font d'autant plus regretter qu'il n'ait pas publié les résultats de ses observations dans cette région intéressante, avec autant de détails qu'il l'a fait pour le Mexique.

défavorable à l'agriculture et aux communications intérieures. La bande sablonneuse qui borde la côte où il ne pleut jamais, n'est arrosée que par quelques pauvres ruisseaux qui font un contraste remarquable avec les masses d'eau énormes que les pentes orientales des Cordillères versent dans l'Atlantique. Les escarpements rapides de la Sierra, avec ses flancs déchirés de porphyre et de granit, et ses régions supérieures revêtues de neiges qui ne fondirent jamais sous le soleil brûlant de l'équateur, si ce n'est par l'action dévastatrice de ses feux volcaniques, pourraient sembler également défavorables aux travaux du laboureur; l'on pourrait croire que toute communication entre les parties de ce territoire allongé, est rendue impossible par le caractère sauvage de la contrée, coupée de précipices, de torrents furieux, d'infranchissables *quebradas*, — affreuses crevasses de la Cordillère, dont l'œil du voyageur épouvanté, tout en suivant le sentier qui serpente au haut des airs, s'efforce vainement de mesurer la profondeur [1]. Cependant l'industrie, on pourrait presque dire le génie des Indiens, réussit à surmonter tous ces obstacles de la nature.

Grâce à un système judicieux de canaux et d'aqueducs souterrains, les déserts de la côte furent rafraîchis par des eaux abondantes qui les fertilisèrent et les embellirent. Des terrasses furent établies sur les flancs escarpés de la Cordillère, et comme les diverses élévations faisaient l'effet d'une différence de latitude, elles donnaient, suivant une gradation régulière, toutes les variétés du règne végétal,

[1] « Ces crevasses sont tellement profondes, » dit M. de Humboldt avec sa vivacité ordinaire d'expression, « que si le Vésuve ou le Puy-de-Dôme étaient transportés au fond ils ne dépasseraient pas le niveau des crêtes de la Sierra voisine. » (*Vues des Cordillères*, p. 9.)

depuis la végétation surexcitée des tropiques jusqu'aux produits tempérés d'un climat septentrional; tandis que des troupeaux de *llamas* (le mouton du Pérou) erraient avec leurs bergers dans les vastes solitudes couvertes de neige sur les crêtes de la Sierra qui s'élevaient au dessus des limites de la culture. Une population industrieuse fixée dans la haute région des plateaux, des villes, des hameaux, groupés au milieu de vergers et de grands jardins semblaient suspendus dans les airs bien au dessus de la hauteur ordinaire des nuages [1]. Les relations étaient entretenues entre ces nombreux établissements au moyen des grandes routes qui traversaient les passes de la montagne, et qui ouvraient une communication facile entre la capitale et les extrémités les plus lointaines de l'empire.

On fait remonter la source de cette civilisation à la vallée de Cuzco, région centrale du Pérou, comme son nom le fait entendre [2]. L'origine de l'empire péruvien, de même que celle de toutes les nations, excepté celles en petit nombre qui, comme la nôtre, ont eu la bonne fortune de dater d'une époque et d'un peuple civilisés, se perd dans les ténèbres de la fable, qui, en fait, n'ont pas moins obscurci son histoire que celle d'aucune nation ancienne ou moderne du vieux monde. Suivant la tradition la plus familière au savant européen, il fut un temps où les races anciennes du continent étaient toutes plongées dans une barbarie déplorable, où elles ado-

[1] Les plaines de Quito sont entre neuf et dix mille pieds au dessus de la mer. Voyez La Condamine, *Journal d'un voyage à l'équateur* (Paris, 1751, p. 48). D'autres vallées ou plateaux dans ce vaste groupe de montagnes atteignent une hauteur encore plus grande.

[2] « *Cuzco*, dans la langue des Incas, » dit Garcilasso, « signifie *nombril*. » *Com. Real.*, parte I, lib. I, cap. XVIII.

raient à peu près sans distinction tous les objets de la nature, faisaient de la guerre leur passe-temps, et mangeaient la chair de leurs prisonniers. Le soleil, qui était à la fois le flambeau et le père du genre humain, prenant pitié de leur condition dégradée, envoya deux de ses enfants, Manco Capac et Mama Oello Huaco, pour réunir les indigènes en sociétés et leur enseigner les arts de la vie civilisée. Le couple céleste, frère et sœur, époux et épouse, s'avança dans les hautes plaines voisines du lac Titicaca, jusque vers le seizième degré sud. Ils portaient avec eux un coin d'or, et avaient reçu l'ordre de fixer leur séjour au lieu où cet emblème sacré pénétrerait sans effort dans le sol. En conséquence ils ne s'avancèrent qu'à peu de distance, jusqu'à la vallée de Cuzco, point indiqué pour l'accomplissement du miracle ; là en effet le coin s'enfonça rapidement dans la terre et disparut pour toujours. Les enfants du soleil établirent en ce lieu leur résidence et commencèrent bientôt leur mission bienfaisante parmi les grossiers habitants de la contrée : Manco Capac enseigna aux hommes l'art de l'agriculture et Mama Oello [1] initia son sexe aux secrets du tissage et du filage. Ces peuples simples prêtèrent une oreille docile aux messagers du ciel, et se rassemblant en

[1] *Mama* en péruvien signifiait *mère* (Garcilasso, *Com. Real.*, parte 1, lib. IV, cap. I). L'identité de ce terme avec celui qu'emploient les Européens est une coïncidence curieuse. Elle ne l'est guère moins toutefois que celle du mot correspondant *papa*, qui, chez les anciens Mexicains, désignait un prêtre d'un haut rang, ce qui rappelle le *pape* des Italiens. Chez les deux peuples le mot paraît signifier dans son sens le plus compréhensif le père, auquel il est appliqué familièrement par la plupart des nations de l'Europe. Et l'usage n'en est pas limité aux temps modernes ; les Grecs et les Romains l'employaient dans le même sens : Πάππα φίλε, dit Nausicaa, s'adressant à son père dans un langage que les versificateurs modernes ont trouvé trop simple pour le rendre littéralement.

grand nombre jetèrent les fondements de la ville de Cuzco. Les mêmes maximes sages et bienveillantes qui réglaient la conduite des premiers Incas [1], se transmirent à leurs successeurs, et sous leur sceptre bienfaisant la vaste surface du plateau se couvrit peu à peu d'une société, qui établit sa supériorité sur les tribus environnantes. Tel est l'agréable tableau de l'origine de la monarchie péruvienne, qu'a tracé Garcilasso de la Vega, descendant des Incas, et qui par lui est devenu familier au lecteur européen [2] !

Mais ce n'est là qu'une des traditions diverses qui avaient cours chez les Indiens du Pérou, et probablement ce n'était pas la plus généralement accréditée. Une autre légende parle de certains hommes blancs et barbus, qui partant des bords du lac Titicaca, établirent leur ascendant sur les indigènes et leur communiquèrent les bienfaits de la civilisation. Elle peut nous rappeler la tradition existante chez les Aztèques relativement à Quetzalcoatl, la divinité bienfaisante, qui, sous des dehors et un aspect semblables, vint de l'orient sur le grand plateau pour accomplir la même mission bienveillante auprès des indigènes. L'analogie est d'autant plus remarquable que nuls indices ne donnent à penser qu'il y ait eu aucune communication entre les deux peuples ou même qu'ils se soient connus l'un l'autre [3].

[1] *Inca* signifiait *roi* ou *seigneur ; capac*, *grand* ou puissant. On l'appliqua à plusieurs des successeurs de Manco, de même que l'épithète de *Yupanqui*, *riche de toutes les vertus*, s'est ajoutée aux noms de plusieurs Incas. (Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XLI ; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. XVII.) Les bonnes qualités rappelées par les surnoms de la plupart des princes péruviens, sont un hommage honorable, mais quelque peu suspect, à l'excellence de leur caractère.

[2] *Com. Real.*, parte I, lib. I, cap. IX-XVI.

[3] On trouvera ces diverses traditions, toutes d'un caractère très puéril,

La date ordinairement assignée à ces événements extraordinaires remontait environ à 400 ans avant l'arrivée des Espagnols, ou au commencement du douzième siècle [1]. Mais quelque populaire et quelque agréable que soit à l'imagination la légende de Manco Capac, il ne faut que peu de réflexion pour en montrer l'improbabilité, même si on en retranche les accessoires surnaturels. Sur les bords du lac Titicaca il existe encore aujourd'hui des ruines considérables, qui, de l'aveu des Péruviens eux-mêmes, sont de date plus ancienne que la prétendue arrivée des Incas, et leur ont fourni le modèle de leur architecture. [2] La date de leur appa-

dans Ondegardo, *Relacion Segunda*, MS.; Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. I; Cieza de Leon, *Cronica*, cap. CV; *Conquista i poblacion del Piru*, MS.; *Declaracion de los Presidentes é Oydores de la audiencia reale del Peru*, MS., toutes autorités contemporaines de la conquête. L'histoire des hommes blancs barbus se retrouve dans la plupart de ces légendes.

[1] Quelques auteurs reculent la date à 500 ou même 550 ans avant l'invasion espagnole. (Balboa, *Histoire du Pérou*, chap. I; Velasco, *Histoire du royaume de Quito*, tome I, p. 81, dans les *Relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, par Ternaux-Compans. (Paris, 1840.) Dans le rapport de l'Audience Royale du Pérou l'époque est plus modestement fixée à 200 ans avant la conquête. *Decl. de la Aud. Real.*, MS.

[2] « Otras cosas ay mas que dezir deste Tiaguanaco, que passo por no detenerme : concluyèdo que yo para mi tengo esta antigualla por la mas antigua de todo el Peru. Y assi se tiene que antes que los Ingas reynassen con muchos tiempos estavan hechos algunos edificios destos : porque yo he oydo afirmar á Indios, que los Ingas hizieron los edificios grandes del Cuzco por la forma que vieron tener la muralla o pared que se vee en este pueblo. » (Cieza de Leon, *Cronica*, cap. CV.) Voyez aussi Garcilasso (*Com. Real.*, parte I, lib. III, c. I), qui donne une description de ces restes, d'après le témoignage d'un ecclésiastique espagnol, comparable pour le merveilleux à n'importe quelle légende de son ordre. Herrera mentionne d'autres ruines d'une antiquité traditionnelle semblable (*Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y Tierra Firme del Mar Océano*, Madrid, 1730, dec. VI, lib. VI, cap. IX). Mc Culloch, dans quelques

rition est en effet manifestement inconciliable avec leur histoire ultérieure. Aucun témoignage n'assigne à la dynastie des Incas plus de treize princes avant la conquête. Or ce nombre est positivement trop petit pour remplir quatre cents ans, et ne ferait pas remonter la fondation de la monarchie avec quelque probabilité au delà de deux siècles et demi, antiquité qui n'est pas incroyable en soi, et qui, comme on peut le voir, ne précède pas de plus d'un siècle l'époque supposée de la fondation de la capitale du Mexique. La fiction de Manco Capac et de sa sœur et épouse, fut inventée sans doute plus récemment pour satisfaire la vanité des monarques péruviens et pour donner une sanction de plus à leur autorité en la faisant dériver d'une origine céleste.

Nous pouvons conclure raisonnablement qu'il existait dans le pays une race d'une civilisation avancée avant le temps des Incas; et suivant presque toutes les traditions nous pouvons faire sortir cette race des environs du lac Titicaca [1]; conclusion qu'appuient fortement les restes impo-

réflexions sensées sur l'origine de la civilisation péruvienne, cite sur l'autorité de Garcilasso de la Vega le fameux temple de Pachacamac, non loin de Lima, comme exemple d'une architecture plus ancienne que celle des Incas (*Researches, philosophical and antiquarian, concerning the aboriginal history of America*. Baltimore, 1829, p. 405). Si cet exemple était authentique, il contribuerait beaucoup à confirmer les vues exposées dans le texte. Mais Mc Culloch est induit en erreur par l'aveugle qu'il a pris pour guide, Rycaut, traducteur de Garcilasso; celui-ci ne parle pas du temple comme ayant précédé l'époque des Incas, mais seulement celle où ils conquirent le pays. *Com. Real.*, parte I, lib. VI, cap. XXX.

[1] Entre autres autorités en faveur de cette tradition, voyez Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. III-IV. — Herrera, *Hist. gen.*, dec. V, lib. III, cap. VI. — *Conq. i Pob. del Peru*, MS. — Zarate, *Historia del Descubrimento y de la conquista del Peru*, lib. I, cap. X, ap. Barcia, *Historiadores Primitivos de las Indias Occidentales* (Madrid, 1749), tome III.

Dans la plupart des traditions, mais non pas dans toutes, Manco Capac

sants d'architecture qui, après tant d'années écoulées, subsistent encore sur ses rivages. Quelle fut cette race et d'où venait-elle, cette double question peut fournir un sujet curieux de recherches à l'antiquaire spéculatif. Mais c'est une région de ténèbres et qui s'étend beaucoup au delà des limites de l'histoire [1].

La même obscurité qui recouvre l'origine des Incas continue de régner sur la suite de leurs annales; telle était l'imperfection des moyens employés au Pérou pour conserver les souvenirs, les traditions étaient si confuses et si contradictoires, que l'historien ne trouve pas de point d'appui solide au delà d'un siècle avant la conquête espagnole [2].

est reconnu comme fondateur de la monarchie péruvienne, bien que son histoire et son caractère présente quelques variantes.

[1] M. Ranking,

> Who can deep mysteries unriddle
> As easily as thread a needle *,

trouve *fort probable que le premier Inca du Pérou ait été fils du Grand Khan Kublaï* (*Historical Researches on the conquest of Peru, etc., by the Moguls*. Londres, 1827, p. 170)! Les coïncidences sont curieuses; mais nous admettons difficilement la conclusion de cet auteur aventureux. Tout érudit s'associera au vœu qu'exprime de Humboldt qu'*un voyageur instruit visite les bords du lac Titicaca, le district de Callao et les hautes plaines de Tiahuanaco, théâtre de l'antique civilisation de l'Amérique* (*Vues des Cordillères*, p. 199). Et néanmoins les monuments d'architecture aborigène, jusqu'ici mis en lumière, ont fourni peu de matériaux pour jeter un pont sur l'abîme de ténèbres qui sépare l'ancien monde du nouveau.

[2] *Un siècle* tout au plus, pour dire la vérité. Ainsi Garcilasso et Sarmiento, les deux auteurs anciens qui ont le plus de crédit, s'accordent à peine en un seul point sur ce qu'ils racontent des premiers princes péruviens; le premier nous montre le sceptre passant de main en main par une succession paisible et continue dans la même dynastie, tandis que le second enrichit sa narration d'autant de complots, de dépositions et de révolu-

* « Qui sait débrouiller les profonds mystères aussi facilement qu'enfiler une aiguille. »

D'abord les progrès des Péruviens semblent avoir été lents et presque imperceptibles. Par leur politique sage et modérée, ils étendirent peu à peu leur domination sur les tribus voisines, à mesure que celles-ci se convainquirent de plus en plus des bienfaits d'un gouvernement juste et régulier. En se fortifiant, ils se trouvèrent en état de compter plus directement sur la force; mais s'avançant toujours en se couvrant des mêmes prétextes bienfaisants employés par leurs devanciers, ils proclamèrent la paix et la civilisation à la pointe de l'épée. Les nations sauvages du pays, sans aucun principe de cohésion entre elles, tombèrent l'une après l'autre devant les armes victorieuses des Incas. Toutefois ce ne fut qu'au milieu du quinzième siècle que le fameux Topa Inca Yupanqui, aïeul du monarque régnant à l'arrivée des Espagnols, conduisit ses armées à travers le terrible désert d'Atacama, et, pénétrant dans le sud du Chili, fixa la limite permanente de ses domaines à la rivière Maule. Son fils, Huayna Capac, qui n'avait ni moins d'ambition que son père, ni moins de talent militaire, remonta le long de la Cordillère vers le nord et poussant ses conquêtes au delà de l'équateur, ajouta le puissant royaume de Quito à l'empire du Pérou [1].

tions qu'en présentent les sociétés les plus barbares, et malheureusement aussi les plus civilisées. Si à ces deux auteurs nous ajoutons les divers écrivains contemporains ou de l'âge suivant, qui ont traité des annales péruviennes, nous tomberons au milieu d'un tel conflit de traditions que la critique se perd en conjectures. Cependant cette incertitude sur l'histoire des événements ne s'étend pas par bonheur sur celle des arts et des institutions qui existaient à l'arrivée des Espagnols.

[1] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. LVII. — *Conq. i Pob. del Peru*, MS. — Velasco, *Hist. de Quito*, p. 59. — *Dec. de la Aud. Real.*, MS. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VII, cap. XVIII, XIX; lib. VIII, cap. V, VIII. Ce dernier historien, et même quelques autres, rapportent

Cependant l'ancienne cité de Cuzco avait graduellement augmenté sa richesse et sa population, jusqu'au moment où elle était devenue la digne métropole d'une grande et florissante monarchie. Elle était située dans une belle vallée sur une région élevée du plateau, qui au milieu des Alpes eût été ensevelie sous des neiges éternelles, mais qui, entre les tropiques, jouissait d'une température féconde et salutaire. Vers le nord, elle était protégée par des montagnes formant les contre-forts de la grande Cordillère et la ville était traversée par une rivière, ou plutôt par un ruisseau, sur lequel des ponts de bois, recouverts de pesantes dalles de pierre, ouvraient une communication facile d'un bord à l'autre. Les rues étaient longues et étroites, les maisons basses, et ce[illegible] de la classe pauvre bâties de terre et de roseaux. Mais Cuzco était la résidence royale et était ornée des vastes demeures de la haute noblesse; les fragments massifs encore incorporés dans plusieurs des édifices modernes témoignent de la grandeur et de la solidité des anciens [1].

la conquête du Chili à Yupanqui, père de Topa Inca. Les exploits des deux monarques sont tellement mêlés ensemble chez les différents annalistes que leurs personnes paraissent en quelque sorte se confondre.

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, lib. VII, cap. VIII-XI. — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XCII. « El Cuzco tuuo gran manera ycalidad, deuio ser undada por gente de gran ser. Auia grandes calles, saluo que era angostas, y las casas hechas de piedra pura con tan lindas junturas, que illustra el antiguedad del edificio, pues estauan piedras tan gràdes muy bien assentadas. » (*Ibid.*, ubi supra.)

Comparez la description que donne Miller de la ville actuelle : « Les murs de beaucoup de maisons sont restés debout depuis des siècles. La grandeur des pierres, la variété de leurs formes et le travail inimitable qu'on y admire, donnent à la ville cet air intéressant d'antiquité romanesque qui remplit l'âme d'un sentiment de respect à la fois pénible et doux. » *Memoirs of Gen. Miller in the service of the Republic of Peru.* Londres, 1829, 2e édit., t. 2, p. 225.

La salubrité de la ville était entretenue par des voies spacieuses et de grandes places où, s'assemblait une nombreuse population, soit de la capitale, soit des provinces éloignées, pour célébrer les grandes fêtes de la religion. Cuzco était la *cité sainte* [1]; et le grand temple du soleil, auquel se rendaient les pèlerins des frontières les plus éloignées de l'empire, était l'édifice le plus magnifique du Nouveau Monde, et probablement l'ancien n'en avait pas qui surpassât la richesse de ses ornements.

Vers le nord sur la Sierra ou l'âpre montagne dont j'ai déjà parlé, s'élevait une forte citadelle, dont les ruines par leurs vastes proportions font encore aujourd'hui l'étonne-[illegible] du voyâgeur [2]. Elle était défendue par une simple muraille très épaisse, et longue de douze cents pieds du côté qui faisait face à la ville, où l'escarpement du sol suffisait presque de lui-même à la protéger. Du côté opposé où les approches étaient moins difficiles, elle était couverte par deux autres murailles demi-circulaires de la même longueur que la précédente. Elles étaient séparées l'une de l'autre et de la forteresse par une distance considérable, et le terrain intermédiaire était élevé de manière que les murailles formaient parapet pour les troupes destinées à repousser les assauts. La forteresse elle-même se composait de trois tours détachées l'une de l'autre. L'une était destinée à l'Inca, et

[1] « La imperial ciudad de Cuzco, que la adoravan los Indios, como á cosa sagrada. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. III, cap. XX. Voyez aussi Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS.

[2] Voir entre autres les Mémoires, cités plus haut, du général Miller, où se trouve une relation très intéressante de la moderne Cuzco, t. II, p. 223 et suiv. Ulloa, qui visita le pays au milieu du dernier siècle, ne met pas de bornes à son admiration. *Voyage dans l'Amérique du Sud*, trad. anglaise, Londres, 1806, liv. VII, ch. XII.

pourvue d'un somptueux ameublement, plus convenable à une résidence royale, qu'à un poste militaire. Les deux autres étaient occupées par la garnison, tirée de la noblesse péruvienne et commandée par un officier du sang royal, car la position avait trop d'importance pour être confiée à des personnes d'un rang inférieur. La colline était creusée sous les tours, et plusieurs galeries souterraines communiquaient avec la ville et avec les palais de l'Inca [1].

La forteresse, les murailles et les galeries étaient entièrement bâties de pierres dont les blocs pesants n'étaient pas régulièrement disposés, mais entremêlés de manière que les petits servaient à remplir les interstices laissés entre les grands. Elles formaient une espèce de construction rustique étant grossièrement taillées, excepté vers les arêtes, qui étaient travaillées avec soin, et, bien que le ciment n'eût pas été employé, les différents blocs étaient ajustés avec tant d'exactitude et si étroitement unis, qu'il était impossible d'introduire entre eux la lame même d'un couteau [2]. Plusieurs de ces pierres étaient d'une grandeur énorme, quel-

[1] Betanzos, *Suma y Narracion de los Yngas*, MS., cap. XII; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VII, cap. XXVII-XXIX.

La démolition de la forteresse, commencée immédiatement après la conquête, provoqua les remontrances de plus d'un Espagnol éclairé, dont la voix fut impuissante contre l'esprit de cupidité et de violence. Voy. Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XLVIII.

[2] *Ibid.*, ubi supra. — *Inscripciones, Medallas, Templos, Edificios, Antiguedades y Monumentos del Peru*, MS. Ce manuscrit, qui a autrefois appartenu au Dr Robertson et qui est maintenant au Musée britannique, est l'ouvrage de quelque auteur inconnu, probablement contemporain du règne de Charles III; époque où, suivant la remarque du savant judicieux auquel j'en dois une copie, un esprit de saine critique se manifestait chez les historiens castillans.

ques-unes avaient trente huit pieds pleins de long sur dix-huit de large et six d'épaisseur[1].

On est rempli d'étonnement quand on songe que ces masses énormes furent détachées de leur gisement primitif et qu'elles furent taillées par un peuple qui ne connaissait pas l'usage du fer; qu'elles furent tirées de carrières distantes de quatorze ou quinze lieues[2], qu'elles furent transportées, sans le secours de bêtes de somme, à travers des rivières et des ravins, élevées jusqu'à la hauteur où elles sont placées sur la Sierra, et enfin appareillées avec une précision parfaite, sans employer les outils et les machines familiers aux Européens. On dit que vingt mille hommes furent employés à ce grand travail et qu'on mit cinquante ans à l'achever[3]. Quoi qu'il en soit, nous y voyons l'œuvre d'un despotisme qui avait à sa disposition absolue la vie et la fortune de ses sujets, et qui, bien que généralement doux, en faisait aussi peu d'état, lorsqu'il les employait à son service, qu'il eût fait des animaux dont ils lui tenaient lieu.

La citadelle de Cuzco n'était qu'une partie du système de fortifications établi par les Incas sur toute l'étendue de leurs

[1] Acosta, *Naturall and morall historie of the East and West Indies*, trad. anglaise (Londres, 1604), lib. VI, cap. XIV. Il avait lui-même mesuré les pierres. Voir aussi Garcilasso, *Com. Real.*, loc. cit.

[2] Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XCIII; Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS. On voit encore, dit-on, plusieurs centaines de blocs de granit, non dégrossis, dans une carrière près de Cuzco.

[3] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XLVIII; Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS.; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VII, cap. XXVII-XXVIII. Les Espagnols, embarrassés de l'exécution d'un si grand ouvrage par des moyens si peu proportionnés en apparence, suivirent leur méthode sommaire et l'attribuèrent tout entier au diable; opinion que Garcilasso paraît disposé à adopter. L'auteur des *Antiguedades y Monumentos del Peru*, MS., rejette cette idée avec la gravité convenable.

domaines. Ce système formait le trait saillant de leur organisation militaire ; mais avant de parler de celle-ci, il convient de présenter au lecteur un tableau de leurs institutions civiles et de la forme de leur gouvernement.

Le sceptre des Incas, si nous en croyons leur historien, s'était transmis par une succession non-interrompue de père en fils, dans toute la suite de leur dynastie. Quoi qu'on pense de cette assertion, il parait probable que le droit d'hériter pouvait être réclamé par le fils aîné de la *Coya*, ou reine légitime, comme on l'appelait, pour la distinguer de la foule des concubines qui se partageaient les affections du souverain [1]. La reine était en outre distinguée, du moins sous les derniers règnes, par cette circonstance qu'elle était choisie parmi les sœurs de l'Inca, disposition qui toute choquante qu'elle parait aux nations civilisées, avait aux yeux des Péruviens l'avantage d'assurer à la couronne un héritier de la race pure des enfants du ciel, sans aucun mélange terrestre [2].

Pendant ses premières années, le rejeton royal était confié au soin des *amautas*, ou « sages » ainsi s'appelaient les docteurs de la science péruvienne. Ils lui enseignaient les éléments des connaissances qu'ils possédaient eux-mêmes,

[1] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. VII ; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. I, cap. XXVI. Acosta dit que l'aîné des frères de l'Inca succède de préférence au fils (lib. VI, cap. XII). Il est possible qu'il ait confondu l'usage des Péruviens avec celui des Aztèques. Le rapport de l'Audience Royale porte qu'un frère succédait à défaut du fils. *Dec. de la Aud. Real.*, MS.

[2] *Et soror et conjux.* Suivant Garcilasso, l'héritier présomptif épousait *toujours* une de ses sœurs. *Com. Real.*, parte I, lib. IV, cap. IX ; Ondegardo note ce fait comme une innovation introduite à la fin du quinzième siècle. *Relacion primera*, MS. Toutefois l'assertion extraordinaire de l'historien des Incas est confirmée par Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. VII.

et surtout le cérémonial gênant de leur culte, auquel il devait prendre une part principale. On soignait beaucoup aussi son éducation militaire, chose d'une extrême importance dans un état qui, malgré ses professions de paix et de bon vouloir, était toujours en guerre pour étendre sa domination.

A cette école militaire, il était élevé avec ceux des seigneurs Incas qui étaient à peu près de son âge; car le nom sacré d'Inca (source féconde d'obscurité dans les annales du Pérou) s'appliquait indifféremment à ceux qui descendaient par la ligne masculine du fondateur de la monarchie [1]. A l'âge de seize ans les élèves subissaient un examen public, préliminaire de leur admission à ce qu'on peut appeler l'ordre de chevalerie. Cet examen était dirigé par quelques Incas des plus âgés et des plus illustres. Les candidats étaient tenus de montrer leurs prouesses dans les exercices athlétiques du guerrier : à la lutte, au pugilat, dans de longues courses, qui mettaient pleinement à l'épreuve leur agilité et leur force, dans des jeûnes rigoureux qui duraient plusieurs jours, et dans des combats simulés, qui bien que les armes fussent émoussées, finissaient toujours par des blessures et quelquefois par la mort des combattants. Pendant cette épreuve, qui durait trente jours, le néophyte royal n'était pas mieux traité que ses camarades, dormant sur la dure, marchant nu-pieds, et portant des habits grossiers, genre de vie qu'on supposait propre à lui inspirer plus de sympathie pour les malheureux. Malgré toute cette montre d'impartialité, ce ne sera pas probablement faire tort aux juges que de supposer qu'un discernement politique les rendait très clairvoyants sur les mérites réels de l'héritier présomptif.

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, part. I, lib. I, cap. XXVI.

Au bout du temps déterminé, les candidats désignés comme méritant les honneurs de cette chevalerie barbare étaient présentés au souverain, qui daignait jouer le rôle principal dans la cérémonie de l'inauguration. Il commençait par un discours succinct, où, après avoir félicité les jeunes aspirants sur leurs progrès dans les exercices militaires, il leur rappelait les obligations attachées à leur naissance et à leur rang; et s'adressant à eux avec affection comme à des *enfants du soleil*, il les exhortait à imiter leur père dans sa carrière glorieuse de bienfaits versés sur le genre humain. Alors les novices s'approchaient, et s'agenouillant un à un devant l'Inca, il leur perçait les oreilles avec un poinçon d'or, qu'on y laissait jusqu'à ce qu'il s'y fût formé une ouverture suffisante pour les énormes pendants particuliers à l'ordre des Incas, qui leur firent donner par les Espagnols le nom de *orejones* [1]. Cet ornement était tellement massif aux oreilles du souverain, qu'il allongeait presque le cartilage jusqu'à l'épaule, ce qui produisait une difformité monstrueuse aux yeux des Européens, mais, grâce à l'influence magique de la mode, passait pour une beauté chez les indigènes.

Cette opération achevée, un des plus vénérables entre les

[1] De *oreja*, oreille. « Los caballeros de la sangre real tenian orejas horadadas, y de ellas colgando grandes rodetes de plata y oro : llamaronles por esto los *orejones* los Castellanos la primera vez que los vieron. » (Montesinos, *Memorias antiguas historiales del Peru*, MS., lib. II, cap. VI.) Cet ornement, qui avait la forme d'une roue, n'était pas suspendu à l'oreille, mais était passé dans le cartilage et avait le diamètre d'une orange. « La hacen tan ancha como una gran rosca de naranja; los senores i principales traian aquellas roscas de oro fino en las orejas. » *Conq. i Pob. del Piru*, MS. Voir aussi Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. I, cap. XXII.) « Plus le trou est grand, dit un des anciens conquérants, plus il convient à un gentilhomme! » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

nobles, attachait au candidat les sandales portées par l'ordre des Incas, ce qui rappelle la cérémonie où l'on chaussait les éperons au chevalier chrétien. On leur permettait alors de porter autour des reins la ceinture ou le ceinturon, qui répondait à la *toga virilis* des Romains, et qui signifiait qu'ils avaient atteint l'âge d'homme. On parait leurs têtes de guirlandes de fleurs, qui par leurs couleurs variées, étaient un emblème de la douceur et de la bonté qui devaient caractériser tout véritable guerrier; et les feuilles d'une plante toujours verte, mêlées avec les fleurs, indiquaient que ces vertus devaient durer à jamais [1]. La tête du prince était ornée en outre d'un bandeau ou frange à glands, de couleur jaune, formé de laine fine de Vigogne, qui entourait le front, comme insigne distinctif de l'héritier présomptif. Le corps de la noblesse Inca paraissait ensuite, et, à commencer par les plus proches parents, s'agenouillait devant le prince, et lui faisait hommage en sa qualité d'héritier présomptif de la couronne. L'assemblée entière se rendait ensuite à la grande place de la capitale, où des chants, des danses et autres réjouissances publiques terminaient l'important cérémonial du *huaracu* [2].

Le lecteur sera moins surpris du rapport de ces cérémonies avec l'inauguration du chevalier chrétien des temps féodaux, s'il considère qu'une analogie pareille peut se remarquer dans les institutions d'autres peuples plus ou moins civilisés: et qu'il est naturel que des nations occupées exclu-

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VI, cap. XXVII.

[2] *Ibid.*, parte I, lib. VI, cap. XXIV-XXVIII. Suivant Fernandez, les candidats portaient des chemises blanches, avec une espèce de croix brodée sur le devant. (*Historia del Peru*, Séville, 1571, parte II, lib. III, cap. VI.) On dirait quelque cérémonie chevaleresque du moyen âge.

sivement de la grande affaire de la guerre, aient marqué l'époque où se terminait l'éducation qui y préparait par des cérémonies caractéristiques analogues.

Après avoir honorablement soutenu cette épreuve, l'héritier présomptif était jugé digne de siéger dans les conseils de son père, et remplissait des fonctions de confiance à l'intérieur, ou plus souvent on le chargeait d'expéditions éloignées pour mettre en pratique, sur le terrain, les leçons qu'il n'avait encore reçues que sur le théâtre d'une guerre simulée. Il faisait ses premières campagnes sous les généraux en renom, blanchis au service de son père; plus avancé en âge et l'expérience venue, il était chargé lui-même du commandement, et comme Huayna Capac, le dernier de sa race et le plus illustre, il portait la bannière de l'arc-en-ciel, armoiries de sa maison, bien au delà des frontières, chez les tribus les plus éloignées du plateau.

Le gouvernement du Pérou était un despotisme, d'un caractère doux, mais absolu et non tempéré dans sa forme. Le souverain était placé à une hauteur infinie au dessus de ses sujets. Le plus fier seigneur, malgré l'identité d'origine, ne pouvait paraître en sa présence que les pieds nus et les épaules chargées d'un léger fardeau en signe d'hommage [1]. Comme représentant du soleil, il était à la tête du sacerdoce et présidait aux solennités religieuses les plus impor-

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. XI. — Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. VII. « Porque verdaderamente á lo que yo he averiguado toda la pretension de los Ingas fue una subjeccion en toda la gente, qual yo nunca he oido decir de ninguna otra nacion en tanto grado, que por muy principal que un senor fuese, dende que entrava cerca del Cuzco en cierta senal que estava puesta en cada camino de quatro que hay, avia dende alli de venir cargado hasta la presencia del Inga, y alli dejava la carga y hacia su obediencia. » Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.

tantes [1]. Il levait des armées, et d'ordinaire les commandait en personne. Il établissait des taxes, faisait des lois, et en confiait l'exécution à des juges de son choix, qu'il révoquait à son gré. Il était la source commune d'où émanaient les dignités, le pouvoir, les traitements. En un mot, selon l'expression bien connue d'un despote européen, il était lui-même l'état [2].

L'Inca soutenait sa prétention à une nature supérieure en s'entourant d'une pompe calculée pour imposer au peuple. Son vêtement était de la plus fine laine de Vigogne, teint de riches couleurs et orné d'une profusion d'or et de pierres précieuses. Autour de sa tête était roulé un turban aux plis de diverses couleurs, appelé le *llautu;* il portait une frange à glands, semblable à celle du prince, mais de couleur écarlate, avec deux plumes d'un oiseau rare et curieux, appelé le *coraquenque*, qui se dressait au dessus : telles étaient les marques distinctives de la royauté. Les oiseaux dont provenaient ces plumes se trouvaient dans une contrée déserte au milieu des montagnes; et c'était un crime puni de mort

[1] C'était seulement dans une de ces solennités, malgré l'assertion trop absolue de Carli, que l'autorité royale et sacerdotale se confondaient au Pérou. Nous verrons plus loin la position importante et indépendante qu'occupait le grand-prêtre. « Le sacerdoce et l'empire étaient divisés au Mexique; au lieu qu'ils étaient réunis au Péron, comme au Thibet et à la Chine, et comme ils le furent à Rome lorsque Auguste jeta les fondements de l'empire en y réunissant le sacerdoce ou la dignité de souverain pontife. » *Lettres américaines* (Paris, 1788), trad. française, tom. I, lettre VII.

[2] « Porque el Inga dava á entender que era hijo del Sol, con este titulo se hacia adorar, i governava principalmente en tanto grado que nadie se le atrevia; i su palabra era ley, i nadie osaba ir contra su palabra ni voluntad : aunque obiese de matar cient mill Indios, no havia ninguno en su reino que le osase decir que no lo hiciese. » *Conq. y Pob. del Piru*, MS.

de les détruire ou de les prendre, parce qu'on les réservait exclusivement pour fournir la coiffure royale. Tout monarque à son avénement, recevait une nouvelle couple de ces plumes et ses crédules sujets croyaient sincèrement qu'il n'avait jamais existé que deux individus de cette espèce pour fournir le simple ornement du diadème des Incas [1].

Bien que le monarque Péruvien fût placé si haut au dessus des plus élevés de ses sujets, il daignait quelquefois se mêler avec eux, et se donnait personnellement beaucoup de peine pour surveiller la condition des classes inférieures. Il présidait quelques-unes des solennités religieuses, et dans ces occasions recevait les grands à sa table, où suivant un usage des nations plus civilisées, il leur faisait la politesse de boire à la santé de ceux qu'il lui plaisait d'honorer [2].

Mais le moyen le plus efficace qu'eussent les Incas de communiquer avec le peuple, c'était des voyages dans l'intérieur de l'empire. Ces voyages se faisaient, à des intervalles de plusieurs années, avec beaucoup de pompe et de magnificence. La chaise ou litière, dans laquelle ils voyageaient,

[1] Cieza de Leon, *Cronica*, cap. CXIV; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. I, cap. XXII; lib. VI, cap. XXVIII; Acosta, lib. VI, cap. XII.

[2] On ne s'attendait guère à trouver chez les Indiens de l'Amérique cet usage sociable et bienveillant des Saxons, nos ancêtres, aujourd'hui presque tombé en oubli au milieu des innovations capricieuses de la mode. Garcilasso donne une relation prolixe des formalités qu'on observait à la table royale (*Com. Real.*, parte I, lib. VI, cap. XXIII). Les repas ne se faisaient qu'à huit ou neuf heures du matin et au coucher du soleil qui avait lieu à peu près à la même heure en toutes saisons, sous la latitude de Cuzco. L'historien des Incas avoue que, bien que mangeant modérément, ils se livraient librement au plaisir de boire, prolongeant souvent leurs réjouissances jusqu'à une heure avancée de la nuit. *Ibid.*, parte I, lib. VI, cap. I.

richement blasonnée d'or et d'émeraudes, était entourée d'une escorte nombreuse. Les hommes qui la portaient sur leurs épaules étaient fournis par deux villes, spécialement désignées pour ce service. C'était un poste que nul ne devait ambitionner si, comme on l'assure, une chute était punie de mort [1]. Ils voyageaient commodément et avec rapidité, s'arrêtant aux *tambos*, ou hôtelleries, établis sur la route par le gouvernement, et quelquefois dans les palais royaux qui, dans les grandes villes, offraient de vastes logements à toute la suite du monarque. Les belles routes qui traversaient le plateau étaient bordées de peuple, qui en balayait les pierres et la paille, les jonchait de fleurs odoriférantes, et se disputait à qui porterait le bagage d'un village à l'autre. Le monarque s'arrêtait de temps en temps pour écouter les plaintes de ses sujets ou pour régler certains points, renvoyés à sa décision par les tribunaux réguliers. Lorsque le cortége du prince suivait les passes tortueuses de la montagne, tous les lieux d'alentour étaient couverts de spectateurs avides de saisir un regard de leur souverain; et quand il levait les rideaux de sa litière et se montrait à leurs yeux, l'air retentissait des acclamations qui appelaient sur sa tête les bénédictions du ciel [2]. La tradition conservait longtemps

[1] « In lecticâ, aureo tabulato constratâ, humeris ferebant; in summâ, ea erat observantia, ut vultum ejus intueri maxime incivile putarent, et inter baiulos quicunque vel leviter pede offenso hæsitaret, et vestigio interficerent. » Levinus Apollonius, *de Peruviæ Regionis Inventione, et Rebus in eâdem gestis*. (Antverpiæ, 1567, fol. 37.) Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. XI. Suivant cet auteur, la litière était portée par les nobles : mille d'entre eux étaient spécialement réservés à cet honneur humiliant. — Ubi supra.

[2] Les acclamations devaient être grandes, en effet, si, comme le dit Sarmiento, elles faisaient quelquefois tomber les oiseaux du haut des airs!

le souvenir des endroits où il s'était arrêté, et les simples habitants les avait en grande vénération, comme des lieux consacrés par la présence d'un Inca [1].

Les palais royaux étaient bâtis sur une grande échelle, et loin de ne se trouver que dans la capitale ou dans un petit nombre de villes principales ils étaient dispersés dans toutes les provinces de ce vaste empire [2]. Les édifices étaient bas, mais couvraient une grande étendue de terrain. Quelques-uns des appartements étaient spacieux, mais en général ils étaient petits, et ne communiquaient point entre eux, seulement ils ouvraient sur une place ou cour commune. Les murs étaient bâtis de bloc de pierre de diverses grandeurs, comme ceux de la forteresse de Cuzco, dégrossis, mais soigneusement taillés près des joints, qui étaient à peine visibles à l'œil. Les toits étaient de bois ou de joncs; ils ont succombé sous les coups du temps, qui a respecté davantage les murailles de ces édifices, Le tout semble avoir présente le caractère de la solidité et de la force, plutôt que celui d'un essai d'architecture élégante [3].

« De esta manera eran tan temidos los reyes; que si salian por el reyno y permitian alzar algun pano de los que iban en las andas para dejarse ver de sus vasallos, alzaban tan gran alarido que hacien caer las aves de lo alto, donde iban volando á ser tomadas á manos. » *Relacion*, MS., cap. X.

Le même auteur donne ailleurs une description plus digne de foi des marches royales. Le lecteur la trouvera dans l'*Appendice*, n° 1.

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. III, cap. XIV; lib. VI, cap. III. Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. XI.

[2] Velasco a donné des détails sur plusieurs de ces palais, situés en différents lieux, dans le royaume de Quito. *Hist. de Quito*, tom. 1, p. 195-197.

[3] Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XLIV; *Antig. y Monumentos del Peru*, MS. Voir entre autres la description des restes encore existants des édifices royaux de Callo, à dix lieues environ au sud de Quito, dans Ulloa, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, liv. VI, ch. XI, et depuis plus exactement dans Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 197.

Mais quel que fût le défaut d'élégance dans les dehors des habitations impériales, il était amplement compensé à l'intérieur, où se déployait avec ostentation toute l'opulence des princes péruviens. Les murailles des appartements étaient couvertes d'ornements d'or et d'argent très rapprochés. Des niches qui y étaient pratiquées étaient remplies d'images d'animaux et de plantes, également d'or et d'argent, travaillées avec art; et même une grande partie de l'ameublement intérieur, y compris les ustensiles destinés aux usages domestiques les plus ordinaires, étalait la même magnificence somptueuse [1]. A ces décorations fastueuses se mêlaient des étoffes de couleurs brillantes, finement fabriquées avec la laine du Pérou, d'un tissu si beau, que les souverains de l'Espagne, ayant à leur disposition toutes les magnificences de l'Europe et de l'Asie, ne dédaignèrent pas d'en faire usage [2]. La maison royale se composait d'une foule de domestiques, tirés des villes et des villages voisins, qui, comme au Mexique, étaient obligés de fournir au monarque le chauffage et les autres articles de consommation pour le palais.

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VI, cap. I. « Tanto que todo el servicio de la casa del rey, asi de cantaras para su vino *como de cozina*, todo era oro y plata, y esto no en un lugar y en una parte lo tenia, sino en muchas. » Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XI.

Voir aussi la brillante description des palais de Bilcas, à l'ouest de Cuzco, par Cieza de Leon. Il la tenait d'Espagnols qui les avaient vus dans leur splendeur. *Cronica*, cap. LXXXIX. Des voyageurs modernes ont encore vu les niches pratiquées dans les murailles. Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 197.

[2] « La ropa de la cama toda era de mantas, y freçadas de lana de vicuna, que es tan fina, y tan regalada, que entre otras cosas preciadas de aquellas tierras, se las han traido para la cama del Rey Don Phelipe Segundo. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VI, cap. I.

Mais la résidence favorite des Incas était à Yucay, à environ cinq lieues de la capitale. Dans cette vallée délicieuse, autour de laquelle la Sierra étend ses bras protecteurs, comme pour l'abriter des brises violentes de l'est, et que rafraîchissaient des fontaines jaillissantes et des eaux vives, ils bâtirent le plus beau de leurs palais. C'est là que, fatigués de la poussière et des travaux de la ville, ils aimaient à se retirer et à s'égayer dans la société de leurs favorites, se promenant au milieu des bosquets et des jardins qui exhalaient autour d'eux leurs odeurs enivrantes, et invitaient les sens à un repos voluptueux. Là aussi ils aimaient à se donner le plaisir du bain dans des bassins d'or, où des conduits d'argent souterrains amenaient une eau limpide comme le cristal. Ces vastes jardins étaient ornés de toutes sortes de plantes et de fleurs qui venaient sans peine dans cette région *tempérée* des tropiques, tandis qu'auprès d'elles des parterres d'un genre extraordinaire étalaient les formes variées du règne végétal artistement imitées en or et en argent. On cite particulièrement entre autres le maïs, la plus belle espèce de grains de l'Amérique, et l'on signale le curieux artifice avec lequel l'épi d'or sortait à demi du milieu des larges feuilles d'argent et l'aigrette légère du même métal qui flottait gracieusement à son sommet [1].

Si cette peinture éblouissante fait chanceler la foi du lecteur, il peut réfléchir que les montagnes du Pérou abon-

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. XXVI; lib. VI, cap. II. Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XXIV. Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XCIV. Ce dernier auteur parle d'un ciment composé en partie avec de l'or liquide, qu'on avait employé dans les édifices royaux de Tambo, vallée proche de Yucay. *Ibid.* On peut excuser les Espagnols d'avoir démoli de pareilles constructions, si jamais ils les rencontrèrent.

daient en or; que les indigènes avaient porté très loin l'art l'exploiter les mines, qu'aucune partie du métal, comme nous le verrons plus loin, n'était convertie en monnaie et que la totalité passait dans les mains du souverain, étant réservée à son profit exclusif, pour être appliquée soit à des usages utiles, soit à l'ornement. Il est certain qu'aucun fait n'est mieux attesté par les conquérants eux-mêmes qui, avec beaucoup de moyens d'être bien informés, n'avaient aucun motif d'altérer la vérité. Les poètes italiens, dans leurs magnifiques descriptions des jardin d'Alcine et de Morgane, étaient plus près qu'ils ne croyaient de la réalité.

Cependant notre surprise peut être légitime, si nous considérons que la richesse étalée par les princes péruviens n'était que celle que chacun d'eux avait individuellement amassée pour lui-même. Il ne devait rien à l'héritage de ses prédécesseurs. A la mort d'un Inca, ses palais étaient abandonnés; tous ses trésors, excepté ce qui en était employé à ses obsèques, son ameublement, ses habits restaient dans l'état où il les avait laissés, et ses nombreuses résidences étaient fermées pour toujours. Le nouveau souverain devait se pourvoir lui-même de toutes les choses nécessaires à la dignité royale. La raison de cet usage était la croyance populaire que le monarque défunt reviendrait au bout d'un certain temps animer de nouveau son corps sur la terre; et on voulait qu'il trouvât toutes les choses, dont il avait coutume de se servir prêtes à le recevoir [1].

Quand un Inca mourait, ou pour parler son langage, quand « il était rappelé dans les demeures du soleil, son

[1] Acosta, lib. VI, cap. XII; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VI, cap. IV.

père [1], » qui célébrait ses funérailles avec beaucoup de pompe et de solennité. Les entrailles extraites du corps étaient déposées dans le temple de Tampu, à cinq lieues environ de la capitale. On enterrait avec elles une certaine quantité de sa vaisselle et de ses bijoux, et un certain nombre de ses serviteurs et de ses concubines favorites, quelquefois, dit-on, jusqu'à mille, étaient immolés sur son tombeau [2]. Quelques-unes des victimes témoignaient la répugnance naturelle à subir un pareil sort que manifestent parfois celles d'une superstition semblable aux Indes Orientales. Mais c'étaient probablement des domestiques et des serviteurs d'un ordre inférieur; car on sait que les femmes, donnèrent plus d'une fois l'exemple de s'ôter la vie, quand on les empêchait de prouver leur fidélité par cet acte de martyre conjugal. Cette lugubre cérémonie était suivie d'un deuil universel dans tout l'empire. Pendant une année, à des intervalles déterminés, le peuple s'assemblait pour renouveler les témoignages de sa douleur; on faisait des processions où se déployait la bannière du monarque défunt; des bardes et des ménestrels étaient désignés pour célébrer ses exploits, et leurs chants étaient répétés aux grandes fêtes, en présence du monarque régnant, afin d'exciter son émulation pas l'exemple glorieux de son prédécesseur [3].

[1] Les Aztèques croyaient aussi que l'âme du guerrier, mort au champ de bataille, accompagnait le soleil dans sa brillante carrière au milieu du ciel. Voir *Conquête du Mexique*, liv. I, ch. III.

[2] *Conq. y Pob. del Piru*, MS.; Acosta, lib. V, cap. VI. Quatre mille victimes, selon Sarmiento (nous voulons croire que c'est une exagération), honorèrent les funérailles de Huayna Capac, dernier Inca mort avant l'arrivée des Espagnols. *Relacion*, MS., cap. LXV.

[3] Cieza de Leon, *Cronica*, cap. LXII; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VI, cap. V; Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. VIII.

Le corps de l'Inca était embaumé avec art, et porté dans le grand temple du soleil, à Cuzco. Là le souverain pouvait voir, en entrant dans ce sanctuaire auguste, les effigies de ses ancêtres, rangées sur deux files opposées, les hommes à droite et les femmes à gauche du grand luminaire réfléchi dans l'or dont resplendissaient les murs du temple. Les corps revêtus du costume princier qu'ils avaient porté pendant la vie, étaient assis sur des chaises d'or, la tête inclinée vers la terre, les mains paisiblement croisées sur la poitrine, le visage présentant la teinte brune qui leur était naturelle (moins sujette à changer que le coloris plus délicat du teint européen), les cheveux d'un noir de corbeau, ou argentés par l'âge, suivant l'époque de leur mort. On eût dit une assemblée religieuse solennellement recueillie dans sa dévotion, tant les formes et les traits conservaient fidèlement l'expression de la vie. Les Péruviens ne réussissaient pas moins bien que les Égyptiens dans l'effort misérable de perpétuer l'existence du corps au delà des limites que lui assigne la nature [1].

[1] Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. XXIX. Les Péruviens cachèrent ces momies de leurs souverains après la conquête, afin qu'elles ne fussent pas profanées par les insultes des Espagnols. Ondegardo, étant corrégidor de Cuzco, en découvrit cinq, trois d'hommes et deux de femmes. Les premières étaient les corps de Viracocha, du grand Tupac Inca Yupanqui et de son fils Huayna Capac. Garcilasso les vit en 1560. Ils étaient revêtus de leurs robes royales, sans autres insignes que le *llautu* sur leurs têtes. Ils avaient l'attitude de personnes assises, et, pour employer son expression, ils offraient *la perfection de la vie réelle, sans qu'il manquât un poil de leurs sourcils.* Quand on les transporta par les rues, décemment enveloppés d'un manteau, les Indiens se jetèrent à genoux, en signe de respect, avec des pleurs et des gémissements et furent encore plus touchés quand ils virent quelques Espagnols se découvrir pour rendre hommage à cette royauté évanouie. (*Ibid.*) Les corps furent ensuite portés à Lima, et le P. Acosta, qui les y a vus quelque

Ils se repaissaient encore d'une illusion plus étrange dans les respects qu'ils continuaient de rendre à ces restes insensibles, comme si la vie les eût animés. L'une des maisons appartenant à l'Inca décédé restait ouverte et occupée par sa garde et les gens de sa suite, avec toute la pompe de la royauté. A certaines fêtes, les corps vénérés des souverains étaient portés en grande cérémonie sur la place publique de la capitale. Les capitaines des gardes de chacun des Incas envoyaient des invitations aux différents nobles et officiers de la cour; et une hospitalité splendide, offerte, au nom de leurs maîtres déployait toute la magnificence de leurs trésors, et « dans ces occasions, dit un ancien chroniqueur, on étalait sur la grande place de Cuzco plus de vaisselle d'or et d'argent et plus de joyaux que n'en vit jamais aucune ville du monde [1]. » Le banquet était servi par les domestiques respectifs de chaque maison, et les hôtes prenaient part à ce festin lugubre en présence du fantôme royal, avec une observation aussi scrupuleuse de l'étiquette de cour que si le monarque eût présidé la fête en personne [2].

vingt ans après, en parle comme étant encore dans un état de conservation parfaite.

[1] « Tenemos por muy cierto, que ni en Jerusalem, Roma, ni en Persia, ni en ninguna parte del mundo, por ninguna republica ni rey de el, se juntaba en un lugar tanta riqueza de metales de oro y plata y pedireria como en esta Plaza del Cuzco, quando estas fiestas y otras semejantes se hacian. » Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XXVII.

[2] *Idem*, *Relacion*, MS., cap. VIII, XXVII; Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS. Ce n'étaient cependant que les grands et bons princes qu'on honorait ainsi. Selon Sarmiento, « le peuple imbécile croyait d'une foi vive que leurs âmes étaient au ciel en récompense de leurs vertus, bien qu'en réalité, suivant le même auteur, elles brûlent sans fin dans les flammes de l'enfer! » « Digo los que haviendo sido en vida buenos y valerosos, generosos con los Indios en les hacer mercedes, perdonadores de injurias, porque à estos tales cenonizaban en su ceguedad por santos y honoraban sus huesos, sin

La noblesse du Pérou se composait de deux ordres : le premier et le plus important de beaucoup était celui des Incas, qui, s'honorant d'une origine commune avec leur souverain, vivaient pour ainsi dire sous le reflet de sa gloire. Comme les monarques péruviens se prévalaient d'un droit de polygamie fort étendue, laissant après eux cent et jusqu'à deux cents enfants [1], les nobles du sang royal, bien que ne comprenant que leurs descendants de la ligne masculine finirent avec le temps par être très nombreux [2]. Ils se divisaient en plusieurs races, dont chacune faisait remonter sa généalogie à un membre différent de la dynastie royale, quoique toutes fussent issues du divin fondateur de l'empire. Ils se distinguaient par plusieurs priviléges très importants, portaient un vêtement particulier, parlaient un dialecte qui leur était exclusivement propre, si nous pouvons en croire le chroniqueur [3], et la meilleure partie du domaine public était assignée à leur entretien. La plupart vivaient à

entender que las animas ardian en los ynfiernos, y creian que estaban en el cielo. » *Ibid.*, ubi supra.

[1] Garcilasso dit plus de trois cents, *Com. Real.*, parte I, lib. III, cap. XIX. Le fait, tout surprenant qu'il est, n'est pas incroyable, si, comme Huayna Capac, ils comptaient sept cents femmes dans leur sérail. Voir Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. VII.

[2] Garcilasso parle d'une classe d'Incas *por privilegio*, à qui l'on accordait le nom et plusieurs des immunités du sang royal, bien qu'issus simplement des grands vassaux qui servirent les premiers sous la bannière de Manco Capac. *Com. Real.*, parte I, lib. I, cap. XXII. On voudrait que ce fait important, auquel il se réfère souvent, fût confirmé, ne fût-ce que par une seule autorité.

[3] « Los Incas tuvieron otra lengua particular que hablavan entre ellos, que no la entendian los demas Indios, ni les era licito aprenderla, como lenguage divino. Esta me escriven del Peru, que se ha perdido totalmente; porque como perecio la republica particular de los Incas, perecio tambien el lenguage dellos. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VII, cap. I.

la cour, près de la personne du prince, prenant part à ses conseils, dînant à sa table, ou nourris à ses dépens. Ils étaient seuls admissibles aux grands emplois du sacerdoce. Ils étaient chargés du commandement des armées et des garnisons éloignées, étaient placés à la tête des provinces, et remplissaient en un mot tous les postes de confiance et les plus avantageux [1]. Les lois même, quoique généralement sévères, ne paraissent pas avoir été faites pour eux ; et le peuple étendant à l'ordre tout entier une part du caractère sacré qui appartenait au souverain, estimait qu'un noble Inca était incapable de crime [2]

Le second ordre de la noblesse était celui des *Curacas*, caciques des nations soumises, ou leurs descendants. Le gouvernement en général les maintenait dans leur charge ; mais on exigeait qu'ils visitassent quelquefois la capitale, et que leurs fils y fussent élevés, comme garants de leur fidélité. Il n'est pas facile de déterminer la nature ou l'étendue de leur patrimoine et le nombre de leurs vassaux. Leur autorité passait ordinairement de père en fils, mais quelquefois le peuple choisissait le successeur [3]. Ils ne remplissaient pas

[1] « Una sola gente hallo yo que era exenta, que eran los Ingas del Cuzco y por alli al rededor de ambas parcialidades, porque estos no solo no pagavan tributo, pero aun comian de lo que traian al Inga de todo el reino, y estos eran por la mayor parte los governadores en todo el reino, y por donde quiera que iban se les hacia mucha honrra. » Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.

[2] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. XV.

[3] Dans ce cas, à ce qu'il paraît, le successeur élu était ordinairement soumis à la confirmation de l'Inca. *Dec. de la Aud. Real.*, MS. D'autres fois l'Inca choisissait lui-même l'héritier parmi les enfants du curaca décédé. « En un mot, » dit Ondegardo, « il n'y avait pas de règle de succession tellement fixe qu'elle ne pût être mise de côté par la volonté suprême du souverain. » *Rel. prim.*, MS.

les plus hautes fonctions de l'état, ni celles qui rapprochaient le plus de la personne du souverain, comme les nobles du sang royal. Il paraît que leur autorité était d'ordinaire locale, et toujours subordonnée à la juridiction territoriale des puissants gouverneurs qu'on prenait parmi les Incas [1].

C'était, au fait, la noblesse Inca qui constituait la force réelle de la monarchie péruvienne. Attachée à son prince par les liens du sang, elle avait les mêmes sympathies, les mêmes intérêts. Distinguée du reste de la nation par le vêtement, les insignes, comme par le sang et la langue, elle ne se confondait jamais avec les autres tribus incorporées dans la grande monarchie. Après des siècles écoulés, elle conservait encore son individualité comme peuple particulier. Elle était aux races vaincues du pays ce qu'étaient les Romains aux hordes barbares de leur empire, ou les Normands aux anciens habitants des îles Britanniqnes. Serrée autour du trône elle formait une phalange invincible, également prête à le défendre des complots et de l'insurrection déclarée. Quoique habitant principalement la capitale, elle était aussi distribuée dans tout le pays occupant les hauts emplois et les fortes positions militaires, maintenant ainsi des lignes de communication avec la cour, qui permettaient au souverain d'agir simultanément et avec efficacité sur les extrémités les plus éloignées de son empire. Elle possédait de plus une supériorité intellectuelle, qui, non moins que sa position, lui donnait de l'autorité auprès du peuple. On peut même dire que ce fut la principale base de sa puissance.

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. IV, cap. X; Sarmiento, *Rel.*, MS., cap. XI; *Dec. de la Aud. Real.*, MS. — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XCIII. — *Conq. y Pob. del Piru*, MS.

Les crânes de la race Inca témoignent d'une prééminence intellectuelle décidée sur les autres races du pays [1]; l'on ne saurait nier que ce n'ait été la source de cette civilisation particulière et de cette politique qui plaça la monarchie péruvienne au dessus de tous les autres États de l'Amérique du Sud. D'où venait cette race remarquable et quelle fut l'histoire de ses commencements, ce sont de ces mystères que nous rencontrons si fréquemment dans les annales du Nouveau Monde, et que le temps et l'érudition n'ont guère éclaircis jusqu'à présent.

[1] Le précieux ouvrage du docteur Morton renferme plusieurs gravures de crânes d'Incas et de Péruviens ordinaires, qui montrent que, chez les premiers, l'angle facial, quoique médiocre, était beaucoup plus ouvert que chez les derniers, où il était singulièrement fermé et dépourvu du caractère de l'intelligence. *Crania Americana*, Philadelphie, 1829.

CHAPITRE II.

ORDRES DE L'ÉTAT. — INSTITUTIONS POUR RENDRE LA JUSTICE. — PARTAGE DES TERRES. — REVENUS ET REGISTRES. — GRANDES ROUTES ET POSTES. — TACTIQUE MILITAIRE ET GOUVERNEMENT CIVIL.

Si nous sommes surpris des traits particuliers et originaux de ce qu'on peut appeler l'aristocratie péruvienne, nous le serons encore plus, si nous descendons aux classes inférieures de la société, et que nous considérions le caractère artificiel de leurs institutions, non moins factices que celles de l'ancienne Sparte, et tout aussi opposées, quoique d'une autre manière, aux principes essentiels de notre nature. Toutefois les institutions de Lycurgue étaient faites pour un petit État, tandis que celles du Pérou, quoique ayant originairement la même destination, semblaient, comme la tente magique du conte arabe, posséder la propriété de s'étendre indéfiniment, et convenaient aussi bien à l'époque la plus florissante de l'empire, qu'à celle où il était encore dans l'enfance. Dans cette facilité remarquable à se prêter au

changement des circonstances, on trouve la preuve d'une combinaison qui implique une civilisation très avancée.

Le nom de Pérou n'était pas connu des indigènes. Il fut donné par les Espagnols et provint, dit-on, d'une interprétation erronée du nom indien qui signifie *rivière* [1]. Quoi qu'il en soit, il est certain que les indigènes n'avaient pas d'autre appellation pour désigner les nombreuses tribus et nations rassemblées sous le sceptre des Incas, que celle de *Tavantinsuyu*, ou *les quatre quartiers du monde* [1]. Ceci ne surprendra pas un citoyen des États-Unis, qui n'a pas d'autre nom pour se classer parmi les nations que celui qui est emprunté d'une partie tout entière du globe [2]. Le royaume, conformément à son nom, était divisé en quatre parties, distinguées chacune par une dénomination propre, et à chacune desquelles conduisait une des quatre grandes routes qui rayonnaient autour de Cuzco, capitale ou *nombril* de la monarchie péruvienne. La ville se partageait également en quatre quartiers; et les races diverses, qui s'y rassemblaient des extrémités de

[1] *Pelu*, selon Garcilasso, signifiait en indien *rivière* et fut prononcé par un indigène pour répondre à une question des Espagnols, qui crurent que c'était le nom du pays. *Com. Real.*, parte I, lib. I, cap. VI. De pareilles méprises ont donné naissance à beaucoup de noms de lieux dans les deux Amériques. Toutefois Montesinos nie l'existence de ce nom indien pour signifier une *rivière*. *Mem. Antiguas*, MS., lib. I, cap. II. Suivant cet auteur, le Perou était l'ancien *Ophir* d'où Salomon tira tant de richesses, et qui, par une transition très *naturelle*, se changea peu à peu, par corruption, en *Phirou, Pirou, Pérou!* Le premier livre des mémoires, composé de trente-deux chapitres, est consacré à cette précieuse découverte.

[2] Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. XI.

[3] Cependant un *Américain* peut repaître sa vanité de cette réflexion que le nom d'un quart du globe, habité par tant de nations civilisées, lui a été concédé exclusivement. — A-t-il été concédé ou pris?

l'empire, habitaient chacune le quartier le plus proche de sa province respective. Chacune continuait de porter son costume national, de sorte qu'il était facile de déterminer leur origine; dans la population mélangée de la capitale prévalait le même ordre et le même système de distribution que dans les grandes provinces de l'empire. La capitale, en fait, était une image en miniature de l'empire [1].

Les quatre grandes provinces étaient placées chacune sous un vice-roi ou gouverneur, qui les administrait avec l'assistance d'un ou de plusieurs conseils pour les différents départements. Ces vice-rois passaient au moins une partie de leur temps dans la capitale, où ils formaient pour l'Inca une sorte de conseil d'État [2]. La nation en général était distribuée en décades, ou petites corporations de dix personnes; et le dixième membre ou chef de la décade avait la charge de surveiller les autres, étant obligé de s'assurer qu'ils jouissaient des droits et immunités auxquels ils pouvaient prétendre, de solliciter pour eux les secours du gouvernement, quand ils étaient nécessaires, et de traduire en justice les malfaiteurs. Pour les exciter à remplir ce dernier devoir, une loi leur imposait, en cas de manquement, la même pénalité qu'aurait encourue le coupable. Sous la menace de

[1] Garcilasso, parte I, cap. IX, X.; Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XCIII. La capitale était de plus divisée en deux parties, la haute et la basse ville, division fondée, dit-on, sur l'origine différente de la population, et qu'on reconnaissait aussi dans les villes d'un rang inférieur. Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS.

[2] *Dec. de la Aud. Real.*, MS.; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. XV. Sur cet article des conseils, je suis redevable à Garcilasso, qui fréquemment remplit des lacunes laissées par les autres auteurs. On peut douter si ces compléments supporteront dans tous les cas l'épreuve du temps, aussi bien que le reste de son ouvrage.

cette loi, on peut croire que le magistrat péruvien ne s'endormait pas souvent à son poste[1].

Le peuple, en outre, était aussi divisé en corps de cinquante, cent, cinq cents, et mille habitants, avec un officier pour chacun, chargé de surveiller ses subordonnés; les plus élevés d'entre ces officiers possédaient une certaine autorité en matière de police. Enfin l'empire entier était distribué en sections ou départements de dix mille habitants, dont chacun avait un gouverneur tiré de la noblesse Inca qui exerçait un contrôle sur les *curacas* et les autres officiers territoriaux du district. Il y avait aussi des tribunaux réguliers chargés de rendre la justice dans chaque ville ou petite communauté, et composés de magistrats exerçant leur juridiction sur les délits légers, tandis que les délits plus graves étaient portés devant des juges supérieurs, ordinairement gouverneurs ou administrateurs des districts. Tous ces juges tenaient leur autorité et la force qui l'appuyait de la couronne qui les nommait et les révoquait à son gré. Ils étaient tenus de prononcer sur tout procès dans les cinq jours à partir du moment où il était porté devant eux, et il n'y avait pas d'appel d'un tribunal à un autre. Cependant on avait pris des mesures importantes pour assurer l'exactitude de la justice. Une commission d'inspecteurs parcourait le royaume à des époques fixes, pour examiner la moralité et la conduite des magistrats; toute négligence, toute violation de leur devoir étaient punies d'une manière exemplaire. Les

[1] *Dec. de la Aud. Real.*, MS.; Montesinos, *Mem. Antiguas*, MS., lib. II, cap. VI; Ondegardo, *Rel. prim.*, MS. Quelle analogie entre la division péruvienne et l'anglo-saxonne en centaines et dizaines! Mais la loi saxonne était plus humaine : elle n'imposait qu'une amende au district lorsque le coupable échappait à la justice.

cours inférieures devaient aussi rendre compte chaque mois de leurs arrêts aux cours supérieures, et celles-ci adressaient des rapports semblables aux vice-rois; de sorte que le monarque, résidant au centre de ses États, pouvait étendre ses regards, pour ainsi dire, jusqu'à leurs extrémités les plus éloignées, surveiller et réformer tous les abus dans l'application de la loi[1].

Les lois étaient en petit nombre et extrêmement sévères. Elles étaient presque entièrement relatives aux matières criminelles. Il n'en fallait que bien peu d'autres à un peuple qui n'avait pas de monnaie, faisait peu de commerce et n'avait presque rien qu'on pût appeler propriété fixe. Les crimes de vol, d'aldutère et de meurtre étaient tous punis de mort; eependant on avait sagement réglé que certaines circonstances atténuantes pourraient adoucir le châtiment[2]. Le blasphème contre le soleil et l'imprécation contre l'Inca (délits, il est vrai, de nature identique) étaient aussi punis de mort. Enlever des limites, détourner l'eau du champ d'un voisin sur le sien, brûler une maison, étaient des actes

[1] *Dec. de la Aud. Real.*, MS.; Ondegardo, *Rel. prim. et Seg.*, MS.; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. XI-XIV; Montesinos, *Mem. Antiguas*, MS., lib. II, cap. VI. Les renseignements sur les tribunaux péruviens sont très secs et pen satisfaisants dans les auteurs les plus anciens. La très vive imagination de Garcilasso lui-même n'a pu remplir cette lacune.

[2] Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.; Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. IV, cap. III. Le vol était moins sévèrement puni, si le délinquant s'en était réellement rendu coupable pour se procurer les nécessités de la vie. C'est une circonstance singulière que la loi péruvienne ne fît point de différence entre la fornication et l'adultère, l'un et l'autre étant également punis de mort. Toutefois la loi ne ponvait guère s'appliquer, puisqu'une résidence était assignée aux prostituées, du moins par tolérance, dans les faubourgs des villes. Voy. Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. IV, cap. XXXIV.

sévèrement punis. Il y avait peine de mort contre qui incendiait un pont. L'Inca n'admettait pas qu'on mît aucune entrave à la facilité des communications, si essentielle au maintien de l'ordre public. Une ville, une province rebelle était changée en désert et ses habitants exterminés. La révolte contre le fils du soleil était le plus grand des crimes[1].

On pourrait croire que la simplicité et la sévérité du code péruvien impliquaient un état de société peu avancé, où n'existait qu'un petit nombre de ces intérêts et de ces rapports qui se forment chez un peuple civilisé, et qui n'avait pas fait assez de progrès dans la science de la législation pour économiser la souffrance humaine en proportionnant les peines aux crimes. Mais il faut envisager les institutions péruviennes d'un autre point de vue que celles des autres nations. Les lois émanaient du souverain, et ce souverain avait une mission divine, et posédait une nature du même ordre. La violation de la loi n'était pas seulement une insulte à la majesté du trône; c'était un sacrilége. Le moindre délit, considéré sous cet aspect, méritait la mort, et les crimes les plus graves ne pouvaient encourir une pénalité plus sévère[2]. Toutefois, les châtiments s'infli-

[1] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XXIII. « I los traidores entre ellos llamava *aucaes*, i esta palabra es la mas abiltada de todas quantas pueden decir aun Indio del Piru, que quiere decir traidor á su senor. » (*Conq. i Pob. del Piru*, MS.) « En las rebeliones y alzamientos se hicieron los castigos tan asperos, que algunas veces asolaron las provincias de todos los varones de edad, sin quedar ninguno. » Oudegardo, *Rel. prim.*, MS.

[2] « El castigo era riguroso, que por la mayor parte cra de muerte, por liviano que fuese el delito; porque decian, que no los castigavan por el delito que avian hecho, ni por la ofensa agena, sino por aver quebrantado el mandamiento, y rompido la palabra del Inca, que lo respetavan como á Dios. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. XII.

geaient sans cruautés inutiles, et les souffrances de la victime n'étaient pas prolongées par ces tourments ingénieux si fréquents chez les nations barbares [1].

Ces dispositions législatives peuvent nous paraître fort défectueuses, même comparées à celles des races demi-civilisées d'Anahuac, chez qui, de plus, une hiérarchie de tribunaux de divers degrés, avec droit d'appel, garantissait assez bien la justice. Mais dans un pays, comme le Pérou, où l'on ne connaissait guère que des procès criminels, le droit d'appel avait moins d'importance. La loi était simple, facile à appliquer, et quand le juge était honnête, il était vraisemblable que le fait serait établi aussi exactement devant une première juridiction que devant un tribunal supérieur. La surveillance du comité des inspecteurs et les comptes rendus mensuels des tribunaux offraient une puissante garantie de leur intégrité. La loi qui exigeait une décision dans les cinq jours semblerait peu appropriée aux débats complexes et embarrassés d'un tribunal moderne. Mais dans les questions simples soumises à un juge péruvien, les délais eussent été inutiles, et les Espagnols qui connaissaient le fléau des longs procès, où le gagnant est trop souvent un homme ruiné, célèbrent hautement cette justice prompte et économique [2].

[1] Une des punitions les plus communes pour les délits légers était de porter une pierre sur son dos. Mac Culloch dit très bien qu'une peine qui n'entraîne d'autre souffrance que celle du déshonneur qu'on y attache est une preuve de sensibilité et de délicatesse morale. *Researches*, p. 361.

[2] L'*Audience royale du Pérou*, sous Philippe II (il ne peut y avoir de plus haute autorité), rend témoignage avec emphase à l'administration économique et efficace de la justice sous les Incas : « De suerte que los vicios eran bien castigados y la gente estaba bien sujeta y obediente : y aunque en las dichas penas havia esceso, redundaba en buen govierno y policia suya, mediante ella eran aumentados... Porque los Yndios alababan

Les règlements fiscaux des Incas, et les lois relatives à la propriété sont les traits les plus remarquables du régime péruvien. Le territoire de l'empire était divisé en trois parties, l'une pour le soleil, l'autre pour l'Inca et la dernière pour le peuple. On ne sait laquelle des trois était la plus considérable. Les proportions différaient matériellement selon les provinces. La distribution, il est vrai, se faisait d'après le même principe général, à mesure que chaque conquête nouvelle était ajoutée à la monarchie; mais la proportion variait suivant le chiffre de la population, et la plus ou moins grande étendue de terre nécessaire en conséquence à la subsistance des habitants[1].

Les terres assignées au soleil produisaient un revenu qui subvenait à l'entretien des temples, à la célébration des cérémonies somptueuses du culte péruvien et à faire vivre un clergé nombreux. Celles réservées pour l'Inca servaient à soutenir la dignité royale, aussi bien que le nombreux personnel de sa maison et de sa parenté, et fournissaient aux besoins du gouvernement. Le reste des terres était distribué, au peuple *per capita* en portions égales. La loi voulait, comme nous le verrons plus loin, que tout Péruvien se mariât à un certain âge. Quand cela avait lieu, la communauté ou le district où il demeurait lui fournissait une habitation, qui, étant construite de matériaux très simples,

la governacion del Ynga, y aun los Espanoles que algo alcanzan de ella, es porque todas las cosas susodichas se determinaban sin hacerles costas. » *Dec. de la Aud. Real.*, MS.

[1] Acosta, lib. VI, cap. XV. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. I. « Si estas partes fuesen iguales, o qual fuese mayor, yo lo ho procurado averiguar; y en unas es diferente de otras; y finalmente yo tengo entendido que se hacia conforme á la disposicion de la tierra y á la calidad de los Indios. » Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.

coûtait peu de chose. On lui assignait un lot de terre suffisant pour son entretien et celui de sa femme. Une portion additionnelle était accordée pour chaque enfant; celle qu'on allouait pour un fils était le double de celle qu'on allouait pour une fille. Chaque année, on renouvelait le partage du sol, et les possessions des tenanciers étaient accrues ou diminuées suivant le nombre des membres de la famille[1]. La même disposition s'observait à l'égard des Curacas, excepté qu'on leur assignait un domaine proportionné à la dignité supérieure de leurs emplois[2].

On ne peut imaginer une loi agraire plus absolue et plus effective que celle-là. Dans d'autres pays où une pareille loi a été introduite, ses effets au bout d'un temps, ont cédé à l'ordre naturel et par suite de l'intelligence supérieure et de l'économie des uns, de la prodigalité des autres, les vicissitudes ordinaires de la fortune ont pu reprendre leur cours et réta-

[1] Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. II. La portion allouée à chaque couple de nouveaux mariés, suivant Garcilasso, était une *fanègue* et demie de terre. On ajoutait une égale étendue pour chaque garçon survenant et la moitié pour chaque fille. La fanègue était l'étendue de terre qu'on pouvait ensemencer avec un quintal de maïs (50,78,246 kilos). Avec la fertilité du sol péruvien, c'était largement le nécessaire d'une famille.

[2] *Ibid.*, parte I, lib. V, cap. III. Il est singulier que, tandis qu'on nous donne tant de détails sur l'Inca souverain, on nous parle si peu des nobles Incas, de leurs biens ou des conditions auxquelles ils les tenaient. Leur historien nous dit qu'ils avaient les meilleures terres partout où ils résidaient, outre le profit qu'ils tiraient de celles du soleil et de l'Inca, comme enfants de l'un et parents de l'autre. Il nous apprend aussi qu'ils vivaient aux dépens de la table royale quand ils demeuraient à la cour. Lib. VI, cap. III. Mais c'est là un langage très vague. Celui qui étudie l'histoire apprendra, dès le début, qu'il ne doit pas attendre des annalistes contemporains des témoignages précis, ni même très d'accord entre eux, sur les institutions d'un siècle et d'un peuple barbares.

blir l'inégalité naturelle des choses. La loi de fer de Lycurgue lui-même cessa d'opérer au bout d'un certain temps et disparut devant l'esprit de luxe et d'avarice. La Judée présente probablement l'état de choses le plus approchant de la constitution péruvienne : au retour du grand jubilé national, tous les cinquante ans, les biens revenaient à leurs propriétaires primitifs. Il y avait au Pérou cette différence importante, que non seulement le bail, si l'on peut ainsi parler, se terminait avec l'année, mais durant cette période le tenancier ne pouvait ni aliéner, ni ajouter à ses possessions. La fin de ce terme si rapproché le trouvait précisément dans la même condition où il était au commencement. On pourrait croire qu'un tel état de choses dût être fatal à toute espèce d'attachement au sol, ou à ce désir de l'améliorer, naturel au propriétaire permanent, et presque autant au locataire à long bail. Mais l'effet pratique de la loi semble avoir été différent ; il est probable que, sous l'influence de cet amour de l'ordre et de cette aversion pour le changement qui caractérisaient les institutions péruviennes, chaque nouveau partage du sol confirmait d'ordinaire l'occupant dans sa possession, et le locataire à l'année se changeait en propriétaire à vie.

Le territoire était entièrement cultivé par le peuple. On s'occupait d'abord des terres appartenant au soleil. On labourait ensuite les terres des vieillards, des malades, de la veuve et de l'orphelin, et celles des soldats en activité de service, en un mot de tous les membres de la société qui par suite d'une infirmité corporelle ou de toute autre cause, se trouvaient hors d'état de s'occuper de leurs affaires. Ensuite les habitants avaient la liberté de travailler sur leur propre fonds chacun pour soi, mais avec l'obligation générale d'as-

sister leurs voisins, lorsque quelque circonstance, par exemple, la charge d'une famille nombreuse, pouvait l'exiger [1]. Enfin on cultivait les terres de l'Inca. Cela se faisait en grande cérémonie par toute la population réunie en corps. Au point du jour elle était convoquée par proclamation du haut de quelque tour ou de quelque éminence voisine, et tous les habitants du district, hommes, femmes et enfants, paraissaient dans leurs habits de fête, revêtus de leurs parures et de leurs ornements les plus précieux, comme pour quelque grande réjouissance. Ils exécutaient les travaux de la journée avec le même entrain joyeux, chantant leurs ballades populaires, qui rappelaient les faits héroïques des Incas, réglant leurs mouvements sur la mesure du chant, et formant tous un chœur dont le mot *hailli* (triomphe) était d'ordinaire le refrain. Ces airs nationaux avaient quelque chose de doux et d'agréable qui les recommandait aux Espagnols; plus d'une chanson péruvienne fut par eux mise en musique, après la conquête, et fut écoutée par les indigènes avec un plaisir mélancolique, réveillant en eux les souvenirs des temps passés, où leurs jours coulaient paisiblement sous le sceptre des Incas [2].

Le système appliqué aux produits agricoles du pays l'était aussi aux manufactures. Les troupeaux de Lamas, ou moutons du Pérou, appartenaient exclusivement au soleil et à l'Inca [3]. Ils étaient innombrables, et répandus dans les

[1] Garcilasso rapporte qu'un Indien fut pendu par l'ordre de Huayna Capac pour avoir labouré la terre d'un Curaca, son proche parent, avant celle des pauvres. Le gibet fut dressé sur la terre même du Curaca. *Com. Real.* part. I, lib. V, cap. II.

[2] Garcilasso, part. I, lib. V, cap. I-III. Ondegardo, *Rel. seg.* MS.

[3] Ondegardo, *Rel. prim.*, MS. Quelquefois cependant le souverain récompensait un chef éminent ou même un simple particulier qui lui avait

diverses provinces, surtout dans les régions froides du pays, où on les confiait aux soins de bergers expérimentés, qui les conduisaient dans des pâturages différents suivant les différentes saisons. On en amenait chaque année un grand nombre dans la capitale pour la consommation de la cour et pour les fêtes religieuses et les sacrifices. Mais c'étaient seulement les mâles, car on ne permettait pas de tuer les femelles. Il y avait des règlements très détaillés pour l'entretien et l'éducation de ces troupeaux; leurs dispositions judicieuses excitèrent l'admiration des Espagnols, habitués dans leur pays au régime des grands troupeaux ambulants de mérinos [1].

A une époque fixe on faisait la tonte générale et la laine était déposée dans les magasins publics. On la distribuait ensuite à chaque famille suivant ses besoins, et on la remettait aux femmes, qui s'entendaient très bien à filer et à tisser. Cela fait et quand la famille était pourvue d'un vêtement grossier mais chaud, approprié au climat froid des montagnes (car dans les vallées, le coton, fourni de même par la couronne, remplaçait la laine jusqu'à un certain point), le peuple était tenu de travailler pour l'Inca. La quantité d'étoffe exigée aussi bien que le genre et la qualité de la façon, était déterminée à Cuzco. La tâche était ensuite répartie entre les différentes provinces. Des employés, dési-

rendu service en lui accordant un petit nombre de lamas, jamais beaucoup. Les possesseurs de ces animaux ne pouvaient en disposer ni les tuer, mais ils en transmettaient à leurs héritiers la propriété indivise. Cet arrangement bizarre devint une source féconde de procès après la conquête. Ondegardo, *Rel. prim.* MS.

[1] Voyez surtout la relation du licencié Ondegardo, qui donne plus de détails qu'aucun auteur contemporain sur le régime des troupeaux du Pérou. *Rel Seg.*, MS.

gnés pour cet objet, surveillaient la distribution de la laine, de manière à ce que la fabrication des divers articles fût confiée aux mains les plus capables[1]. Ils ne s'en tenaient pas là : ils entraient de temps en temps dans les habitations et veillaient à ce que le travail fût fidèlement exécuté. Cette inquisition domestique ne se bornait pas aux produits destinés à l'Inca; elle s'étendait aussi à ceux qui se fabriquaient pour les diverses familles, et l'on prenait soin que chaque ménage employât les matières fournies pour sa consommation de la manière voulue, de sorte que personne ne fût dépourvu des vêtements nécessaires[2]. On comptait que toutes les femmes de la maison devaient prendre part à ce travail domestique. Tout le monde trouvait à s'occuper, depuis l'enfant de cinq ans jusqu'à la matrone que des infirmités n'empêchaient pas de tenir une quenouille. Personne, personne du moins que les vieillards décrépits et les malades, ne pouvait au Pérou manger le pain de l'oisiveté. L'oisiveté était un crime aux yeux de la loi, et comme telle, sévèrement punie, tandis que l'activité industrieuse était publiquement honorée et stimulée par des récompenses[3].

On suivait le même procédé pour les autres réquisitions du gouvernement. Toutes les mines du royaume appartenaient à l'Inca. Elles étaient exploitées exclusivement à son profit, par des personnes familiarisées avec ce genre de ser-

[1] Ondegardo, *Rel. prim. et Seg.*, MS. La fabrication des étoffes pour l'Inca comprenait celles qui étaient destinées aux personnes nombreuses du sang royal, qui portaient des habillements d'un tissu plus fin que ne pouvait en porter tout autre Péruvien. Gascilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. VI.

[2] Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS.; Acosta, lib. VI, cap. XV.

[3] Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS.; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. XI.

vice et choisies dans les districts où les mines étaient situées [1]. Tout Péruvien de la classe inférieure était laboureur, et à l'exception de ceux que nous avons déjà désignés, devait pourvoir à sa subsistance en cultivant son lot de terre. Cependant une faible partie de la société était formée aux arts mécaniques, dont quelques-uns d'une nature plus relevée servaient à satisfaire le goût du luxe et de l'élégance. Les produits de ces derniers n'étaient demandés que par le souverain et sa cour; mais l'exécution des grands travaux publics qui couvraient le territoire, exigeait des bras plus nombreux. La nature et la quantité des services requis étaient toujours fixées à Cuzco par des commissaires bien instruits des ressources du pays et du caractère des habitants des diverses provinces [2].

Ces informations étaient obtenues par un règlement admirable, qui n'a peut-être pas son pareil dans les annales des peuples demi-civilisés. On tenait registre des naissances et des morts dans tout le pays, et un état exact de la population existante était, chaque année, envoyé au gouvernement, au moyen des *quipus*, invention curieuse qui sera expliquée plus loin [3]. A certains intervalles aussi, on faisait une inspec-

[1] Garcilasso voudrait nous faire croire que l'Inca était redevable aux Curacas de son or et de son argent qui lui étaient offerts en présents par les grands vassaux. *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. VII. Cette assertion invraisemblable est contredite par le *Rapport de l'Audience royale*, MS., par Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XV, et par Ondegardo, *Rel. prim.*, MS., qui tous parlent des mines comme étant la propriété du gouvernement et comme étant exploitées exclusivement à son profit. Les provenances de ce fonds étaient libéralement distribuées, sous la forme de présents, parmi les grands seigneurs et surtout employées à l'embellissement des temples.

[2] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. XIII-XVI; Ondegardo, *Rel. prim. et Seg.*, MS.

[3] Montesinos, *Mem. Antiguas*, MS., lib. II, cap. VI; Pedro Pizarro,

tion générale du pays, présentant le tableau complet de la nature du sol, de sa fertilité, de la variété de ses produits, soit agricoles, soit minéraux, en un mot de tout ce qui constituait les ressources physiques de l'empire [1]. Pourvu de ces détails statistiques, le gouvernement pouvait aisément, après avoir déterminé le montant des réquisitions, répartir le travail entre les provinces respectivement les plns propres à l'exécuter. La tâche de distribuer l'ouvrage était assignée aux autorités locales, et l'on avait grand soin que cela se fît de sorte qu'en choisissant les ouvriers les plus habiles, on ne chargeât aucun d'eux d'une manière disproportionnée [2].

Les différentes provinces du pays fournissaient des gens particulièrement propres aux divers emplois, qui, comme on le verra plus loin, passaient ordinairement de père en fils. Ainsi tel district fournissait les plus entendus au travail des mines ; tel autre les artisans les plus habiles à façonner les métaux ou le bois, et ainsi de suite [3]. L'artisan était pourvu par le gouvernement des matières premières, et nul n'était

Relacion del Descubrimiento y Conquista de los Reynos del Peru, MS. « Cada provincia, en fin del ano, mandava asentar en los quipos, por la cuenta de sus nudos, todos los hombres que habian muerto en ella en aquel ano, y por el consiguiente los que habian nacido, y por principio del ano que entraba, venian con los quipos al Cuzco. » Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XVI.

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. XIV.

[2] Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.; Sarmiento, *Rel.*, MS., cap. XV. « Presupuesta y entendida la dicha division que el Inga tenia hecha de su gente, y orden que tenia puesta en el govierno de ella, era muy facil haverla en la division y cobranza de los dichos tributos; porque era claro y cierto lo que á cada uno cabia sin que hubiese desigualdad ni engano. » *Dec. de la Aud. Real.*, MS.

[3] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XV; Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS.

tenu de donner autre chose qu'une part réglée de son temps au service public. Un autre le remplaçait ensuite pendant un temps égal; il faut observer que tous ceux qui étaient employés par le gouvernement (et cette remarque s'applique pareillement aux travaux de l'agriculture) étaient entretenus pendant ce temps aux frais du public [1]. Par ce roulement continu des travaux, on voulait faire en sorte que personne ne fût surchargé et que chacun pût pourvoir aux nécessités de sa famille. Il était impossible, suivant un Espagnol d'une haute autorité d'améliorer le système de la répartition, tant il était soigneusement approprié à la condition et au bien-être de l'ouvrier [2]. Il semble que le gouvernement ait toujours eu en vue, dans ses règlements, de garantir les classes laborieuses. Ils étaient si sages, que les travaux les plus malsains et les plus destructeurs, par exemple ceux des mines, ne nuisaient nullement à la santé de l'ouvrier : contraste frappant avec la condition qui fut plus tard son partage sous le régime espagnol [3].

Une part des produits agricoles et fabriqués étaient portés à Cuzco pour satisfaire aux demandes immédiates de l'Inca et de sa cour. Mais la partie la plus considérable de beaucoup était réunie dans les magasins situés dans les diffé-

[1] Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. V.

[2] « Y tambien se tenia cuenta que el trabajo que pasavan fuese moderado, y con el menos riesgo que fuese posible..... Era tanta la orden que tuvieron estos Indios, que á mi parecer, aunque mucho se piense en ello, seria difficultoso mejorarla conocida su condicion y costumbres. » Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.

[3] « Le travail des mines, dit le Président du Conseil des Indes, était réglé de telle sorte que nul n'en sentait la fatigue; encore bien moins abrégeait-il la vie. » Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XV. C'est de la franchise de la part d'un Espagnol.

rentes provinces. Ces édifices spacieux, bâtis en pierre, étaient partagés entre le soleil et l'Inca, bien que la part la plus considérable paraisse avoir été celle du monarque. Par une disposition sage, tout déficit dans les contributions destinées à l'Inca pouvait être comblé aux dépens des greniers du soleil [1]. Mais une pareille nécessité ne pouvait se présenter que rarement; la prévoyance du gouvernement laissait d'ordinaire dans les dépôts royaux un excédant considérable, qu'on transportait dans une troisième classe de magasins destinés à soulager le peuple aux époques de pénurie, et occasionnellement à secourir des individus que la maladie ou le malheur avait réduits à la misère; ce qui justifie en quelque sorte l'assertion d'un document castillan, qu'une portion notable des revenus de l'Inca retournait, par une voie au par une autre, dans les mains du peuple [2]. Les Espagnols à leur arrivée, trouvèrent ces magasins approvisionnés de tous les produits variés de l'agriculture et de l'industrie indigènes, de maïs, de *coca*, de *quinua*, d'étoffes de laine et de coton de la plus belle qualité, de vases et d'ustensiles d'or, d'argent et de cuivre, en un mot de tous les articles d'utilité ou de luxe qu'embrassait l'industrie péruvienne [3].

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. XXXIV; Ondegardo, *Rel. prim.*, MS. « E asi esta parte del Inga no hay duda sino que de todas tres era la mayor, y en los depositos se parece bien que yo visité muchos en diferentes partes, é son mayores é mas largos que no los de su religion sin comparacion. » Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS.

[2] « Todos los dichos tributos y servicios que el Inga imponia y llevaba como dicho es eran con color y para efecto del govierno y pro comun de todos, asi como lo que se ponia en depositos todo se combertia y distribuia entre los mismos naturales. » *Dec. de la Aud. Real.*, MS.

[3] Acosta, lib. VI, cap. XV. « No podre decir, dit un des conquérants, los depositos. Vide de rropas y de todos generos de rropas y vestidos que en este reino se hacian y vsavan que faltava tiempo para vello y entendi-

Beaucoup de magasins de grains, en particulier, auraient suffi à la consommation du district environnant pendant plusieurs années [1]. Chaque année les officiers royaux faisaient l'inventaire des divers produits du pays et des contrées d'où on les avait tirés, et ils le consignaient sur leurs registres, par les *quipucamayus*, avec une régularité et une précision surprenantes. Ces registres étaient transmis à la capitale et soumis à l'Inca, qui pouvait ainsi d'un coup d'œil, en quelque sorte, embrasser tous les résultats de l'industrie nationale, et voir jusqu'à quel point ils répondaient aux réquisitions du gouvernement [2].

Voilà quelques-uns des traits les plus remarquables des institutions péruviennes relatives à la propriété, tels qu'ils nous sont fournis par des auteurs, qui bien qu'ils diffèrent dans les détails, s'accordent au moins dans l'esquisse générale. Ces institutions sont certainement si remarquables qu'on a peine à croire qu'elles aient jamais été en vigueur dans toute l'étendue d'un vaste empire et pendant une longue période d'années. Cependant le fait est attesté de la manière la moins équivoque par les Espagnols, qui abordè-

miento para comprender tanta cosa, muchos depositos de barretas de cobre para las minas, y de costales y sogas, de vasos de palo y platos del oro y plata, qué aqui se hallo hera cosa despanto. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[1] Pendant dix ans quelquefois, si l'on peut croire Ondegardo qui eut tout moyen de le savoir. « E ansi cuando nò era menester se estaba en los depositos é habia algunas vezes comida de diez anos..... Los cuales todos se hallaron llenos cuando llegaron los Espanoles desto y de todos las cosas necesarias para la vida humana. » *Rel. Seg.*, MS.

[2] Ondegardo, *Rel. prim.*, MS. « Por tanta orden é cuenta que seria dificultoso creerlo ni darlo à entender como ellos lo tienen en su cuenta é por registros é por menudo lo manfestaron que se pudiera por estenso. » *Idem. Rel. Seg.*, MS.

rent à temps au Pérou pour les voir en activité, et dont quelques-uns, juges très compétents par leur position et leur caractère, furent chargés par leur gouvernement de faire des recherches touchant l'état du pays sous ses anciens maîtres.

Les impôts qu'avait à supporter le peuple du Pérou semblent avoir été assez lourds. Seul il devait pourvoir à sa subsistance et de plus à l'entretien des autres ordres de l'État. Les membres de la maison royale, les grands seigueurs, et même les fonctionnaires publics, et le corps sacerdotal qui était nombreux, étaient tous exempts de taxes [1]. L'obligation de défrayer le gouvernement regardait exclusivement le peuple. Cependant cet état de choses ne différait pas matériellement de celui qui existait autrefois dans la plus grande partie de l'Europe, où les diverses classes privilégiées prétendaient s'exempter (quelquefois, à la vérité, sans succès) de supporter leur part des charges publiques. Ce qu'il y avait de pire pour un Péruvien, c'est qu'il ne pouvait améliorer sa condition. Ses travaux étaient pour les autres plutôt que pour lui-même. Quel que fut son talent, il ne pouvait ajouter dix ares à ses possessions, ni s'élever le moins du monde dans l'échelle sociale. L'aiguillon puissant et universel de l'industrie honnête, la perspective d'améliorer son sort, était perdu pour lui. La grande loi du progrès n'existait pas pour lui. Tel il était né, tel il devait mourir. Son temps même, il ne pouvait proprement le considérer comme à lui. Privé de monnaie, n'ayant que peu de propriété en tout genre, il payait ses taxes en travail [2]. Il

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. XV.

[2] « Solo el trabajo de las personas era el tributo que se dava, porque ellos no poscian otra cosa. » Ondegardo, *Rel prim.*, MS.

ne faut pas s'étonner que le gouvernement traitât la paresse comme un crime. C'était un crime contre l'État, et perdre son temps, c'était en quelque sorte voler le trésor public. Le Péruvien, travaillant toute sa vie pour les autres, pouvait être comparé au condamné du treadmill, tournant toujours dans le même cercle de fatigue incessante avec la conscience que quelque profitables que fussent les produits de son labeur pour l'État, ils n'étaient absolument rien pour lui.

Mais c'est là le côté sombre du tableau. Si personne ne pouvait s'enrichir au Pérou, personne en revanche ne pouvait s'appauvrir. Nul prodigue ne pouvait dissiper son bien par des dépenses extravagantes. Nul faiseur de projets ne pouvait ruiner sa famille par des entreprises téméraires. La loi tendait constamment à favoriser une industrie sagement régulière et la prudence dans la conduite des affaires. On ne tolérait point de mendiant au Pérou. Quand un homme était atteint par la pauvreté ou le malheur (ce ne pouvait être par sa faute), le bras de la loi s'étendait pour lui porter secours, non pas le secours limité de la charité privée, ni celui qui coule, pour ainsi dire, goutte à goutte des réservoirs glacés de *la paroisse*, mais des secours généreux, qui n'humilient pas celui qui en est l'objet et l'élèvent au même niveau que ses concitoyens [1].

[1] « Era tanta la orden que tenia en todos sus reinos y provincias, que no consentia haver ningun Indio pobre ni menesteroso, porque havia orden i formas para ello sin que los pueblos reciviesen vexacion ni molestia, porque el Inga lo suplia de sus tributos. » (*Conq. y Pob. del Piru*, MS.)

Le licencié Ondegardo ne voit qu'une invention de Satan dans ces dispositions de la loi péruvienne, par lesquelles les vieillards, les infirmes et les pauvres étaient en quelque sorte mis hors de la dépendance de leurs enfants et de leurs proches sur qui ils se seraient naturellement appuyés ;

Il ne pouvait y avoir, au Pérou, ni riche ni pauvre; mais tous pouvaient jouir et jouissaient en effet d'un bien-être suffisant. L'ambition, l'avarice, l'amour du changement, l'esprit maladif de mécontentement, toutes ces passions qui troublent les âmes, n'avaient point d'accès dans le cœur du Péruvien. La condition même de son existence semblait opposée au changement. Il continuait de parcourir le cercle non interrompu qu'avaient parcouru ses pères, et où ses enfants devaient le suivre. Les Incas se proposaient pour but d'inspirer à leurs sujets un esprit d'obéissance passive et de tranquillité, un acquiescement absolu à l'ordre de choses établi. Ils y réussirent parfaitement. Les Espagnols qui visitèrent les premiers le pays, témoignent expressément que nul gouvernement ne pouvait être mieux approprié au génie de la nation, et qu'aucun peuple n'aurait pu paraître plus content de son sort ou plus dévoué à son gouvernement [1].

Ceux qui peuvent se défier de ce qu'on rapporte de l'industrie péruvienne, verront leurs doutes s'évanouir en parcourant le pays. Le voyageur rencontre encore, surtout dans les régions centrales du plateau, les vestiges du passé, restes de temples, de palais, de forteresses, montagnes coupées en terrasses, grandes routes militaires, aqueducs et autres ouvrages, qui, quel que soit le degré de science déployé dans leur exécution, l'étonnent par leur nombre, la

pas de plus sûr moyen, selon lui, d'endurcir le cœur que de le dégager aussi des sympathies de l'humanité; et il conclut qu'aucune circonstance n'a plus contribué à contrarier l'influence et la diffusion du christianisme chez les indigènes. *Rel. Seg.*, MS. Ces idées sont ingénieuses; mais dans un pays où le peuple n'avait pas de propriété, comme le Pérou, il semblerait qu'il n'y a pas d'autre alternative pour la population surnuméraire que d'être secourue par le gouvernement ou de mourir de faim.

[1] Acosta, lib. VI, cap. XII, XV. — Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. X.

nature massive des matériaux, et la grandeur du dessein. Parmi ces ouvrages, les plus remarquables sont peut-être les grandes routes, dont les restes sont encore dans un état de conservation suffisante pour attester leur ancienne magnificence. Il y en avait un grand nombre qui traversaient les diverses parties du royaume; mais les deux plus considérables étaient celles qui s'étendaient de Quito à Cuzco, et qui, s'éloignant ensuite de la capitale, se prolongeaient au sud vers le Chili.

L'une de ces routes parcourait le grand plateau, et l'autre les basses terres sur les bords de l'océan. La première présentait de beaucoup plus grandes difficultés d'exécution, par la nature de la contrée. Elle traversait des Sierras inaccessibles, ensevelies sous la neige; des galeries de plusieurs lieues étaient taillées dans le roc vif; les rivières étaient franchies au moyen de ponts qui oscillaient suspendus dans les airs; des précipices étaient escaladés par des routes en escalier taillées dans le sol natif; des ravins d'une profondeur effrayante étaient comblés par une maçonnerie solide, en un mot, toutes les difficultés qui hérissent une région sauvage et montagneuse, et qui pourraient faire reculer le plus courageux ingénieur des temps modernes, avaient été rencontrées et heureusement vaincues. La longueur de la route, dont il ne subsiste que des fragments interrompus est diversement estimée de quinze cents à deux mille milles; et des colonnes de pierres, semblables aux bornes milliaires de l'Europe, s'élevaient à des intervalles réguliers d'un peu plus d'une lieue, tout le long de la route. Sa largeur excédait rarement vingt pieds [1]. Elle était construite avec de lourdes dalles de

[1] *Dec. de la Aud. Real.*, MS. « Este camino, hecho por valles ondos, y

pierre, et couverte du moins, en quelques parties, d'un ciment bitumineux que le temps a rendu plus dur que la pierre elle-même. En certains endroits, où les ravins avaient été remplis d'une maçonnerie, les torrents de la montagne, par un effort séculaire se sont graduellement ouvert un passage à travers la base, et ont laissé subsister la masse supérieure, qui embrasse encore la vallée comme une arche de pont; tant est parfaite la cohésion des matériaux [1].

Sur quelques-uns des torrents les plus impétueux il fut nécessaire de construire des ponts suspendus, c'est le nom qu'on donne à ces ouvrages, formés des fibres solides du *maguey*, ou osier du pays, qui est d'une ténacité et d'une force extraordinaires. Ces osiers étaient tressés en câbles de l'épaisseur du corps d'un homme. Ces câbles énormes, tendus ensuite au dessus de l'eau, passaient dans des anneaux ou des trous percés dans d'immenses contreforts en pierre,

por sierras altas, por montes de nieve, por tremedales de agua, y por pena viva, y junto á rios furiosos por estas partes, y ballano y empedrado por las laderas, bien sacado por las sierras, deshechado, por las penas socavado, por junto á los rios sus paredes, entre nieves con escalones y descanso, por todas partes limpio barrido descombrado, lleno de aposentos, de depositos de tesoros, de templos del sol, de postas que havia en este camino. » Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. LX.

[1] « On avait comblé les vides et les ravins par de grandes masses de maçonnerie. Les torrents, qui descendent des hauteurs après des pluies abondantes, avaient creusé les endroits les moins solides et s'étaient frayé une voie sous le chemin, le laissant ainsi suspendu en l'air comme un pont fait d'une seule pièce. » (Velasco, *Hist. de Quito*, t. 1, p. 206.) Cet auteur parle d'après ses observations personnelles, ayant examiné et mesuré les différentes parties de la route vers la fin du dernier siècle. Le lecteur trouvera, dans l'appendice n° 2, une description animée de ce magnifique ouvrage et des obstacles qu'en rencontra l'exécution, dans un passage tiré de Sarmiento, qui le vit au temps des Incas.

élevés des deux côtés de la rivière, et étaient assujétis à de pesantes pièces de bois. Plusieurs de ces gros câbles, liés ensemble, formaient un pont, qui, recouvert d'un plancher, bordé sur les côtés par un gardefou fait du même osier, ouvrait au voyageur un passage sûr. Ce pont aérien, qui avait quelquefois plus de deux cents pieds de long, n'étant maintenu qu'à ses extrémités, fléchissait vers le centre d'une manière inquiétante, tandis que le pas du voyageur occasionnait une oscillation, plus effrayante encore, lorsque son œil errait sur le sombre abîme des eaux qui roulaient en écumant à plusieurs toises au dessous de lui. Cependant ces constructions légères et fragiles étaient traversées sans crainte par les Péruviens, et les Espagnols en ont conservé l'usage sur ces cours d'eau dont la profondeur ou l'impétuosité semblent impraticable aux modes ordinaires de transport. On traversait des eaux plus larges et plus calmes sur des *balsas* (sorte de radeau encore aujourd'hui fort employé des Indiens), auxquelles on attachait des voiles, unique exemple de ce mode supérieur de navigation parmi les Indiens de l'Amérique [1].

L'autre grande route des Incas se développait dans le pays plat entre les Andes et l'océan. Elle était construite d'une manière différente, exigée par la nature du sol, qui était presqu'entièrement bas, et en grande partie sablonneux. La chaussée élevée sur un remblai profond, était défendue de chaque côté par un parapet ou mur de terre glaise; des arbres

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. III, cap. VII. On peut voir dans Humboldt une description détaillée de ces ponts, tels qu'on les trouve encore dans plusieurs parties du Pérou (*Vues des Cordillères*, p. 230 et suiv.). Les *balsas* sont décrites avec une égale exactitude par Stevenson, *Residence in America*, vol. II, p. 222 et suiv.

et des arbrisseaux odoriférants étaient plantés sur les bords, offrant aux voyageurs leurs parfums et la fraîcheur de leurs ombrages, si agréable sous le ciel brûlant des tropiques. Dans les zones de sable stérile qui se rencontraient parfois, où le terrain léger et pulvérulent se refusait à soutenir une voûte, on chassait dans le sol d'énormes pieux, dont beaucoup se voient encore, pour indiquer la route au voyageur [1].

Tout le long de ces grands chemins, s'élevaient des caravansérails ou *tambos*, comme on les appelait, à la distance de dix ou douze milles l'un de l'autre, particulièrement destinés à l'usage de l'Inca et de sa suite et de ceux qui voyageaient pour les affaires du gouvernement. Il n'y avait guère au Pérou d'autres voyageurs. Quelques-uns de ces édifices étaient sur une grande échelle, se composant d'une forteresse, d'une caserne et autres ouvrages militaires, entourés d'un parapet en pierre, et couvrant une étendue de terrain considérable. Ceux-là étaient évidemment destinés à l'usage des armées impériales, dans leurs marches à travers le pays. L'entretien des grandes routes était confié aux districts qu'elles parcouraient, et un grand nombre de bras était constamment employés sous les Incas pour les tenir en bon état. Cela était facile dans un pays où l'on ne voyageait qu'à pied; on dit toutefois qu'elles étaient assez parfaitement construites pour qu'une voiture eût pu les parcourir aussi sûrement qu'aucune des grandes routes de l'Europe [2]. Cepen-

[1] Cieza de Leon, *Cronica*, cap. IX; *Relacion del primer descubrimiento de la costa y mar del Sur*, MS. Ce document anonyme de l'un des premiers conquérants contient une description minutieuse et probablement digne de foi des deux grandes routes, que l'auteur vit dans leur beauté et qu'il met au rang des principales merveilles du monde.

[2] *Relacion del primer Descub.*, MS.; Cieza de Leon, *Cronica*,

dant dans une contrée où le feu et l'eau coopèrent activement l'un et l'autre à l'œuvre de la destruction, elles auraient dû, faute de soins continuels, tendre graduellement à se détruire. Telle a été en effet leur destinée sous les Espagnols qui ne prirent pas la peine de maintenir le système admirable, adopté par les Incas, pour les entretenir. Néanmoins les fragments qui en subsistent çà et là, comme ceux des grandes routes romaines épars sur le sol de l'Europe, témoignent de leur ancienne grandeur et ont arraché cet éloge à un voyageur judicieux, qui ne les prodigue pas, « que les routes des Incas doivent compter parmi les ouvrages les plus utiles et en même temps les plus gigantesques que les hommes aient exécutés [1]. »

Le système de communication de leurs domaines reçut des souverains du Pérou un perfectionnement de plus, par l'introduction des postes, suivant le mode mis en pratique chez les Aztèques. Cependant les postes péruviennes, établies sur toutes les grandes routes qui conduisaient à la capitale, étaient ordonnées sur un plan bien plus vaste que celles du Mexique. Sur tout le parcours de ces routes s'élevaient de petits édifices, distants l'un de l'autre de moins de cinq milles [2], dans chacun desquels stationnait un certain

cap. XXXVII; Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. XI; Gascilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. IX, cap. XIII.

[1] « Cette chaussée, bordée de grandes pierres de taille, peut être comparée aux plus belles routes des Romains que j'aie vues en Italie, en France et en Espagne..... Le grand chemin de l'Inca, un des ouvrages les plus utiles et en même temps des plus gigantesques que les hommes aient exécutés. » Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 294.

[2] On varie sur la distance entre les maisons de poste; la plupart des auteurs ne l'estiment pas à plus de trois quarts de lieue. J'ai préféré l'autorité d'Ondegardo, ordinairement plus consciencieux et mieux instruit de son sujet que la plupart de ses contemporains.

nombre de coureurs, appelés *chasquis*, pour transporter les dépêches du gouvernement [1]. Ces dépêches étaient verbales ou transmises au moyen des *quipus*, et quelquefois accompagnées d'un fil de la frange cramoisie qui ornait le front de l'Inca, et ce fil obtenait la même déférence implicite que l'anneau d'un despote de l'Orient [2].

Les *chasquis* portaient une livrée particulière, annonçant leur profession. Ils étaient tous formés pour cet emploi, et choisis en raison de leur vitesse et de leur fidélité. Comme chaque coureur n'avait à parcourir qu'une petite distance, et comme il avait le temps de se reposer à chaque station, ils franchissaient l'espace très rapidement, et les messages se transmettaient sur toute l'étendue de ces longues routes sur le pied de cent cinquante milles par jour. La fonction des *chasquis* ne se bornait pas au transport des dépêches. Ils transportaient fréquemment différents objets pour l'usage de la cour, et par cette voie le poisson de l'océan, les fruits, le gibier, et diverses denrées des régions chaudes de la côte, parvenaient en bon état dans la capitale, et étaient servis dans leur fraîcheur sur la table royale [3]. Il est remarquable

[1] Le mot *chasqui*, suivant Montesinos, signifie « celui qui reçoit une chose. » *Memorias Antiguas*, MS., cap. VII. Mais Garcilasso, qui a plus d'autorité pour ce qui concerne sa langue, affirme qu'il voulait dire « celui qui fait un échange. » *Com. Real.*, parte I, lib. VI, cap. VIII.

[2] « Con vn hilo de esta borla, entregado á uno de aquellos Orejones, governaban la tierra, i proveian lo que querian con maior obediencia, que en ninguna provincia del mundo se ha visto tener á las provissiones de su Rei. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. IX.

[3] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XVIII. — *Dec. de la Audienc. Real.*, MS. Si l'on peut en croire Montesinos, on servait sur la table royale du poisson pris à cent lieues de la capitale, vingt-quatre heures après qu'il avait été tiré de l'Océan. *Mem. Antiguas*, MS., lib. II, cap. VII. C'est une vitesse qui n'appartient guère qu'aux chemins de fer.

que cette importante institution ait été connue également des Mexicains et des Péruviens, sans qu'il y ait eu entre eux aucune communication, et qu'elle se soit rencontrée chez deux nations barbares du Nouveau Monde, longtemps avant d'avoir été introduite chez les nations civilisées de l'Europe[1].

Grâce à ces sages mesures des Incas, les parties les plus éloignées du long territoire péruvien étaient étroitement rapprochées entre elles. Et tandis que les capitales de la chrétienté, séparées par des distances de quelques centaines de milles, demeuraient aussi étrangères les unes aux autres que si des mers les eussent isolées, les cités de Cuzco et de Quito étaient directement reliées l'une à l'autre par les grandes routes des Incas. Les nouvelles des nombreuses provinces étaient rapidement transmises à la métropole, principal foyer où convergeaient toutes les lignes de communication. Pas un mouvement insurrectionnel ne pouvait éclater, pas un ennemi ne pouvait envahir la frontière la plus lointaine, avant que la nouvelle parvînt à la capitale et que les armées impériales fussent en marche sur les routes magnifiques du pays pour les arrêter. Telles étaient les admirables dispositions imaginées par les despotes amé-

[1] L'institution des postes péruviennes semble avoir fait une grande impression sur l'esprit des premiers Espagnols qui visitèrent le pays, et l'on en peut trouver un ample témoignage dans Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XV; *Dec. de la Aud. Real.*, MS.; Fernandez, *Hist. del Peru*, parte II, lib. III, cap. V; *Conq. i Pobl. del Piru*, MS., et beaucoup d'autres auteurs. L'établissement des postes date de loin chez les Chinois et probablement de plus loin encore chez les Perses. (V. Hérodote, *Urania*, 98.) Il est singulier qu'une institution, destinée aux besoins d'un gouvernement despotique, n'ait été complétement réalisée que sous un gouvernement libre; car elle contient en germe ce beau système de communication qui lie entre elles, comme une immense république, toutes les nations de la chrétienté.

ricains pour maintenir la tranquillité de leurs domaines. Elles peuvent nous rappeler les institutions analogues de l'ancienne Rome, quand, sous les Césars, elle était maîtresse de la moitié du monde.

Un objet principal des grandes routes était de servir aux communications militaires. C'était un point important de leurs institutions militaires qui méritent autant d'être étudiées que leurs institutions civiles.

Malgré les protestations pacifiques des Incas, et malgré même la tendance conforme de leurs institutions domestiques, ils étaient constamment en guerre. C'était par la guerre que leur étroit territoire était peu à peu devenu un puissant empire. Quand cette œuvre fut accomplie, la capitale, protégée par sa position centrale, ne fut plus ébranlée par ces mouvements militaires, et le pays jouit à un degré éminent des bienfaits du calme et de l'ordre. Mais quelle que fût la tranquillité au cœur du pays, l'histoire n'offre pas un règne où la nation n'ait été en guerre avec les barbares qui l'environnaient. La religion fournissait un prétexte plausible à des agressions incessantes, et déguisait chez les Incas la passion des conquêtes, probablement aussi bien à leurs propres yeux qu'aux yeux de leurs sujets. Pareils aux sectateurs de Mahomet, portant le glaive d'une main et le Coran de l'autre, les Incas du Pérou n'offraient d'alternative que le culte du soleil ou la guerre.

Il est vrai que leur fanatisme (ou leur politique) se manifestait sous une forme plus douce que celui des descendants du prophète. Comme l'astre qu'ils adoraient, ils agissaient par une douceur plus puissante que la violence [1]. Ils cherchèrent

[1] « Mas se hicieron senores al principio por mana, que por fuerza. » Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.

à gagner les cœurs des tribus sauvages qui les entouraient, et à les toucher par des actes de condescendance et de bonté. Loin de provoquer les hostilités ils laissaient le temps à leurs institutions de produire leur effet par l'influence salutaire de l'exemple, comptant que leurs voisins moins civilisés se soumettraient à leur sceptre, une fois convaincus des bienfaits qu'ils devaient en attendre. Quand cette conduite échouait, ils employaient d'autres moyens, mais toujours d'un caractère pacifique, et s'efforçaient par des négociations, des traitements conciliants et par des présents faits aux chefs, de les attirer sous leur domination. En un mot, ils mettaient en usage tous les secrets familiers aux politiques les plus adroits des pays civilisés pour étendre leur empire. Si tous ces expédients restaient sans succès, ils se préparaient à la guerre.

Ils levaient leurs armées dans toutes les provinces, mais principalement dans celles où le caractère des peuples était particulièrement énergique [1]. Il semble probable que tout Péruvien, ayant atteint un certain âge, pouvait être appelé à porter les armes. Mais le roulement du service militaire et les exercices réguliers qui avaient lieu deux ou trois fois par mois pour les habitants de chaque village, élevaient généralement les soldats au dessus du niveau d'une milice sans expérience. L'armée péruvienne, d'abord peu considérable, finit, grâce à l'accroissement de la population dans les derniers temps de l'empire, par devenir très nombreuse, tellement que les Incas pouvaient mettre en campagne, au témoignage des contemporains, une force montant à deux cent mille hommes. Les troupes étaient divisées en corps répon-

[1] Ondegardo, *Rel. prim.*, MS. — *Dec. de la Aud. Real.*, MS.

dant à nos bataillons et à nos compagnies, conduits par des officiers, qui s'élevaient, suivant une hiérarchie régulière, depuis le plus humble subalterne jusqu'au noble Inca, chargé du commandement général [1].

Leurs armes étaient celles qu'employaient généralement les nations civilisées ou non, avant l'invention de la poudre, des arcs et des flèches, des lances, des dards, une sorte d'épée courte, une hache de combat ou pertuisane, et des frondes dont ils se servaient très adroitement. Leurs lances et leurs flèches se terminaient par une pointe de cuivre, ou plus ordinairement par un os, et les armes des seigneurs incas étaient souvent montées en or ou en argent. Leurs têtes étaient protégées par des casques, faits de bois ou de peaux d'animaux sauvages, quelquefois richement ornés de métal et de pierres précieuses, et surmontés du brillant plumage des oiseaux des tropiques. Ces ornements n'appartenaient naturellement qu'aux classes supérieures. Les soldats portaient le costume particulier de leurs provinces, et leur tête était ceinte d'une sorte de turban ou rouleau d'étoffes de diverses couleurs, qui égayait et animait l'imagination. Leurs armes défensives se composaient, comme celles des Mexicains, d'un bouclier et d'une tunique étroite de coton piqué. Chaque compagnie avait sa bannière, et l'étendard impérial, flottant au dessus des autres, déployait le brillant emblème de l'arc-en-ciel, armoiries des Incas, qui exprimaient leur prétention d'être fils du ciel [2].

[1] Gomara, *Cronica*, cap. CXCV. — *Conq. i Pobl. del Piru*, MS.

[2] Gomara, *Cronica*, ubi supra. — Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XX. — Velasco, *Hist. de Quito*, tom. I, p. 176-179. Ce dernier auteur donne une liste détaillée des armes anciennes des Péruviens, qui comprend à peu près tout l'équipement ordinaire du soldat européen, excepté les armes à feu, omission judicieuse de sa part.

Au moyen du système complet de communication établi dans le pays, peu de temps suffisait pour réunir les levées des districts les plus éloignés. L'armée était mise sous la conduite de quelque chef expérimenté, du sang royal, ou plus souvent commandée par l'Inca en personne. Elle marchait rapidement et avec peu de fatigue pour le soldat; tout le long des grandes routes, des logements l'attendaient à des distances régulières, où il trouvait amplement tout ce qui lui était nécessaire. Le pays est encore couvert de restes d'ouvrages militaires, construits en porphyre ou en granit, qui, suivant la tradition, servaient à loger l'Inca et son armée [1].

On avait aussi établi, à des intervalles réguliers, des magasins remplis de grains, d'armes et de différentes munitions de guerre, dont on approvisionnait l'armée en marche. C'était un devoir spécial du gouvernement de veiller à ce que ces magasins, alimentés par les réserves des Incas, fussent toujours bien pourvus. Quand les Espagnols envahirent le pays, ils nourrirent longtemps leurs armées sur les provisions qu'ils y trouvèrent [2]. On défendait au soldat péruvien

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. XI. — Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. LX. La Condamine parle de ce grand nombre de lieux fortifiés, répandus dans le pays de Quito à Lima, qu'il vit en voyageant dans l'Amérique du Sud en 1737, et il a donné de quelques-uns une description détaillée. — *Mémoire sur quelques anciens monuments du Pérou du temps des Incas*, dans l'*Histoire de l'Académie royale des sciences et des belles-lettres*, Berlin, 1748, tom. II, p. 438.

[2] « E ansi cuando, » dit Oudegardo, parlant d'après ce qu'il avait connu personnellement, « el Senor Presidente Gasca passo con la gente de castigo de Gonzalo Pizarro por el valle de Jauja, estuvo alli siete semanas à lo que me acuerdo, se halaron en deposito maiz de cuatro y de tres y de dos anos mas de 15, hanegas junto al camino, è alli comio la gente, y se entendio que si fuera menester muchas mas no faltaran en el valle,

toute violation de la propriété des habitants dont ils traversaient le territoire. Tout délit de ce genre était puni de mort[1]. Le soldat était vêtu et nourri par le travail du peuple, et les Incas voulaient avec raison qu'il ne payât pas ce service par des violences. Loin de constituer une taxe sur les travaux du laboureur ou même une charge pour son hospitalité, les armées impériales traversaient le pays, d'une extrémité à l'autre, sans plus incommoder les habitants qu'une procession de bourgeois paisibles ou une réunion de soldats de parade convoqués pour passer la revue.

Du moment que la guerre était proclamée, le monarque péruvien mettait la plus grande célérité à assembler ses forces, afin de prévenir les mouvements de l'ennemi et d'empêcher ses alliés de le joindre. Ce fut pour avoir négligé ce principe de l'union que les diverses nations du pays, qui auraient pu vaincre en réunissant leurs forces, tombèrent l'une après l'autre sous le joug impérial. Cependant, une fois en campagne, l'Inca ne se montrait pas d'ordinaire disposé à pousser jusqu'au bout ses avantages et à réduire son ennemi à l'extrémité. Pendant toute la durée de la guerre, il était prêt à écouter des propositions de paix; et bien qu'il s'efforçât de soumettre ses ennemis par l'enlèvement de leurs récoltes et par la famine, il ne permettait à ses troupes aucune violence inutile contre les personnes et les propriétés. « Nous devons épargner nos ennemis, » disait un des princes péruviens, « ou bien nous nous ferions tort à nous-mêmes, car bientôt ils seront à nous avec tout ce qui

en aquellos depositos, conforme á la orden antigua, porque á mi cargoes tubo el repartirlas y hacer la cuenta para pagarlas. » *Rel. Seg.*, MS.

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XLIV. — Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XIV.

leur appartient [1]. » C'était une maxime sage et, comme beaucoup d'autres, fondée également sur la bienveillance et sur la prudence. Les Incas adoptaient la politique attribuée aux Romains par leur compatriote, qui nous dit qu'ils gagnèrent plus par leur clémence envers les vaincus que par leurs victoires [2].

Dans ce même esprit de sagesse, ils avaient grand soin de pourvoir à la sécurité et au bien-être de leurs troupes; et quand la guerre se prolongeait, ou si le climat devenait malsain, ils avaient soin de soulager les soldats par des renforts fréquents qui permettaient aux premières recrues de rentrer dans leurs familles [3]. Mais tout en épargnant la vie de leurs sujets et de leurs ennemis, ils ne reculaient pas devant des mesures sévères quand elles étaient provoquées par le caractère féroce et obstiné de la résistance, et les annales du Pérou offrent plus d'une de ces pages sanglantes auxquelles on ne peut songer aujourd'hui sans frémir. Je dois ajouter que la politique bienfaisante que j'ai représentée comme caractéristique des Incas n'appartenait point à tous et que plus d'un prince de la race royale montra les dispositions audacieuses et l'esprit sans scrupules d'un conquérant vulgaire.

La première mesure du gouvernement, après la soumission d'une province, était d'y introduire le culte du soleil.

[1] « Mandabase que en tos mantenimientos y casas de los enemigos se hiciese poco dano, deciendotés el senor, presto serán estois nuestros como tos qne ya to son; como esto tenian conocido, procuraban que la guerra fuese la mas liviana qne ser pudiese. » Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XIV.

[2] « Plus pene parcendo victis, quàm vincendo imperium anxisse. » Tite-Live, lib. XXX, cap. XLII.

[3] Garcilasso, *Com*, *Real.*, parte I, lib. VI, cap. XVIII.

On érigeait des temples, confiés au soin d'un sacerdoce nombreux, qui exposait aux peuples conquis les mystères du nouveau culte et qui les éblouissait en étalant à leurs yeux la magnificence et la pompe de ses cérémonies [1]. Toutefois, la religion des vaincus n'était pas traitée avec outrage. Il fallait adorer le soleil avant toute autre divinité; mais les images de leurs dieux étaient transportées à Cuzco et installées dans un des temples de la ville, pour tenir leur place parmi les divinités inférieures du panthéon péruvien. Elles y demeuraient comme otages, répondant en quelque sorte pour la nation vaincue, qui devait être d'autant moins portée à trahir sa foi, qu'en le faisant elle devait laisser ses dieux entre les mains de ses ennemis [2].

Les Incas préparaient l'organisation de leurs nouvelles conquêtes en faisant exécuter un recensement de la population, et en ordonnant que le pays fût étudié avec soin pour constater les productions, la nature et les propriétés du sol [3]. On faisait ensuite le partage du territoire d'après le principe adopté dans tout l'empire; on assignait au soleil, au souverain, au peuple leurs parts respectives. L'étendue de la portion attribuée au peuple était réglée par le nombre des habitants, mais la part de chaque individu était uniformément la même. Il peut sembler étrange qu'un peuple se formât patiemment à des mesures qui impliquaient un abandon si complet de la propriété; mais c'était une nation conquise, tenue en respect, au moindre signe de résistance, par des

[1] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XIV.
[2] Acosta, lib. V, cap. XII; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. XII.
[3] Garcilasso, parte I, lib. V, cap. XIII et XIV; Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XV.

garnisons armées, établies sur différents points, qui commandaient tout le pays [1]. Il est probable aussi que les Incas ne faisaient de changements que ceux qui étaient essentiels à la nouvelle organisation, et qu'ils assignaient les terres, autant que possible, à leurs anciens propriétaires. Les Curacas, en particulier, étaient confirmés dans leur autorité; ou, si l'on jugeait nécessaire de déposer le Curaca en exercice, on appelait son héritier légal à lui succéder [2]. On témoignait toute sorte de respect pour les usages et les lois anciennes du pays, autant que cela était compatible avec les institutions fondamentales des Incas. Il faut aussi se rappeler que beaucoup de tribus conquises avaient fait trop peu de progrès dans la civilisation, pour s'attacher au sol de cette affection qui appartient aux nations policées [3]. Mais, quelle qu'en soit la cause, il semble probable que les institutions extraordinaires des Incas s'établirent sans grande opposition dans les territoires conquis [4].

Cependant les souverains du Pérou ne se fiaient pas com-

[1] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XIX.

[2] Fernandez, *Hist. del Peru*, parte II, lib. III, cap. XI.

[3] Sarmiento a donné le tableau très complet et très intéressant de la politique singulièrement humaine observée par les Incas dans leurs conquêtes; elle forme un contraste frappant avec ces fléaux du genre humain, que le genre humain est assez fou pour admirer plus encore que ses bienfaiteurs. Sarmiento, qui était président du Conseil royal des Indes et qui visita le pays peu après la conquête, étant une autorité très grave, et son ouvrage, caché dans les sombres profondeurs de l'Escurial, étant à peu près inconnu, j'ai transcrit le chapitre entier dans l'*Appendice*, n° 3.

[4] Suivant Velasco, le puissant État de Quito lui-même, quoique assez civilisé pour que les habitants reconnussent positivement le droit de propriété, admit les institutions des Incas, « non seulement sans répugnance, mais avec joie. » *Hist. de Quito*, tom. II, p. 183. Mais Velasco, autorité moderne, avait la croyance facile ou comptait sur la crédulité de ses lecteurs.

plétement à cette obéissance apparente de leurs nouveaux sujets; et pour l'assurer d'une manière plus effective ils adoptaient certains moyens trop remarquables pour être passés sous silence. Immédiatement après une nouvelle conquête, les Curacas et leurs familles étaient envoyés pour un temps à Cuzco. Là ils apprenaient la langue de la capitale, se familiarisaient avec les mœurs et les usages de la cour, ainsi qu'avec la politique générale du gouvernement, et recevaient du souverain les marques de faveur les plus flatteuses et les plus propres à leur inspirer un attachement très vif à sa personne. Sous l'influence de ces sentiments on les renvoyait gouverner leurs vassaux, mais en gardant leurs fils aînés dans la capitale, soit comme garantie de leur fidélité, soit pour rehausser l'éclat de la cour [1].

Un autre expédient avait un caractère plus hardi et plus original. Ce n'était pas moins que d'opérer une révolution dans la langue du pays. L'Amérique du Sud, comme celle du Nord, présentait une grande diversité de dialectes, ou plutôt de langues, ayant entre elles peu d'affinité. Cette circonstance embarrassait beaucoup le gouvernement dans l'administration des différentes provinces, dont les idiômes n'étaient pas connus. On résolut donc de leur substituer une seule langue uniforme, le *Quichua* (langue de la cour, de la capitale et du pays environnant), le plus riche et le plus étendu des dialectes de l'Amérique méridionale. On établit des maîtres dans les villes et les villages de tout pays, ils devaient instruire tout le monde, même les classes les plus humbles; et l'on déclara en même temps que nul ne serait promu aux emplois rapportant honneur ou profit, s'il ne

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. XII; lib. VII, cap. II.

parlait cette langue. Les Curacas et autres chefs, réunis dans la capitale se familiarisaient avec le dialecte dans leurs rapports avec la cour, et de retour chez eux, donnaient l'exemple de s'en servir. Cet exemple était imité par leurs vassaux, et le Quichua devenait peu à peu la langue du bon ton et de la mode, comme on vit en Angleterre après la conquête, tous ceux qui aspiraient à obtenir quelque considération, affecter de parler le franco-normand. De cette manière, tandis que chaque province conservait sa langue particulière, un moyen de communication s'introduisait, qui permettait aux habitants de chacune de s'entendre avec ceux de toutes les autres, et à l'Inca ainsi qu'à ses délégués de communiquer avec tout le monde. Tel était l'état des choses à l'arrivée des Espagnols. Il faut convenir que l'histoire fournit peu d'exemple plus frappants d'une autorité absolue, qu'une pareille révolution s'accomplissant dans la langue d'un peuple au signe du maître [1].

Toutefois un autre moyen employé par les Incas pour s'assurer de la loyauté de leurs sujets n'était guère moins remarquable. Si quelque partie d'une conquête récente montrait un esprit opiniâtre de désaffection, il n'était pas rare de faire émigrer une part de la population, dix mille habitants, par exemple, ou davantage, dans une contrée éloignée de

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VI, cap. XXXV; lib. VII, cap. I, II. — Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS. — Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. LV. « Aun la criatura no hubiese dejado el pecho de su madre quando le comenzasen á mostrar la lengua que havia de saber; y aunque al principio fué dificultoso, é muchos se pusieron en no querer deprender mas lenguas de las suyas propias, los reyes pudieron tanto que salieron con su intencion, y ellos tubieron por bien de cumplir su mandado, y tan de veras se entendio en ello que en tiempo de pocos ano se savia y usaba una lengua en mas de mil y doscientas leguas. » *Ibid.*, cap. XXI.

l'empire qu'occupaient d'anciens vassaux dont la fidélité était assurée. Un nombre égal de ceux-ci était transplanté sur le territoire laissé vacant par les émigrants. Au moyen de cet échange, la population étant composée de deux races distinctes, se regardaient mutuellement avec une jalousie, qui servait de frein à l'esprit de révolte. Avec le temps, l'influence des habitants affectionnés prévalait, soutenus qu'ils étaient par l'autorité royale et par le travail latent des institutions nationales, auxquelles s'accoutumaient graduellement les races étrangères. Un esprit de loyauté s'insinuait peu à peu dans les cœurs, et avant qu'une génération eût passé les différentes tribus se fondaient dans une harmonie commune[1]. Cependant les races diverses continuaient à se distinguer par la variété du costume, puisque la loi du pays obligeait tout citoyen de porter celui de sa province[2]. Le colon qui avait été ainsi transplanté sans autre formalité ne pouvait retourner à son district natal, car une autre loi défendait à chacun de changer de résidence sans permission[3]. On était cantonné pour la vie. Le gouvernement péruvien réglait pour chaque individu le lieu qu'il devait habiter, la sphère où il devait se développer, et même la nature et le caractère de son action. Il cessait d'être un agent libre; on pourrait presque dire qu'il était déchargé de toute responsabilité personnelle.

En suivant ce système singulier, les Incas témoignaient

[1] Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.; Fernandez, *Hist. del Peru*, parte II, lib. III, cap. XI.

[2] « Ce règlement, dit le père Acosta, paraissait aux Incas d'une haute importance pour l'aide et le bon gouvernement du royaume. » Lib. VI, cap. XVI.

[3] *Conq. i Pobl. del Piru*, MS.

autant d'égards au bien-être et à la convenance du colon qu'en comportait l'exécution de leur dessein. Ils prenaient garde que les *mitimaes* (c'était le nom des émigrants) fussent transportés dans les climats les plus conformes à ceux qu'ils abandonnaient. Les habitants des contrées froides ne passaient pas dans les pays chauds, et ceux des pays chauds, n'étaient pas conduits dans les pays froids[1]. On consultait même leurs occupations habituelles, et le pêcheur était fixé dans le voisinage de l'Océan ou des grands lacs, tandis qu'on assignait au laboureur les terres les mieux appropriées à la culture qui lui était le plus familière[2]. Et comme l'émigration paraissait à beaucoup, peut-être au plus grand nombre, une calamité, le gouvernement avait soin de donner des marques particulières de faveur aux *mitimaes*, d'améliorer leur condition par des priviléges et des immunités, et de les réconcilier ainsi, autant que possible, avec leur destinée[3].

Les institutions péruviennes, bien qu'elles aient pu être modifiées et perfectionnées sous des règnes successifs, portent toutes l'empreinte d'une même origine, et étaient toutes jetées dans le même moule. L'empire, se fortifiant et s'étendant à toutes les époques successives de son histoire, n'était dans ses derniers jours, que le développement, sur

[1] « Trasmutaban de las tales provincias la cantidad de gente de que de ella parecia convenir que saliese, á los cuales mandaban passar á poblar otra tierra del temple y manera de donde salian, si fria fria, si caliente caliente, en donde les daban tierras, y campos, y casas, tanto, y mas come dejaron. » Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XIX.

[2] Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.

[3] On trouve encore à Quito les descendants de ces *mitimaes*, ou du moins on les y trouvait encore à la fin du dernier siècle, suivant Velasco, et on les distinguait sous ce nom du reste de la population. *Hist. de Quito*, tom. I, p. 175.

une grande échelle, de ce qu'il était en petit dès son berceau, comme le gland renferme, dit-on, tout les rameaux du roi futur de la forêt. Chaque Inca à son avénement ne semblait que vouloir marcher sur les traces et exécuter les plans de son prédécesseur. De grandes entreprises commencées par un souverain, se continuaient sous le règne suivant, et s'achevaient sous un troisième. Tandis que tous suivaient ainsi un plan régulier, sans aucun des mouvements excentriques ou rétrogrades qui dénotent l'action d'individus différents, il semblait que l'État fût conduit par une seule main, et qu'il poursuivît constamment, comme sous un long règne, sa carrière de civilisation et de conquêtes.

Le but final de ces institutions était la paix au dedans; mais il semblait qu'elle ne pût s'obtenir que par la guerre au dehors. La tranquillité au cœur de la monarchie, la guerre sur ses frontières, telle était la condition du Pérou. Par cette guerre il occupait une partie de sa population, et par la conquête et la civilisation de ses barbares voisins, il assurait le repos de l'autre. Tout roi inca, quoique doux et bienveillant dans sa conduite envers ses sujets, était un guerrier, et commandait ses armées en personne. Chaque règne étendait les limites de l'empire. Les années, l'une après l'autre, voyaient revenir, dans sa capitale, le monarque victorieux, chargé de dépouilles, et suivi d'une foule de chefs tributaires. La réception qui l'y attendait était un triomphe romain. La nombreuse population sortait tout entière pour lui faire honneur, avec les costumes brillants et pittoresques des différentes provinces, bannières déployées, et jonchant de feuillage et de fleurs le chemin du vainqueur. L'Inca porté dans sa chaise d'or, sur les épaules des seigneurs, se rendait en procession solennelle en passant sous les arcs de

triomphe élevés sur son chemin, au grand temple du Soleil. Là, sans suite (car le monarque était seul admis dans l'enceinte sacrée), le prince victorieux, dépouillé de ses insignes royaux, les pieds nus, et en toute humilité, s'approchait de l'autel révéré, et offrait un sacrifice et des actions de grâce à la glorieuse divinité, qui protégeait la fortune des Incas. Cette cérémonie terminée, tout le peuple se livrait à la joie: la musique, les bruits joyeux et la danse animaient tous les quartiers de la ville; les illuminations et les feux de joie célébraient la campagne victorieuse de l'Inca, et la réunion d'un nouveau territoire à son empire [1].

Nous trouvons dans cette solennité un caractère prononcé de fête religieuse; en effet, toutes les guerres des Péruviens étaient empreintes d'un caractère religieux. La vie de l'Inca n'était qn'une longue croisade contre l'infidèle pour étendre au loin le culte du Soleil, pour tirer les peuples des ténèbres de leurs brutales superstitions, et les faire participer aux bienfaits d'un gouvernement régulier. Telle était, selon l'expression de nos jours, la *mission* de l'Inca. Ce fut aussi celle du conquérant chrétien qui envahit l'empire du monarque indien. Lequel des deux s'y montra le plus fidèle, c'est à l'histoire d'en juger.

Cependant les monarques péruviens ne montraient pas une impatience puérile d'étendre leur empire. Ils s'arrêtaient après une campagne, et prenaient le temps d'affermir une conquête, avant d'en entreprendre une autre; dans l'intervalle ils s'occupaient paisiblement de l'administration de leur royaume, et des longs voyages qui les rapprochaient de

[1] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. IV; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. III, cap. XI, XVII; lib. VI, cap. XVI.

leurs sujets. Durant cet intervalle aussi, leurs nouveaux vassaux avaient commencé à se faire aux institutious étranges de leurs maîtres. Ils apprenaient à connaître le prix d'un gouvernement qui les élevaient au dessus des maux physiques d'un état de barbarie, leur assuraient la protection des personnes, et une entière participation à tous les priviléges dont jouissaient leurs vainqueurs; à mesure qu'ils se familiarisaient davantage avec les institutions particulières de l'empire, l'habitude, cette seconde nature, les attachaient d'autant plus fortement à ces institutions qu'elles étaient plus singulières. Ainsi s'éleva, par degrés et sans violence, le grand édifice de l'empire péruvien, composé de tribus nombreuses, indépendautes et même hostiles, soumises cependant à l'influence d'une même religion, d'une même langue, et d'un gouvernement commun, comme une seule nation, affectionnée à ses institutions et loyalement dévouée à son souverain. Quel contraste avec la monarchie aztèque, sur le continent voisin, qui également composée d'éléments hétérogènes, sans principe intérieur de cohésion, n'était maintenue que par la dure pression extérieure de la force physique! On verra dans les pages qui suivent pourquoi la monarchie péruvienne ne résista pas mieux que sa rivale au choc de la civilisation européenne.

CHAPITRE III.

RELIGION PÉRUVIENNE. — DIVINITÉ. — TEMPLES MAGNIFIQUES. — FÊTES. — VIERGES DU SOLEIL. — MARIAGE.

C'est un fait remarquable que plusieurs, sinon la plupart des tribus grossières qui habitaient le vaste continent de l'Amérique, quelque défigurés qu'aient été leurs dogmes à d'autres égards par une superstition puérile, s'étaient élevées à la conception sublime d'un Grand Esprit, créateur de l'univers, qui, étant d'une nature immatérielle, ne devait pas être déshonoré par la tentative de le représenter sous une forme visible, et qui remplissant l'espace entier, ne devait pas être enfermé dans les murs d'un temple. Cependant ces idées sublimes si fort au dessus de la portée ordinaire de l'intelligence livrée à elle-même, ne semblent point avoir conduit aux conséquences pratiques qu'on aurait pu en attendre; et peu de nations américaines ont montré beaucoup de sollicitude pour le maintien d'un culte religieux, ou trouvé dans leur foi un puissant principe d'action.

Mais, avec les progrès de la civilisation, des idées plus voisines de celles des sociétés civilisées se développèrent

graduellement. On pourvut libéralement au service religieux, et on institua un ordre distinct spécialement chargé de le célébrer avec un cérémonial minutieux et magnifique, qui, à certains égards, aurait pu être comparé sans désavantage à celui des nations les plus civilisées de la chrétienté. Ceci était vrai des nations qui habitaient le plateau de l'Amérique du Nord, et des indigènes de Bogota, de Quito, du Pérou, et des autres régions élevées du grand continent méridional. C'était surtout le cas des Péruviens qui attribuaient une origine céleste aux fondateurs de leur empire dont les lois reposaient toutes sur une sanction divine, et dont les institutions civiles et les guerres au dehors tendaient également à préserver et à propager leur foi. La religion était la base de leur politique, la condition même, en quelque sorte, de leur état social. Le gouvernement des Incas dans ses principes essentiels était une théocratie.

Cependant, bien que la religion entrât pour une si grande part dans le système et la mise en pratique des institutions politiques de la nation, sa mythologie, c'est à dire les légendes traditionnelles par lesquelles elle aspirait à expliquer les mystères de l'univers, était extrêmement mesquine et puérile. A peine une seule de leurs traditions (excepté la belle légende des fondateurs de la dynastie) mérite-t-elle d'être notée, ou jette-t-elle beaucoup de lumières sur leurs antiquités, ou sur l'histoire primitive de l'homme. Parmi celles qui ont de l'importance, il faut placer celle du déluge qui leur était commune avec tant de nations de toutes les parties du globe, et qu'ils racontaient avec certains détails, offrant des rapports avec une légende mexicaine[1].

[1] Ils racontaient qu'après le déluge sept personnes sortirent d'une

Leurs idées sur un état futur méritent plus d'attention. Ils admettaient l'existence de l'âme au delà de cette vie et y rattachaient une croyance à la résurrection du corps. Ils assignaient deux séjours distincts aux bons et aux méchants; ils plaçaient les derniers au centre de la terre. Ils supposaient que les bons passaient une vie voluptueuse de tranquillité et de loisir, ce qui réunissaient les idées les plus hautes qu'ils se faisaient du bonheur. Les méchants devaient expier leurs crimes par des siècles de pénibles travaux. Ils joignaient à ces idées le dogme d'un mauvais principe ou esprit, nommé Cupay, qu'ils n'essayaient pas de rendre favorable par des sacrifices, et qui paraît n'avoir été qu'une personnification figurée du péché, exerçant peu d'influence sur leur conduite[1].

Ce fut cette croyance à la résurrection du corps qui les conduisit à le conserver avec tant de sollicitude, toutefois par un procédé simple qui, différent de l'embaumement laborieux des Égyptiens, consistait à l'exposer à l'action de l'atmosphère froide extrêmement sèche et très raréfiée des

caverne où elles s'étaient réfugiées, et que la terre fut repeuplée par elles. Une tradition des Mexicains les supposait descendues, ainsi que les tribus de même famille, de sept personnes sorties d'autant de cavernes de l'Aztlan. Comp. Acosta, lib. VI, cap. IX; lib. VII, cap. II. — Ondegardo, *Rel. prim.*, MS. L'histoire du déluge est racontée par les divers auteurs avec beaucoup de variantes; dans quelques uns il est aisé de reconnaître l'imagination et la main d'un néophyte chrétien.

[1] Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS.; Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXXIII; Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. II, VII. On pourrait supposer que les Péruviens instruits, si je puis employer cette expression, imaginaient que les gens du peuple n'avaient pas d'âme, tant on nous apprend peu de chose de leurs opinions relativement à ceux-ci dans la vie à venir, tandis qu'on s'étend beaucoup sur les perspectives ouvertes aux classes supérieures, qui, dans leur folle conviction, devaient être proportionnées à leur rang ici-bas.

montagnes [1]. Comme ils pensaient que les occupations dans le monde à venir ressembleraient beaucoup à celles du monde actuel, ils enterraient avec le seigneur mort une partie de ses vêtements, les meubles à son usage, et souvent ses trésors; et ils complétaient cette lugubre cérémonie par le sacrifice de ses femmes, de ses domestiques favoris pour lui tenir compagnie et le servir dans les régions fortunées qu'ils plaçaient au dessus des nuages [2]. De vastes éminences de forme irrégulière, ou plus souvent oblongue, percées de galeries se croisant à angles droits, s'élevaient sur les morts dont les corps desséchés ou momies ont été trouvés en grand nombre, quelquefois debout, mais plus souvent assis, selon l'usage des tribus indiennes des deux continents. Des trésors d'une grande valeur ont été aussi parfois retirés de ces dépôts funèbres, et ont engagé des spéculateurs à tenter des fouilles répétées, dans l'espoir d'un aussi heureux succès. C'était une loterie comme celle de la recherche des mines, mais où les chances ont encore plus mal tourné pour la spéculation [3].

[1] Telle parait être en effet l'opinion de Garcilasso, bien que quelques auteurs parlent de l'emploi de résine et d'autres procédés d'embaumement. L'apparence des momies royales trouvées à Cuzco, telles que les dépeignent Ondegardo et Garcilasso, donne à croire que nulle substance étrangère n'était employée pour les conserver.

[2] Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS. Il dit que cet usage continua même après la conquête, et qu'il avait sauvé la vie à plusieurs domestiques favoris, qui avaient recours à sa protection, étant sur le point d'être sacrifiés aux mânes de leurs maîtres décédés. *Ibid.*, ubi supra

[3] Cependant ces mines sépulcrales ont quelquefois payé les frais d'exploitation. Sarmiento dit qu'on enterrait parfois avec les seigneurs indiens une valeur d'or de 100,000 *castellanos*, *Rel.*, MS., cap. LVII; et Las Casas, autorité peu sûre en fait de chiffres, rapporte que des trésors de la valeur de plus d'un demi-million de ducats avaient été trouvés, vingt ans après la conquête, dans les tombes voisines de Truxillo. *Œuvres*, édition de Llo-

Les Péruviens, comme tant d'autres peuples des races indiennes, reconnaissaient un être suprême, créateur et modérateur de l'univers, qu'ils adoraient sous les noms différents de Pachacamac et de Viracocha[1]. On n'élevait pas de temple à cet être invisible, sauf un seul dans la vallée qui prit son nom du Dieu lui-même, non loin de la ville espagnole de Lima. Ce temple même existait avant que la contrée tombât sous la domination des Incas et était le grand rendez-vous des pèlerins indiens de toutes les parties du pays; cette circonstance donne à croire que le culte de ce Grand Esprit, bien que protégé peut-être par leur politique accommodante, ne naquit pas à l'époque des princes péruviens[2].

La divinité dont ils inculquaient spécialement le culte, et qu'ils ne manquèrent jamais d'établir partout où nous savons que pénétrèrent leurs bannières, était le soleil. C'était lui qui présidait particulièrement aux destinées de l'homme; qui distribuait la lumière et la chaleur aux nations, et la vie au règne végétal; qu'ils révéraient comme le père de

rente, Paris, 1822, t. II, p. 192. Le baron de Humboldt visita la sépulture d'un prince péruvien dans la même partie de la contrée, dont un Espagnol avait tiré en 1576 une masse d'or d'un million de dollars. *Vues des Cordillères*, p. 29.

[1] *Pachacamac* signifie « celui qui soutient ou qui vivifie l'univers. » Cette grande divinité est quelquefois nommée tout ensemble Pachacamac et Viracocha. Voy. Balboa, *Hist. du Pérou*, chap. VI; Acosta, lib. VI, cap. XXI. Un ancien Espagnol trouve dans la signification populaire de Viracocha, *écume de la mer*, une preuve que la civilisation péruvienne dérive de quelque voyageur de l'ancien monde. *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

[2] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.; Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XXVII. Ulloa parle des vastes ruines de briques qui marquent la situation probable du temple de Pachacamac, et qui attestent par leur état actuel la splendeur et la solidité qu'il avait jadis. *Mémoires philosophiques, historiques, physiques*, Paris, 1787, trad. fr., p. 78.

leur dynastie royale, le fondateur de leur empire, et dont les temples s'érigeaient dans chaque cité et presque dans chaque village par tout le pays, tandis que sur ses autels s'élevaient la fumée des offrandes, forme de sacrifice particulière aux Péruviens entre les nations à demi-civilisées du nouveau monde[1].

Outre le soleil, les Incas rendaient un culte à divers objets qui se rattachaient d'une manière ou d'une autre à cette divinité principale. Telle était la lune, sa sœur et sa femme; les étoiles, révérées comme faisant partie de son cortége céleste, bien que la plus belle d'entre elles, Vénus connue des Péruviens sous le nom de Chasca, ou « le jeune homme aux cheveux longs et bouclés, » fût adorée comme page du soleil qu'elle accompagne de si près à son lever et à son coucher. Ils dédiaient aussi des temples au tonnerre et à l'éclair[2], en qui ils reconnaissaient les redoutables ministres du soleil, et à l'arc-en-ciel qu'ils adoraient comme une belle émanation de leur glorieuse divinité[3].

[1] C'est du moins ce que dit le docteur Mac-Culloch, et l'on ne peut désirer une autorité plus sûre relativement aux antiquités de l'Amérique. *Recherches*, p. 392. N'aurait-il pu ajouter aussi : entre les nations *barbares?*

[2] Les Péruviens pouvaient exprimer d'un seul mot *illapa*, le tonnerre, l'éclair et la foudre. Quelques Espagnols en ont conclu que les indigènes avaient une idée de la *Trinité*. « Le diable leur en déroba tout ce qu'il put, » s'écrie Herrera avec une légitime indignation. *Hist. general*, dec. V, lib. IV, cap. V. Ces conclusions, et de plus téméraires encore (V. Acosta, lib. V, cap. XXVIII), sont rejetées par Garcilasso comme des inventions d'Indiens convertis, qui voulaient flatter l'imagination des docteurs chrétiens. *Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. V, VI; lib. III, cap. XXI. L'imposture d'une part, la crédulité de l'autre, ont fourni une abondante moisson d'absurdités qui a été recueillie avec soin par le pieux antiquaire d'un âge plus récent.

[3] Garcilasso prétend que les corps célestes étaient l'objet du respect,

En outre, les sujets des Incas rangeaient au nombre de leurs divinités inférieures plusieurs objets de la nature, tels que les éléments, les vents, la terre, l'air, les grandes montagnes et les grands fleuves, qui les frappaient d'une impression de grandeur et de puissance, ou qu'ils supposaient exercer d'une manière quelconque une influence mystérieuse sur les destinées de l'homme[1]. Ils adoptèrent aussi une opinion assez semblable à celle qu'ont professée certaines écoles philosophiques de l'antiquité, que toute chose sur la terre a son archétype ou son idée, sa *mère*, comme ils disaient emphatiquement, qu'ils tenaient pour sacrée, comme étant en quelque sorte son essence spirituelle[2].

comme choses sacrées, mais non d'un culte. *Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. I, XXIII. Cette assertion est contredite par Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS., par *Dec. de la Aud. Real.*, MS., par Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. IV, cap. IV, par Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXXI, et je pourrais ajouter par presque tous les auteurs dignes de foi que j'ai consulté. Elle est démentie aussi en quelque sorte par Garcilasso lui-même, lorsqu'il admet que ces divers objets étaient tous personnifiés par les Indiens comme des êtres vivants, et qu'ils avaient comme tels des temples qui leur étaient dédiés avec des images qui les représentaient comme en avait le soleil dans le sien. Certainement les efforts de l'historien pour réduire le culte des Incas à celui du soleil seul ne se concilie pas facilement avec ce qu'il dit ailleurs de l'hommage rendu à Pachacamac comme dieu suprême et à Rimac, le grand oracle du peuple. Probablement la mythologie péruvienne ressemblait assez à celle de l'Hindoustan, où, sous deux ou tout au plus trois divinités, venait se ranger une armée de dieux inférieurs auxquels la nation rendait un hommage religieux, comme à des personnifications des divers objets de la nature.

[1] Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS. Ces objets consacrés étaient appelés *huacas*, mot d'une signification très étendue, puisqu'il désignait un temple, une tombe, tout objet naturel remarquable pour sa grandeur ou sa forme, en un mot il réunit une multitude de sens qui, par leur opposition contradictoire, ont jeté une confusion dont on n'a pas d'idée dans les écrits des historiens et des voyageurs.

[2] « La orden por donde fundavan sus *huacas*, que ellos llamavan á las

Mais leur système, loin d'être limité à ces objets multipliés de dévotion, embrassait dans son étendue les nombreuses divinités des nations conquises, dont ils transportaient les images dans leur capitale, où leur culte était défrayé par leurs provinces respectives. C'était un trait remarquable de politique chez les Incas qui savaient ainsi conformer leur religion à leurs intérêts [1].

Mais le culte du soleil occupait spécialement les Incas, et était l'objet de leur prodigalité. Le plus ancien des temples nombreux dédiés à cette divinité était dans l'île de Titicaca, d'où les auteurs de la race royale étaient, disait-on, sortis. Par suite de cette circonstance, ce sanctuaire était particulièrement respecté. Tout ce qui en dépendait, même les vastes champs de maïs, qui entouraient le temple et faisaient partie de son domaine, participait à sa sainteté. Le produit annuel en était distribué par petites quantités entre les divers dépôts publics, pour sanctifier le reste de l'approvisionnement. Heu-

idolatrias, hera porque decian que todas criava el Sol, i que les dava madre por madre, que mostravan á la tierra, porque decian que tenia madre, i tenian lé echo su vulto i sus adoratorios; i al fuego decian que tambien tenia madre; i al mais i á las otras sementeras, i á las ovejas i ganado, decian que tenian madre; i á la chocha, que el brevaje que ellos usan, decian que el vinagre della hera la madre, i lo reverenciavan i llamavan mama agua madre del vinagre; i á cada cosa adoravan destas de su manera. » *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. C'est l'opinion que paraît en avoir eue le licencié Ondegardo. « E los idolos estaban en aquel *galpon* grande de la casa del Sol, y cada idolo destos tenia su servicio y gastos y mugeres; y en la casa del Sol le iban á hacer reverencia los que venian de su provincia, para lo qual é sacrificios que se hacian proveian de su misma tierra ordinaria ó muy abundantemente por la misma orden que lo hacian quando estaba en la misma provincia, que daba gran autoridad á mi parecer é aun fuerza à estos Ingas que cierto me causo gran admiracion. » *Rel. Seg.*, MS.

reux celui qui pouvait s'assurer, n'eût-ce été qu'un épi de cette bienheureuse récolte pour le conserver dans son grenier[1] !

Mais le plus renommé des temples péruviens, l'orgueil de la capitale et la merveille de l'empire, était à Cuzco, où la munificence d'une suite de souverains l'avait tellement enrichi, qu'il reçut le nom de *Coricancha* ou le « lieu d'or. » Il se composait d'un bâtiment principal et de plusieurs chapelles et édifices d'ordre inférieur, couvrant une grande étendue de terre au centre de la cité, et complétement entouré d'un mur, qui, de même que les bâtiments, était entièrement construit en pierre. C'était le même genre de construction que j'ai déjà décrit dans les autres édifices publics du pays, et elle était si bien exécutée qu'un Espagnol, qui vit ce temple dans sa splendeur, assure qu'il ne put se rappeler que deux monuments en Espagne, qui lui fussent comparables pour le travail[2]. Cependant cette construction solide, à quelques égards magnifique, était couverte en chaume.

L'intérieur du temple était surtout digne d'admiration. C'était à la lettre une mine d'or. Sur la muraille occidentale était représentée l'image de la divinité : c'était une figure

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. III, cap. XXV.

[2] « Tenia este templo en circuito mas de quatro cientos pasos, todo cercado de una muralla fuerte, labrado todo el edificio de cantera muy excelente de fina piedra, muy bien puesta i asentada, y algunas piedras eran muy grandes y soberbias ; no tenian mezcla de tierra ni cal, sino con el betun que ellos suelen hacer sus edificios ; y estan tan bien labradas estas piedras, que no se les parece mezcla ni juntura ninguna. En toda Espana no he visto cosa que pueda comparar á estas paredes y postura de piedra, sino á la torre que llaman la Calahorra, que está junto con la puente de Cordoba, y á una obra que vi en Toledo, cuando fui á presentar la primera parte de mi Cronica al Principe Dn Felipe. » Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XXIV.

humaine sortant du milieu d'innombrables rayons de lumière qui paraissaient en jaillir de tous côtés, comme chez nous on personnifie quelquefois le soleil. Cette figure était gravée sur une plaque d'or massif de dimensions énormes, parsemée d'une multitude d'émeraudes et de pierres précieuses[1]. Elle était placée en face de la grande porte orientale, de sorte que le matin les rayons du soleil levant venaient la frapper directement, illuminant tout l'édifice d'une clarté qui paraissait surnaturelle, et que réfléchissaient de toutes parts les ornements d'or dont le mur et le plafond étaient incrustés. L'or, dans le langage figuré du peuple, était « les larmes versées par le soleil[2], » et toutes les parties de l'intérieur du temple étincelaient de plaques polies et de têtes de clous de ce précieux métal. Les corniches qui entouraient les murs du sanctuaire étaient de la même matière, et un large cordon ou frise d'or incrusté dans la pierre, enveloppait tout l'extérieur de l'édifice[3].

Attenant à la construction principale, s'élevaient plusieurs chapelles de dimensions moindres. L'une d'elle était consacrée à la lune, divinité qui tenait le second rang dans la vénération publique, comme mère des Incas. Son effigie était

[1] *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XLIV, XCII. « La figura del Sol, muy grande, hecha de oro obrada, muy primamente engastonada en muchas piedras ricas. » Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XXIV.

[2] « I al oro asimismo, decian que era lagrimas que el Sol llorava. » *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

[3] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XXIV. — *Antig. y Monumentos del Peru*, MS. « Cercada junto á la techumbre de una plancha de oro de palmo imedio de ancho, i lo mismo tenian por de dentro en cada bohio o casa i aposento. » (*Conq. i Pob. del Piru*, MS.) « Tenia una cinta de planchas de oro, de anchor de mas de un palmo, enlazadas en las piedras. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

représentée de la même manière que celle du soleil sur une plaque immense qui couvrait presque un côté de l'enceinte. Mais cette plaque, aussi bien que toutes les décorations de l'édifice, était d'argent, comme il convenait à la lueur pâle et argentée de cette belle planète. Il y avait trois autres chapelles, dont l'une était dédiée à l'armée des étoiles, qui formaient la cour brillante de la sœur du soleil; une autre était consacrée aux terribles ministres de ses vengeances, le tonnerre et l'éclair; une troisième à l'arc-en-ciel, dont la courbe aux couleurs variées étalait sur les murs de l'édifice des teintes presque aussi radieuses que les siennes mêmes. Il y avait en outre divers autres bâtiments, ou salles isolées pour l'usage des prêtres nombreux chargés du service du temple [1].

Toute la vaisselle, les ornements, les ustensiles de toute espèce, affectés aux usages religieux, étaient d'or ou d'argent. Douze vases immenses de ce dernier métal se dressaient sur le plancher du grand salon, remplis de graines de maïs [2]; les encensoirs pour les parfums, les aiguières qui contenaient l'eau pour le sacrifice, les tuyaux qui l'amenaient dans les bâtimens par des canaux souterrains, le réservoir

[1] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XXIV. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. III, cap. XXI. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] « El bulto del Sol tenian mui grande de oro, i todo el servicio desta casa era de plata i oro; i tenian doze horones de plata blanca, que dos hombres no abrazarian cada uno quadrados, i eran mas altos que una buena pica, donde hechavan el maiz qne havian de dar al Sol, segun ellos decian que comiese. » *Conq. y Pob. del Piru*, MS.

L'original, comme peut s'en apercevoir le lecteur espagnol, dit que chacun de ces vases ou coffres d'argent avait la hauteur d'une bonne lance et une largeur telle que deux hommes pouvaient à peine l'embrasser en étendant les bras. Comme ceci embarrasserait peut-être la foi la plus complaisante j'ai mieux aimé ne garantir aucune dimension qnelconque.

qui la recevait, jusqu'aux instruments de culture employés dans les jardins du temple, étaient tous de la même matière précieuse. Les jardins, semblables à ceux des palais royaux déjà décrits, étincelaient d'or et d'argent, et d'imitations variées du règne végétal. On y trouvait aussi des animaux (entre lesquels le lama avec sa toison d'or était le plus remarquable) exécutés dans le même style, et avec un art qui, dans ce cas, probablement ne surpassait pas la matière [1].

Si le lecteur ne voit dans ce tableau féerique que les couleurs romanesques de quelque El Dorado fabuleux, il doit se rappeler ce qui a été dit plus haut relativement aux palais des Incas, et considérer que ces *maisons du soleil*, comme on les nommait, étaient le réservoir commun où se réunissait tous les ruisseaux de la bienfaisance publique et privée dans toute l'étendue de l'empire. Certaines assertions peuvent avoir été fort exagérées par la crédulité, et d'autres par le désir d'exciter l'admiration; mais au milieu de la coïncidence des témoignages contemporains, il n'est pas facile de tracer exactement la limite que doit atteindre le scepticisme. Ce qu'il y a de certain, c'est que la peinture brillante que j'ai reproduite est garantie par ceux qui virent ces édifices

[1] Levinus Apollonius, fol. 38. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. III, cap. XXIV. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. « Tenian un jardin qne los terrones eran pedazos de oro fino; i estaban artificiosamente sembrado de maizales, los quales eran oro, asi las canas de ello como las ojas y mazorcas; y estaban tan bien plantados que aunque hiciesen recios bientos no se arrancaban. Sin todo esto tenian hechas mas de veinte obejas de oro con sus corderos, y los pastores con sus ondas y cayados qne las guardaban, hecho de este metal Havia mucha candidad de tinajas de oro y de plata y esmeraldas, vasos, ollas, y todo genero de vasijas todo de oro fino. Por otras paredes tenian esculpidas y pintadas otras mayores cosas. En fin, era uno de los ricos templos que hubo en el mundo. » Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XXIV.

dans toute leur magnificence, un peu de temps après qu'ils eurent été dépouillés par la cupidité de leurs compatriotes. Beaucoup d'objets précieux furent enterrés par les indigènes, ou jetés dans les eaux des rivières et des lacs. Mais il en restait assez pour attester l'opulence incomparable de ces établissements religieux. Les objets portatifs de leur nature furent promptement enlevés pour satisfaire l'avidité des conquérants, qui même arrachèrent les corniches et la frise en or massif du grand temple, remplissant le vide qu'elles laissaient avec du plâtre, matière moins précieuse, mais plus durable, parce qu'elle ne tente pas l'avarice. Mais même dépouillée ainsi de leur splendeur, ces édifices vénérables offraient encore un attrait aux spoliateurs, qui trouvèrent dans leurs murailles délabrées une carrière inépuisable pour en bâtir d'autres. Sur le sol même, jadis couronné par le fastueux Coricancha s'éleva la superbe église de Saint-Dominique, l'un des édifices les plus magnifiques du nouveau monde. Des champs de maïs et de luzerne fleurissent aujourd'hui sur le terrain où brillaient autrefois les précieuses richesses des jardins du temple; et le moine chante ses oraisons dans l'enceinte occupée jadis par les enfants du soleil [1].

Outre le grand temple du soleil, il y avait un nombre considérable de temples inférieurs et de maisons religieuses dans la capitale du Pérou et dans ses environs; on dit qu'il s'élevait à trois ou quatre cents [2]; Cuzco, en effet, était une terre sainte, respectée, comme le séjour, non seulement des

[1] Miller's *Memoirs*, vol. II, p. 223, 224.

[2] Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. IV, cap. VIII. « Havia en aquella ciudad y legua y media de la redonda quatrocientos y tantos lugares, donde se hacian sacrificios, y se gastava mucha suma de hacienda en ellos. » Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.

Incas, mais aussi de toutes ces divinités qui présidaient aux diverses nations de l'empire. C'était la cité bien aimée du soleil, où son culte était maintenu dans sa splendeur; où *chaque fontaine, chaque rue, chaque muraille*, dit un ancien chroniqueur, *était regardée comme un mystère sacré* [1]; et malheur au noble indien qui, une fois ou l'autre dans sa vie, n'avait pas fait son pèlerinage à la Mecque du Pérou.

D'autres temples et édifices religieux étaient épars dans les provinces, et quelques-uns rivalisaient de magnificence avec celui de la métropole. Les desservants formaient à eux seuls une armée. Le nombre des fonctionnaires, comprenant ceux de l'ordre sacerdotal employés dans le seul Coricancha, n'était pas au dessous de quatre mille [2].

A la tête de tout ce clergé du Coricancha et du reste du pays était placé le grand-prêtre, ou Villac Vmu, comme on l'appelait. L'Inca seul était au dessus de lui, et on choisissait d'ordinaire le grand-prêtre parmi ses frères ou ses plus proches parents. Il était nommé par le monarque, et inamovible; à son tour il nommait à tous les emplois subordonnés de son ordre. Cet ordre était très nombreux. Ceux de ses membres qui officiaient dans la Maison du Soleil à Cuzco, étaient choisis exclusivement dans la race sainte des Incas. Les ministres des temples des provinces étaient tirés

[1] « Que aquella ciudad del Cuzco era casa y morada de dioses, é ansi no habia en toda ella fuente ni paso ni pared que no dixesen que tenia misterio. » Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS.

[2] *Conq. y Pob. del Piru*, MS. C'était, en effet, une armée, si, comme l'affirme Cieza de Leon, le nombre des prêtres et des serviteurs employés au fameux temple de Bilcas, sur la route de Chili, montait à 40,000 (*Cronica*, cap. LXXXIX). Tout ce qui se rapportait à ces maisons du soleil paraît avoir été établi sur une grande échelle. Mais on peut croire qu'il y a erreur et lire 4,000.

des familles des Curacas; mais l'office de grand-prêtre dans chaque district était réservé à une persoune du sang royal. Ce règlement avait pour but de préserver la pureté de la foi, et d'empêcher toute dérogation au cérémonial imposant qu'il prescrivait minutieusement [1].

L'ordre sacerdotal, bien que nombreux, ne se distinguait par aucun insigne ou costume du reste de la nation. Il n'était pas le seul dépositaire de la science assez pauvre du pays, il n'était pas non plus chargé de l'instruction publique, ni de ces fonctions paroissiales qui mettent le prêtre en contact avec la masse de la nation, comme cela avait lieu au Mexique. La cause de cette particularité, peut être cherchée probablement dans l'existence d'un ordre supérieur, tel que la noblesse inca, dont l'origine sacrée était tellement au dessus de toutes les institutions humaines, qu'elle accaparait, en quelque sorte ce qu'il y avait dans le peuple de sentiments de vénération. Elle était, en fait, l'ordre saint de l'État. Sans doute tout Inca pouvait se charger des fonctions sacerdotales, comme beaucoup le faisaient effectivement, et leurs insignes, leurs priviléges particuliers étaient trop bien connus pour qu'il fût nécessaire de les distinguer du peuple par aucune autre marque.

Les devoirs du prêtre se bornaient au service du temple. Là même son office n'exigeait pas une présence assidue : il était relevé après un intervalle déterminé par d'autres

[1] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XXVII; *Conq. i Pob. del Piru*, MS. Selon Garcilasso, les prêtres n'étaient entretenus sur les biens du Soleil que lorsqu'ils étaient employés au service des temples. Le reste du temps ils devaient vivre du produit de leurs terres privées, qui, si on l'en croit, leur étaient assignées de la même manière qu'aux autres ordres de la nation. *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. VIII.

membres de son ordre, qui se succédaient régulièrement tour à tour. Sa science n'avait d'autre objet que les jeûnes et les fêtes de sa religion, et les cérémonies distinctives qui les caractérisaient. Quelle qu'en fut la frivolité, elle ne s'acquérait pas facilement; car le rituel des Incas comprenait un ensemble de pratiques aussi compliquées et aussi raffinées que celui d'aucune nation païenne ou chrétienne. Chaque mois avait sa fête ou plutôt ses fêtes propres. Les quatre principales avaient rapport au soleil, et rappelaient les grandes époques de l'année, les solstices et les équinoxes. La plus magnifique peut-être de toutes les solennités nationales était la fête de Raymi, qu'on célébrait au solstice d'été, quand le soleil, ayant atteint l'extrémité méridionale de son cours, revenait sur ses pas, comme pour réjouir par sa présence les cœurs de son peuple élu. A cette occasion, les nobles Indiens des différentes provinces se rassemblaient en foule dans la capitale, pour prendre part à la cérémonie religieuse.

Pendant les trois jours qui précédaient, il y avait un jeûne général, et il n'était pas permis d'allumer du feu dans les maisons. Quand le jour fixé était arrivé, l'Inca et sa cour, suivis par toute la population de la ville, s'assemblaient dès l'aurore dans la grande place pour saluer le lever du soleil. Ils portaient leurs habits les plus magnifiques et les seigneurs indiens étalaient à l'envi sur leurs personnes les ornements et les bijoux précieux, tandis que les dais formés de plumes éclatantes, et d'étoffes de riches couleurs, portés au dessus de leur tête par des serviteurs, donnaient à la grande place et aux rues aboutissantes, l'aspect d'une tente immense et magnifique. Ils épiaient avidement l'apparition de leur dieu; et à peine ses premiers rayons frap-

paient les tourelles et les édifices les plus élevés de la capitale, qu'un cri de joie partait de la multitude entière, accompagné de chants de triomphe et des fanfares sauvages d'instruments barbares éclataient de plus en plus à mesure que son disque brillant s'élevant au dessus de la chaîne de montagnes qui se dressait à l'orient, inondait de lumières ses adorateurs. Après les cérémonies ordinaires de l'adoration, l'Inca offrait au dieu une libation avec un large vase d'or, rempli de la liqueur fermentée du maïs ou du maguey, que le monarque goûtait d'abord lui-même et qu'il distribuait ensuite à ses parents. Ces cérémonies achevées, l'assemblée se formait en procession et se dirigeait vers le Coricancha [1].

En entrant dans la rue où s'élevait le saint édifice, ils quittaient tous leurs sandales, excepté l'Inca et sa famille, qui ne déposaient leurs chaussures qu'en franchissant le portail du temple, où nul n'était admis à l'exception de ces augustes personnages [2]. Après avoir consacré un temps convenable à ses dévotions, le souverain, suivi de sa cour, reparaissait, et l'on faisait les apprêts du sacrifice. Ce sacrifice, chez les Péruviens, se composait d'animaux, de grains, de fleurs, et de gommes odorantes, quelquefois d'êtres humains, et dans ces occasions on choisissait ordinairement pour victime un enfant ou une belle jenne fille. Mais ces sacrifices

[1] *Dec. de la Aud. Real.*, MS.; Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XXVII. Le lecteur trouvera une description brillante et assez fidèle des fêtes péruviennes dans *les Incas* de Marmontel. L'auteur français a vu dans la magnificence de leurs cérémonies un moyen de faire accepter la pompe de son style. Tome I[er], chap. I-IV.

[2] « Ningun Indio comun osaba pasar por la calle del Sol calzado; ni ninguno, aunque fuese mui grand senor, entrava en las casas del Sol con zapatos. » *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

étaient rares, et on les réservait pour célébrer quelque grand événement public, tel qu'un couronnement, la naissance d'un héritier du trône, ou une grande victoire. Jamais ils n'étaient suivis de ces repas de cannibales familiers aux Mexicains, et à plusieurs des tribus sauvages conquises par les Incas. En fait les conquêtes de ces princes pouvaient être considérées comme un bienfait pour les nations indiennes, ne fût-ce que pour avoir supprimé le cannibalisme, et diminué le nombre des sacrifices humains[1].

A la fête de Raymi on sacrifiait d'ordinaire un lama, et le prêtre, ouvrant le corps de la victime, cherchait à lire dans ses entrailles les mystères de l'avenir. Si les présages étaient défavorables, on immolait une seconde victime, dans l'espoir d'obtenir des signes plus rassurants. L'augure péruvien aurait pu recevoir de celui de Rome une bonne leçon,

[1] Garcilasso de la Vega nie absolument que les Incas fussent coupables de sacrifices humains, et prétend, d'une autre part, qu'ils les abolirent généralement dans tous les pays qu'ils soumirent, où ils existaient auparavant. *Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. IX, et ailleurs. Mais il est positivement contredit sur ce fait matériel par Sarmiento, *Relacion*, MS., lib. II, cap. XXII, — *Dec. de la Aud. Real.*, MS., — Montesinos, *Memorias antiguas*, MS., lib. II, cap. VIII, — Balboa, *Hist. du Pérou*, ch. V, VIII, — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. LXXII, — Ondegardo, *Rel. Seg*,. MS., — Acosta, l. V, c. XIX, — et je pourrais, je crois, ajouter, si je voulais pousser plus loin cette enquête, par presque tous les anciens historiens qui font autorité, et dont quelques-uns étant venus dans le pays peu après la conquête tandis que ses institutions primitives subsistaient encore, sont plus croyables en pareil sujet que Garcilasso lui-même. Il était naturel que le descendant des Incas désirât justifier sa race d'une imputation si odieuse, et il faut lui pardonner d'être aveugle quand il s'agit de l'honneur de son pays. Il faut ajouter, pour rendre justice au gouvernement péruvien, que les auteurs les plus sûrs admettent d'un commun accord que les sacrifices étaient rares et se bornaient à des victimes peu nombreuses et qu'ils étaient réservés pour des occasions extraordinaires telles que celles que j'ai citées dans le texte.

celle de considérer tout présage comme favorable, s'il servait les intérêts du pays [1].

On allumait ensuite un feu au moyen d'un miroir concave de métal poli, qui, concentrant en un foyer les rayons du soleil sur un monceau de coton sec, l'enflammait promptement. C'était l'expédient usité en pareille circonstance chez les anciens Romains, du moins sous le règne du pieux Numa. Quand le ciel était couvert, et la face de la bienfaisante divinité cachée à ses adorateurs, ce qui passait pour un présage fâcheux, on obtenait le feu par le frottement. La flamme sacrée était confiée aux soins des vierges du soleil, et si, par quelque négligence, on la laissait s'éteindre dans le cours de l'année, l'événement était regardé comme une calamité qui annonçait à l'empire quelque affreux désastre [2]. On offrait ensuite les victimes en holocauste sur les autels du dieu. Ce sacrifice ne faisait que préluder au carnage d'un grand nombre de lamas, appartenant aux troupeaux du soleil, et qui défrayaient un banquet, non seulement pour l'Inca et sa cour, mais aussi pour le peuple; celui-ci se dédommageait dans ces fêtes de la frugalité à laquelle il était ordinairement condamné. Un beau pain ou gâteau, pétri de farine de maïs par les mains des vierges du soleil, était aussi

[1] « Augurque cum esset, dicere ausus est, optimis auspiciis ea geri, quæ pro reipublicæ salute gererentur. » Cic., *de Senectute*. Cette inspection des entrailles des victimes dans le but de connaître l'avenir est remarquable comme exemple très rare, sinon unique, de son espèce chez les nations du Nouveau-Monde, bien que très commun dans les cérémonies des sacrifices chez les nations païennes de l'Ancien.

[2] ... Vigilemque sacraverat ignem,
Excubias divûm æternas.

Plutarque, dans la vie de Numa, décrit les réflecteurs employés par les Romains pour allumer le feu sacré; c'étaient des miroirs concaves en airain, non pas circulaires, comme ceux des Péruviens, mais triangulaires.

placé sur la table royale, où l'Inca présidant à la fête, faisait raison aux grands de sa cour avec des coupes remplies de la liqueur fermentée du pays, et les longues réjouissances de la journée se terminaient le soir par la musique et la danse. Danser et boire étaient les passetemps favoris des Péruviens. Ces amusements duraient plusieurs jours, bien que les sacrifices se terminassent dès le premier. — Telle était la grande fête de Raymi; et le retour de cette solennité et d'autres semblables variaient la série monotone des travaux imposés aux classes inférieures de la société [1].

Dans la distribution de pain et de vin qui se faisait à cette grande fête, les dévots Espagnols qui arrivèrent d'abord dans le pays virent une image frappante de la communion chrétienne [2]; de même que dans la pratique de la confession et de la pénitence, qui sous une forme, à la vérité, très irrégulière, semble avoir été en usage chez les Péruviens, ils aperçurent une ressemblance avec un autre sacrement de l'Église [3]. Les bons pères aimaient passionnément à découvrir de telles coïncidences, les considérant comme des ruses de Satan, qui s'efforçait ainsi de tromper ses victimes en contrefaisant

[1] Acosta, lib. V, cap. XXVIII, XXIX. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VI, cap. XXIII.

[2] « Ce qu'il y a de plus étrange dans la haine et la présomption de Satan, c'est qu'il contrefaisait, non seulement par l'idolâtrie et les sacrifices, mais aussi par certaines cérémonies les sacrements qu'a institués notre Seigneur Jésus-Christ et que pratique la sainte Église, ayant spécialement prétendu imiter en quelque sorte le sacrement de la communion qui est le plus sublime et le plus divin de tous. » Acosta, lib. V, cap. XXIII.

[3] Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. IV, c. IV. — Ondegardo, *Rel. prim.*, MS. — « Le père des mensonges voulut également contrefaire le sacrement de la confession, et dans ses idolâtries chercha à se faire honorer par des cérémonies très semblables aux usages des chrétiens. » Acosta, lib. V, cap. XXV.

les saintes cérémonies du christianisme [1]. D'autres, suivant une veine différente, crurent voir dans de telles analogies la preuve que quelques-uns des premiers prédicateurs de l'Évangile, peut-être même un apôtre, avaient visité ces régions lointaines, et y avaient répandu les semences de la vérité religieuse [2]. Mais il semble peu nécessaire d'invoquer le prince des ténèbres ou l'intervention des saints, pour expliquer des coïncidences qui se sont produites dans des pays fort éloignés de la lumière du christianisme, et à des époques certainement où elle ne s'était pas encore levée sur le monde. Il est beaucoup plus raisonnable d'attribuer ces points accidentels de ressemblance à la constitution générale de l'homme, et aux besoins de sa nature morale [3].

Les vierges du soleil, les « élues » comme on les appe-

[1] Cieza de Leon, non content de maints récits merveilleux sur l'influence et l'apparition réelle de Satan dans les cérémonies indiennes, a enrichi son volume de nombreuses gravures sur bois, représentant le prince du mal en personne, avec l'accompagnement ordinaire de la queue, des griffes, etc., comme pour fortifier les homélies de son texte ! Le Péruvien voyait dans son idole un dieu ; le chrétien, son vainqueur, y voyait le diable. Il est difficile de décider lequel des deux pouvait prétendre à la plus grossière superstition.

[2] Piedrahita, l'historien des Muycas, est convaincu que cet apôtre dut être saint Barthélemy, qu'on savait avoir accompli de longs voyages (*Conq. de Granada*, parte I, lib. I, cap. III). Les antiquaires mexicains considèrent saint Thomas comme ayant été chargé d'évangéliser le peuple d'Anahuac. Ces deux apôtres sembleraient donc s'être partagés le nouveau monde, ou du moins ses contrées civilisées. Vinrent-ils par le détroit de Behring ou directement à travers l'Atlantique ? On ne nous le dit pas. Velasco, — auteur du XVIII[e] siècle, — doute peu qu'ils soient réellement venus. *Hist. de Quito*, tom. I, p. 89, 90.

[3] Ce sujet est éclairci par quelques exemples dans l'*Histoire de la conquête du Mexique*, III[e] vol., Appendice, n° 1 ; car les mêmes usages, rencontrés dans ce pays, conduisirent les conquérants à des conclusions téméraires précisément identiques.

lait[1], auxquelles j'ai eu déjà occasion de faire allusion, présentent une autre analogie singulière avec les institutions catholiques romaines. C'étaient des jeunes filles vouées au service de la divinité, qui étaient retirées de leurs familles dans un âge tendre, et mises dans des couvents où elles étaient placées sous la direction de certaines matrones âgées, *mamaconas*, qui avaient vieilli dans les murs de ces monastères[2]. Sous ces guides vénérables, les vierges consacrées étaient instruites de la nature de leurs devoirs religieux. Elles étaient occupées à filer et à broder, et avec la belle laine de la vigogne, elles tissaient les tentures pour les temples, et les étoffes pour l'Inca et pour son ameublement[3]. Mais par dessus tout, leur devoir était de veiller à la garde du feu sacré que l'on obtenait à la fête de Raymi. Du moment où elles entraient dans l'établissement, elles renonçaient à toutes relations avec le monde, même avec leur famille et leurs amis. L'Inca seul et la Coya, ou reine, pouvaient entrer dans l'enceinte consacrée. On surveillait avec soin leurs mœurs et chaque année des visiteurs étaient envoyés pour inspecter les institutions et faire des rapports sur l'état de leur discipline[4]. Malheur à l'infortunée convaincue d'une intrigue! D'après la loi sévère des Incas, elle devait être enterrée vivante, son amant étranglé, et la ville ou le village auquel il appartenait, rasé jusqu'au sol et « semé de

[1] « Llamavase Casa de Escogidas; porque las escogian, o por linage, o por hermosura. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. IV, cap. I.

[2] Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.

Le mot *Mamacona* signifiait « matrone, » *mama*, la première moitié de ce mot composé signifiant « mère, » comme on l'a déjà dit. Voyez Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. IV, cap. I.

[3] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[4] *Dec. de la Aud. Real.*, MS.

pierres, » comme pour effacer jusqu'à la mémoire de son existence[1]. On s'étonne de trouver tant de ressemblance entre les institutions des Indiens d'Amérique, des anciens Romains et des catholiques modernes. La chasteté et la pureté de vie sont des vertus dans la femme, qui sembleraient être également estimées chez les peuples barbares et chez les peuples civilisés; cependant la destination finale des habitants de ces maisons religieuses étaient essentiellement différentes.

Le grand établissement de Cuzco était composé entièrement des filles du sang royal, qui n'étaient pas, dit-on, moins de quinze cents. Les couvents de provinces se recrutaient parmi les filles des curacas et des nobles inférieurs, et accidentellement parmi les basses classes, lorsqu'une jeune fille se recommandait par de grands avantages personnels[2].

Les « maisons des vierges du soleil » se composaient de rangées de bâtiments en pierre peu élevés, couvrant une grande étendue de terrain entourée de hautes murailles qui

[1] Balboa, *Hist. du Pérou*, chap. IX. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte II, lib. III, cap. XI. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. IV, cap. III. Suivant l'historien des Incas, ce châtiment ne fut jamais encouru par une seule chute ; cependant, s'il l'avait été, le souverain, à ce qu'il nous assure, « l'aurait appliqué à la lettre avec aussi peu de remords qu'il eût noyé une poupée. » (*Com. Real.*, parte I, lib. IV, cap. III.) D'autres auteurs prétendent au contraire que ces vierges avaient très peu de droits à la réputation de chasteté. (Voyez Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXXI.) Ces accusations sont assez ordinaires contre les habitants des maisons religieuses païennes ou chrétiennes. Elles sont ici contredites par les témoignages unanimes de la plupart de ceux qui furent le plus à portée de connaître la vérité et le respect superstitieux qu'on portait aux Incas les rendent particulièrement invraisemblables.

[2] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. IV, cap. I.

empêchaient entièrement de voir les personnes qui étaient à l'intérieur. Elles étaient pourvues de tout ce qui pouvait être commode aux habitants, et ornées d'une manière aussi somptueuse et aussi magnifique que les palais des Incas et les temples; car elles étaient l'objet des soins particuliers du gouvernement comme partie importante de l'établissement religieux [1].

Cependant la carrière de toutes les habitantes de ces cloitres n'étaient pas confinée dans leurs étroites enceintes. Quoique vierges du soleil, elles étaient les fiancées de l'Inca, et lorsqu'elles arrivaient à l'âge nubile, les plus belles étaient destinées à son lit et transférées au sérail royal. Ce sérail s'éleva avec le temps, non seulement à des centaines, mais à des milliers de femmes, qui toutes trouvaient des logements dans les différents palais royaux qui s'élevaient par tout le pays. Lorsque le monarque diminuait sa maison, la concubine dont il ne voulait plus la société, retournait, non pas à son ancienne résidence monastique, mais dans sa propre famille, où, quelque humble que pût être son origine, elle conservait un grand état de maison, et, loin d'être déshonorée par la situation qu'elle avait occupée, elle était l'objet d'un respect universel comme fiancée de l'Inca [2].

La polygamie était permise aux grands du Pérou comme à leur souverain. Le peuple, en général, soit par la loi, soit par la nécessité plus forte que la loi, était heureusement limité à une seule femme. Les mariages se faisaient d'une manière qui leur donnait un caractère tout aussi original

[1] Garcilasso *Com. Real.*, parte I, lib. IV, cap. V. — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XLIV.

[2] *Dec. de la Aud. Real.*, MS. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. IV, cap. IV. — Montesinos, *Mem. Antig.*, MS., lib. II, cap. XIX.

que celui des autres institutions du pays. Chaque année à un jour fixé, on rassemblait dans tout l'empire, sur les places de leurs villes et villages respectifs, tous ceux qui étaient en âge de se marier, âge qui, déterminé par la capacité de se charger d'une famille, était au moins de vingt-quatre ans pour les hommes et de dix-huit ou vingt pour les femmes. L'Inca présidait en personne l'assemblée de ses propres parents, et prenant les mains des différents couples qui devaient être unis, il les mettait les unes dans les autres, déclarant les parties mari et femme. Les Curacas remplissaient les mêmes fonctions dans leurs districts à l'égard des personnes de leur rang ou d'un rang inférieur. Telle était la simple forme du mariage au Pérou. Personne ne pouvait choisir une femme hors de la communauté à laquelle il appartenait, qui renfermait généralement toute sa parenté[1]; et le souverain seul pouvait s'affranchir de la loi de la nature, ou, du moins, des lois ordinaires des nations jusqu'à épouser sa propre sœur [2]. Aucun mariage n'était valide sans le consentement des parents; et la préférence des parties, devait aussi, dit-on, être consultée. Cependant, vu les limites imposées par l'âge prescrit aux candidats, cette préférence devait être restreinte dans des bornes

[1] Suivant la lettre de la loi, à ce que dit Garcilasso, personne ne devait se marier hors de sa famille. Mais cette règle étroite recevait une interprétation très libérale, puisque tous ceux de la même ville et même de la province étaient, nous dit-il, regardés comme parents. *Com. Real.*, parte I, lib. IV, cap. VIII.

[2] Fernandez, *Hist. del Piru*, parte II, lib. III, cap. IX. Cette pratique, si révoltante pour nos sentiments qu'elle pourrait bien être jugée contre nature, ne doit cependant pas être regardée comme tout à fait particulière aux Incas, puisqu'elle fut favorisée par quelques-unes des nations les plus polies de l'antiquité.

plutôt étroites et arbitraires. Une habitation était préparée pour les nouveaux époux aux frais du district, et la part de terre prescrite était assignée pour leur entretien. La loi du Pérou pourvoyait à l'avenir de même qu'au présent. Elle ne laissait rien au hasard. — La cérémonie du mariage était suivie de fêtes générales qui duraient plusieurs jours parmi les amis des époux, et comme toutes les noces avaient lieu le même jour, et qu'il y avait peu de familles qui n'eussent quelqu'un de leurs membres ou de leurs parents personnellement intéressé, il y avait dans tout l'empire un véritable jubilé universel de fiançailles [1].

Les règlements extraordinaires touchant le mariage sous les Incas, caractérisent éminemment le génie du gouvernement, qui, loin de se borner aux objets d'intérêt public, pénétrait dans les détails les plus intimes de la vie domestique, ne permettant à aucun homme quelque basse que fût sa condition, d'agir pour son compte, même dans ces choses personnelles où nul que lui ou sa famille tout au plus ne pouvait être regardé comme intéressé. Aucun Péruvien n'était assez petit pour échapper à la vigilance paternelle du gouvernement. Aucun si élevé qu'il ne sentît sa dépendance dans toutes les actions de sa vie. Son existence même, comme individu, était absorbée dans celle de la communauté. Ses espérances et ses craintes, ses joies et ses peines, les plus tendres sympathies de sa nature, qui se seraient le plus naturellement soustraites à la surveillance devaient toutes être réglées par la loi. Il n'avait pas même la permission d'être heureux à sa manière. Le gouvernement péruvien était le plus doux, mais le plus inquisiteur des despotismes.

[1] Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VI, cap. XXXVI. — *Dec. de la Aud. Real.*, MS. — Montesinos, *Mem. Antiguas*, MS., lib. II, cap. VI.

CHAPITRE IV.

ÉDUCATION. — QUIPUS. — ASTRONOMIE. — AGRICULTURE. — AQUEDUCS. — GUANO. — COMESTIBLES IMPORTANTS.

« La science ne fut pas destinée au peuple; mais aux gens de sang noble. Elle ne fait que bouffir et rendre vaines et arrogantes les personnes d'un rang inférieur. De telles personnes ne devraient pas non plus s'immiscer dans les affaires du gouvernement; car cela ferait tomber les hautes charges en discrédit, et porterait préjudice à l'État[1]. » Telle était la maxime favorite, souvent répétée, de Tupac Inca Yupanqui, l'un des plus célèbres monarques péruviens. Il peut sembler étrange qu'une telle maxime ait jamais été proclamée dans le Nouveau-Monde, où les institutions popu-

[1] « No es licito, que ensenen á los hijos de los plebeios las ciencias, que pertenescen á los generosos, y no mas; porque como gente baja, no se eleven, y ensobervezcan, y menoscaben, y apoquen la republica : bastales que aprendan los oficios de sus padres; que el mandar y governar no es de plebeios; que es hacer agravio al oficio y á la republica, encomendarsela á gente comun. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VIII, cap. VIII.

laires ont été établies sur une échelle plus étendue qu'on ne les avait jamais vues auparavant; où le gouvernement est entièrement confié au peuple; et où l'éducation — au moins dans la grande division septentrionale du continent — tend principalement à reudre le peuple propre aux devoirs du gouvernement. Cependant cette maxime était strictement conforme au génie de la monarchie péruvienne et peut servir de clef à sa politique habituelle; en effet, pendant qu'elle veillait avec une sollicitude infatigable sur ses sujets, pourvoyait à leurs besoins physiques, surveillait leur moralité, et montrait en tout l'intérêt passionné d'un père pour ses enfants, elle ne les regardait néanmoins que comme des enfants, qui ne devaient jamais sortir de minorité, pour agir et penser par eux-mêmes, mais dont tout le devoir était renfermé dans l'obligation de l'obéissance implicite.

Telle était la condition humiliante du peuple sous les Incas, pendant que les nombreuses familles du sang royal jouissaient du bienfait de toutes les lumières de l'éducation que pouvait fournir la civilisation du pays; et, longtemps après la conquête, on continua à montrer les lieux où avaient existé des écoles pour leur instruction. Ces écoles étaient placées sous la surveillance des *amautas*, ou « sages » ayant le monopole des connaissances scientifiques, — si l'on peut les qualifier ainsi, — que possédaient les Péruviens, et qui étaient les seuls maîtres de la jeunesse. Il était naturel que l'Inca prît un vif intérêt à l'instruction de la jeune noblesse, qui était sa propre famille. On dit que plusieurs des princes péruviens bâtirent leurs palais dans le voisinage des écoles, afin de pouvoir les visiter plus aisément et d'écouter les leçons des amautas, qu'ils fortifiaient à l'oc-

casion d'une allocution de leur propre fond [1]. Dans ces écoles, les élèves étaient instruits des différentes connaissances que possédaient leurs maîtres, mais en ayant égard aux positions sociales qu'ils devaient occuper plus tard. Ils étudiaient les lois et les principes du gouvernement auquel plusieurs d'entre eux devaient prendre part. On les initiait aux rites particuliers de leur religion, plus nécessaires à ceux qui devaient exercer des fonctions sacerdotales. Ils apprenaient aussi à imiter les exploits de leurs maîtres, en écoutant les chroniques écrites par les amautas. On leur enseignait à parler leur langue avec pureté et avec élégance, et ils s'instruisaient de la science mystérieuse des Quipus, qui donnait aux Péruviens les moyens de se communiquer leurs idées, et de les transmettre aux générations futures [2].

Le quipu était une corde d'environ deux pieds de long, composée de fils de diverses couleurs fortement tordus, à laquelle étaient suspendus en manière de frange une quantité de fils plus petits. Les fils étaient de couleurs différentes et formaient des nœuds; le mot quipu, en effet, signifie *nœud*. Les couleurs exprimaient des objets sensibles; par exemple, le *blanc* représentait l'*argent*, et le *jaune* l'*or*. Quelquefois aussi, elles désignaient des idées abstraites; ainsi, le *blanc* signifiait la *paix*, et le *rouge*, la *guerre*. Mais les quipus étaient surtout employés pour calculer. Les nœuds tenaient lieu de chiffres, et pouvaient être combinés

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VII, cap. X.

Le descendant des Incas fait mention des restes, visibles de son temps, de deux palais de ses royaux ancêtres, qui avaient été bâtis dans le voisinage des écoles pour y avoir un accès plus facile.

[2] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. IV, cap. XIX.

de manière à exprimer les nombres quelqu'élevé qu'ils fussent. Par ce moyen, ils faisaient leurs calculs avec une grande rapidité, et les Espagnols qui visitèrent les premiers le pays témoignent de leur exactitude [1].

Dans chacun des districts, il y avait des officiers, qui, sous le titre de *quipucamayus*, ou « gardiens des quipus, » étaient obligés de fournir au gouvernement des renseignements sur diverses matières importantes. L'un avait la charge des revenus, rendait compte de la quantité de matière brute distribuée parmi les ouvriers, de la qualité et de la quantité des ouvrages que l'on en avait fabriqué, et de la totalité des matières de tout espèce, déposée dans les magasins royaux. Un autre produisait le registre des naissances et des morts, les mariages, le nombre des hommes en état de porter les armes, et d'autres détails semblables relatifs à la population du royaume. Ces pièces étaient transmises tous les ans à la capitale, où elles étaient soumises à l'inspection d'officiers instruits dans l'art de déchiffrer ces signes mystiques. Le gouvernement était ainsi pourvu d'une masse précieuse d'informations statistiques; et les écheveaux de fils de diverses couleurs, rassemblés et soigneusement conservés, constituaient ce qu'on aurait pu appeler les archives nationales [2].

[1] *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. IX. — Acosta, lib. VI, cap. VIII. — Garcilasso, parte I, lib. VI, cap. VIII.

[2] Ondegardo exprime son étonnement de la variété des objets embrassés par ces simples signes, « à peine croyable pour celui qui ne les a pas vus. » « En aquella ciudad se hallaron muchos viejos oficiales antiguos del Inga, aside la religion, como del govierno, y otra cosa que no pudiera creer sino la viera, que por hilos y nudos se hallan figuradas las leyes y estatutos asi de lo uno como de lo otro, y las sucesiones de los reyes y tiempo que governaron : y hallose lo que todo esto tenian á su cargo que no fue poco, y aun

Mais bien que les quipus fussent suffisants pour toutes les applications de l'arithmétique nécessaires aux Péruviens, ils ne suffisaient pas pour représenter les idées et les images nombreuses qu'exprime l'écriture. Là même, cependant, cette invention avait son usage. Car, indépendamment de la représentation directe des objets simples, et même des idées abstraites dans une mesure très limitée, selon ce qui a été dit plus haut, elle fournissait un grand secours à la mémoire par la voie d'association. Le nœud ou la couleur particulière suggérait, de cette manière, ce qu'il ne pouvait représenter; de même que, suivant l'expression familière d'un ancien auteur, le chiffre du commandement rappelle à l'esprit le commandement lui-même. Les quipus, employés ainsi, pouvaient être regardés comme la mnémonique péruvienne.

Dans les principales communautés, étaient établis des annalistes, dont l'occupation était d'enregistrer les événements les plus importants qui s'y passaient. D'autres fonctionnaires d'un rang plus élevé, ordinairement les amautas, étaient chargés de l'histoire de l'empire, et choisis pour faire la chronique des grandes actions de l'Inca régnant ou de ses ancêtres[1]. Le récit, ainsi disposé, ne pouvait être communiqué que par la tradition orale; mais les quipus servaient au chroniqueur pour arranger les incidents avec méthode, et

tube alguna claridad de los estutatos que en tiempo de cada uno se bavian puesto. » (*Rel. prim.*, MS. — Voyez aussi Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. IX. — Acosta, lib. VI, cap. VIII. — Garcilasso, parte I, lib. VI, cap. VIII, IX.)

On peut encore trouver un vestige des quipus dans quelques parties du Pérou où les bergers tiennent compte de leurs nombreux troupeaux par le moyen de cette ancienne arithmétique.

[1] *Rel. prim.*, MS., ubi supra.

pour secourir sa mémoire. L'histoire, une fois amassée dans l'esprit, y était gravée d'une manière indélébile par une fréquente répétition. Elle était redite par l'amauta à ses élèves; et de cette manière, l'histoire communiquée en partie par la tradition orale, et en partie par des signes arbitraires, était transmise de génération en génération, avec une suffisante différence de détails, mais suivant une esquisse généralement conforme à la vérité.

Les quipus péruviens étaient sans doute une pauvre manière de suppléer à la belle invention de l'alphabet, qui, employant un petit nombre de caractères simples, représentant les sons au lieu des idées, peut rendre les nuances les plus délicates de la pensée qui puissent se présenter à l'esprit humain. L'invention péruvienne, était certes bien au dessous de celle des hiéroglyphes, inférieure même, à la grossière écriture figurée des Aztèques, car celle-ci, quoique incapable de transmettre les idées abstraites, pouvait représenter les objets sensibles avec une exactitude passable. C'est une preuve de l'ignorance absolue où les deux nations restèrent l'une de l'autre, que les Péruviens n'aient rien emprunté du système hiéroglyphique des Mexicains, et cela bien que l'existence du maguey (agave) dans l'Amérique du Sud eût pu leur fournir la matière employée par les Aztèques pour la construction de leurs cartes [1].

Il est impossible de regarder sans intérêt les efforts des différentes nations, à mesure qu'elles sortent de la barbarie, pour

[1] *Rel. prim.*, MS., ubi supra. — *Dec. de la Aud. Real.*, MS. — Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. IX. L'on doit avouer cependant que les quipus ont quelque ressemblance avec les ceintures de wampum, — faites de grains enfilés, employées habituellement chez les tribus américaines du nord pour rappeler les traités et pour d'autres usages.

se pourvoir de quelque symbole visible de la pensée, — cet agent intermédiaire par lequel l'esprit de l'individu peut être mis en communication avec ceux d'une société tout entière. Le manque d'un tel symbole est lui-même le plus grand obstacle au progrès de la civilisation; car qu'est-ce en effet qu'emprisonner la pensée, en qui se trouvent les éléments de l'immortalité, dans celui qui la conçoit ou dans le cercle des êtres en contact immédiat avec lui, au lieu de l'émettre au dehors pour éclairer des milliers d'hommes, et des générations encore à naître? Non seulement un tel symbole est un élément essentiel de civilisation, mais il peut être pris comme le critérium même de la civilisation; car le progrès intellectuel d'un peuple dépend étroitement des facilités qu'il possède pour les communications intellectuelles.

Cependant nous devons prendre garde de ne pas rabaisser la valeur réelle du système péruvien; et ne pas supposer que les quipus fussent un instrument aussi baroque, dans les mains d'un indigène exercé, qu'ils le seraient dans les nôtres. On sait l'effet de l'habitude dans toutes les opérations mécaniques et les Espagnols témoignent constamment de l'adresse et de l'exactitude des Péruviens dans celle-ci. Cette habileté n'est pas plus surprenante que la facilité que nous donne l'habitude d'embrasser, pour ainsi dire d'un regard, le contenu d'une page d'impression renfermant des milliers de caractères séparés, bien que chaque caractère exige de l'œil une perception distincte, et cela même sans rompre dans l'esprit du lecteur l'enchainement de la pensée. Nous ne devons pas attacher trop peu d'importance à l'invention des quipus si nous songeons qu'ils fournirent les moyens de calcul nécessaires aux affaires d'une grande nation, et que, bien qu'insuffisant, ils n'étaient pas d'un faible

secours à ceux qui aspiraient à la gloire de la composition littéraire.

L'emploi d'enregistrer les annales nationales n'était pas exclusivement réservé aux amautas; il était exercé en partie par les *haravèques* ou poètes, qui choisissaient les incidents les plus brillants pour sujets de leurs chansons et de leurs ballades, qui se chantaient aux fêtes royales et à la table de l'Inca [1]. De cette manière, se forma un corps de poésies traditionnelles, semblables aux ballades anglaises et espagnoles, par lesquelles le nom de plus d'un chef barbare, qui aurait pu périr faute d'historien, est arrivé à la postérité à la faveur d'une mélodie rustique.

On peut penser toutefois que l'histoire ne gagne pas beaucoup à cette alliance avec la poésie, car le domaine du poète s'étend sur un empire idéal; peuplé des formes fantastiques de l'imagination, qui ressemblent peu aux réalités grossières de la vie. On peut croire que les annales péruviennes se ressentent un peu des effets de cette union, car une teinte de merveilleux y est répandue jusqu'à leur dernière période, et, semblable à une vapeur, se place comme un nuage devant l'œil du lecteur, et lui rend difficile de distinguer la réalité et la fiction.

Le poète trouvait un instrument convenable à ses besoins dans le beau dialecte Quichua. Nous avons déjà vu les mesures extraordinaires prises par les Incas pour répandre

[1] *Dec. de la Aud. Real.*, MS. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. XXVII. Le mot *haravèque* signifie « inventeur » ou « auteur; » et dans son titre comme dans ses fonctions ce poète ménestrel peut nous rappeler le *trouvère* normand. Garcilasso a traduit une des petites pièces lyriques de ses compatriotes. Elle est légère et spirituelle, mais un court échantillon ne peut servir de base à une appréciation générale.

leur langue dans tout leur empire. Ainsi naturalisée dans les provinces les plus éloignées, elle s'enrichit d'une variété de mots et d'idiotismes étrangers, qui, sous l'influence de la cour et de la culture poétique, si je puis m'exprimer ainsi, semblable à une mosaïque parfaite formée de matériaux grossiers et isolés se fondit peu à peu en un tout harmonieux. Le Quichua devint le dialecte le plus riche et le plus varié, aussi bien que le plus élégant, de l'Amérique du Sud [1].

Outre les genres de compositions déjà mentionnées, on dit que les Péruviens montraient quelque talent pour les représentations théâtrales, non pas ces sèches pantomimes qui, s'adressant simplement aux yeux, ont fait l'amusement de plus d'une nation grossière. Les pièces péruviennes aspiraient au rang de compositions dramatiques, soutenues par les caractères et le dialogue, composées quelquefois sur des sujets d'un intérêt tragique et quelquefois sur d'autres qui,

[1] Oudegardo, *Rel. prim.*, MS.

Sarmiento déplore justement que ses compatriotes aient souffert que ce dialecte, qui eût pu devenir si utile dans leurs relations avec les différentes tribus de l'empire, tombât en désuétude. « Y con tanto digo que fué harto beneficio para los Espanoles haver esta lengua, pues podian con ella andar por todas partes, en algunas de las quales ya se vá perdiendo. » *Relacion*, MS., cap. XXI.

Suivant Velasco, les Incas, en arrivant à Quito avec leurs légions conquérantes, furent surpris d'y entendre parler un dialecte du Quichua, quoiqu'il fut inconnu dans une grande partie du pays intermédiaire; fait singulier, s'il est vrai. (*Hist. de Quito*, tom. I, p. 185.) L'auteur, né dans le pays, avait pu consulter quelques précieux documents; et ses curieux volumes montrent une analogie intime entre la science et les institutions sociales des peuples de Quito et du Pérou. Cependant son livre trahit un désir évident de présenter les prétentions de son pays sous le jour le plus imposant, et il hasarde fréquemment des assertions avec une confiance qui n'est pas très propre à en inspirer aux lecteurs.

par leur nature légère et empruntée aux relations familières, appartiennent à la comédie [1]. Nous n'avons maintenant aucun moyen de juger de l'exécution de ces pièces. Elle était probablement assez grossière, comme il convient à un peuple inculte; mais quelle qu'elle fût, la simple conception d'un tel amusement, est une preuve de raffinement qui distingue d'une manière honorable les Péruviens des autres races américaines, dont le passetemps était la guerre ou les chasses féroces qui en retracent l'image.

En effet, l'esprit des Péruviens semble plutôt avoir été marqué par une tendance au raffinement, que ces qualités plus fortes qui assurent le succès dans les sentiers plus austères de la science. Dans celle-ci ils étaient en arrière de plusieurs nations à demi-civilisées du Nouveau Monde. Ils avaient quelques idées de la géographie, relatives à leur empire, qui était, il est vrai, fort étendu, et ils construisaient des cartes avec des lignes en relief pour marquer les limites et les localités, semblables à celles employées par les aveugles. Ils semblent n'avoir fait que des progrès médiocres en astronomie. Ils divisaient l'année en douze mois lunaires, dont chacun, ayant son nom propre, était distingué par une fête particulière [2]. Ils avaient aussi des semaines; mais, quant à leur longueur, on ne sait si elles avaient sept, neuf ou dix jours. Comme leur année lunaire retardait nécessairement sur le temps vrai, ils recti-

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, ubi supra.

[2] Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.

Fernandez, qui, en contradiction avec la plupart des auteurs, fait commencer l'année péruvienne au mois de juin, donne le nom des différents mois, avec les travaux qui s'y rapportaient. *Hist. del Peru*, parte II, lib. III, cap. X.

fiaient leur calendrier par des observations solaires, faites au moyen d'un certain nombre de colonnes cylindriques élevées sur les hauteurs qui environnent Cuzco, ces colonnes leur servaient à prendre les azimuts; et, en mesurant leurs ombres, ils fixaient exactement l'époque des solstices. Ils déterminaient le retour des équinoxes à l'aide d'une colonne solitaire ou gnomon, placée au centre d'un cercle tracé dans l'enceinte du grand temple et traversé par un diamètre tiré de l'est à l'ouest. Quand les ombres étaient à peine visibles sous les rayons du soleil à midi, ils disaient « que le Dieu était assis dans toute sa lumière sur la colonne [1]. » Quito, située immédiatement sous l'équateur, où les rayons verticaux du soleil ne projettent aucune ombre à midi, était spécialement vénéré comme le séjour favori de la grande divinité. L'époque des équinoxes était célébrée par des réjouissances publiques. Le gnomon était surmonté par le trône doré du soleil; dans ce temps, ainsi qu'aux solstices, les colonnes étaient ornées de guirlandes et l'on faisait des offrandes de fleurs et de fruits, pendant que, dans tout l'empire, on célébrait une grande fête. C'était au moyen de ces périodes que les Péruviens réglaient leurs rites et leurs cérémonies religieuses et prescrivaient la nature des travaux de l'agriculture. L'année même commençait à la date du solstice d'hiver [2].

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. XXII-XXVI.

Les conquérants espagnols abattirent ces colonnes, comme sentant l'idolâtrie. Lequel des deux peuples mérite le mieux le nom de barbare?

[2] Betanzos, *Nar. de los Ingas*, MS., cap. XVI. — Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XXIII. — Acosta, lib. VI, cap. III.

Le gnomon le plus célèbre de l'Europe, qui s'élevait sur le dôme de l'église métropolitaine de Florence, fut construit par le fameux Toscanelli —dans le but de déterminer les solstices et de régler les fêtes de l'église

Cet exposé si pauvre comprend à peu près tout ce qui est arrivé jusqu'à nous de l'astronomie péruvienne. Il peut sembler étrange qu'une nation si avancée dans ses observations ne fût pas allée plus loin; et que, malgré ses progrès généraux dans la civilisation, elle fût restée dans cette science si fort au dessous, non seulement des Mexicains, mais des Muyscas, habitant comme eux les régions élevées du grand plateau méridional. Ces derniers réglaient leur calendrier sur le même plan général de cycles et de séries périodiques que les Aztèques, se rapprochant encore plus du système suivi par les peuples de l'Asie [1].

On aurait pu croire que les Incas, les glorieux enfants du soleil, auraient fait une étude particulière des phénomènes des cieux, et auraient construit un calendrier sur des principes aussi scientifiques que celui de leurs voisins demi-civilisés. Un historien, nous assure, il est vrai, qu'ils disposaient leurs années en cycles de dix, cent et mille ans, et que par ces cycles ils réglaient leur chronologie [2]. Mais

vers 1468, peut-être à une époque peu éloignée de celle de l'invention astronomique similaire des Indiens de l'Amérique. Voyez Tiraboschi, *Historia della letteratura Italiana*, tom. VI, lib. II, sec. XXXVIII.

[1] Une relation assez sèche, bien qu'aussi complète probablement que les autorités pouvaient le permettre, a été donnée par Piedrahita, évêque de Panama, sur ce peuple intéressant dans les deux premiers livres de son *Historia general de las Conquistas del Nuevo Regno de Granada* (Madrid, 1688). — M. de Humboldt eut le bonheur d'obtenir un MS., composé par un ecclésiastique espagnol résidant à Santa-Fé de Bogota et se rapportant au calendrier Muysca, dont le philosophe prussien a donné une analyse étendue et lumineuse. *Vue des Cordillères*, p. 244.

[2] Montesinos, *Mem. Antiguas*, MS., lib. II, cap. VII.

« Renovo la computacion de los tiempos, que se iba perdiendo, y se contaron en su reynado los anos por 365 dias y seis horas; á los anos anadio decadas de 10 anos, á cada diez decadas una centuria de 100 anos, y á cada diez centurias una capachoata o jutiphuacan, que son 1,000 anos,

cette assertion, qui n'est pas invraisemblable en elle-même, repose sur un auteur d'une faible critique, et elle est contrebalancée par le silence de toutes les autorités plus graves et plus anciennes, aussi bien que par l'absence de tous monuments, semblables à ceux que l'on a trouvés chez d'autres nations américaines pour attester l'existence d'un tel calendrier. L'infériorité des Péruviens s'explique peut-être en partie, par ce fait, que leur clergé, sortait exclusivement du corps des Incas, ordre de noblesse privilégié, qui n'avait pas besoin de s'approprier une science supérieure pour tenir à distance un profane vulgaire. Le peu de science véritable que possédait le prêtre aztèque, lui donnait la clef des mystères des cieux, et le faux système d'astrologie qu'il élevait sur cette base lui donnait l'autorité d'un être qui avait dans sa nature quelque chose de la divinité. Mais le noble Inca était divin par sa naissance; l'étude illusoire de l'astrologie, si attrayante pour un esprit peu éclairé, n'obtenait de lui aucune attention; les seules personnes au Pérou qui prétendissent au don de lire dans l'avenir, étaient les devins, hommes qui, joignant à leurs prétentions, quelque habileté dans l'art de guérir, ressemblaient aux sorciers qui se rencontrent chez beaucoup de tribus indiennes. Mais cette profession était peu considérée, excepté des classes inférieures, et était abandonnée à ceux que l'âge et les infirmités rendaient impropres aux occupations de la vie réelle [1].

que quiere decir el grande ano del sol; asi contaban los siglos y los sucesos memorables de sus reyes. » Montesinos, loc. cit.

[1] « Ansi mismo les hicieron senalar gente para hechizeros que tambien es entre ellos, oficio publico y conoscido en todos,... los diputados para ello no lo tenian por travajo, porque ninguno podia tener semejante oficio como los dichos sino fuesen viejos é viejas, y personas inaviles para tra-

Les Péruviens connaissaient une ou deux constellations, et ils observaient les mouvements de Vénus, à laquelle, comme nous l'avons vu, ils dédiaient des autels. Mais leur ignorance des premiers principes de la science astronomique paraît dans leurs idées sur les éclipses, qui, dans leur opinion dénotaient quelque grand désordre de la planète; et quand la lune éprouvait une de ces défaillances mystérieuses, ils faisaient résonner leurs instruments, et remplissaient l'air de clameurs et de lamentations pour la tirer de sa léthargie. Des idées si puériles, forment un contraste frappant avec la science réelle que les Mexicains déployaient dans leurs tables hiéroglyphiques, dans lesquelles la cause véritable de ce phénomène est clairement représentée[1].

Mais s'ils furent moins heureux dans l'exploration du ciel, l'on doit accorder que les Incas ont surpassé toute autre race américaine dans leur domination terrestre. Ils pratiquaient l'agriculture selon des principes qu'on peut dire véritablement scientifiques. Elle était la base de leurs institutions politiques. N'ayant pas de commerce extérieur, c'était l'agriculture qui leur fournissait les moyens de leurs échanges intérieurs, leur subsistance et leurs revenus. Nous avons vu les mesures remarquables qu'ils prenaient pour distribuer la terre en parts égales entre les gens du peuple, en exigeant de chacun, les ordres privilégiés exceptés, de concourir à la cultiver. L'Inca lui-même ne dédaignait pas de donner l'exemple. Dans une des grandes fêtes annuelles, il allait aux environs de Cuzco, suivi de sa

vajar, como mancos, cojos, o contrechos, y gente asi á quien faltava las fuerzas para ello. » Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS.

[1] Voyez *Codex Tel.-Remensis*, part. IV, pl. XXII, ap. *Antiquities of Mexico*, vol. I (Londres, 1829).

cour, et, en présence de tout le peuple, il retournait la terre avec une charrue d'or, — ou un instrument qui en tenait lieu, — consacrant ainsi la profession du laboureur comme digne d'être exercée par les enfants du soleil[1].

Le patronage du gouvernement ne se bornait pas à cette démonstration peu coûteuse de condescendance royale, mais il se manifestait par les mesures les plus efficaces pour faciliter les travaux du laboureur. Une grande partie du pays le long de la côte, souffrait du manque d'eau, car il y tombait peu ou point de pluie, et le petit nombre des rivières, dans leur cours borné et rapide des montagnes à la mer, n'exerçait qu'une influence très limitée sur la vaste étendue du territoire. Le sol était, il est vrai, en grande partie sablonneux et stérile; mais plusieurs endroits pouvaient être améliorés, et ne demandaient en effet qu'à être arrosés convenablement pour devenir susceptibles d'une production extraordinaire. L'eau y était conduite au moyen de canaux et d'aqueducs souterrains, construits sur une grande échelle. Ils étaient formés de grandes dalles de pierre de taille, soigneusement jointes sans ciment, et au moyen de conduits et d'écluses cachées, ils versaient un volume d'eau suffisant pour humecter les terrains inférieurs qu'ils traversaient. Quelques-uns de ces aqueducs étaient d'une grande lon-

[1] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XVI.

Il semble aussi que les nobles, à cette grande fête, imitaient l'exemple de leur maître. « Pasadas todas las fiestas, en la ultima llevan muchos arados de manos, los quales, antiguamente heran de oro; i échos los oficios, tomava el Inga un arado i comenzava con el á romper la tierra, i lo mismo los demas senores, para que de alli adelante en todo su senorio hiciesen lo mismo; i sin que el Inga hiciese esto, no avia Indio que osase romper la tierra, ni pensavan que produjese si el Inga no la rompia primero, i esto vaste quanto á las fiestas. » *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

gueur. L'un, qui traversait le district de Condesuyu, avait de quatre à cinq cents milles. On les amenait de quelques lacs supérieurs ou de réservoirs naturels du centre des montagnes, et ils s'alimentaient de distance en distance par d'autres bassins situés sur leur chemin le long des pentes de la Sierra. Dans ce trajet il fallait quelquefois ouvrir un passage à travers les rochers, et cela sans outils de fer; il fallait tourner des montagnes impraticables, traverser des rivières et des marais; enfin, ils rencontraient les mêmes obstacles que dans la construction de leurs grandes routes. Mais les Péruviens semblaient prendre plaisir à lutter contre les obstacles naturels. L'on voit encore près de Caxamarca un tunnel, qu'ils creusèrent dans les montagnes pour ouvrier une issue aux eaux d'un lac lorsque, dans la saison des pluies, elles s'élevaient à une hauteur qui menaçait le pays d'inondation [1].

Les conquérants espagnols laissèrent tomber en ruines la plupart de ces utiles ouvrages des Incas. En quelques endroits les eaux coulent encore dans ces canaux souterrains et silencieux, dont les détours et les sources sont restés également inexplorés. D'autres, quoique délabrés en partie, et obstrués par les décombres et la forte végétation du sol,

[1] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XXI. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. XXIV. — Stevenson, *Narrative of a twenty Years' Residence in S. America* (Londres, 1829), vol. I, p. 412; II, p. 173, 174.

« Sacauan acequias en cabos y por partes que es cosa estrana afirmar lo; porque las echauan por lugares altos y baxos : y por laderas de los cabeços y haldas de sierras qne estan en los valles; y por ellos mismos atrauiessan. muchas, nnas por una parte, y otras por otra, qne es gran delectacion caminar por aquellos valles, porque parece que se anda entre huertas y florestas llenas de frescuras. » Cieza de Leon, *Cronica*, cap. LXVI.

trahissent encore çà et là leur direction par des parcelles de terre fécondes. Tels sont les restes qui subsistent dans la vallée de Nasca, canton fertile qui interrompt de longues suites de déserts, où les anciens canaux des Incas, profonds de quatre ou cinq pieds sur trois de large et formés d'énormes blocs de maçonnerie sans ciment, sont amenés d'une distance inconnue.

On prenait les plus grands soins pour que chaque habitant du pays traversé par ces cours d'eau pût en profiter. La quantité d'eau allouée à chacun était réglée par la loi, et des inspecteurs royaux en surveillaient la distribution et avaient soin qu'elle fût appliquée fidèlement à l'irrigation de la terre[1].

Les Péruviens montraient le même esprit d'entreprise dans la manière d'introduire la culture dans les parties montagneuses de leur empire. Beaucoup de montagnes, bien que couvertes d'un sol puissant, étaient trop escarpées pour être labourées. Ils les taillaient en terrasses, soutenues par des pierres brutes, diminuant par une gradation régulière vers le sommet ; de telle sorte que, tandis que la terrasse inférieure, ou *Anden*, comme l'appelèrent les Espagnols, qui entourait la base de la montagne, pouvait contenir des centaines d'acres, la plus élevée était seulement assez grande pour recevoir quelques rangés de blé indien[2]. Quelques-unes

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.—*Memoirs* of Gen. Miller, v. II, p. 220.

[2] Miller suppose que ce fut de ces *andenes* que les Espagnols donnèrent le nom d'Andes aux Cordillères de l'Amérique méridionale (*Mem.* of Gen. Miller, vol. II, p. 219). Mais le nom est plus ancien que la conquête, suivant Garcilasso, qui le dérive de *Anti*, nom d'une province à l'est de Cuzco (*Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. XI). *Anta*, nom du cuivre, qui se trouvait en abondance dans certains cantons du pays, peut avoir suggéré le nom de la province, sinon celui des montagnes immédiatement.

des hauteurs présentaient une telle masse de rocs solides qu'après les avoir taillées en terrasse, il fallait les couvrir d'une grand épaisseur de terre, avant qu'elles pussent se prêter aux travaux du laboureur. Tel fut le labeur patient par lequel les Péruviens combattirent les formidables obstacles que présentait la face de leur pays. Sans l'usage des outils et des machines familiers aux Européens, les individus isolés n'auraient pu faire que peu de chose; mais agissant en grande masse, sous une direction commune, ils furent capables, grâce à une persévérance infatigable, d'accomplir des travaux dont le projet aurait effrayé même les Européens [1].

Dans le même esprit d'économie agricole qui préservait les rochers de la Sierra de la stérilité, ils creusaient le sol aride des vallées et cherchaient une couche où l'on pût trouver quelque humidité naturelle. Ces excavations, appelées par les Espagnols *hoyas*, ou « puits » se faisaient sur une grande échelle, renfermant souvent plus d'un acre, creusées à la profondeur de quinze ou vingt pieds, et entourées d'un mur de *adobes*, ou briques cuites au soleil. Dans le fond de l'excavation, bien préparé par un riche engrais de sardines, — petit poisson que l'on trouvait en grande quantité le long des côtes, — on plantait quelqu'espèce de grain ou de légume [2].

Les fermiers péruviens connaissaient bien les différentes sortes d'engrais, et ils en faisaient grand usage; chose rare

[1] *Mem.* of Gen. Miller, nbi supra. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. I.

[2] Cieza de Leon, *Cronica*, cap. LXXIII.

Les restes de ces anciennes excavations excitent encore l'étonnement du voyageur moderne. Voyez Stevenson, *Residence in S. America*, vol. I, p. 359. — Mac Culloch, *Researches*, p. 358.

dans les riches contrées des tropiqnes, et qui ne se pratiquait probablement pas ailleurs chez les tribus grossières de l'Amérique. Ils se servaient beaucoup du *guano*, précieux dépôt des oiseaux de mer, qui a tant attiré récemment l'attention des agronomes de l'Europe et de notre pays, et dont les Indiens appréciaient parfaitement les propriétés stimulantes et nutritives. On le trouvait en telle quantité sur les petites îles qui bordent la côte, qu'on croyait voir de hautes collines qui étant couvertes d'une incrustation saline blanche, reçurent des conquérants le nom de *Sierra Nevada*, ou « montagnes neigeuses. »

Les Incas prirent leurs précautions ordinaires pour assurer au laboureur les avantages de cet article important. Ils assignèrent l'exploitation des petites îles de la côte à chacun des districts qui les avoisinaient. Quand l'île était grande, elle était partagée entre plusieurs districts, et les limites de la partie attribuée à chacun étaient clairement déterminées. Tout empiétement des uns sur les autres était sévèrement puni. Et ils assuraient la conservation des oiseaux par des peines aussi sévères que celles qu'avaient établies les Normands tyrans de l'Angleterrre, pour la protection du gibier. Il était défendu sous peine de mort de mettre le pied dans les îles pendant la saison de la ponte, et tuer les oiseaux entraînait en tout temps la même punition [1].

On pourrait supposer d'après l'état avancé de l'agriculture que les Péruviens ont eu quelque connaissance de la charrue, si généralement en usage chez les nations primitives de l'ancien continent. Mais ils n'avaient ni le soc en fer de

[1] Acosta, lib. IV, cap. XXXVI. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. III.

l'Ancien Monde, ni les bêtes de trait, qui ne se trouvaient dans aucune partie du Nouveau. L'instrument dont ils se servaient était un fort pieu à pointe aiguë, traversé à dix ou douze pouces de la pointe par une pièce horizontale, sur laquelle le laboureur pouvait appuyer son pied pour l'enfoncer dans la terre. Six ou huit hommes robustes étaient attelés au pieu par des cordes et le traînaient avec force, — tirant à la fois, et marquant la cadence en chantant leurs airs nationaux, accompagnés par leurs femmes qui venaient derrière eux pour briser les mottes de terre avec des râteaux. La terre meuble offrait peu de résistance, et le laboureur par une longue habitude, acquérait une adresse qui le rendait capable de retourner la terre à la profondeur nécessaire avec une facilité étonnante. Ce moyen de suppléer à la charrue n'était qu'une invention grossière, cependant il est curieux, comme l'unique échantillon de ce genre chez les aborigènes américains, et peut-être, n'était guère inférieur à l'instrument de bois qu'y substituèrent à sa place les conquérants européens [1].

C'était souvent la politique des Incas, après avoir pourvu de moyens d'irrigations une contrée déserte, et l'avoir ainsi rendue propre au travail du laboureur, d'y transplanter une colonie de *mitimaes*, qui la mettaient en culture en lui faisant produire les récoltes les mieux appropriées au sol. En même temps que la nature particulière et la qualité des terres étaient ainsi consultées, un moyen d'échange était offert aux provinces voisines ponr leurs divers produits, qui, par la conformation du pays, variaient beaucoup plus qu'il n'est ordinaire, dans les mêmes limites. Pour faci-

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. II.

liter ces échanges agricoles, des foires se tenaient trois fois par mois dans quelques-unes des villes les plus peuplées. A défaut de monnaie, on y trafiquait par l'échange direct des produits respectifs. Ces foires étaient autant de jours de fête pour le délassement de l'ouvrier industrieux [1].

Tels étaient les expédients adoptés par les Incas pour l'amélioration de leur territoire; et bien qu'ils soient imparfaits, on doit accorder qu'ils montrèrent une connaissance des principes de l'agriculture qui leur donne quelque droit au rang de peuple civilisé. Grâce à leur culture patiente et judicieuse, chaque pouce de bonne terre était porté à sa plus haute puissance de production, pendant que les terrains les plus ingrats étaient contraints de fournir quelque tribut à la subsistance du peuple. Partout la terre abondait en témoignage de la richesse agricole, depuis les riantes vallées qui longeaient la côte, jusqu'aux terrasses escarpées de la sierra, qui s'élevant en pyramides de verdure, brillaient de toutes les splendeurs de la végétation tropicale.

La conformation du pays était particulièrement favorable, comme on l'a déjà remarqué, à une variété infinie de produits, non pas tant par son étendue que par ses différences de hauteur, qui plus remarquables encore que celles du Mexique, comprennent tous les degrés de latitude depuis l'équateur jusqu'aux régions polaires. Cependant, bien que la température change dans cette région selon le degré d'élévation, elle reste à peu près identique dans le même canton, pendant toute l'année, et les habitants ne sentent aucun de ces agréables changements de saison qui appartiennent aux

[1] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XIX. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VI, cap. XXXVI; lib. VII, cap. I. — Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. IV, cap. III.

latitudes tempérées du globe. Ainsi, pendant que l'été règne avec toutes ses ardeurs dans les régions brûlantes du palmier et du cocotier, qui bordent les rivages de l'océan, la surface des larges plateaux brille de la fraîcheur d'un printemps perpétuel, et les hauts sommets des Cordillères sont blanchis par un hiver éternel.

Les Péruviens mirent à profit cette variété fixe de climat, si je puis parler ainsi, en cultivant les productions appropriées à chacun d'eux; et ils dirigèrent particulièrement leur attention sur celles qui offraient à l'homme le plus de matières nutritives. Ainsi dans les régions inférieures, on trouvait le cassavier et la banane, cette plante bienfaisante qui semble avoir relevé l'homme de la malédiction primitive — si ce ne fut pas plutôt une bénédiction — qui le condamne à travailler pour sa subsistance [1].

Quand la banane disparaissait du paysage, on la remplaçait avantageusement par le maïs, objet principal de l'agriculture dans les deux parties nord et sud du continent américain; qui, après son exportation dans l'Ancien Monde s'y répandit si rapidement que l'on crut qu'il en était indigène [2]. Les Péruviens connaissaient bien les différentes

[1] Les propriétés prolifiques de la banane sont indiquées par M. de Humboldt, qui établit que sa productivité, comparée à celle du blé, est comme 133 à 1, et à celle de la pomme de terre comme 44 à 1 (*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne* (Paris, 1827), tom. II, p. 239). C'est une erreur de croire que cette plante n'était pas indigène de l'Amérique du Sud. On a souvent trouvé dans les anciennes tombes péruviennes la feuille du bananier.

[2] Le nom impropre de *blé de Turquie* témoigne de l'erreur populaire. Cependant sa propagation rapide en Europe et en Asie, après la découverte de l'Amérique, est suffisante en elle-même pour montrer qu'il n'aurait pu être indigène de l'Ancien Monde et y rester généralement inconnu pendant si longtemps.

manières de préparer cet utile végétal, quoiqu'ils semblent n'en avoir pas fait de pain, sinon, aux jours de fêtes. Ils extrayaient une sorte de miel de la tige, et fabriquaient avec le grain fermenté une liqueur enivrante, dont ils faisaient comme les Aztèques un usage immodéré [1].

Le climat tempéré des plateaux leur fournissait le maguey (*Agave americana*), dont ils connaissaient en grande partie les qualités extraordinaires, mais non la plus importante, qui est de fournir une matière première pour la fabrication du papier. Le tabac était aussi un des produits de cette région élevée. Cependant les Péruviens différaient de toutes les autres nations indiennes qui le connaissaient, en ce qu'ils l'employaient seulement en médecine, sous forme de prise [2].

Ils purent trouver un moyen de remplacer ses qualités narcotiques dans le coca (*Erythroxylum peruvianum*) ou *cuca* comme l'appelaient les indigènes. C'est un arbuste qui croît à hauteur d'homme. Quand les feuilles sont recueillies, on les dessèche au soleil, et, en les mêlant avec un peu de citron, on en fait une préparation qui se mâche, ressemblant beaucoup à la feuille de bétel de l'Orient [3].

[1] Acosta, lib. IV, cap. XVI.

La matière saccharine contenue dans la tige du maïs est beaucoup plus abondante dans les contrées tropicales que dans les latitudes plus septentrionales, tellement que dans les premières on voit quelquefois les indigènes la sucer comme la canne à sucre. Une espèce de liqueur fermentée, *sora*, faite avec le grain était si forte que l'usage en était interdit par les Incas, du moins au peuple. Leurs injonctions ne paraissent pas avoir obtenu dans cette occasion une obéissance aussi implicite qu'à l'ordinaire.

[2] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. II, cap. XXV.

[3] La feuille piquante du bétel était de même mêlée de citron lorsqu'on la mâchait (Elphinstone, *History of India* (Londres, 1841), vol. I, p. 331). La ressemblance de ce récréatif social, aux extrémités de l'Orient et de l'Occident, est singulière.

Avec une petite provision de ce cuca dans sa poche et une poignée de maïs grillé, l'Indien du Pérou aujourd'hui encore accomplit ses pénibles voyages jour après jour, sans fatigue ou du moins sans se plaindre. La nourriture même la plus fortifiante lui est moins agréable que son narcotique chéri. On dit que sous les Incas il était réservé exclusivement pour les classes nobles. S'il en est ainsi, le luxe du peuple s'accrut par la conquête; et, depuis cette époque le cuca fut employé si généralement, que cet article constitua une des sources les plus importantes du revenu colonial de l'Espagne [1]. L'on dit cependant qu'avec les charmes calmants d'un narcotique, cette plante si vantée par les indigènes, quand on en use avec excès, produit tous les effets malfaisants de l'ivresse habituelle [2].

Plus haut sur les pentes des Cordillères, au delà des limites du maïs et du *quinoa*, grain ayant quelque rapport avec le riz, et cultivé en grand par les Indiens, devait se trouver la pomme de terre, dont l'introduction en Europe a fait époque dans l'histoire de l'agriculture. Indigène du Pérou, ou importée de la contrée voisine du Chili, elle était la production principale des plaines élevées, au temps des Incas, et on continuait de la cultiver dans les régions équatoriales à une hauteur qui atteignait à plusieurs milliers de pieds

[1] Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS. — Acosta, lib. IV, cap. XXII. — Stevenson, *Residence in South America*, vol. II, p. 63. — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XCVI.

[2] Un voyageur (Poeppig), dont *The Foreign Quarterly Review* (n° XXXIII), donne une analyse, s'étend sur les effets malfaisants de l'usage habituel du *cuca*, comme très semblables à ceux qu'éprouve l'homme qui mâche de l'opium. Il est étrange que des propriétés si funestes n'aient pas été mentionnées plus fréquemment par d'autres écrivains. Je ne me rappelle pas les avoir vus y faire même allusion.

au dessus des limites des neiges éternelles dans les latitudes tempérées de l'Europe [1]. L'on pouvait voir encore plus haut des spécimens sauvages de ce légume, croissant spontanément au milieu des buissons rabougris qui revêtaient les versants élevés des Cordillères, jusqu'à ce que ceux-ci s'abaissassent graduellement jusqu'aux mousses et à l'herbe courte et jaune, *pajonal*, qui, comme un tapis doré, se déroulait autour de la base des cônes énormes qui montaient bien haut dans les régions de l'éternel silence, tapissés de neiges accumulées pendant des siècles [2].

[1] Malte-Brun, livre LXXXVI.

La pomme de terre, trouvée par les premiers explorateurs dans le Chili, le Péron, la Nouvelle-Grenade et tout le long des Cordillères de l'Amériqne du Sud, était inconnue au Mexiqne, preuve de plus de l'entière ignorance où restèrent l'nne de l'autre les nations respectives des deux continents. M. de Humboldt, qui a donné tant d'attention à l'histoire primitive de ce légume qui exerça une influence si importante sur la société européenne, suppose que sa culture en Virginie, où il fut connu des premiers planteurs, devait être venue dans l'origine des colonies espagnoles méridionales. *Essai politique*, tome II, p. 462.

[2] Pendant que le Pérou, sous les Incas, pouvait se vanter de ces productions indigènes, et de plnsieurs autres, moins familières à l'Européen, il en ignorait plusieurs très importantes, qui, depuis la conquête, y ont prospéré comme sur leur sol natal. Tels sont l'olivier, la vigne, le figuier, le pommier, l'oranger, la canne à sucre. Aucune des céréales de l'Ancien Monde ne s'y trouvait. Le blé y fut introduit d'abord par une dame espagnole de Truxillo, qui prit beaucoup de peine pour le répandre parmi les colons, ce qui n'échappa point à l'attention du gouvernement, soit dit à son honneur. Elle se nommait Maria de Escobar. L'histoire, qui s'occupe tant de célébrer les fléaux de l'humanité, devait prendre plaisir à rappeler une personne qui compte parmi ses bienfaiteurs réels.

CHAPITRE V.

MOUTONS DU PÉROU. — GRANDES CHASSES. — MANUFACTURES. — INDUSTRIE MÉCANIQUE. — ARCHITECTURE. — RÉFLEXIONS.

On pourrait raisonnablement attendre qu'une nation qui avait fait de tels progrès en agriculture, fut aussi assez avancée dans les arts mécaniques, spécialement lorsque, comme c'était le cas au Pérou, son économie agricole exigeait en elle-même un degré assez considérable d'industrie. Chez la plupart des nations, le progrès des manufactures s'est trouvé intimement lié à ceux de l'agriculture. Ces deux arts ont le même grand objet de fournir aux nécessités, au comfort, et dans un état de société plus raffiné, aux superfluités de la vie, et quand l'un est arrivé à une perfection qui implique un certain progrès dans la civilisation, l'autre doit naturellement recevoir un développement correspondant, grâce aux exigeuces croissantes et aux facultés que développe un pareil état de chose. Les sujets des Incas, dans leur dévouement patient et tranquille aux humbles occupa-

tions de l'industrie qui les attachaient à leur sol natal, ressemblaient davantage aux nations orientales, telles que les Hindous et les Chinois, qu'aux membres de la grande famille Anglo-Saxonne que leur caractère audacieux a poussés à chercher fortune, au milieu des tempêtes de l'Océan et à ouvrir des communications avec les régions les plus reculées du globe. Les Péruviens, malgré la grande étendue de leurs côtes n'avaient pas de commerce extérieur.

Pour leurs fabrications domestiques, ils trouvaient des avantages particuliers dans une matière première incomparablement supérieure à tout ce que possédaient les autres races du continent occidental. Ils remplaçaient très bien le lin par un produit qu'ils savaient tisser comme les Aztèques, avec le fil flexible du maguey. Le coton croissait en abondance sur le sol bas et brûlant de la côte, et leur fournissait un vêtement assorti aux latitudes chaudes du pays. Ils obtenaient du Lama et des espèces analogues de moutons péruviens une toison appropriée au climat froid du plateau, « plus précieuse, » pour citer le langage d'un écrivain bien informé, « que le duvet du castor canadien, la toison *de la brebis des Calmouks*, ou de la chèvre syrienne [1]. »

Des quatre variétés du mouton péruvien celle du Lama, qui est la plus connue, est la moins estimée pour sa laine. Le Lama est surtout employé comme bête de somme, et bien qu'il soit un peu plus grand que les autres espèces, sa petite taille et son peu de force, sembleraient le rendre peu propre à cette destination. Il ne porte guère que cent livres

[1] Walton, *Historical and Descriptive Account of the Peruvian Sheep* (Londres, 1811), p. 115. La comparaison de cet auteur s'applique à la laine de la vigogne, l'animal le plus estimé de sa classe pour la beauté de sa toison.

pesant, et ne peut faire plus de trois ou quatre lieues par jour. Mais tout cela est compensé par le peu de soin et de dépense qu'exige son éducation et son entretien. Il trouve une subsistance facile, dans la mousse et les herbes rabougries qui poussent en faible quantité le long des flancs desséchés et des précipices des Cordillères. Son estomac, grâce à sa constitution, semblable à celle du chameau, le met en état de se passer d'eau pendant des semaines et même des mois de suite. Son sabot spongieux, armé d'un ergot ou talon pointu pour le mettre en état de se soutenir sur la glace, n'a jamais besoin d'être ferré; et la charge placée sur son dos repose en sûreté dans son lit de laine, sans le secours de sangle ou de selle. Les lamas marchent par troupe de cinq cents ou même de mille, et ainsi, quoique chacun ne porte que peu de chose, la masse des transports est considérable. La caravane entière voyage d'un pas régulier, passant la nuit en plein air sans souffrir de la température la plus froide, marchant dans un ordre parfait et obéissant à la voix du conducteur. Ce n'est que lorsqu'il est surchargé, que ce courageux petit animal refuse d'avancer, et ni les coups ni les caresses ne peuvent le faire relever. Dans cette occasion, il est aussi hardi à maintenir ses droits qu'il est habituellement docile et soumis[1].

L'emploi des animaux domestiques distinguait les Péruviens des autres races du Nouveau-Monde. Cette économie

[1] Walton, *Historical and Descriptive Account of the Peruvian Sheep*, p. 23 et seq. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VIII, cap. XVI. — Acosta, lib. IV, cap. XLI.

Llama, suivant Garcilasso de la Vega, est un mot péruvien signifiant « troupeau. » (*Ibid.*, ubi supra.) Les indigènes ne se servaient pas du lait de leurs animaux domestiques ; le lait n'était employé, je crois, par aucune tribu du continent américain.

du travail humain remplacé par celui des animaux est un élément important de civilisation, qui ne le cède qu'à l'avantage obtenu par la substitution des machines à l'un et à l'autre. Cependant les anciens Péruviens semblent en avoir tenu beaucoup moins de compte que les conquérants espagnols, et avoir estimé le lama, comme les autres animaux de ce genre, principalement pour sa toison. D'immenses troupeaux de ce « gros bétail, » comme on les appelait, et « de menu bétail[1], » ou *alpacas*, étaient entretenus par le gouvernement, comme on l'a déjà dit, et placé sous la direction de bergers, qui les conduisaient d'une partie du pays à une autre, suivant les changements de saison. La règle qui présidait à ces migrations était aussi précise que celle suivant laquelle le code de la *mesta* déterminait les migrations des immenses troupeaux mérinos en Espagne; et les conquérants quand ils abordèrent au Pérou, furent surpris de trouver une race d'animaux si semblables aux leurs par leurs qualités et leurs habitudes, et soumis au contrôle d'un système de législation qui pouvait paraitre emprunté à leur pays[2].

Cependant on tirait les plus abondantes quantités de laine, non de ces animaux domestiques, mais des deux autres espèces, les *huanacos* et les *vicunas*, qui erraient en liberté sur les sommets glacés des Cordillères, où souvent on pouvait les voir, escaladant les pics couverts de neige, que nul être vivant n'habite excepté le condor, l'oiseau gigantesque

[1] *Ganado maior, Ganado menor.*

[2] Le judicieux Ondegardo recommaude énergiquement l'adoption de plusieurs de ces règlements au gouvernement espagnol, comme étant particulièrement appropriés aux besoins des indigènes. « En esto de los ganados parescio haber hecho muchas constituciones en diferentes tiempos, é algunas tan utiles é provechosas para su conservacion que conviendria que tambien guardasen agora. » *Rel. Seg.*, MS.

des Andes, que ses larges ailes soutiennent dans l'atmosphère, à la hauteur de plus de vingt mille pieds au dessus du niveau de la mer [1]. Dans ces âpres paturages, « le troupeau sans bercail » trouve une nourriture suffisante dans le *ychu*, espèce d'herbe répandue tout le long de la grande chaîne des Cordillères, depuis l'équateur jusqu'aux limites méridionales de la Patagonie. Et comme ces limites déterminent le territoire parcouru par les moutons péruviens, qui s'aventurent rarement, sinon jamais, au nord de la ligne, il semble assez probable que cette mystérieuse petite plante est si nécessaire à leur existence, que son absence est la raison principale pour laquelle ils n'ont pas pénétré dans les latitudes nord de Quito et de la Nouvelle-Grenade [2].

Mais bien qu'ils fussent ainsi errants, sans maîtres dans les solitudes sans bornes des Cordillères, le paysan Péruvien n'avait jamais la permission de chasser ces animaux sauvages, qui étaient protégés par des lois non moins sévères que les timides troupeaux qui paissaient sur les pentes plus cultivées du plateau. Le gibier sauvage de la forêt et de la montagne était la propriété du gouvernement, autant que s'il eût été enfermé dans un parc ou dans un bercail [3]. Ce n'était que dans des occasions déterminées, aux grandes chasses qui avaient lieu une fois par an, sous la surintendance personnelle de l'Inca ou de ses principaux officiers, que l'on pouvait prendre le gibier. Ces chasses ne pouvaient se répéter dans la même partie du pays qu'une fois en quatre ans, cet espace de temps devait être accordé pour

[1] Malte-Brun, lib. LXXXVI.

[2] *Ychu*, appelé dans la « Flora Peruana » *Jarava; classe, Monandria Digynia*. Voyez Walton, p. 17.

[3] Ondegardo, *Rel. Prim.*, MS.

réparer les destructions qu'elles occasionnaient. A l'époque désignée, tous les habitants du district et du voisinage, ce qui pouvait aller à cinquante ou soixante mille hommes[1], étaient distribués en cercle de manière à former un cordon d'une immense étendue, qui embrassait tout le pays où l'on devait chasser. Les hommes étaient armés de longues perches et de lances, avec lesquelles ils rabattaient le gibier de toutes sortes caché dans les bois, les vallées et les montagnes, tuant sans miséricorde les bêtes de proie, et chassant vers le centre d'un vaste cercle les autres animaux, c'est à dire, principalement, les daims du pays, les huanacos et les vigognes, jusqu'à ce que le cercle se rétrécissant graduellement, les timides habitants de la forêt fussent concentrés dans quelque plaine spacieuse, où l'œil du chasseur pût planer librement sur ses victimes, qui ne trouvaient point d'issue ni d'asile.

Le daim mâle et quelques-uns des animaux de l'espèce commune des moutons péruviens étaient tués; leurs peaux étaient réservées pour les fabrications utiles et variées auxquelles on les applique ordinairement, et leur chair coupée en tranches minces, était distribuée au peuple, qui la convertissait en *charqui*, viande séchée du pays qui constituait alors la seule, et depuis a constitué la principale nourriture animale des classes inférieures du Pérou [2].

Mais la presque totalité des moutons, montant habituelle-

[1] Quelquefois même, quand l'Inca chassait en personne, il s'assemblait jusqu'à cent mille hommes, si nous pouvons en croire Sarmiento. « De donde haviendose ya juntado cinquenta o sesenta mil personas, o cien mil si mandado les era. » *Relacion*, MS., cap. XIII.

[2] *Relacion*, MS., ubi supra.

Charqui; d'où vient probablement, dit Mac Culloch, le terme, *jerked*, appliqué au bœuf séché de l'Amérique du Sud. *Researches*, p. 377.

ment au nombre de trente ou quarante mille, ou même davantage, après avoir été soigneusement tondus, étaient rendus à la liberté, et regagnaient leurs retraites solitaires dans les montagnes. La laine ainsi ramassée était déposée dans les magasins royaux, d'où elle était répartie en temps convenable parmi le peuple. La qualité grossière servait à fabriquer des vêtements à son usage, et la plus fine était réservée pour les Incas, car l'Inca noble pouvait seul porter les beaux produits de la vigogne [1].

Les Péruviens montraient beaucoup d'adresse à fabriquer les différents articles destinés à la maison royale, et faits avec cette matière moelleuse qui sous le nom de laine vigogne est actuellement familière aux métiers de l'Europe. On en faisait des châles, des robes et d'autres objets d'habillement pour le monarque; des tapis, des couvre-pieds et des tentures pour les palais impériaux et les temples. L'étoffe était également belle des deux côtés [2]; la délicatesse du tissu était telle qu'il avait le lustre de la soie; et l'éclat des couleurs excitait l'admiration et l'envie de l'ouvrier européen [3]. Les Péruviens produisaient aussi un tissu très fort et très solide en mêlant à la laine les poils des animaux, et ils excellaient dans les beaux ouvrages de plumes, qu'ils estimaient moins que les Mexicains, à cause de la qualité supérieure des matières dont ils pouvaient user pour d'autres produits [4].

[1] Sarmiento, *Relacion*, MS., loc. cit. — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. LXXXI. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VI, cap. VI.

[2] Acosta, lib. IV, cap. XLI.

[3] « Ropas finisimas para los reyes, que lo eran tanto que parecian de sarga de seda, y con colores tan perfectos quanto se puede afirmar. » Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XIII.

[4] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

« Ropa finissima para los senores Ingas de lana de las vicunias. Y cierto

Les indigènes montraient dans les autres arts mécaniques une adresse semblable à celle qu'ils déployaient dans leurs manufactures d'étoffes. L'on exigeait de chaque homme au Pérou la connaissance des différents métiers essentiels au bien-être domestique. Dans un pays où les besoins étaient aussi bornés que chez les simples paysans des Incas, il ne fallait pas pour cela un long apprentissage. Mais si l'on s'en était tenu là, cet état de chose n'eût supposé qu'un progrès très médiocre dans les arts. Il y avait cependant certains individus soigneusement exercés aux travaux qui fournissent aux besoins des classes opulentes de la société. Ces professions comme tout autre état et tout autre office au Pérou, se transmettaient toujours de père en fils [1]. La division des castes était aussi précise à cet égard que celle qui existait en Égypte ou dans l'Hindostan. Si cet arrangement est défavorable à l'originalité, ou au développement du talent particulier de l'individu, il mène du moins à une exécution facile et achevée, en familiarisant l'artiste dès l'enfance à la pratique de son art [2].

On a trouvé dans les magasins royaux et dans les *huacas* ou tombes des Incas, plusieurs échantillons d'ouvrages

fue tan prima este ropa, como auran visto en Espana : por alguna que alla fue luego que se gano este reyno. Los vestidos destos Ingas eran camisetas desta ropa; vnas pobladas de argenteria de oro, otras de esmeraldas y piedras preciosas : y algunas de plumas de aues; otras de solamente la manta. Para hazer estas ropas, tuuiero y tienen tan perfetas colores de carmesi, azul, amarillo, negro, y de otras suertes, que verdaderamente tienen ventaja á las de Espana. » Cieza de Leon, *Cronica*, cap. CXIV.

[1] Ondegardo, *Rel. Prim. y Seg.*, MSS. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. VII, IX, XIII.

[2] Telle était du moins l'opinion des Égyptiens, qui rapportaient à cette organisation des castes la cause de leur adresse singulière dans les arts. Voyez Diodorus, *Sic.*, lib. I, sec. LXXIV.

curieux et travaillés avec soin. Dans le nombre sont des vases d'or et d'argent, des bracelets, des colliers et d'autres ornements à l'usage de la personne; des ustensiles de toutes sortes, quelques-uns d'une belle argile, et beaucoup plus de cuivre; des miroirs faits de pierre dure et polie, ou d'argent bruni, avec une grande variété d'autres articles souvent d'un modèle bizarre, qui prouve autant de génie que de goût et d'invention [1]. Le caractère de l'esprit péruvien conduisait en effet, plutôt à l'imitation qu'à l'invention, à la délicatesse et à la précision du fini, qu'à la hardiesse ou à la beauté du dessin.

Il est vraiment merveilleux qu'ils aient accompli ces ouvrages difficiles avec les outils qu'ils possédaient. Il était comparativement aisé de fondre et même de sculpter les métaux, deux choses qu'ils faisaient avec une habileté consommée. Mais on s'explique moins aisément qu'ils aient montré la même facilité dans la taille des substances les plus dures, telles que les émeraudes et autres pierres précieuses. Ils tiraient les émeraudes en quantité considérable du district stérile d'Atacames, et cette matière si dure semble avoir été aussi flexible que l'argile dans les mains de l'artiste péruvien [2]. Cependant les indigènes ne connais-

[1] Ulloa, *Not. Amer.*, ent. 21. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. CXIV. — Condamine, *Mém. ap. Hist. de l'Acad. royale de Berlin*, tom. II, p. 454-456.

Ce dernier auteur dit qu'une nombreuse collection d'ornements en or massif d'un très riche travail fut conservée longtemps dans le trésor royal de Quito. Mais comme, il y allait dans l'intention de les examiner, il apprit qu'on venait de les fondre en lingots pour les envoyer à Carthagène, alors assiégée par les Anglais. L'art de la guerre ne peut fleurir qu'aux dépens de tous les autres arts.

[2] Ils avaient aussi des turquoises, et ils auraient pu avoir des perles, sans l'humanité des Incas, qui ne voulaient pas risquer la vie de leurs

saient pas l'usage du fer, bien que le sol en contint abondamment [1]. Leurs outils étaient de pierre, ou plus fréquemment de cuivre. Mais la matière sur laquelle ils comptaient pour exécuter leurs ouvrages les plus difficiles, était un mélange de cuivre avec une légère portion d'étain [2]. Cette composition donnait au métal une dureté qui semble avoir été peu inférieure à celle de l'acier. Avec ce secours l'ouvrier péruvien, non seulement taillait le porphyre et le granit, mais son industrie patiente achevait des ouvrages qu'un Européen n'aurait pas osé entreprendre. Dans les ruines des monuments de Cannar, on peut voir des anneaux mobiles passés dans le museau des animaux, tous finement sculptés dans un seul bloc de granit [3]. Il est curieux de remarquer que les Égyptiens, les Mexicains et les Péruviens dans leurs progrès vers la civilisation n'ont jamais découvert l'usage du fer, qui se trouvait en abondance autour d'eux; et que chacun de ces peuples, sans aucune connaissance l'un de l'autre, ont trouvé le moyen d'y suppléer par une curieuse composition de métaux qui donnait presque à leurs outils la trempe de l'acier [4]; secret qui a été perdu,

sujets dans cette pêche dangereuse. C'est du moins ce que nous assure Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VIII, cap. XXIII.

[1] « No tenian herramientas de hiero ni azero. » Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. IV, cap. IV.

[2] M. de Humboldt rapporta en Europe un de ces outils métalliques, c'était un ciseau, trouvé dans une mine d'argent ouverte par les Incas non loin de Cuzco. L'analyse y trouva 0.94 de cuivre et 0.06 d'étain. Voyez *Vues des Cordillères*, p. 117.

[3] Quoi qu'il en soit, dit M. de la Condamine, nous avons vu en quelques autres ruines des ornemens du même granit, qui representaiont des mufles d'animaux dont les narines percées portoient des anneaux mobiles de la même pierre. *Mém. ap. Hist. de l'Acad. royale de Berlin*, t. II, p. 452.

[4] Voyez mon *Histoire de la Conquête du Mexique*, livre I, chap. V.

ou, pour parler plus exactement, n'a jamais été découvert par l'Européen civilisé.

J'ai déjà parlé de la grande quantité d'or et d'argent façonnés en divers objets élégants et utiles à l'usage des Incas; mais elle est peu considérable, en comparaison de ce qu'auraient pu fournir les richesses minérales de la terre, et de ce qui a été obtenu depuis par la cupidité mieux avisée et moins scrupuleuse de l'homme blanc. Les Incas recueillaient l'or dans les dépôts des cours d'eau. Ils tiraient aussi le minerai en grandes quantités de la vallée de Curimayo, au nord-est de Caxamarca, ainsi que d'autres endroits; et les mines d'argent de Porco en particulier, leurs donnaient des produits considérables. Ils n'essayaient pas cependant de pénétrer dans les entrailles de la terre en perçant un puits, mais ils creusaient simplement une caverne dans les flancs escarpés de la montagne, ou, tout au plus ils ouvraient une veine horizontale d'une profondeur modérée. Ils ne connaissaient aussi qu'imparfaitement les meilleurs moyens de séparer le métal précieux des scories auxquelles il était mêlé, et n'avaient aucune idée des propriétés du mercure, métal qui n'est pas rare au Pérou, comme amalgame pour effectuer cette décomposition[1]. Ils fondaient l'or au moyen de fours bâtis sur des lieux élevés et exposés au vent, où le feu pouvait être attisé par les fortes brises des montagnes. Enfin les sujets des Incas, avec toute leur patiente persévérance, ne faisaient guère que pénétrer sous la croûte, sous l'écorce extérieure pour ainsi dire, formée au dessus de ces dépôts d'or qui sont cachés dans les sombres profondeurs des Andes. Cependant ce qu'ils glanaient à la surface était plus

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VIII, cap. XXV.

que suffisant à tous leurs besoins. Car ce n'était pas un peuple commerçant et ils n'avaient aucune connaissance de la monnaie [1]. Ils différaient en cela des anciens Mexicains, qui avaient une monnaie établie, d'une valeur déterminée. Ils étaient, cependant supérieurs sous un point de vue à leurs rivaux d'Amérique, puisqu'ils faisaient usage de poids pour déterminer la quantité de leurs marchandises, chose entièrement inconnue aux Aztèques. Ce fait est prouvé par la découverte de balances d'argent, ajustées avec une parfaite exactitude, dans quelques tombes des Incas [2].

Mais le plus sûr, ou du moins un des plus sûrs indices de la civilisation d'un peuple, que puisse fournir les arts mécaniques, doit se trouver dans son architecture, qui offre une si noble carrière au développement du grand et du beau, et qui est en même temps si intimement liée au bien-être de la vie. Il n'est point d'objet pour lequel les ressources des riches soient plus libéralement prodiguées, ou qui excite plus puissamment le talent inventif de l'artiste. Le peintre et le sculpteur peuvent déployer leur génie individuel dans des créations d'un mérite supérieur, mais les grands monuments du goût et de la magnificence architecturals sont empreints d'un caractère particulier par le génie de la nation. Combien les différents styles grec, égyptien, sarrasin, gothique, expliquent clairement le caractère et la

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. VII; lib. VI, cap. VIII. — Ondegardo, *Relacion Seg.*, MS.

Ceci, que Bonaparte trouvait si incroyable de la petite île de Loo Choo, était encore plus extraordinaire dans un empire grand et florissant comme le Pérou, — pays qui contenait aussi dans ses entrailles les trésors qui devaient un jour fournir à l'Europe la base de sa vaste circulation métallique.

[2] Ulloa, *Not. Amer.*, ent. XXI.

condition des peuples qui les ont adoptés. Les monuments de la Chine, de l'Hindoustan, et de l'Amérique centrale indiquent tous une époque sans maturité, dans laquelle l'imagination n'a pas été disciplinée par l'étude, et qui, par conséquent, dans ses meilleurs résultats, trahit seulement les aspirations mal réglées vers le beau qui appartiennent à un peuple à demi civilisé.

L'architecture péruvienne, portant aussi les caractères généraux d'un état de civilisation imparfaite, avait encore son caractère particulier; et ce caractère était si uniforme, que les édifices dans tout le pays semblent tous avoir été jetés dans le même moule [1]. Ils étaient ordinairement bâtis en porphyre ou en granit; et assez fréquemment en briques. Cette brique qui était formée en blocs ou carrés d'une dimension beaucoup plus grande que les nôtres, se faisait avec une terre visqueuse, mêlée de roseaux ou d'herbes flexibles, et acquérait avec le temps une dureté qui la rendait également indestructible aux orages et aux ardeurs plus fatales encore du soleil des tropiques [2]. Les murs étaient d'une grande épaisseur, mais bas, atteignant rarement plus de douze ou quatorze pieds de haut. Il est

[1] C'est l'observation de Humboldt. « Il est impossible d'examiner attentivement un seul édifice du temps des Incas sans reconnaitre le même type dans tous les autres qui couvrent le dos des Andes, sur une longueur de plus de quatre cent cinquante lieues, depuis mille jusqu'à quatre mille mètres d'élévation au dessus du niveau de l'Océan. On dirait qu'un seul architecte a construit ce grand nombre de monuments. » (*Vues des Cordillères*, p. 197.

[2] Ulloa, qui examina soigneusement ces briques, fait entendre qu'on doit avoir employé quelque secret, aujourd'hui perdu, pour composer des produits si supérieurs aux nôtres à beaucoup d'égards. *Not. Amer.*, ent. XX.

rarement fait mention de bâtiments s'élevant à plus de deux étages [1].

Les appartements n'avaient aucune communication entre eux, mais ils s'ouvraient habituellement, sur une cour; et comme ils étaient dépourvus de fenêtres ou d'ouvertures qui en tinssent lieu, la lumière extérieure ne pouvait venir que par les portes. On faisait les côtés des portes se rapprochant l'un de l'autre vers le haut de sorte que le linteau était beaucoup plus étroit que le seuil, particularité qui se retrouve dans l'architecture égyptienne. Les toits ont pour la plupart disparus avec le temps. Quelques-uns, en petit nombre, ont subsisté dans les édifices les moins considérables, ils ont la forme singulière d'une cloche, et sont faits d'une composition de terre et de cailloux. On suppose cependant qu'ils étaient composés généralement de matières plus périssables, de bois ou de paille. Il est certain que quelques-uns des édifices de pierres les plus considérables étaient couverts en paille. Beaucoup semblent avoir été construits sans le secours du ciment; et des auteurs ont soutenu que les Péruviens ne connaissaient pas l'usage du mortier ni du ciment d'aucun genre [2]. Mais on peut voir dans quelques bâtiments une terre compacte et tenace mêlée de chaux qui remplit les interstices du granit, et dans d'autres où les blocs finement ajustés ne permettent pas d'employer cette matière grossière, l'œil de l'antiquaire a découvert une colle fine et bitumineuse aussi dure que le roc lui-même [3].

[1] Ulloa, *Not. Amer*, ubi supra.

[2] Entr'autres voyez Acosta, lib. VI, cap. XV. — Robertson, *History of America* (Londres, 1796), vol. II, p. 213.

[3] Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS. — Ulloa, *Not. Amer.*, ent. XXI. Humboldt, qui analysa le ciment des constructions antiques de Cannar.

La simplicité la plus grande se remarque dans la construction des édifices, qui n'ont pas en général d'ornement extérieur ; bien que dans quelques-uns les pierres énormes soient taillées d'une forme convexe avec une grande régularité et ajustées avec une si exacte précision, que, sans les cannelures, il serait impossible d'indiquer les joints. Dans d'autres, la pierre est aussi brute qu'en sortant de la carrière, ayant les formes les plus irrégulières, et les arêtes finement travaillées et ajustées entre elles. Il n'y a pas d'apparence de colonnes ou d'arcades ; quoiqu'il y ait quelques contradictions sur ce dernier point. Mais on ne peut douter que bien qu'ils aient pu se rapprocher un peu de ce mode de construction par le plus ou moins d'inclinaison des murs, les architectes péruviens ignoraient absolument le véritable principe de l'arcade circulaire reposant sur sa clef de voûte [1].

L'architecture des Incas est caractérisée, dit un voyageur éminent, « par la simplicité, la symétrie et la solidité [2]. » Il

dit que c'est un véritable mortier, composé d'un mélange de cailloux et de marne argileuse. (*Vues des Cordillères*, p. 116.) Le père Velasco est ravi d'une « espèce de ciment presque imperceptible » fait avec de la chaux et une substance bitumineuse ressemblant à la glu, qui s'incorporait aux pierres de manière à les tenir fortement réunies comme une masse solide, et ne laissait cependant rien de visible à l'œil d'un observateur ordinaire. Cette composition glutineuse, mêlée de cailloux, faisait une sorte de routes macadamisées très employées par les Incas, aussi dures et presque aussi polies que le marbre. *Hist. de Quito*, tom. I, p. 126-128.

[1] Condamine, *Mém. ap. Hist. de l'Acad. royale de Berlin*, tom. II, p. 448. — *Antig. y Monumentos del Peru*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. IV, cap. IV. — Acosta, lib. VI, cap. XIV. — Ulloa, *Voyage to S. America*, vol. I, p. 469. — Ondegardo, *Rel. seg.*, MS.

[2] « Simplicité, symétrie et solidité, voilà les trois caractères par lesquels se distinguent avantageusement tous les édifices péruviens. » Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 115.

peut ne pas sembler philosophique de condamner la mode particulière d'une nation comme indiquant un manque de goût, parce que son goût diffère du nôtre. Il y a cependant une imperfection dans la composition des bâtiments péruviens, qui dénote une connaissance très incomplète des premiers principes de l'architecture. Tandis qu'ils ajustaient leurs masses énormes de porphyre et de granit avec l'art le plus délicat, ils étaient incapables d'assembler leurs charpentes par des mortaises, et dans leur ignorance du fer, ils ne connaissaient pas de meilleures manières d'unir les poutres que de les lier avec des lanières de maguey. Avec le même défaut de convenance l'édifice qui était couvert en paille et qui n'était point éclairé d'une fenêtre, était resplendissant de tapisseries d'or et d'argent. Ce sont là les contradictions d'un peuple grossier, chez lequel les arts ne sont que partiellement développés. Il ne serait pas difficile de trouver des exemples d'une contradiction semblable, dans l'architecture et les arrangements domestiques des Anglo-Saxons, et à une époque encore plus rapprochée, des Normands.

Cependant les édifices des Incas étaient appropriés à la nature du climat, et étaient bien faits pour résister à ces terribles convulsions qui ravagent la terre des volcans. La sagesse de leur plan est attestée par le grand nombre qui subsistent encore, tandis que les constructions plus modernes des conquérants sont tombées en ruine. La main des conquérants s'est à la vérité appesantie sur ces monuments vénérables, et, dans la poursuite aveugle et superstitieuse de trésors cachés, ils ont fait beaucoup plus de ruines que le temps ou les tremblements de terre [1]. Il reste

[1] L'auteur anonyme des *Antig. y Monumentos del Peru*, MS., nous

cependant un assez grand nombre de ces monuments pour intéresser les recherches de l'antiquaire. Ceux qui sont le plus en évidence ont été seuls examinés jusqu'ici. Mais si l'on en croit les voyageurs, on doit en trouver beaucoup plus dans les parties moins fréquentées du pays; et nous pouvons espérer qu'ils éveilleront un jour un esprit d'entreprise semblable à celui qui a exploré si heureusement les profondeurs mystérieuses de l'Amérique centrale et du Yucatan.

Je ne puis terminer cette analyse des institutions péruviennes sans quelques réflexions sur leur caractère et leurs tendances générales; si elles m'entraînent à répéter quel-

donne de seconde main une de ces traditions éblouissantes qui, dans les premiers temps, nourrissaient l'esprit d'aventure. Il regarde dans cette circonstance la tradition comme digne de foi. Le lecteur jugera par lui-même.

« C'est une assertion très avérée et généralement admise qu'il existe une salle secrète dans la forteresse de Cuzco où se trouve caché un immense trésor, composé des statues en or de tous les Incas. Une dame qui a visité cette salle, Dona Maria de Esquivel, femme du dernier Inca, vit encore, et je l'ai entendu raconter comment elle y fut conduite.

« Don Carlos, mari de cette dame, ne vivait pas convenablement à son rang. Dona Maria lui faisait quelquefois des reproches, déclarant qu'elle avait été trompée en épousant un pauvre Indien sous le titre pompeux de seigneur ou d'Inca. Elle le disait si souvent que Don Carlos s'écria une nuit : « Madame, voulez-vous savoir si je suis riche ou pauvre? Vous verrez qu'aucun seigneur et aucun roi du monde ne possède un plus grand trésor que moi. Lui couvrant alors les yeux d'un mouchoir, il la fit tourner deux ou trois fois, et, la prenant par la main, il la conduisit à une petite distance avant de retirer le bandeau. En ouvrant les yeux, quel fut sa surprise! Elle avait fait à peu près deux cents pas, et descendu un étage assez court et elle se trouvait dans une grande salle quadrangulaire où elle vit rangées sur des bancs autour du mur les statues des Incas, chacune de la taille d'un enfant de douze ans, toutes en or massif! Elle vit aussi beaucoup de vases d'or et d'argent. » En effet, » dit-elle, « c'était un des plus magnifiques trésors du monde entier! »

ques-unes des observations précédentes, le lecteur m'excusera, je pense, en considération de mes efforts pour lui laisser une impression exacte et durable. Dans cet examen, nous ne pouvons qu'être frappé de la dissemblance complète qui existe entre ces institutions et celles des Aztèques, l'autre grande nation qui était à la tête de la civilisation sur notre continent occidental, et dont l'empire dans le nord fut aussi remarquable que celui des Incas dans le sud. Les deux nations arrivèrent sur le plateau et commencèrent leur carrière de conquêtes, à des dates peut-être assez peu éloignées l'une de l'autre[1]. Et il est digne de remarque, qu'en Amérique, la région élevée qui longe les crêtes des grandes chaînes de montagnes ait été le théâtre privilégié de la civilisation dans les deux hémisphères.

La politique suivie par les deux races dans leur carrière militaire était très différente. Les Aztèques, animés d'une énergie féroce, firent une guerre d'extermination, signalant leurs triomphes par des hécatombes de prisonniers, tandis que les Incas, quoiqu'ils poursuivissent leurs conquêtes avec une égale persévérance, préféraient une politique plus douce, substituant les négociations et l'intrigue à la violence, et se conduisaient avec leurs adversaires de manière à ne pas paralyser leurs ressources à venir, et à ce qu'ils pussent entrer comme amis, et non comme ennemis, au sein de l'empire.

Leur politique envers les vaincus formait un contraste non moins frappant avec celle des Aztèques. Les vassaux mexicains étaient accablés d'impôts et de levées militaires. On n'avait aucun égard à leur bien-être et la seule limite à

[1] *Supra*, chap. I.

l'oppression était celle de leur patience. Ils étaient tenus en crainte par des forteresses et des garnisons armées, et on leur faisait sentir à toute heure, qu'ils ne faisaient pas partie de la nation, mais étaient seulement courbés sous le joug, comme peuple conquis. Les Incas, au contraire, admettaient immédiatement leurs nouveaux sujets à tous les droits sociaux; et bien qu'ils les obligeassent à observer les lois et les usages établis de l'empire, ils veillaient à leur sûreté personnelle et à leur bien-être, avec une sorte de sollicitude paternelle. La population mélangée ainsi réunie par l'intérêt commun, était animée d'un même sentiment de loyauté, qui donnait à l'empire plus de force et de stabilité à mesure qu'il s'étendait davantage, tandis que les tribus différentes qui passèrent successivement sous le joug mexicain n'étant maintenues que par la pression extérieure, étaient prêtes à se séparer du moment que cette force se retirait. La politique des deux nations montrait le principe de la crainte en opposition à celui de l'amour.

Les traits caractéristiques de leurs systèmes religieux ne se ressemblaient pas davantage. Tout le Panthéon Aztèque participait plus ou moins de l'esprit sanguinaire du terrible dieu de la guerre qui y présidait, et leur cérémonial frivole se terminait presque toujours par un sacrifire humain et des orgies de cannibales. Mais les rites des Péruviens étaient d'un culte plus spirituel. Car le culte qui approche le plus près de l'adoration du Créateur est celui des corps célestes, qui, en parcourant leurs splendides orbites, semblent être les plus glorieux symboles de ses bienfaits et de sa puissance.

Les deux peuples montraient beaucoup d'adresse dans la pratique minutieuse des arts mécaniques, mais dans

la construction des ouvrages publics importants, des routes, des aqueducs, des canaux, et dans tous les détails de l'agriculture les Péruviens se montrèrent supérieurs. Il est étrange qu'ils soient restés si loin de leurs rivaux dans la culture supérieure de l'intelligence, dans l'astronomie spécialement, et dans l'art de communiquer la pensée par des symboles visibles. Lorsque nous considérons la civilisation raffinée des Incas, leur infériorité à cet égard ne peut s'expliquer que par ce fait, que les Aztèques, selon toute probabilité, devaient leur science à la race qui les précéda dans le pays, cette race mystérieuse dont l'origine et la fin se dérobent également à nos recherches, mais qui peut avoir cherché un refuge contre ses féroces envahisseurs dans ces contrées de l'Amérique centrale, dont les édifices en ruines nous offrent maintenant les plus agréables monuments de la civilisation indienne. C'est à cette race plus polie, avec laquelle les Péruviens paraissent avoir eu quelques rapports par leur organisation intellectuelle et morale, qu'il faut les comparer. S'il eût été permis à l'empire des Incas de s'étendre avec la même rapidité qu'il le faisait à l'époque de la conquête espagnole, les deux races auraient pu entrer en conflit, ou, peut-être, s'allier ensemble.

Il est probable que les Mexicains et les Péruviens si différents par le caractère de leurs civilisations respectives, ignoraient, mutuellement leur existence ; et il peut paraître singulier que pendant la durée simultanée de leurs empires, quelques-unes de ces semences d'art et de science qui passent si imperceptiblement d'un peuple à l'autre, n'aient pas fait leur chemin à travers la distance qui séparait les deux nations. Ils fournissent un exemple intéressant des directions opposées que peut prendre l'esprit humain dans ses

efforts pour se dégager des ténèbres et s'élever à la lumière de la civilisation.

On peut trouver une plus étroite ressemblance — comme je l'ai déjà remarqué plus d'une fois — entre les institutions péruviennes et quelques-uns des gouvernements despotiques de l'Asie orientale; ces gouvernements où le despotisme paraît dans sa forme la plus mitigée, et où le peuple entier, sous la domination patriarcale de son souverain, semblait réuni comme les membres d'une seule grande famille. Tels étaient, par exemple, les Chinois, à qui les Péruviens ressemblaient par leur obéissance implicite à l'autorité, leur caractère doux et cependant un peu opiniâtre, leur souci des formes, leur respect des anciens usages, leur adresse dans la fabrication des petites choses, leur tour d'esprit plutôt imitateur qu'inventeur, et leur invincible patience qui tient lieu d'un esprit plus hardi dans l'exécution des entreprises difficiles [1].

On peut encore trouver une plus grande analogie avec les habitants de l'Hindostan, dans la division en castes, l'adoration des corps célestes et des éléments, ainsi que la connaissance des principes scientifiques de l'agriculture. Ils avaient aussi sur ces mêmes points beaucoup de ressemblance avec les anciens Égyptiens, aussi bien que par les idées d'une existence future qui les conduisaient à attacher tant d'importance à la conservation permanente du corps.

Mais nous cherchons en vain dans l'histoire de l'Orient un

[1] Le comte Carli s'est amusé à marquer les différents points de ressemblance entre les Chinois et les Péruviens. L'empereur de la Chine était surnommé fils du ciel ou du soleil. Il conduisait aussi la charrue une fois l'an en présence de son peuple, en témoignage de son respect pour l'agriculture. Les solstices et les équinoxes étaient notés pour déterminer les époques des fêtes religieuses. Ces coïncidences sont curieuses. *Lettres américaines*, tom. II, p. 7, 8.

terme de comparaison avec le contrôle absolu que les Incas exerçaient sur leurs sujets. En Orient, ce contrôle était fondé sur la force matérielle, sur les ressources extérieures du gouvernement. L'autorité de l'Inca pouvait se comparer à celle du pape, au jour de sa puissance, lorsque la chrétienté tremblait sous les foudres du Vatican, et que le successeur de saint Pierre posait le pied sur la tête des princes. Mais l'autorité du pape était fondée sur l'opinion, sa puissance temporelle n'était rien. L'empire des Incas était fondé sur ces deux bases. C'était une théocratie plus puissante dans son action que celle des Juifs; car, bien que la sanction de la loi pût être aussi forte chez ces derniers, la loi était expliquée par un législateur humain, serviteur et représentant de la divinité. Mais l'Inca était à la fois le législateur et la loi. Il n'était pas simplement le représentant de la divinité, ou, comme le pape, son vicaire, mais il était la divinité elle-même. La violation de ses ordres était un sacrilége. Jamais forme de gouvernement ne fut appuyée par de si terribles sanctions, et n'atteignit si profondément les hommes qui lui étaient soumis, il s'étendait non seulement aux actes visibles, mais à la conduite privée, aux paroles, aux pensées mêmes de ses sujets.

Ce qui ajoutait beaucoup à la puissance du gouvernement, c'est, qu'au dessous du souverain, il y avait un ordre de nobles héréditaires, de la même race divine, qui placés bien au dessous de lui, étaient encore immensément élevés au dessus du reste de la société, non seulement par leur origine, mais à ce qu'il semblerait par leur nature intellectuelle. Ceux-ci étaient les dépositaires exclusifs du pouvoir et comme une éducation héréditaire les familiarisait depuis longtemps avec leur vocation, et leur assurait une déférence

implicite de la part de la multitude, ils devenaient des agents prompts et exercés pour accomplir les mesures exécutives de l'administration. Le système des communications était si parfait que tout ce qui arrivait dans la vaste étendue de l'empire passait, pour ainsi dire, en revue devant les yeux du monarque, et mille mains armées d'une autorité irrésistible, étaient prêtes de tous côtés à exécuter ses ordres. N'était-ce pas comme nous l'avons dit, le plus oppresseur, quoique le plus doux des despotismes?

C'était le plus doux, précisément par cette circonstance, que le rang élevé du souverain et le dévouement humble et même superstitieux à sa volonté, rendaient inutile de faire prévaloir cette volonté par des actes de violence ou de rigueur. La grande masse du peuple pouvait lui paraître peu au dessus de la condition des brutes et faite pour servir à ses plaisirs. Mais, à cause de sa faiblesse même, il la regardait avec des sentiments de commisération, de la nature de ceux qu'un bon maître pourrait éprouver pour les pauvres animaux confiés à ses soins, ou, pour rendre justice au caractère bienfaisant attribué à plusieurs des Incas, de ceux d'un père pour sa jeune et faible postérité. Les lois étaient soigneusement combinées pour la conservation et le bien-être du peuple. Il n'était pas permis de l'employer à des travaux nuisibles à sa santé, ni de l'accabler (triste contraste avec sa destinée future) sous le fardeau de tâches au dessus de ses forces. Il n'était jamais rendu victime d'extorsions publiques ou privées; et une prévoyance bienfaisante veillait soigneusement à ses besoins, et pourvoyait au maintien de sa santé. Le gouvernement des Incas bien qu'arbitraire dans sa forme était vraiment patriarcal dans son esprit.

Toutefois il n'offrait rien d'encourageant pour la dignité de la nature humaine. Ce qu'avait le peuple était octroyé comme un don et non comme un droit. Quand une nation était soumise au sceptre des Incas, elle renonçait à tout droit personnel, même aux droits les plus chers à l'humanité. Sous ce régime extraordinaire, un peuple raffiné à beaucoup d'égards, chez qui l'industrie et l'agriculture avaient fait, comme on l'a vu, de grands progrès, ne connaissait pas la monnaie. Il n'avait rien qui mérita le nom de propriété. Il ne pouvait exercer aucun métier, se livrer à aucun travail, à aucun amusement, que ceux que la loi avait spécialement réglés. Les Péruviens ne pouvaient changer de résidence ou d'habits qu'avec la permission du gouvernement. Ils ne jouissaient pas même de la liberté qui appartient aux plus misérables dans les autres pays, celle de choisir leurs femmes. L'esprit impératif du despotisme ne leur permettait pas d'être heureux ou malheureux, autrement qu'il n'était réglé par la loi. Le pouvoir d'agir librement, — droit inestimable et inné de tout être humain, — était annulé au Pérou.

Le mécanisme étonnant du gouvernement péruvien pouvait résulter uniquement du concours de l'autorité morale et de la puissance positive dans le chef de l'état, porté à un degré sans exemple dans l'histoire de l'homme. Cependant une forte preuve de sa conduite généralement sage et modérée, c'est qu'il ait pu si heureusement fonctionner, et durer si longtemps contrairement aux goûts, aux préjugés et aux principes mêmes de notre nature.

La politique suivie ordinairement par les Incas pour prévenir les maux qui pouvaient troubler l'ordre, se montre bien dans les précautions qu'ils prenaient contre la pauvreté

et la paresse. Ils y reconnaissaient avec raison les deux grandes causes de la désaffection dans un état populeux. L'industrie du peuple était assurée non seulement par les occupations qui l'obligeaient dans sa vie intérieure, mais par l'emploi de son labeur à ces grands travaux publics qui couvraient tout le pays, et qui, dans leur décadence, témoignent encore de leur grandeur primitive. Cependant il peut sembler étonnant que les difficultés naturelles de ces entreprises, suffisamment grandes par elles-mêmes, vu l'imperfection des instruments et de l'outillage, fussent augmentées d'une manière inconcevable et de propos délibéré, par le gouvernement. Les édifices royaux de Quito, à ce que nous assurent les conquérants espagnols, étaient construits de blocs de pierres énormes, dont plusieurs étaient apportées de Cuzco en suivant les routes des montagnes, c'est à dire dans un intervalle de plusieurs centaines de lieues[1]. La grande place de la capitale était remplie à une profondeur considérable d'une terre apportée, avec un labeur incroyable, par les pentes escarpées des Cordillères, des rivages éloignés de l'Océan Pacifique[2]. Le travail n'était pas seule-

[1] « Era muy principal intento qne la gente no holgase, que dava causa á que despues qne los Ingas estuvieron en paz hacer traer de Quito al Cuzco piedra que venia de provincia en provincia para hacer casas pari si o pª el Sol en gran cantidad, y del Cuzco llevalla a Quito pª el mismo efecto,... y asi destas cosas hacian los Ingas muchas de poco provecho y de escesivo travajo en que traian ocupadas las provincias ordinariamente, y en fin el travajo era causa de su conservacion. » Ondegardo, *Rel. prim.*, MS. — Voyez aussi *Antig. y Monumentos del Peru*, MS.

[2] C'était littéralement de la poudre d'or; car Ondegardo affirme qu'étant gouverneur de Cuzco, il fit déterrer de grandes quantités de vases et d'ornements d'or, du sable où ils avaient été cachés par des natifs. « Que toda aquella plaza del Cuzco le sacaron la tierra propia, y se llevó á otras partes por cosa de gran estima, é la hincheron de arena de la costa de la mar, como

ment regardé comme un moyen, mais comme un but, par la loi péruvienne.

Le lecteur connaît déjà les nombreuses mesures prises contre la pauvreté. Elles étaient si parfaites, que, dans la vaste étendue de leur territoire, dont beaucoup de parties étaient stériles, aucun homme, quelque humble qu'il fût, ne souffrait du manque de nourriture et de vêtements. La famine, fléau si ordinaire chez toutes les autres nations américaines, si fréquent à cette époque chez toutes les nations de l'Europe civilisée, était un mal inconnu chez les Incas.

Les Espagnols les plus éclairés qui visitèrent d'abord le Pérou, frappés de l'apparence générale d'abondance et de prospérité, et de l'ordre étonnant selon lequel chaque chose était réglée dans tout le pays, exprimèrent hautement leur admiration. A leur avis on ne pouvait inventer de meilleur gouvernement pour le peuple. Contents de leur condition et exempts de vice, pour emprunter le langage d'une autorité éminente de ces premiers temps, le caractère doux et docile des Péruviens les aurait bien préparés à recevoir les enseignements du christianisme, si le zèle de la conversion et non l'amour de l'or avait animé les cœurs des conquérants [1]. Et

hasta dos palmos y medio en algunas partes, mas sembraron por toda ella muchos vasos de oro é plata, y hovejuelas y hombrecillos pequenos de lo mismo, lo cual se ha sacado en mucha cantidad, que todo lo hemos visto; desta arena estaba toda la plaza, quando yo fui á governar aquella Ciudad; é si fue verdad que aquella se trajo de ellos afirman é tienen puestos en sus registros, paresceme que sea ansí, que toda la tierra junta tubo necesidad de entender en ello, por que la plaza es grande, y no tiene numero las cargas que en ella entraron; y la costa por lo mas cerca esta mas de nobenta leguas á lo que creo, y cierto yo me satisfice, porque todos dicen, que aquel genero de arena, no lo hay hasta la costa. » *Rel. Seg.*, MS.

[1] « Y si Dios permitiera que tubieran quien con celo de Cristiandad, y

un philosophe, voisin de notre temps, ravi de ce tableau, coloré par son imagination, de la prospérité publique et du bonheur privé sous le gouvernement des Incas, déclara « l'homme moral du Pérou infiniment supérieur à l'Européen [1]. »

Cependant ces résultats ne sont guère conciliables avec la théorie de gouvernement que j'ai essayé d'analyser. Là où la liberté d'action n'existe pas, il n'y a pas de moralité. En l'absence de tentations, on ne peut guère prétendre à la vertu. Quand la routine est rigoureusement prescrite par la loi, il faut faire honneur des actes à la loi et non à l'homme. Si le meilleur gouvernement est celui qui se fait le moins sentir, qui n'empiète sur la liberté naturelle du sujet qu'en ce qui est essentiel à la subordination civile, alors de tous

no con ramo de codicia, en lo pasado, les dieran entera noticia de nuestra sagrada Religion, era gente en que bien imprimiera, segun vemos por lo que ahora con la buena orden que hay se obra. » Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. XXII.

Mais le témoignage le plus solennel des mérites de ce peuple est celui que fournit Mancio Sierra Lejesama, dernier survivant des conquérants espagnols qui s'établirent au Pérou. Dans le préambule de son testament, fait, comme il le dit, au moment de sa mort pour soulager sa conscience, il déclare que toute la population sous les Incas se distinguait par la sobriété et l'industrie; que le brigandage et le vol étaient inconnus; que, loin qu'il y eût de la licence, il n'y avait pas même une prostituée dans le pays, et que toute chose était conduite avec l'ordre le plus parfait et une entière soumission à l'autorité. Ce panégyrique est un peu trop absolu pour une nation entière, et peut faire soupçonner que le remords du traitement qu'il avait lui-même infligé aux indigènes, portait le vieux soldat mourant à s'exagérer leurs mérites au delà de ce que permettait la réalité. Cependant le témoignage d'un tel homme, dans un tel moment, est trop remarquable et fait trop d'honneur aux Péruviens pour être passé sous silence, et j'ai transcrit le document original à l'*Appendice*, n° 4.

[1] « Sans doute l'homme moral du Pérou était infiniment plus perfectionné que l'Européen. » — Carli, *Lettres américaines*, t. Ier, p. 215.

les gouvernements inventés par l'homme, celui des Péruviens a le moins de droit réel à notre admiration.

Il n'est pas aisé de comprendre le génie et la portée d'institutions si opposées à celles d'une république libre, où chaque homme, quelque humble que soit sa condition, peut aspirer aux plus grands honneurs de l'État, choisir sa carrière et faire sa fortune à sa manière; où la lumière de la science, au lieu d'être concentrée sur un petit nombre d'élus, se répand de toutes parts comme la clarté du jour, et peut tomber également sur le pauvre et sur le riche; où le conflit des individus éveille une généreuse émulation qui provoque les talents et impose aux facultés leur développement le plus énergique; où le sentiment de l'indépendance inspire à l'individu une confiance en lui-même, inconnue aux sujets timides du despotisme; où enfin le gouvernement est fait pour l'homme tandis qu'au Pérou, l'homme ne semblait fait que pour le gouvernement. Le Nouveau Monde est le théâtre sur lequel ces deux systèmes politiques, de nature si opposée, ont été mis en pratique. L'empire des Incas a passé et n'a pas laissé de traces. L'autre grande expérience dure encore, expérience qui doit résoudre le problème si longtemps discuté dans l'Ancien Monde, de l'aptitude de l'homme à se gouverner lui-même. Malheur à l'humanité, si elle doit échouer!

Le témoignage des conquérants espagnols n'est pas uniforme à l'égard de l'influence salutaire que les institutions péruviennes exerçaient sur le caractère des indigènes. Boire et danser était, dit-on, les plaisirs auxquels ils s'adonnaient sans modération, semblables aux esclaves et aux serfs, d'autres pays, que leur position excluait des occupations sérieuses et nobles, ils les remplaçaient par des plaisirs fri-

voles ou sensuels. Paresseux, voluptueux, licencieux, sont les épithètes qui leur sont données par un de ceux qui les virent à l'époque de la conquête, mais dont la plume n'était pas trop amie des Indiens [1]. Toutefois, l'esprit d'indépendance ne pouvait être fort chez un peuple qui n'avait pas d'intérêt territorial ni de droit personnel à défendre; et la facilité avec laquelle ils se soumirent aux envahisseurs (même en faisant la part de leur infériorité comparative), dénote une absence déplorable de ce sentiment patriotique qui regarde la vie comme peu de chose en comparaison de la liberté.

Mais nous ne devons pas juger trop sévèrement du malheureux indigène, pour avoir succombé devant la civilisation des Européens. Il faut tenir compte des résultats véritablement grands, obtenus par le gouvernement des Incas. Nous ne devons pas oublier que sous leur domination les derniers du peuple jouissaient d'un bien plus haut degré de bien-être personnel, ou du moins étaient plus à l'abri de la souffrance physique, que les classes similaires des autres nations du continent américain, et probablement de la plupart des contrées de l'Europe féodale. Sous leur sceptre, les hautes

[1] « Heran muy dados á la lujuria y al bever, tenian accesso carnal con las hermanas y las mugeres de sus padres como no fuesen sus mismas madres, y aun algunos avia que con ellas mismas lo hacian y ansi mismo con sus hijas. Estando borrachos tocavan algunos en el pecado nefando, emborrachavense muy á menudo, y estando borrachos todo lo que el demonio les traia á la voluntad hacian. Heran estos orejones muy soberbios y presuntuosos.... Tenian otras muchas maldades que por ser muchas no las digo. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

Ces reproches sans réserve du rude conquérant montraient une ignorance trop grossière des institutions du peuple pour attirer beaucoup de confiance relativement à ce qu'il dit du caractère national.

classes de l'État avaient fait des progrès dans plusieurs des arts qui appartiennent à une société cultivée. Les bases d'un gouvernement régulier avaient été posées, et, dans un siècle de rapine, elles assuraient aux sujets les bienfaits inestimables de la paix et de la sûreté. Par la politique bien soutenue des Incas, les tribus sauvages des forêts sortirent graduellement de leurs repaires et entrèrent dans le domaine de la civilisation; et de ces éléments se forma un empire florissant et populeux, tel qu'on n'en pouvait trouver dans aucune autre partie du continent américain. Les défauts de ce gouvernement étaient ceux d'une législation trop raffinée, les derniers qu'on s'attendrait à trouver chez les aborigènes de l'Amérique.

NOTE.

Je n'ai pas jugé nécessaire de grossir cette Introduction de recherches sur l'origine de la civilisation péruvienne, comme je l'ait fait pour celle du Mexique. L'histoire du Pérou présente sans doute avec plus d'une nation orientale des analogies, dont quelques unes ont été brièvement indiquées dans les pages précédentes. Cependant, ces analogies y sont marquées, non comme des preuves d'une origine commune, mais comme montrant les coïncidences qui peuvent se produire naturellement chez des nations différentes parvenues au même degré de civilisation. Ces coïncidences ne sont ni aussi nombreuses ni aussi frappantes que celles que présentent l'histoire des Aztèques. La correspondance qu'offre la science astronomique des Mexicains est à elle seule plus importante que tout le reste. Cependant la lumière de l'analogie fournie par les institutions des Incas, semble, aussi loin qu'elle peut s'étendre, suivre la même direction, et comme les investigations ne présenteraient que peu de chose pour confirmer solidement, et encore moins pour réfuter les aperçus contenus dans mes premières recherches, je n'ai pas jugé à propos d'en fatiguer le lecteur.

Deux des autorités principales sur lesquelles je me suis appuyé dans cette partie préliminaire de mon ouvrage, sont Juan de Sar-

miento et le licencié Ondegardo. Je n'ai pu trouver sur le premier d'autres renseignements que ceux que fournissent ses propres ouvrages. En tête de son manuscrit, il est qualifié Président du Conseil des Indes, emploi très important, qui suppose une gravité de caractère et des moyens d'informations, qui autorise beaucoup ses opinions sur les questions coloniales.

Ces moyens d'informations furent très augmentés par le voyage de Sarmiento aux colonies, sous l'administration de Gasca. Ayant conçu le projet de composer une histoire des anciennes institutions péruviennes, il visita Cuzco, nous dit-il, en 1550, et là il reçut des indigènes eux-mêmes des matériaux pour son récit. Sa position lui donnait accès aux sources d'informations les plus authentiques, et il recueillit, de la bouche même des nobles Incas, les hommes les plus instruits de la race conquise, les traditions de leur histoire et de leurs institutions nationales. Les Quipus formaient, comme nous l'avons vu, un système imparfait de mnémonique, demandant une attention constante, et très inférieur aux hiéroglyphes mexicains. Ce n'était qu'au moyen d'une étude attentive qu'on pouvait en profiter pour des recherches historiques; et cette étude fut si négligée après la conquête, que les anciennes annales du pays auraient péri avec la génération qui en était seule dépositaire, sans les efforts de quelques savants intelligents, comme Sarmiento, qui virent à ce moment critique l'importance de cultiver des relations avec les indigènes, et de profiter de leurs documents secrets.

Pour donner encore plus d'authenticité à son ouvrage, Sarmiento parcourut le pays, examina les principaux objets de curiosité et vérifia ainsi autant que possible les récits des indigènes par une observation personnelle. Le résultat de ces travaux fut son ouvrage intitulé : « *Relacion de la sucesion y govierno de las Yncas, senores naturales que fueron de las provincias del Peru, y otras cosas tocantes á aquel reyno, para el Illmo.* Senor Dn Juan Sarmiento, Presidente del Consejo Rl de Indias. »

Il est divisé en chapitres, et le manuscrit forme environ quatre

cents pages in-folio. L'introdnction de l'ouvrage contient les récits traditionnels snr l'origine et les premiers temps des Incas, récits qui abondent, comme en général les antiquités de tout peuple barbare, en fables légendaires du caractère le plus bizarre et le plns monstrueux. Cependant ces conceptions puériles offrent nne mine inépuisable anx travaux de l'antiquaire qni essaie de démêler le tissn allégorique que l'adresse des prêtres avait inventé comme symbole des mystères de la création, qu'il n'était pas en leur pouvoir de comprendre. Mais Sarmiento se borne henreusement au simple exposé des fables traditionnelles, sans avoir l'ambition chimériqne de les expliquer.

De cette région dn roman, Sarmiento passe aux institutions des Péruviens, décrit leur ancien gouvernement, leur religion, leurs progrès dans les arts, spécialement dans l'ngriculture; et, enfin, présente un tableau exact de la civilisation qu'ils atteignirent sous la dynastie Inca. Cette partie de son ouvrage reposant sur les meilleures autorités, confirmée en beaucoup de cas par ses observations personnelles, est d'une valeur incontestable et écrite avec un respect évident de la vérité, qui attire la confiance du lecteur. La dernière partie du manuscrit est remplie par l'histoire civile dn pays. Il passe rapidement sur le règne des premiers Incas, que l'histoire sérieuse ne comprend pas dans ses limites. Mais il s'étend davantage sur les trois derniers règnes qui se trouvent être heureusement ceux des plus grands princes qui occupèrent le trône péruvien. C'était un terrain comparativement solide pour le chroniqueur, car les événements étaient trop récents pour être obscurcis par les légendes populaires qui s'amassent comme la mousse autour de chaque incident des temps anciens. Son récit s'arrête à l'invasion espagnole; Sarmiento sentit que cette histoire pouvait être laissée sûrement à ses contemporains qui y jouaient un rôle, mais que leurs goûts et leur éducation rendaient médiocrement propres à explorer les antiquités et les institntions sociales des indigènes.

L'ouvrage de Sarmiento est écrit d'un style simple et clair, exempt

de cette affectation de rhétorique trop commune chez ses compatriotes. Il écrit avec une honnête candeur, et tandis qu'il rend justice entière aux mérites et à la capacité des races vaincues, il rapporte avec indignation les atrocités des Espagnols et la tendance démoralisante de la conquête. On peut penser, il est vrai, qu'il estime trop haut les progrès de la nation sous les Incas. Et il n'est pas improbable, qu'étonné des vestiges qu'elle présentait d'une civilisation originale, il s'éprit de son sujet, et le peignit de couleurs un peu trop brillantes aux yeux des Européens. Mais c'était là une faiblesse aimable et peu partagée par les farouches conquérants, qui renversèrent les institutions du pays, et y admirèrent peu de chose, excepté l'or. On doit admettre, en outre, que Sarmiento n'a pas eu l'intention d'en imposer à son lecteur, et qu'il distingue soigneusement entre ce qu'il rapporte sur des ouï-dire, et ce qui est de son expérience personnelle. Le père de l'histoire lui-même ne distingue pas plus soigneusement entre ces deux choses.

L'historien espagnol ne doit pas être non plus complétement absous de la superstition qui appartient à son temps; et nous le voyons souvent rapporter à l'intervention de Satan des effets qui pourraient tout aussi bien être mis sur le compte de la perversité de l'homme. Mais cela était commun à son siècle et aux personnes les plus sages; et c'est trop que de demander à un homme d'être plus sage que ses contemporains. C'est un éloge suffisant de Sarmiento, que dans un siècle où la superstition s'alliait trop souvent au fanatisme, il semble complétement exempt de bigoterie. Son cœur s'ouvre avec une plénitude bienveillante pour les malheureux indigènes; et son langage, quand il n'est pas enflammé de l'ardeur religieuse du missionnaire, est échauffé par un rayon généreux de philanthropie, qui embrasse également les vainqueurs et les vaincus comme des frères.

Malgré la grande importance que donnent à l'ouvrage de Sarmiento les renseignements qu'il fournit sur le Pérou pendant le gouvernement des Incas, il est peu connu; il a été rarement consulté par

les historiens, et il reste encore parmi les manuscrits inédits qui dorment comme un métal précieux non monnayé, dans les chambres secrètes de l'Escurial.

L'autre autorité sur laquelle je me suis appnyé, le licencié Polo de Ondegardo, était un jurisconsulte très respectable, dont le nom figure sonvent dans les affaires du Pérou. Je ne trouve aucune donnée sur l'époque où il visita d'abord le pays. Mais il y était à l'arrivée de Gasca et résidait à Lima sous l'usurpation de Gonzalo Pizarro. Lorsque l'artificieux Cepeda essaya d'assurer les signatures des habitants à l'acte qui proclamait la souveraineté de son chef, nous voyons Ondegardo prendre l'initiative de la résistance parmi ceux de sa profession. A l'arrivée de Gasca, il consentit à occuper un emploi dans son armée. A la fin de la rébellion, il fut éln corrégidor de La Plata, et plus tard de Cuzco, et il semble être resté plusieurs années dans ce poste honorable. Dans l'exercice de ses fonctions, il forma des relations familières avec les indigènes, et il ent de fréquentes occasions d'étudier leurs lois et leurs anciennes coutumes. Il se conduisit avec tant de prudence et de modération, qn'il paraît avoir gagné non seulement la confiance de ses compatriotes, mais encore celle des Indiens; tandis qne l'administration profitait soigneusement de sa grande expérience dans les mesures qu'elle prenait pour améliorer le gouvernement de la colonie.

Les *Relaciones* si souvent citées dans cette histoire, furent préparées à l'instigation des vice-rois, la première est adressée au marquis de Canete, en 1561 et la seconde, dix années plus tard, au comte de Nieva. Les deux mémoires sont à pen près aussi volumineux que le manuscrit de Sarmiento; et le second, composé si longtemps après le premier, semble indiquer le déclin de l'âge par une composition plus négligée et plns diffuse.

Comme ces docnments sont des réponses aux questions posées par le gouvernement, on pourrait croire qne les sujets auxquels ils se rapportent sont plus limités que ne le souhaiterait l'historien moderne. Ces questions, il est vrai, avaient en particulier pour objet les reve-

nus, les tributs, en un mot l'administration financière des Incas; et sur ces matières obscures le travail d'Ondegardo est particulièrement complet. Mais la curiosité éclairée du gouvernement embrassait un ordre de choses beaucoup plus étendu et les réponses impliquaient nécessairement la connaissance de la politique intérieure des Incas, de leurs lois, de leurs habitudes sociales, de leur religion, de leurs sciences et de leurs arts, enfin de tout ce qui compose les éléments de leur civilisation. Les mémoires d'Ondegardo répondent donc à toutes les recherches de l'historien philosophe.

Ondegardo, en traitant ces sujets divers, fait preuve à la fois de sagacité et d'érudition. Il ne recule jamais devant la discussion quelle qu'en soit la difficulté, et, tout en donnant ses conclusions d'un air de modestie, il est évident qu'il a la conscience d'avoir puisé ses informations aux sources les plus authentiques. Il rejette le fabuleux avec dédain; décide sur les probabilités des faits qu'il rapporte, et quand l'évidence fait défaut, il l'expose avec candeur. Loin de déployer l'enthousiasme naïf du missionnaire bien intentionné, mais crédule, il procède avec la froideur et la circonspection d'un légiste, habitué au conflit des témoignages et à l'incertitude de la transmission orale. Cette manière prudente de procéder et le caractère modéré de ses jugements, font d'Ondegardo une autorité bien plus considérable, que la plupart de ses compatriotes qui ont traité des antiquités indiennes.

Il circule dans ses écrits comme un sentiment d'humanité qui se trahit surtout par sa sympathie pour les malheureux indigènes, et il se montre parfaitement juste sans extravagance envers leur ancienne civilisation, tout en dénonçant intrépidement, comme Sarmiento, les excès de ses compatriotes et en confessant la tache qu'ils ont imprimée à l'honneur de la nation. Mais en même temps que son blâme fournit le motif le plus solide à la condamnation des conquérants, puisqu'il sort de la bouche d'un Espagnol, il prouve aussi, que l'Espagne, dans ce siècle de violence, pouvait produire des hommes sages et honnêtes qui refusaient de faire cause commune avec les misé-

rables sans frein qui les entouraient. En effet ces mêmes mémoires prouvent assez les efforts incessants du gouvernement colonial à partir de l'honnête vice-roi Mendoza pour accorder protection aux malheureux indigènes et leur assurer les bienfaits d'une législation humaine. Mais les conquérants endurcis, et les colons dont l'or seul touchait le cœur, opposaient une barrière formidable aux améliorations.

Les écrits d'Ondegardo se distinguent honorablement par l'absence de cette superstitution qui est le caractère honteux de l'époque; superstition qui se manifeste dans la facilité à croire indifféremment au merveilleux, soit païen soit chrétien; car dans celui là la crédulité apercevait aussi facilement l'intervention directe de Satan, que dans celui-ci la main du Tout-Puissant. C'est cette facile croyance à une intervention spirituelle, bienfaisante ou malfaisante, qui forme l'un des traits principaux des écrits du XVIe siècle. Rien ne pouvait être plus opposé au véritable esprit des recherches philosophiques, ou plus inconciliable avec la critique rationnelle. Loin de trahir cette faiblesse, Ondegardo écrit avec l'esprit positif des affaires, estimant la valeur des choses par les simples règles du sens commun. Il a toujours en vue le principal objet de ses raisonnements, sans se laisser détourner, comme les chroniqueurs bavards de cette époque, par mille divagations épisodiques qui troublent le lecteur et ne le conduisent à rien.

Les mémoires d'Ondegardo traitent non seulement des antiquités de la nation, mais de sa condition actuelle et des meilleurs moyens de remédier aux maux de toutes sortes auxquels elle était exposée sous la rude domination de ses conquérants. Ses avis sont pleins de sagesse, et d'une politique compatissante qui voudrait concilier les intérêts du gouvernement avec la prospérité et le bonheur de ses plus humbles vassaux. Ainsi pendant que ses contemporains s'éclairaient de ses avis sur la situation présente des affaires, l'historien moderne ne lui est pas moins redevable pour ses renseignements sur le passé. Son manuscrit fut librement consulté par Herrera, et le lecteur en lisant les pages du savant historien des Indes, jouit sans le savoir du béné-

fice des recherches d'Ondegardo. Ses précieuses *Relaciones* ont eu ainsi leur utilité pour les générations futures, bien qu'elles n'aient jamais eu les honneurs de l'impression. La copie que je possède, comme celle du manuscrit de Sarmiento, que je dois à l'habile bibliographe M. Rich, faisait partie de la magnifique collection de lord Kingsborough, nom que doit honorer à jamais l'érudit, en raison de ses efforts infatigables pour éclairer les antiqnités de l'Amérique.

On doit remarqner que les manuscrits d'Ondegardo ne portent pas sa signature. Mais ils renferment des allusions à plusieurs actes de la vie de l'auteur, qui en mettent hors de doute l'authenticité. Dans les archives de Simancas se trouve un dnplicata du premier mémoire, *Relacion primera*; mais comme celui de l'Escurial sans nom d'auteur. Munoz l'attribue à la plume de Gabriel de Rojas, cavalier distingué du temps de la conquête. Cela est évidemment une erreur; car l'auteur du manuscrit s'identifie lui-même avec Ondegardo, en déclarant dans sa réponse à la cinquième question, qu'il découvrit les momies des Incas à Cuzco; ce qu'Acosta et Garcilasso attribuent expressément au licencié Polo de Ondegardo, lorsqu'il était corrégidor de cette ville. Si plus tard les savants de Madrid comprennent les *Relaciones* dans leurs publications de manuscrits précieux, ils devront prendre garde de ne pas se laisser induire en erreur à cet égard par l'autorité de Munoz, dont la critique est rarement en défaut.

LIVRE II.

DÉCOUVERTE DU PÉROU.

CHAPITRE PREMIER.

SCIENCE ANCIENNE ET MODERNE. — ART DE LA NAVIGATION. — DÉCOUVERTES MARITIMES. — AUDACE DES ESPAGNOLS. — LEURS POSSESSIONS DANS LE NOUVEAU MONDE. — BRUITS SUR LE PÉROU.

Quelle que soit la différence des opinions sur le mérite comparatif des anciens et des modernes dans les arts, la poésie, l'éloquence et tout ce qui dépend de l'imagination, il n'est pas douteux que dans la science, les modernes n'aient de beaucoup l'avantage. Il n'en pouvait être autrement. Les premiers âges du monde comme la première période de la vie, avaient la fraîchenr du matin ; tout ce que rencontraient les yeux brillait de l'éclat de la nouveauté ; les sens, non émoussés par l'habitude, étaient plus vivement frappés de la beauté, et l'esprit, sous l'influence d'un goût sain et naturel, n'était pas perverti par la théorie philosophique ; la simplicité se liait nécessairement avec la beauté, et le goût épicurien, blasé par un plaisir trop répété, n'avait pas encore cherché des stimulants dans le fantastique et le capricieux. Les royaumes de la fantaisie étaient tous inexplorés et ses fleurs

les plus brillantes n'avaient pas été cueillies ni ses beautés flétries par la main grossière de ceux qui affectent de les cultiver. L'aile du génie n'était pas enchaînée à la terre par les règles froides et conventionnelles de la critique, il pouvait prendre un vol sans limites sur la vaste étendue de la création.

Mais il en était autrement de la science. Point de génie qui puisse suffire à la création des faits, à grand'peine peut-il en opérer la découverte. Ils devaient être recueillis par une industrie pénible, rassemblés par une observation et une expérimentation attentives. Le génie pouvait à la vérité arranger et combiner ces faits sous des formes nouvelles, et tirer de leurs combinaisons des inductions nouvelles et importantes; et dans cette marche, il pouvait presque rivaliser d'originalité avec les créations du poète et de l'artiste. Mais si les progrès de la science sont nécessairement lents, ils sont sûrs : il n'y a pas de mouvement rétrograde dans son domaine. Les arts peuvent décliner, la muse devenir muette, une léthargie morale peut étouffer les facultés d'une nation, la nation elle-même peut passer et ne laisser que le souvenir de son existence, mais les acquisitions de la science qu'elle a amassées dureront toujours. Lorsque les autres nations paraîtront sur la scène, et que s'élèveront de nouvelles formes de civilisation, les monuments de l'art et de l'imagination, productions de l'antiquité, seront un obstacle dans le chemin du progrès. Ils ne peuvent servir de base à des constructions nouvelles, ils occupent la place que les nouveaux aspirants à l'immortalité voudraient remplir. L'œuvre entière doit être recommencée, et d'autres formes de la beauté, d'un mérite plus ou moins élevé, mais différentes du passé, doivent s'élever pour prendre place auprès d'elles; dans chaque science, la

pierre une fois posée demeure comme le base d'une pierre nouvelle. La génération qui arrive prend l'ouvrage où la précédente le laissa. Il n'y a pas de mouvement rétrograde. La nation peut reculer, mais la science continue d'avancer. Chaque pas en avant rend la voie plus facile à ceux qui arrivent après; chaque pas rapproche du ciel le patient investigateur de la vérité et déploie devant lui, à mesure qu'il s'élève, un plus vaste horizon, et des vues nouvelles et plus magnifiques de l'univers.

La géographie rencontra sa part des obstacles qui arrêtaient toutes les autres branches de la science dans les premiers âges du monde. La connaissance de la terre ne pouvait résulter que d'un commerce étendu; et le commerce est fondé sur les besoins artificiels d'une curiosité éclairée, difficilement compatible avec la condition primitive de la société. Dans l'enfance des nations, les différentes tribus, occupées de leurs querelles domestiques, trouvaient peu d'occasion de s'étendre au delà de la chaîne de montagnes ou du large fleuve qui formaient la limite naturelle de leurs domaines. On dit, il est vrai, que les Phéniciens ont passé les colonnes d'Hercule et se sont lancés sur le grand Océan occidental. Mais les aventures de ces anciens voyageurs appartiennent aux légendes mythiques de l'antiquité, et remontent bien au delà des documents authentiques.

Les Grecs, vifs et aventureux, habiles dans les arts mécaniques, avaient plusieurs des qualités qui font le succès des navigateurs, et parcouraient librement et sans crainte l'enceinte de leur petite mer Méditerranée. Mais les conquêtes d'Alexandre firent plus pour étendre les limites de la science géographique, et ouvrirent des communications avec les contrées éloiguées de l'Orient. Toutefois, la marche du con-

quérant est lente en comparaison des mouvements du voyageur. Les Romains étaient encore moins entreprenants que les Grecs et avaient moins l'esprit du commerce. Les progrès de la science géographique s'accrurent avec les lentes acquisitions de l'empire. Mais leur système était centralisateur par sa tendance, et au lieu de prendre une direction extérieure et de chercher des découvertes au dehors, toutes les parties du vaste empire se tournaient vers la capitale comme vers une tête commune et un point central d'attraction. Le conquérant romain poursuivait sa route par terre et non par mer. La mer est la grande route qui unit les nations, le véritable élément de l'explorateur. Les Romains n'étaient pas un peuple maritime. Dans les derniers temps de leur empire, on pouvait à peine dire que la science géographique comprit l'Europe, et non pas même sa partie septentrionale, avec une partie de l'Asie et de l'Afrique; tandis qu'ils n'avaient d'autre notion d'un monde au delà des mers occidentales que celle qu'on pouvait recueillir de l'heureuse prédiction du poète [1].

Vint ensuite le moyen âge, l'âge ténébreux comme on l'appelle, bien que dans ces ténèbres aient mûri les germes des connaissances qui, aux temps accomplis, devaient se développer sous des formes de civilisation nouvelles et plus

[1] La prédiction bien connue de Sénèque dans sa *Médée* est peut-être la plus remarquable prophétie fortuite dont on ait le souvenir. Car ce n'est pas une simple extension des limites des parties connues du globe qui est annoncée avec tant de confiance, mais l'existence d'un *Nouveau Monde* au delà des mers qui doit se révéler dans les siècles à venir.

« Quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Typhisque Novos
Detegat Orbes. »

Ce fut une rencontre heureuse du philosophe plutôt que du poète.

glorieuses. L'organisation de la société devint plus favorable à la science géographique. Au lieu d'un empire démesuré et léthargique, écrasant toutes choses de son poids colossal, l'Europe fut brisée en différentes sociétés indépendantes, dont plusieurs, adoptant des formes de gouvernement libérales, sentirent toutes les impulsions naturelles aux hommes libres; et les petites républiques de la Méditerranée et de la Baltique enfantèrent des essaims de marins adonnés à un commerce profitable qui unit les différentes contrées répandues le long des grandes mers européennes.

Mais les perfectionnements de la navigation, la mesure plus exacte du temps, et par dessus tout la découverte de la polarité de l'aimant, avancèrent beaucoup la science de la géographie. Au lieu de longer timidement la côte, ou de limiter ses expéditions aux bassins étroits des mers intérieures, le voyageur put alors déployer hardiment ses voiles sur l'Océan, sûr de posséder un moyen de diriger infailliblement son navire à travers la solitude sans limites. La conscience de ce pouvoir fit concevoir la pensée de voyager dans une nouvelle direction; et le marin commença à chercher avec ardeur un autre chemin pour arriver aux îles indiennes des Épices, que celui suivi par les caravanes à travers les déserts de l'Asie. Les nations sur lesquelles l'esprit d'entreprise descendit naturellement dans cette crise, furent l'Espagne et le Portugal, placées qu'elles étaient aux avant-postes du continent européen, et dominant le grand théâtre des futures découvertes.

Les deux pays sentirent la responsabilité de leur nouvelle position. La couronne de Portugal, au quinzième siècle, fit des efforts constants pour découvrir un passage au sud de l'Afrique, en vue de pénétrer dans l'Océan indien; cepen-

dant, la navigation était si timide, que chaque nouveau promontoire devenait une barrière formidable, et ce ne fut qu'à la fin du siècle que l'aventureux Diaz doubla le cap des Tempêtes, nom qu'il lui donna, et que Jean II, par un présage plus heureux, remplaça par celui de cap de Bonne-Espérance. Mais avant que Vasco de Gama se fut servi de cette découverte pour déployer ses voiles dans les mers de l'Inde, l'Espagne commença sa glorieuse carrière et lança Colomb sur les mers de l'Occident.

Le but du grand navigateur était encore la découverte d'une route aux Indes, mais par l'ouest et non par l'est. Il ne s'attendait point à trouver un continent sur sa route ; et après des voyages répétés, il resta dans sa première erreur, mourant, on le sait, convaincu d'avoir atteint le rivage oriental de l'Asie. Ce fut le même but qui dirigea les entreprises maritimes de ceux qui suivirent les traces de l'amiral ; et la découverte d'un détroit qui conduisît à l'Océan indien fut le refrain de tous les ordres du gouvernement, et l'objet de plusieurs expéditions sur différents points du nouveau continent qui semblait comme un léviathan s'étendre d'un pôle à l'autre. La recherche du passage aux Indes est la vraie clef des mouvements maritimes du quinzième siècle et de la première moitié du seizième. Ce fut l'idée principale qui caractérisa les entreprises de l'époque.

Il n'est pas facile de se figurer aujourd'hui l'impulsion donnée à l'Europe par la découverte de l'Amérique. Ce n'était pas l'acquisition graduelle de quelque territoire limitrophe, une province ou un royaume que l'on avait gagné, mais un Nouveau Monde qui s'ouvrait alors pour les Européens. Les races d'animaux, les richesses minérales, la forme des végétaux, et les aspects variés de la nature, l'homme

aux différentes phases de la civilisation, remplissaient les esprits d'un ordre d'idées entièrement nouveau, qui changeait le cours habituel de la pensée et éveillait des conjectures indéfinies. L'ardeur d'explorer les secrets merveilleux du nouvel hémisphère devint si active que les principales villes de l'Espagne furent en quelque sorte dépeuplées; les émigrants s'empressèrent les uns après les autres de chercher fortune au delà de l'Océan [1]. Un monde de romans était ouvert; car quel que pût être le bonheur de l'aventurier, ses récits, à son retour, étaient empreints d'un coloris romanesque qui stimulait encore plus les vives imaginations de ses compatriotes, et qui nourrissait les sentiments chimériques d'un siècle de chevalerie. Ils écoutaient d'une oreille attentive les histoires d'amazones, qui semblaient réaliser les légendes classiques de l'antiquité, celles des géants patagons, les peintures merveilleuses d'un *El Dorado*, où le sable étincelait de pierreries, et où les filets retiraient des rivières des cailloux d'or aussi gros que des œufs d'oiseaux.

Cependant ce qui prouve que les aventuriers n'étaient pas des imposteurs, mais des dupes abusées trop facilement par leur crédule imagination, c'est l'extravagance de leurs entreprises : par exemple, les expéditions à la recherche de la fontaine magique de santé, du temple d'or de Doboyba, des tombeaux d'or de Zenu, car l'or flottait toujours devant leurs yeux, et le nom de *Castilla del Oro*, castille d'or, la région

[1] L'ambassadeur vénitien, Andrea Navagiero, qui voyageait en Espagne en 1525, vers l'époque où commence notre récit, remarque cette fièvre générale d'émigration. Séville en particulier, le grand port d'embarquement, était tellement délaissé de ses habitants, « que la ville était, dit-il, presque abandonnée aux femmes. » *Viaggio fatto in Spagna* (Vinegia, 1563), fol. 15.

la plus insalubre et la plus pauvre de l'Isthme, présentait une brillante perspective à l'infortuné colon, qui trop souvent au lieu d'or n'y trouvait qu'un tombeau.

Dans ce royaume d'enchantements tous les accessoires servaient à conserver l'illusion. Les simples indigènes, avec leurs corps sans défense et leurs armes grossières, n'étaient pas capables de résister au guerrier européen couvert de sa cotte de mailles. L'inégalité était aussi grande qu'il fût possible de la trouver dans n'importe quelle légende de chevalerie, où la lance du bon chevalier renversait des centaines d'hommes en les touchant. Les périls que rencontrait le chercheur de pays nouveaux, les souffrances qu'il avait à supporter ne le cédaient guère à ce qui attendait le chevalier errant. La faim, la soif, la fatigue, les exhalaisons mortelles des marais avec leurs essaims d'insectes venimeux, les neiges glacées de la montagne et le soleil brûlant des tropiques, tel était le lot de tout cavalier qui venait chercher fortune au Nouveau Monde. C'était là le réel du roman. La vie de l'aventurier espagnol était un chapitre de plus, et non pas le moins remarquable, dans les chroniques de la chevalerie errante.

Le caractère du guerrier prenait quelque chose de la couleur exagérée répandue sur ses exploits. Fier et vain, le cœur enflé du pressentiment superbe de sa destinée et d'une confiance invincible dans ses propres ressources, aucun danger ne pouvait l'ébranler, aucune fatigue le rebuter. Et même plus le danger était grand, plus le charme était puissant; car son âme jouissait de sa propre exaltation et l'entreprise sans péril n'avait pas cet aiguillon romanesque qui était nécessaire pour mettre en action toutes ses facultés. Toutefois, dans ses motifs d'action, de basses influences se mêlaient étrangement aux plus élevées, le temporel au spirituel. L'or

était le stimulant et la récompense, et pour l'obtenir sa nature inflexible hésitait rarement sur les moyens. Son courage était souillé par la cruauté, cruauté qui venait également, quelque étrange que cela paraisse, de son avarice et de sa religion, de la religion comprise au point de vue de ce siècle, la religion du croisé. C'était le manteau commode d'une foule de crimes et qui les dérobait même à ses propres yeux. Le Castillan, trop orgueilleux pour être hypocrite, commettait plus de cruautés au nom de la religion que n'en exerça jamais l'idolâtre païen ou le fanatique musulman. Brûler les infidèles était un sacrifice agréable à Dieu, et la conversion des survivants expiait amplement les crimes les plus graves. Il est triste et mortifiant de voir que l'esprit d'intolérance le plus implacable, l'esprit de l'inquisiteur à l'intérieur, et au dehors celui du croisé, soit sorti d'une religion qui prêchait la paix sur la terre et la bienveillance envers l'homme !

Quel contraste présentaient ces enfants de l'Europe méridionale avec les races anglo-saxonnes qui se répandaient le long de la partie septentrionale du Nouveau Monde. Le principe d'action de celles-ci n'était pas l'avarice ni le prétexte plus spécieux du prosélytisme; mais l'indépendance, l'indépendance religieuse et politique. Pour se l'assurer, elles se contentaient de gagner une subsistance simple par une vie de frugalité et de travail. Elles ne demandaient au sol que la récompense raisonnable de leurs peines. Point de rêves dorés qui jetassent une auréole trompeuse autour de leur route, et qui leur fit traverser une mer de sang pour renverser une dynastie inoffensive. Elles se contentaient du progrès lent mais solide de leur état social. Elles enduraient patiemment les privations du désert, arrosant de leurs larmes et de

la sueur de leur front l'arbre de la liberté, jusqu'à ce qu'il eût poussé dans le sol de profondes racines, et qu'il élevât ses branches vers les cieux; tandis que les sociétés du continent voisin, éclatant avec la splendeur soudaine d'une végétation tropicale, montrèrent même à leur plus beau moment les symptômes certains de la décadence.

Il semblerait que la Providence ait spécialement ordonné que la découverte des deux grandes divisions de l'hémisphère américain échût aux deux races les plus propres à les conquérir et à les coloniser. Ainsi la partie septentrionale fut assignée à la race anglo-saxonne, dont les habitudes régulières et industrieuses trouvèrent un vaste champ de développement sous un ciel plus froid, et sur un sol plus âpre; pendant que le midi avec ses riches productions tropicales et ses trésors de richesses minérales, présentait l'appât le plus séduisant à l'esprit d'entreprise des Espagnols. Combien le résultat aurait pu être différent, si la barque de Colomb eût pris une direction plus septentrionale, comme il y songea un moment, et avait débarqué sa bande d'aventuriers sur les rivages de ce qui est à présent l'Amérique protestante.

Sous l'impulsion de cet esprit d'entreprise qui animait les états maritimes de l'Europe au XVIe siècle, toute l'étendue du vaste continent, depuis le Labrador jusqu'à la Terre de Feu, fut explorée en moins de trente années à dater du moment de la découverte; et en 1521, le portugais Magellan, naviguant sous le pavillon espagnol, résolut le problème du détroit, et trouva la route occidentale des îles indiennes des Épices si longtemps cherchée, au grand étonnement des Portugais qui arrivant du côté opposé, rencontraient leurs rivaux face à face aux antipodes. Mais tandis que toute la côte orientale du continent américain avait été explorée, et

le centre colonisé, — même après le brillant exploit de la conquête du Mexique, — le voile qui couvrait les rivages dorés de l'Océan Pacifique n'était pas encore levé.

Des murmures incertains de la renommée étaient arrivés de temps en temps aux Espagnols, touchant les contrées lointaines de l'ouest, produisant abondamment le métal objet de leurs désirs; mais la première notion distincte du Pérou leur parvint vers 1511, lorsque Vasco Nunez de Balboa, qui avait découvert la mer du Sud, s'occupait à peser de l'or qu'il avait reçu des indigènes. Un jeune chef barbare, qui était présent, frappa les balances de son poing et dispersant le brillant métal dans tout l'appartement, s'écria : « Si c'est là ce que vous estimez tant, que vous quittez vos demeures, et que vous risquez même votre vie pour l'obtenir, je puis vous parler d'un pays où l'on boit et l'on mange dans des vases d'or et où l'or a aussi peu de valeur que le fer chez vous. » Ce fut peu de temps après cet avis surprenant que Balboa mit à fin la formidable aventure d'escalader le rempart des montagnes de l'isthme qui sépare les deux grands océans; lorsque armé de l'épée et du bouclier il se jeta dans l'Océan Pacifique et s'écria dans un langage vraiment chevaleresque, « qu'il réclamait cette mer inconnue avec tout ce qu'elle contenait au nom du roi de Castille, et qu'il soutiendrait son droit contre tous, chrétiens ou infidèles qui oseraient le contredire [1]. » Tout le vaste continent et les îles favorisées du soleil que baignent les eaux de la mer du Sud! Le hardi chevalier comprenait peu toute la portée de cette orgueilleuse parole.

[1] Herrera, *Hist. general*, dec. I, lib. X, cap. II. — Quintana, *Vidas de Espanoles celebres* (Madrid, 1830), tom. II, p. 44.

Sur ces entrefaites il reçut des informations plus explicites sur l'empire péruvien, entendit des récits qui en attestaient la civilisation, et on lui montra des dessins du Lama, qui parut aux yeux des Européens une espèce du chameau des Arabes. Mais quoiqu'il dirigeât sa caravelle vers ce pays de l'or et que même il poussât ses découvertes à vingt lieues environ au sud du golfe de Saint-Michel, l'aventure ne lui était pas réservée. L'illustre explorateur était destiné à devenir victime de cette jalousie misérable avec laquelle un petit esprit considère les actions de qui lui est supérieur.

Le domaine colonial des Espagnols était divisé en un grand nombre de petits gouvernements, qui étaient quelquefois donnés à des favoris de cour, bien que les devoirs de cette position étant alors d'une nature difficile, ils fussent plus fréquemment réservés à des hommes entreprenants et de quelque talent. Colomb, en vertu de son contrat originaire avec la couronne, avait autorité sur les territoires qu'il avait découverts, comprenant quelques unes des principales iles, et quelques points du continent. Cette autorité différait de celle des autres fonctionnaires, en ce qu'elle était héréditaire; privilége qui fut trouvé à la fin trop considérable pour un sujet et changé en conséquence contre un titre joint à une pension. Ces gouvernements coloniaux se multiplièrent à mesure que l'empire s'étendit, et vers 1524, époque où commence proprement notre récit, ils étaient répandus sur les îles, l'isthme de Darien, la vaste contrée appelée Terre Ferme, et les conquêtes récentes du Mexique. Quelques uns de ces gouvernements n'avaient pas une grande étendue. D'autres, comme celui du Mexique, avaient les dimensions d'un royaume; et la plupart avait un champ indéfini de découvertes qu'on leur assignait dans leur voisi-

nage immédiat, de sorte que chacun des petits potentats pouvait agrandir sa domination territoriale, et enrichir ses compagnons et lui-même. Cet arrangement politique servait très bien les intérêts de la couronne, et présentait un aiguillon perpétuel à l'esprit d'entreprise. Vivant ainsi sur leurs petits domaines à une grande distance de la mère-patrie, ces chefs militaires avaient une sorte de vice royauté et l'exerçaient trop souvent de la manière la plus oppressive et la plus tyrannique : oppressive envers les indigènes, et tyrannique envers leurs propres compagnons. C'était une conséquence naturelle; lorsque des hommes, dans une situation originairement basse, et que l'éducation n'avait pas préparés aux charges, étaient appelés tout à coup à la possession d'une autorité passagère, mais naturellement irresponsable. Ce ne fut qu'après quelques tristes expériences de ces résultats que l'on prit des mesures pour tenir en échec ces petits tyrans au moyen de tribunaux réguliers, ou audiences royales, comme on les appelait, qui, composés d'hommes respectés et instruits, pouvaient interposer le bras de la loi, ou du moins la voix de la remontrance, en faveur du colon et de l'indigène.

Parmi les gouverneurs des colonies qui devaient leur situation à leur rang en Europe, se trouvait don Pedro Arius de Avila, ou Pedrarias comme on l'appelait habituellement. Il avait épousé une fille de dona Beatriz de Bobadilla, la célèbre marquise de Moya, très connue comme amie d'Isabelle la Catholique. C'était un homme de quelque expérience militaire, et d'une grande énergie de caractère, mais il était, comme on le vit, d'un naturel méchant; et les basses qualités, qui auraient passé inaperçues dans l'obscurité de la vie privée, furent rendues visibles, et peut-être créées jusqu'à

un certain point par son élévation soudaine au pouvoir; ainsi les rayons du soleil qui opèrent d'une manière bienfaisante sur un sol généreux, et excitent sa fécondité, ne tirent d'un marais insalubre que des exhalaisons impures et pestilentielles. Cet homme se trouvait sur le territoire de *Castilla del Oro*, endroit choisi par Nunez de Balboa comme le théâtre de ces découvertes. Le succès attira sur ce dernier la jalousie de son supérieur, car c'était un crime aux yeux de Pedrarias de trop bien mériter. L'histoire tragique de ce cavalier appartient à une époque un peu plus éloignée que celle dont nous sommes occupés. Elle a été retracée par une main plus habile que la mienne, et bien que courte, elle forme un des passages les plus brillants des annales des conquérants américains [1].

Mais quoique Pedrarias voulût abréger la glorieuse carrière de son rival, il n'était pas insensible aux conséquences importantes de ses découvertes. Il vit en même temps, que le Darien était mal placé pour suivre des expéditions sur le Pacifique, et conformément à l'inspiration première de Balboa, en 1519 il fit transférer sa capitale naissante des rivages de l'Atlantique, à l'ancienne position de Panama, à quelque distance à l'est de la ville actuelle de ce nom [2]. Ce lieu si

[1] Les aventures mémorables de Vasco Nunez de Balboa ont été rapportées par Quintana (*Espanoles celebres*, tom. II) et par Irving dans ses *Compagnons de Colomb*. Il est rare que la vie d'un individu ait formé le sujet de deux mémoires si élégants, produits à peu près en même temps et dans des langues différentes, sans aucune communication entre les auteurs.

[2] La cour donna des instructions positives à Pedrarias pour former un établissement dans le golfe de Saint-Michel, conformément à l'avis donné par Balboa, que c'était le lieu le plus favorable aux découvertes et au commerce dans la mer du Sud. « El asiento, que se oviere de hacer en el golfo de S. Miguel en el mar del sur debe ser en el puerto que mejor se

insalubre, tombeau de tant d'infortunés colons, était favorablement situé pour le grand objet des entreprises maritimes; et le port, par sa position centrale, présentait le meilleur point de départ pour les expéditions, soit au nord, soit au sud, le long de la vaste étendue des côtes inexplorées qui bordaient la mer du Sud. Cependant, dans cette position nouvelle et plus favorable, plusieurs années se passèrent avant que le cours des découvertes se tourna vers le Pérou. Elles se dirigeaient exclusivement vers le nord ou vers l'ouest, pour obéir aux ordres du gouvernement, qui avait toujours à cœur la découverte d'un détroit qui devait, à ce qu'on supposait, couper cet isthme sur un point quelconque. On équipa armement sur armement pour cet objet chimérique; et Pedrarias vit sa domination s'étendre chaque année, sans retirer d'avantage considérable de ses acquisitions. Veragua, Costa Rica, Nicaragua, furent occupés successivement, et ses braves cavaliers se firent jour à travers la forêt, la montagne et les tribus belliqueuses de sauvages jusqu'à Honduras, où ils se rencontrèrent avec les compagnons de Cortès, vainqueurs du Mexique, qui étaient descendus du grand plateau septentrional dans les régions de l'Amérique centrale, et complétaient ainsi la découverte de cette terre sauvage et mystérieuse.

Ce fut seulement en 1522 qu'une expédition régulière fut

hallare y mas convenible para la contratacion de aquel golfo porque segun lo que Vasco Nunez escribe, seria muy necesario que allí haya algunos navíos, así para descubrir las cosas del golfo; y de la comarca dél, como para la contratacion de rescates do las otras cosas necesarias al buen proveimiento de aquello; é para que estos navíos aprovechen es menester que se hagan allá. » Capítulo de Carta escrita por el Rey Catolico á Pedrarias Dávila, ap. Navarrete, Colleccion de los Viages y Descubrimientos (Madrid, 1829), tom. III, nº 3.

envoyée au sud de Panama, sous la conduite de Pascual de Andagoya, cavalier très distingué de la colonie. Mais cet officier pénétra seulement jusqu'à Puerto de Pinas, limites des découvertes de Balboa, et là le mauvais état de sa santé le força de se rembarquer et d'abandonner l'entreprise à son début [1].

Cependant les bruits répandus sur la richesse et la civilisation d'une nation puissante au sud arrivaient continuellement aux oreilles des colons, et enflammaient les imaginations; et l'on peut s'étonner qu'ils aient tardé si longtemps à entreprendre une expéditiou. Mais la position exacte et la distance de ce royaume féerique étaient purement un objet de conjectures. La longue étendue des pays intermédiaires était occupée par des races sauvages et guerrières; et le peu d'expérience que les navigateurs espagnols avaieut acquise déjà jusque-là de la côte voisine et de ses habitants, et encore plus les tempêtes, car les tentatives avaient eu lieu dans les saisons les moins propices de l'année, augmentaient les difficultés apparentes de l'entreprise, et faisaient même reculer ces cœurs intrépides.

Tel était l'état des esprits dans la petite société de Panama plusieurs années après sa fondation. Cependant, l'éblouis-

[1] Suivant Montesinos, Andagoya se blessa grièvement en tombant de cheval pendant qu'il faisait parader le fougueux animal aux yeux émerveillés des indigènes. (*Annales del Peru*, MS., ano 1524.) Mais l'Adelantado, dans une relation de ses découvertes rédigée par lui-même, ne dit rien de cet accident; il attribue sa maladie à ce qu'il était tombé à l'eau, aventure dans laquelle il faillit se noyer, de sorte qu'il fut quelques années à s'en remettre; manière d'expliquer son retour prématuré probablement plus flatteuse pour sa vanité que celle qui est habituellement reçue. Ce document important, comme sorti de la plume d'un des premiers explorateurs, est conservé dans les archives indiennes de Séville et a été publié par Navarrete, *Coleccion*, tom. III, nº 7.

sante conquête du Mexique donna une nouvelle impulsion à l'ardeur des découvertes, et, en 1524, il se trouva dans la colonie trois hommes, chez qui l'esprit d'aventure triompha de toutes les considérations de difficulté et de danger, qui arrêtaient la poursuite de l'entreprise. L'un d'eux fut choisi comme étant capable par son caractère de la conduire heureusement à fin. Cet homme était François Pizarre; et comme il joua dans la conquête du Pérou le même rôle que Cortès dans celle du Mexique, il sera nécessaire de donner un aperçu succinct de son histoire antérieure.

CHAPITRE II.

FRANÇOIS PIZARRE. — HISTOIRE DE SA JEUNESSE. — PREMIÈRE EXPÉDITION DANS LE SUD. — DÉTRESSE DES VOYAGEURS. — RENCONTRES PÉRILLEUSES. — RETOUR A PANAMA. — EXPÉDITION D'ALMAGRO.

(1524-1525)

François Pizarre était né à Truxillo, ville de l'Estramadure, en Espagne. L'époque de sa naissance est incertaine, mais elle ne fut pas éloignée probablement de 1471 [1]. Il était

[1] Le petit nombre d'auteurs qui essaient de fixer la date de la naissance de Pizarre le font d'une manière vague et contradictoire qui ne nous inspire pas beaucoup de confiance. Herrera, il est vrai, dit positivement qu'il avait soixante-trois ans au moment de sa mort en 1541. (*Hist. general*, dec. VI, lib. X, cap. VI.) Cela ne reporterait la date de sa naissance qu'en 1478. Mais Garcilasso de la Vega affirme qu'il avait plus de cinquante ans en 1525. (*Com. Real.*, parte II, lib. I, cap. I.) Ce qui la placerait avant 1475. Pizarro y Orellana, que l'on peut supposer, en sa qualité de parent du conquérant, avoir eu de meilleurs moyens d'informations, dit qu'il avait cinquante-quatre ans à la même date de 1525. (*Varones ilustres del Nuevo Mundo* (Madrid, 1639), p. 128.) Mais à l'époque de sa mort il dit qu'il avait à peu près quatre-vingts ans ! (P. 185.) Si l'on prend cela comme une exagération destinée à l'effet dans le passage

bâtard et il n'est pas surprenant que ses parents n'aient pas pris la peine de perpétuer la date de sa naissance. Peu de gens se soucient de constater leurs fautes. Son père, Gonzalo Pizarro, était colonel d'infanterie, et servit avec quelque distinction dans les campagnes d'Italie sous le grand capitaine, et ensuite dans les guerres de Navarre. Sa mère, appelée Françoise Gonzales, était une personne d'humble condition de la ville de Truxillo [1].

On dit peu de chose des premières années de Pizarre, et ce peu ne mérite pas toujours confiance. Selon quelques uns, il fut abandonné par ses parents, et laissé comme enfant trouvé à la porte d'une des principales églises de la ville. On dit même qu'il aurait péri s'il n'avait pas été allaité par une truie [2]. C'est une nourrice moins noble que celle que l'on attribue à Romulus. Les premières années des hommes qui ont illustré leurs noms par leurs exploits, comme l'histoire primitive des nations, présentent un champ fertile à l'imagination.

Il semble certain que le jeune Pizarre reçut peu les soins de ses parents, et qu'on le laissa croître au gré de la nature. On ne lui apprit ni à lire ni à écrire, et sa principale occupation était de garder les pourceaux. Mais cette vie noncha-

où elle est employée, et si l'on admet l'exactitude de la première assertion, l'époque de sa naissance sera conforme à celle que je donne dans le texte. Ceci lui donne un âge un peu avancé pour entreprendre la conquête d'un empire. Mais Colomb, lorsqu'il entra dans la carrière, était encore plus âgé.

[1] Xerez, *Conquista del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 179. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. I. — Pizarro y Orellana, *Varones ilustres*, p. 128.

[2] « Nacio en Truxillo, i echaronlo à la puerta de la Iglesia, mamò una puerca ciertos dias, no se hallando quien le quisiese dàr leche. » — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXLIV.

lante ne convint plus à l'esprit remuant de Pizarre, devenu grand, lorsqu'il entendit les récits du Nouveau Monde, si répandus et si séduisants pour une jeune imagination. Il partagea l'enthousiasme populaire, et profita d'un moment favorable pour abandonner son ignoble occupation et s'enfuir à Séville, où s'embarquaient les aventuriers espagnols pour chercher fortune dans l'ouest. Peu d'entre eux auraient pu tourner le dos à leur pays natal avec moins de regret que Pizarre [1].

Nous ne savons pas en quelle année on doit placer ce changement important dans sa destinée. Nous entendons parler de lui pour la première fois au Nouveau Monde dans l'île d'Hispaniola, en 1510, où il prit part à l'expédition d'Uraba dans la Terre Ferme, sous Alonzo de Ojeda, cavalier dont le caractère et les exploits n'ont de semblables que dans les pages de Cervantès. Fernand Cortès dont la mère était une Pizarre, et parente, dit-on, du père de François, était alors à Saint-Domingue, et se préparait à accompagner l'expédition d'Ojeda; mais il en fut empêché par une infirmité temporaire. S'il était parti, la chute de l'empire Aztèque aurait pu être différée de quelque temps encore, et le sceptre de Montézuma aurait pu être paisiblement transmis à sa postérité. Pizarre partagea le sort désastreux de la colonie d'Ojeda, et par sa discrétion il obtint tellement la confiance de son chef, qu'il resta chargé de l'établissement quand celui-ci retourna aux îles pour chercher des

[1] Suivant le commandeur Pizarro y Orellana, François Pizarre servit avec son père dans les guerres d'Italie n'étant qu'adolescent, et ensuite, sous Colomb et d'autres illustres explorateurs, dans le Nouveau Monde, et l'auteur attribue modestement leurs succès à la valeur de son parent comme cause principale. *Varones ilustres*, p. 187.

secours. Le lieutenant garda résolument ce poste périlleux pendant près de deux mois jusqu'à ce que la mort eût assez éclairci la colonie pour permettre à ses restes misérables de s'embarquer sur le seul petit vaisseau qui leur restât [1].

Plus tard nous le trouvons associé à Balboa, qui avait découvert le Pacifique, et travaillant avec lui à fonder l'établissement de Darien. Il eut la gloire d'accompagner ce vaillant cavalier dans son terrible voyage à travers les montagnes, et d'être conséquemment l'un des premiers Européens, dont les yeux purent jouir de la vue longtemps promise de la mer du Sud.

Après la mort prématurée de son chef, Pizarre s'attacha à la fortune de Pedrarias, et fut employé par ce gouverneur dans plusieurs expéditions militaires qui, si d'ailleurs elles ne lui servirent à rien, le préparèrent convenablement aux périls et aux privations qui attendaient le futur conquérant du Pérou.

En 1515, il fut choisi avec un autre cavalier nommé Morales, pour traverser l'Isthme et trafiquer avec les indigènes sur les côtes du Pacifique. Et là, pendant qu'il rassemblait dans les îles environnantes son butin d'or et de perles, lorsque ses yeux suivaient la ligne de la côte jusqu'à ce qu'elle se perdit dans l'éloignement, son imagination peut s'être alors enflammée à l'idée de tenter un jour la conquête des mystérieuses régions d'au delà les monts. Lorsque le siége du gouvernement fut porté à Panama, de l'autre côté de l'Isthme, Pizarre accompagna Pedrarias et son nom

[1] Pizarro y Orellana, *Varones ilustres*, p. 121-128. — Herrera, *Hist. général*, dec. I, lib. VII, cap. XIV. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1510.

devint célèbre parmi les cavaliers qui reculèrent la limite des conquêtes du nord aux dépens des tribus martiales de Veragua. Mais toutes ces expéditions, quelque gloire qu'elles aient pu lui rapporter ne produisaient que très peu d'or; et à l'âge de cinquante ans, le capitaine Pizarre ne se trouvait en possession que d'une certaine étendue de terrains insalubres dans le voisinage de la capitale, et d'un *repartimientos* d'indigènes que l'on jugeait proportionné à ses services militaires [1]. Le Nouveau Monde était une loterie, où les gros lots étaient si rares que les chances étaient en grande partie contre le joueur; cependant il consentait à exposer comme enjeu, sa santé, sa fortune, et, trop souvent, sa bonne renommée.

Telle était la position de Pizarre, lorsqu'en 1522, Andagoya revint de son expédition inachevée au sud de Panama, rapportant avec lui des renseignements plus abondants que ceux qu'on possédait jusque-là sur l'opulence et la grandeur des contrées situées dans cette direction [2]. Ce fut aussi à ce moment que les brillants exploits de Cortès vinrent frapper les âmes, et donnèrent une nouvelle impulsion à l'esprit d'aventure. Les expéditions du sud devinrent un sujet ordinaire de spéculation chez les colons de Panama. Mais le pays de

[1] « Teniendo su casa, i Hacienda, i Repartimiento de Indios como uno de los Principales de la Tierra; porque siempre lo fue. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 79.

[2] Andagoya dit qu'il obtint, lorsqu'il était à Birù, des relations très détaillées sur l'empire des Incas de certains marchands ambulants qui fréquentaient ce pays. « En esta provincia supe y hube relacion, ansí de los señores como de mercaderes é intérpretes que ellos tenian, de toda la costa de todo lo que despues se ha visto hasta el Cuzco, particularmente de cada provincia la manera y gente della, porque estos alcanzaban por via de mercaduria mucha tierra. » Navarrete, *Coleccion*, tom. III, nº 7.

l'or, étant situé derrière l'épais rideau des Cordillères, était encore enveloppé d'obscurité. On ne pouvait se faire aucune idée de sa véritable distance, les fatigues et les difficultés qu'avaient rencontrées le peu de navigateurs qui avaient pénétré dans cette direction donnaient à cette entreprise un caractère sombre qui détournait les plus hardis de s'y embarquer. Il n'est pas prouvé que Pizarre ait montré une ardeur extraordinaire en cette occasion, et ses propres moyens ne pouvaient autoriser aucune espérance de succès sans une puissante assistance de la part d'autrui. Il la trouva dans deux individus de la colonie, qui prirent une part trop importante aux événements subséquents, pour que nous ne les fassions pas connaître en détail.

L'un d'eux, Diego de Almagro, était un soldat de fortune nn peu plus âgé que Pizarre à ce qu'il semble; bien que l'on sache pen de chose de son origine et qu'on ignore même où il naquit. On suppose que, faute d'une source meilleure, son nom fut tiré de celui de la ville d'Almagro dans la Nouvelle Castille; car ainsi que Pizarre, il était enfant trouvé [1]. L'on sait peu de chose sur lui jusqu'à l'époque où commence notre histoire; car il était de ceux que la fermentation d'une époque de troubles jette d'abord à la surface, moins heureux peut-être que s'ils étaient restés dans leur obscurité

[1] « Decia el que hera de *Almagro*, » dit Pedro Pizarro qui le connaissait bien. *Relacion del Descubrimiento y Conquista de los Reynos de Peru*, MS. Voyez aussi Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. I.—Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXLI. — Pizarro y Orellana, *Varones ilustres*, p. 211.

Le dernier auteur admet que la famille d'Almagro est inconnue; mai il ajoute que le caractère de ses premiers exploits dénote une origino illustre. — Cela serait une faible preuve pour les autorités en fait do blason.

première. Dans sa carrière militaire, Almagro avait acquis la réputation d'un vaillant soldat. Il était d'un caractère franc et libéral, assez emporté et ingouvernable dans ses passions, mais comme les hommes d'un tempérament sanguin, le premier mouvement passé, il n'était pas difficile à apaiser. Il avait, en un mot, les qualités et les défauts d'une naturehonnête qui n'a pas été perfectionnée par l'éducation première ou l'empire de soi-même.

L'autre membre de l'association était Fernand de Luque, ecclésiastique espagnol, qui exerçait les fonctions de vicaire à Panama, et avait autrefois rempli la charge de maître d'école dans la cathédrale de Darien. Il semble avoir été un homme d'une grande prudence et connaissant le monde; il avait acquis une grande influence dans la petite communauté à laquelle il appartenait, par ses qualités respectables, aussi bien que par le contrôle des fonds, ce qui rendait sa coopération essentielle au succès de l'entreprise actuelle.

Il fut réglé entre les trois associés, que les deux cavaliers contribueraient pour une petite part à soutenir les dépenses de l'expédition, mais que la plus grande partie des fonds serait fournie par Luque. Pizarre dut prendre le commandement de l'expédition, et Almagro se chargea du soin de fournir les vivres et d'équiper les vaisseaux. Les associés obtinrent sans difficulté le consentement du gouverneur à leur entreprise. Après le retour d'Andagoya, il avait projeté une autre expédition, mais l'officier qui devait en être chargé mourut. On ne voit pas pourquoi il ne suivit pas sa première intention, et ne confia pas l'affaire à un capitaine expérimenté comme Pizarre. Il n'était sans doute pas fâché que d'autres se chargeassent du fardeau, pourvu qu'une

bonne part des profits entrât dans ses coffres. Il ne négligea pas ce point dans les stipulations [1].

Ainsi soutenu par les fonds de Luque et fort du consentement du gouverneur, Almagro hâta les préparatifs du voyage. On acheta deux petits vaisseaux, dont Balboa avait construit le plus grand, pour son propre compte, en vue de la même expédition. Depuis sa mort il était resté désarmé dans le port de Panama. On le répara aussi bien que le permettaient les circonstances, et on le mit en état de prendre la mer, tandis que les munitions et les provisions étaient portées à bord avec une ardeur qui, comme le prouva l'événement, témoignait plus du zèle d'Almagro que de sa prévoyance.

Il fut plus difficile de se procurer le nombre d'hommes nécessaire; car un sentiment général de défiance entourait les entreprises faites dans cette direction et il n'était pas facile à surmonter. Mais il y avait dans la colonie beaucoup d'oisifs incommodes qui étaient venus pour améliorer leur fortune, et qui s'empressaient de saisir toutes les occasions, quelque désespérées qu'elles fussent. Almagro forma de ces

[1] « Asi que estos tres companeros ya dichos acordaron de yr á conquistar esta provincia ya dicha. Puea consultandolo con Pedro Arias de Avila que á la sazon hera governador en tierra firme. Vino en ello haziendo compania con los dichos companeros con condicion que Pedro Arias no havia de contribuir entonces con ningun dinero ni otra cosa sino de lo que se hallase en la tierra de lo que á el le cupiese por virtud de la compania de alli se pagasen los gastos que á el le cupiesen. Los tres companeros vinieron en ello por aver esta licencia porque de otra manera no la alcanzaran. » (Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.)

Andagoya affirme cependant que le gouverneur était intéressé pour une part égale avec les autres associés de l'expédition, chacun contribuant pour un quart. (Navarrete, *Coleccion*, tom. III, n° 7.) Mais quel que fut dans l'origine l'intérêt de Pedrarias, il importait peu, car il y renonça avant que l'expédition eût produit aucun bénéfice.

éléments un corps d'un peu plus de cent hommes[1]; tout étant prêt, Pizarre prit le commandement, et levant l'ancre, il partit du petit port de Panama vers le milieu de novembre 1524. Almagro devait le suivre dans un second vaisseau plus petit, aussitôt qu'il pourrait être équipé[2].

L'époque de l'année était la moins favorable que l'on eût pu choisir pour le voyage; car c'était la saison des pluies, alors que la navigation vers le sud, entravée par les vents contraires, est rendue doublement dangereuse par les tempêtes qui balayent la côte. Mais les aventuriers ne comprirent pas cela. Après avoir touché à l'île des Perles, rendez-vous ordinaire des navigateurs, à quelques lieues de Panama, Pizarre fit route à travers le golfe de Saint-Michel, et gouverna presque directement au sud vers le Puerto de Pinas, promontoire de la province de Biruquete, qui marquait la limite du voyage d'Andagoya. Avant son départ Pizarre avait obtenu de cet officier tous les renseignements qu'il en put tirer sur le pays et sur la route qu'il devait suivre. Mais l'expérience d'Andagoya était trop limitée pour être d'un grand secours.

Doublant le Puerto de Pinas, le petit vaisseau entra dans la rivière Birù, quelques personnes pensent qu'une fausse application de ce nom donna naissance à celui de l'empire

[1] Herrera, l'historien le plus populaire de ces événements, porte seulement à quatre-vingts le nombre des compagnons de Pizarre. Mais tous les autres auteurs que j'ai consultés en comptent plus de cent. Le père Naharro, contemporain et résidant à Lima, dit même cent vingt-neuf. *Relacion sumaria de la entrada de los Espanoles en el Peru*, MS.

[2] On trouve le désaccord ordinaire entre les auteurs touchant la date de l'expédition. La plupart la fixe à 1525. Je me suis conformé à Xerez, secrétaire de Pizarre, dont le récit fut publié dix ans après le voyage, et qui ne pouvait guère avoir oublié la date d'un événement si mémorable

des Incas [1]. Après avoir remonté cette rivière à une couple de lieues, Pizarre jeta l'ancre, et débarquant toutes ses forces à l'exception des matelots, il s'avança à leur tête pour explorer la contrée. Le pays s'étendait en un vaste marécage, où les grandes pluies avaient formé des masses d'eau stagnantes et le sol fangeux cédait sous les pas du voyageur. Ce triste marais était bordé de bois, et ils pénétrèrent difficilement à travers les épaisses broussailles entrelacées ; sortis de ces bois, ils arrivèrent dans un pays montagneux d'une nature si âpre, et si rocailleux que leurs pieds furent entamés jusqu'à l'os, et que le soldat fatigué, embarrassé de sa pesante cotte de mailles ou de son épais pourpoint de coton, avait grand peine à tirer un pied après l'autre. La chaleur était par moment accablante ; succombant de fatigue et exténués par le manque de nourriture, ils tombaient à terre d'épuisement. Tel fut le sinistre commencement de l'expédition du Pérou.

Pizarre ne perdit cependant pas courage. Il s'efforça de relever l'esprit de ses compagnons, et les supplia de ne pas se laisser décourager par des difficultés qu'une âme ferme était assurée de surmonter, leur remettant sous les yeux la magnifique récompense réservée à ceux qui persévéraient. Cependant il était évident que l'on ne pouvait rien gagner à rester plus longtemps dans ce pays désolé. Retournant

dans un si court espace de temps. (Voyez sa *Conquista del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 179.)

L'année semble fixée par la *Capitulacion* de Pizarre avec la couronne, que je n'ai examinée qu'après avoir écrit ce qui précède. Ce document, daté de juillet 1529, parle de la première expédition comme ayant eu lieu environ cinq ans auparavant. (Voyez *Appendice*, n° 7.)

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. I. — Herrera, *Hist. général*, dec. III, lib. VI, cap. XIII.

donc à leur vaisseau, ils descendirent la rivière, et continuèrent leur navigation vers le sud sur le grand Océan.

Après avoir suivi la côte pendant quelques lieues, Pizarre jeta l'ancre près d'un endroit d'une apparence peu engageante, où il embarqua un supplément de bois et d'eau. Ensuite s'avançant davantage vers la haute mer, il continua de se diriger vers le sud. Mais il fut contrarié dans sa route par une succession de tempêtes affreuses accompagnées d'éclats de tonnerre effrayants, et de torrents de pluie, tels qu'on n'en voit que dans les ouragans redoutables des tropiques. La mer battait le navire avec furie et roulant des vagues hautes comme des montagnes, menaçait à chaque instant d'engloutir la faible embarcation, qui s'ouvrait par tous ses joints. Pendant dix jours, les malheureux voyageurs furent ballottés par les éléments, et ce ne fut que par des efforts incessants, les efforts du désespoir, qu'ils empêchèrent le vaisseau de sombrer. Pour ajouter à leurs calamités, leurs provisions commençaient à manquer, et ils étaient à court d'eau, dont on ne leur avait donné qu'un petit nombre de barils; car Almagro avait pensé qu'ils renouvelleraient de temps en temps leurs faibles provisions sur la côte. La viande était entièrement consommée, et ils étaient réduits à la misérable ration de deux épis de blé indien par jour pour chaque homme.

Ainsi en proie à la faim et aux éléments, les voyageurs en détresse furent trop heureux de revenir sur leurs pas et de regagner le port où ils s'étaient récemment approvisionnés de bois et d'eau. Cependant rien ne pouvait être moins engageant que l'aspect de la contrée. Le sol avait la même apparence humide et marécageuse, qui distinguait le lieu du premier débarquement; tandis que d'épaisses forêts, d'une

profondeur impénétrable aux regards, s'étendaient sur la côte à une distance interminable. Ce fut en vain que les Espagnols fatigués essayèrent de traverser les labyrinthes de ces fourrés inextricables, où les plantes grimpantes et les vignes en fleurs qui croissent exubérantes dans une atmosphère chaude et humide, s'étaient enlacées autour des troncs énormes des arbres de la forêt, et formaient un réseau qu'on ne pouvait s'ouvrir que la hache à la main. En même temps, la pluie diminuait rarement, et le sol jonché de feuilles et saturé d'humidité semblait se dérober sous leurs pas.

Rien ne pouvait être plus triste et plus décourageant que l'aspect de ces forêts funèbres, où les exhalaisons d'un sol surchargé empoisonnaient l'air, et semblaient n'admettre d'autres êtres vivants que des myriades d'insectes dont les ailes émaillées brillaient çà et là, comme des étincelles de feu, dans toutes les clairières des bois. La création brute elle-même semblait avoir fui instinctivement ce lieu fatal, et ni quadrupèdes ni oiseaux d'aucune espèce ne furent aperçus par les voyageurs. Le silence régnait sans interruption au sein de ces affreuses solitudes; du moins, l'unique son que l'on pouvait entendre était le bruit de la pluie sur les feuilles et le pas des aventuriers égarés [1].

Complétement découragés par l'aspect du pays, les Espagnols commencèrent à comprendre qu'ils n'avaient rien gagné en passant de la mer sur la côte, et ils éprouvèrent la crainte la plus sérieuse de mourir de faim, dans une contrée

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 180. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1515. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. I. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. I, cap. VII. — Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. VI, cap. XIII.

qui n'offrait rien que les baies malsaines qu'ils pouvaient cueillir çà et là dans les bois. Ils se plaignirent hautement de leur sort, accusant leur chef d'être l'auteur de leurs maux et de les tromper par la promesse d'une terre enchantée qui semblait fuir à mesure qu'ils avançaient. Il était inutile, disaient-ils, de lutter contre le sort, et il valait mieux courir la chance de regagner le port de Panama assez à temps pour sauver leur vie, que de rester dans un lieu où ils devaient mourir de faim.

Mais Pizarre était résolu à faire face à des maux bien pires encore, plutôt que de manquer à ses engagements, de retourner à Panama et de devenir l'objet de la risée comme un rêveur présomptueux qui avait persuadé aux autres de s'engager dans une aventure qu'il n'avait pas eu lui-même le courage de mener à fin. Le présent était son unique chance. Le retour eût été sa ruine. Il employa tous les arguments que pouvaient suggérer l'orgueil et l'avarice mortifiés, pour détourner ses compagnons de leur projet; il leur représenta que c'était là les obstacles qui se trouvent nécessairement sur la route de l'explorateur, il leur rappela les brillants succès de leurs compatriotes sur d'autres points et les informations réitérées qu'ils avaient reçues eux-mêmes, sur les riches contrées qui bordent cette côte, il ne leur fallait que du courage et de la constance pour en devenir les maîtres. Cependant, comme leurs besoins actuels étaient pressants il résolut de renvoyer le vaisseau à l'île des Perles afin d'en rapporter des provisions, qui missent ses compagnons en état de continuer leur route avec une confiance nouvelle. La distance n'était pas grande, et dans peu de jours ils seraient tous délivrés de leur périlleuse position. L'officier détaché pour ce service se nommait Montenegro;

prenant avec lui près de la moitié de la troupe, après avoir reçu les instructions de Pizarre, il leva l'ancre immédiatement, et fit route pour l'île des Perles.

Après le départ de son vaisseau, le chef espagnol fit une tentative pour explorer le pays, et voir s'il ne pourrait pas trouver quelqu'établissement indien, où il pût se procurer des rafraîchissements pour ses compagnons. Mais ses efforts furent inutiles, et l'on ne voyait aucune trace d'habitation humaine; toutefois dans ces forêts épaisses et impénétrables des régions équatoriales, la distance de quelques verges pouvait suffire pour dérober la vue d'une ville. Les seuls moyens de subsistance des malheureux aventuriers étaient les coquillages qu'ils ramassaient parfois sur le rivage, ou les boutons amers du palmier, les baies et les herbes insipides qui croissaient dans les bois à l'état sauvage. Quelques unes étaieut si vénéneuses que ceux qui en mangeaient enflaient et étaient tourmenté de douleurs déchirantes. D'autres préférant la famine à ce régime misérable dépérissaient de faiblesse et mouraient positivement de faim. Cependant l'intrépide chef s'efforçait de conserver sa gaité et de soutenir le courage de ses gens. Il partageait généreusement ses faibles provisions avec eux, il était infatigable dans ses efforts pour leur procurer quelque nourriture, il servait les malades, et il faisait construire pour les loger des barraques qui pouvaient du moins les abriter contre les pluies torrentielles de la saison. Par cette sympathie active pour les souffrances de ses compagnons, il obtint sur lenr nature grossière un ascendant, que n'aurait pu lui assurer du moins dans l'extrémité présente, l'emploi de l'autorité.

Les jours, les semaines se passaient, et on n'avait aucune

nouvelle du vaisseau qui devait apporter du secours aux malheureux aventuriers. En vain leurs yeux se fixaient sur l'horizon lointain de la mer pour apercevoir quelque signe précurseur du retour de leurs amis. Pas une tache ne pouvait se voir dans l'azur lointain, où le canot du sauvage n'osait s'aventurer, où l'homme blanc n'avait pas encore déployé sa voile. Ceux qui d'abord s'étaient soutenus bravement, se livraient au désespoir, se sentant abandonnés par leurs compagnons sur ces rivages désolés. Ils succombaient sous ce triste sentiment qui « rend le cœur malade. » Plus de vingt hommes de la petite troupe étaient déjà morts, et les survivants semblaient devoir bientôt les suivre [1].

Dans cette crise, on dit à Pizarre qu'une lumière avait été vue à travers une ouverture éloignée dans les bois. Il accueillit la nouvelle avec avidité, comme indiquant l'existence de quelque établissement dans le voisinage; et se mettant lui-même à la tête d'une petite troupe il alla en reconnaissance dans la direction indiquée. Il ne fut pas désappointé, et, après s'être dégagé d'un épais fourré de broussailles et de feuillage, il parvint à un espace découvert, où se trouvait un petit village indien. Les timides habitants à l'apparition soudaine des étrangers quittèrent leurs huttes avec effroi, et les Espagnols affamés s'y précitant s'emparèrent avidement de tout ce qu'elles renfermaient. C'était différentes espèces de comestibles, et surtout du maïs et des noix de cacao. La provision, quoique petite, arrivait trop à propos pour ne pas les transporter de joie.

[1] Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. VI, cap. XIII. — *Relacion del primer. Descub.* MS. — Xerez, *Conq. del Peru*, ubi supra.

Les indigènes étonnés ne firent aucune tentative de résistance. Mais, n'étant personnellement en butte à aucune violence, ils se rassurèrent, s'approchèrent des hommes blancs, et leur demandèrent, « pourquoi ils ne restaient pas chez eux et ne cultivaient pas leurs terres, au lieu de rôder pour dépouiller des gens qui ne leur avaient fait aucun mal [1]. » Quelle que pût être leur opinion quant à la question de droit, les Espagnols, sans doute, sentaient alors qu'il eût été plus sage d'agir ainsi. Mais les sauvages portaient sur eux des ornements d'or d'un certain volume bien que d'un travail grossier. Cela fournissait la meilleure réponse à leurs questions. C'était l'appât de l'or qui engageait l'aventurier espagnol à quitter les douceurs du logis, pour les épreuves du désert. Pizarre reçut des Indiens la confirmation de ce qu'il avait si souvent entendu dire d'une riche contrée située plus au sud; et ils lui dirent qu'à la distance de dix journées de marche, au delà des montagnes, habitait un puissant monarque dont le royaume avait été envahi par un autre encore plus puissant, le fils du soleil [2]. Ils peuvent

[1] « Porque decian á los Castellanos, què por que no sembraban, i cogian, sin andar tomando los bastimentos agenos, pasando tantos trabajos? » Herrera, *Hist. général*, loc. cit.

[2] « Dioles noticia el viejo por medio del lengua, como diez solos de alli habia un Rey muy poder oso yendo por espesas montanas, y qne otro mas poderoso bijo del sol habia venido de milagro á quitarle el Reino sobre que tenian mui sangrientas batallas. » (Montesinos, *Annales*, MS., ano 1525.)

La conquête de Quito par Huayna Capac eut lieu plus de trente ans avant cette époque de notre histoire. Mais les détails, l'époque où le théâtre de cette révolution n'étaient probablement connus que très vaguement des peuples grossiers voisins de Panama, et l'allusion qu'ils y faisaient dans un dialecte inconnu était aussi peu intelligible pour les voyageurs espagnols qui durent recevoir leurs informations bien plus par signes que par des paroles.

avoir voulu parler de l'invasion de Quito par le vaillant Inca Huayna Capac, invasion qui eut lieu quelques années avant l'expédition de Pizarre.

Enfin, après plus de six semaines, les Espagnols virent avec délice le retour de la barque qui avait emmené leurs camarades, et Montenegro entra dans le port avec d'amples provisions pour ses compatriotes affamés. Il fut saisi d'horreur à leur aspect, en voyant leurs regards sauvages et égarés et leurs corps tellement exténués par la faim et la maladie, que leurs anciens compagnons eurent peine à les reconnaître. Montenegro expliqua son retard par des vents contraires continuels et le mauvais temps; et lui aussi avait un récit lamentable à faire de la détresse à laquelle lui et son équipage avaient été réduits par la faim, dans leur passage à l'île des Perles. Ce sont des incidents minutieux comme ceux qui nous ont occupés, qui font comprendre les extrêmes souffrances auxquelles l'aventurier espagnol était soumis en poursuivant la grande œuvre de la découverte.

Ranimés par une nourriture substantielle, à laquelle ils avaient été si longtemps étrangers, les cavaliers espagnols, avec la légèreté propre aux hommes qui mènent une vie hasardeuse et vagabonde, oublièrent leurs maux passés dans leur ardeur à poursuivre leur entreprise. Remontant donc sur son vaisseau, Pizarre dit adieu au théâtre de tant de souffrances, qu'il flétrit du nom mérité de *Puerto de la Hambre*, port de la Famine, et il ouvrit de nouveau ses voiles à une brise favorable qui le porta en avant vers le sud.

S'il s'était avancé hardiment sur l'Océan, au lieu de côtoyer le rivage inhospitalier où il avait jusqu'ici trouvé si

peu d'avantages, il aurait pu s'épargner la répétition d'aventures fatigantes et inutiles, et il eût atteint par un chemin plus court le lieu de sa destination. Mais le marin espagnol cherchait sa route le long de ces côtes inconnues, débarquant à chaque promontoire favorable, comme s'il craignait que quelque région féconde ou quelque mine précieuse ne lui échappassent, s'il laissait quelque lacune dans la série de ses explorations. On doit cependant se rappeler que bien que la véritable destination de Pizarre soit claire pour nous, qui sommes familiarisés avec la topographie de ces contrées, il errait dans les ténèbres, tâtant pour ainsi dire la route pouce par pouce, sans cartes pour se guider, sans connaissance des mers et des gisements de la côte, et même sans autre idée de l'objet qu'il poursuivait, sinon celle d'un pays produisant de l'or en abondance, situé quelque part au sud! C'était la poursuite d'un *El Dorado;* sur des renseignements à peine plus circonstanciés et plus authentiques que ceux qui ont été la base de tant d'entreprises chimériques dans cette terre des merveilles. Le succès seul, le meilleur argument pour la multitude, sauva les expéditions de Pizarre de la même imputation d'extravagance.

Continuant sa course au sud sous le vent de la côte, Pizarre se trouva bientôt à la hauteur d'un pays découvert, ou du moins, moins encombré de bois, s'élevant graduellement à mesure qu'il s'éloignait de la côte. Il débarqua avec une petite troupe, et s'avançant à peu de distance dans l'intérieur, il arriva dans un hameau indien. Il était abandonné par les habitants, qui s'étaient retirés dans les montagnes à l'approche des envahisseurs; et les Espagnols, entrant dans les habitations désertes, y trouvèrent une provision considérable de maïs et autres subsis-

tances, et des ornements grossiers en or d'une valeur considérable. La nourriture n'était pas plus nécessaire à leurs corps, que ne l'était de temps en temps la vue de l'or, pour stimuler leur soif d'aventure. Ils y virent cependant un spectacle qui les glaça d'horreur. Ce fut la chair humaine qu'ils trouvèrent rôtissant devant le feu, comme les barbares l'avaient laissée, en préparant leur immonde repas. Les Espagnols comprenant qu'ils étaient tombés dans une tribu de Caraïbes, la seule race connue pour être cannibale dans cette partie du Nouveau Monde, se retirèrent précipitamment vers leur vaisseau [1]. Une triste habitude ne les avait pas endurcis à ce spectacle comme les conquérants du Mexique.

Le temps qui, jusque là, avait été favorable, devint alors orageux, il y eut des grains accompagnés de tonnerre et d'éclairs incessants, et la pluie, comme il est ordinaire dans ces tempêtes des tropiques, tombait non pas en gouttes, mais en nappes d'eau continues. Les Espagnols aimèrent mieux, néanmoins, s'aventurer sur la mer en furie que de rester sur le théâtre d'abominations si brutales. Mais la tempête s'apaisa graduellement, et le petit vaisseau continua sa route le long de la côte jusqu'à ce qu'étant arrivé à la hauteur d'une pointe de terre, appelée par Pizarre Punta Quemada, il ordonna de jeter l'ancre. Le rivage était bordé d'un large cordon de mangliers dont les longues racines s'enlaçant ensemble, formaient une sorte de treillis sous-marin, qui rendait l'approche difficile. Plusieurs avenues s'ouvrant à tra-

[1] « I en las ollas de la comida, que estaban al fuego, entre la carne, que sacaban, havia piés i manos de hombres, de donde conocieron, que aquellos Indios eran Caribes. » Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. VIII, cap. XI.

vers cette végétation enchevêtrée, Pizarre en conclut que le pays devait être habité, et il débarqua avec la plus grande partie de ses forces pour explorer l'intérieur.

Il ne s'était pas avancé au delà d'une lieue que sa conjecture se vérifia par la découverte d'une ville indienne, plus grande que celles qu'il avait vues jusque là. Elle était située sur le front d'une éminence et bien défendue par des palissades. Les habitants avaient fui comme à l'ordinaire ; mais en laissant dans leurs demeures une quantité de provisions, et quelques bagatelles en or, que les Espagnols s'approprièrent sans difficulté. La faible embarcation de Pizarre avaient été endommagée par les coups de vents violents qu'elle venait d'essuyer, tellement qu'il n'était pas sûr de continuer le voyage sans la réparer plus à fond qu'il n'était possible de le faire sur cette côte désolée. Il se décida donc à la renvoyer avec un petit nombre d'hommes pour être radoubée à Panama, et à établir en attendant ses quartiers dans cette position qui était facile à défendre. Mais il envoya d'abord une petite troupe, sous le commandement de Montenegro, pour reconnaître le pays, et ouvrir s'il était possible, des communications avec les indigènes.

Ceux-ci étaient une race guerrière. Ils avaient quitté leurs habitations, afin de mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfants. Mais ils surveillaient les mouvements des envahisseurs, et quand ils virent leurs forces divisées, ils résolurent de tomber sur chaque corps séparément avant qu'ils pussent communiquer ensemble. Aussitôt donc, que Montenegro eut pénétré dans les défilés des hauteurs que la Cordillère projette comme des éperons le long de cette partie de la côte, les guerriers indiens sortant de leur embuscade lui envoyèrent une grêle de flèches et d'autres projectiles qui obscurcis-

saient l'air, tandis qu'ils faisaient retentir la forêt de leur cri de guerre aigu. Les Espagnols, étonnés à l'apparition des sauvages, avec leurs corps nus peints de couleurs voyantes, et brandissant leurs armes qui brillaient à travers les arbres et les broussailles qui obstruaient le défilé, furent surpris et un moment mis en désordre. Trois d'entre eux furent tués et plusieurs blessés. Cependant se ralliant promptement, ils répondirent à la décharge des assaillants avec leurs arbalètes, car il ne semble pas que les troupes de Pizarre fussent armées de mousquets dans cette expédition, puis chargeant bravement l'ennemi, l'épée à la main, ils réussirent à le repousser dans les parties inaccessibles des montagnes. Mais cela ne fit qu'engager les sauvages à leurs opérations d'un autre côté, et à se jeter sur Pizarre avant qu'il pût être secouru par son lieutenant.

Profitant de la connaissance qu'ils avaient des chemins, ils atteignirent les quartiers du commandant longtemps avant Montenegro qui avait commencé une contremarche dans la même direction. Les sauvages sortant des bois, saluèrent la garnison espagnole d'une pluie de dards et de flèches, dont quelques-unes pénétrèrent dans les joints des armures et des cottes de mailles piquées des cavaliers. Mais Pizarre était un soldat trop aguerri pour ne pas être sur ses gardes. Rassemblant ses hommes autour de lui, il résolut de ne pas attendre patiemment l'attaque dans ses retranchements, mais de faire une sortie et de rencontrer l'ennemi sur son terrain. Les barbares qui s'étaient avancés près des retranchements, reculèrent lorsque les Espagnols s'élancèrent, leur vaillant capitaine à leur tête. Mais retournant bientôt à la charge avec une bravoure admirable, ils choisirent Pizarre, qu'à son maintien hardi et à son air

d'autorité ils reconnurent facilement comme chef de leurs ennemis, et lui lançant une grêle de traits, ils le blessèrent en sept endroits, malgré son armure[1].

Repoussé par la fureur de l'assaut dirigé contre sa personne, le commandant espagnol battait en retraite sur la pente de la hauteur se défendant encore comme il pouvait, avec son épée et son bouclier, lorsque le pied lui glissa et il tomba. L'ennemi poussa un farouche hurlement de victoire, et quelques-uns des plus hardis s'avancèrent pour l'achever. Mais Pizarre se releva en un instant, et abattant de son bras robuste deux des plus avancés, il tint les autres en respect jusqu'à ce que ses soldats pussent le secourir. Les barbares, étonnés par sa valeur, commençaient à hésiter, lorsque Montenegro arrivant par bonheur en ce moment et tombant sur leurs derrières, acheva de les mettre en désordre; et abandonnant le champ de bataille, ils se retirèrent le mieux qu'ils purent dans les montagnes. Le champ de bataille était couvert de leurs morts; mais la victoire fut chèrement payée, par la perte de deux autres Espagnols, et beaucoup de blessés.

On tint alors un conseil de guerre. La position avait perdu son charme aux yeux des Espagnols, qui venaient de rencontrer la première résistance qu'ils eussent éprouvée dans leur expédition. Il était nécessaire de mettre les blessés dans quelque lieu sûr, où l'on pût les soigner. Néanmoins il n'était pas prudent d'aller plus loin, à cause des avaries de leur vaisseau. Enfin il fut décidé qu'on retournerait à Panama et qu'on rendrait compte des opérations au

[1] Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 180. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. I. — Balboa, *Hist. du Pérou*, chap. XV.

gouverneur, et, bien que les magnifiques espérances des aventuriers ne se fussent pas réalisées, Pizarre comptait qu'on avait fait assez pour justifier l'importance de l'entreprise, et obtenir de Pedrarias les moyens de la continuer [1].

Cependant il ne pouvait se faire à l'idée de se présenter devant le gouverneur dans l'état actuel des choses. Il résolut donc de se faire mettre à terre avec la plus grande partie de sa troupe à Chicama, qui est situé sur la terre ferme à peu de distance à l'ouest de Panama. De cet endroit qu'il atteignit sans autre accident, il expédia le vaisseau et son trésorier, Nicolas de Ribera, avec l'or qu'il avait recueilli et des instructions pour présenter au gouverneur une relation détaillée de ses découvertes et le résultat de l'expédition.

Pendant que ces événements se passaient, l'associé de Pizarre, Almagro, s'était activement occupé de l'équipement d'un autre vaisseau dans le port de Panama. Ce ne fut que longtemps après le départ de son ami qu'il fut prêt à le suivre. Il réussit enfin avec le secours de Luque à équiper une petite caravelle, et à embarquer un corps de soixante à soixante-dix aventuriers la plupart tirés de la dernière classe des colons. Il se dirigea sur les traces de son compagnon, avec l'intention de le joindre aussitôt que possible. Au moyen d'entailles pratiquées sur les arbres, suivant une convention qu'ils avaient faite, il put reconnaître les endroits visités par Pizarre, Puerto de Pinas, Puerto de la Hambre, Pueblo Quemada; touchant successivement tous les points de la côte explorés par ses compatriotes, mais en

[1] Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. VIII, cap. XI. — Xerez, ubi supra.

beaucoup moins de temps. Dans ce dernier endroit il fut reçu par les farouches indigènes avec les mêmes démonstrations hostiles que Pizarre, toutefois dans cette rencontre les Indiens ne se hasardèrent pas hors de leurs retranchements. Mais le sang bouillant d'Almagro fut si exaspéré de cette résistance, qu'il donna l'assaut à la place, et y entra l'épée à la main, mettant le feu aux ouvrages extérieurs et aux maisons, et forçant les malheureux habitants à fuir dans les forêts.

Sa victoire lui coûta cher. Une javeline qui le blessa à la tête, produisit une inflammation de l'œil qu'il finit par perdre après de grandes souffrances. Malgré cela, l'intrépide aventurier n'hésita pas à poursuivre son voyage, et après avoir touché à plusieurs points de la côte dont quelques-uns le récompensèrent par une quantité d'or considérable, il atteignit l'embouchure du *Rio de San Juan* vers le quatrième degré de latitude nord. Il fut frappé de la beauté du fleuve et de la culture des rives qui étaient parsemées de chaumières indiennes, dont la construction témoignait quelque habileté, et dénotait aussi une civilisation plus avancée que tout ce qu'il avait vu jusque-là.

Cependant, son esprit était rempli d'inquiétude sur le sort de Pizarre et de ses compagnons. Il n'en avait trouvé aucune trace sur la côte depuis longtemps, et il était évident qu'ils devaient être engloutis dans la mer ou qu'ils étaient retournés à Panama. Cette dernière supposition lui parut très probable, le vaisseau ayant pu passer près de lui inaperçu, pendant la nuit ou par quelqu'un de ces brouillards épais qui enveloppent parfois la côte.

Pénétré de cette croyance, il ne se sentit pas le courage de poursuivre son voyage de découverte, pour lequel, à la

vérité, son unique embarcation avec sa faible troupe était tout à fait insuffisante. Le retour immédiat fut donc résolu. Dans sa route, il toucha à l'île des Perles, et y apprit le résultat de l'expédition de son ami, et le lieu de sa résidence actuelle. Se dirigeant d'abord vers Chicama, les deux cavaliers eurent la satisfaction de s'embrasser et de se raconter leurs exploits, et les périls auxquels ils avaient échappé. Almagro revenait même plus chargé d'or que son associé, et à mesure qu'il s'était avancé il avait recueilli de nouvelles preuves de l'existence d'un grand et riche empire dans le sud. La confiance des deux amis fut très augmentée par leurs découvertes, et ils s'engagèrent sans hésiter l'un envers l'autre, à mourir plutôt que d'abandonner l'entreprise [1].

La meilleure manière d'obtenir les moyens nécessaires pour une entreprise si formidable, et elle leur paraissait alors plus formidable qu'auparavant, fut le sujet d'une discussion longue et sérieuse. Il fut enfin décidé que Pizarre demeurerait à Chicama, malgré l'humidité du climat et une atmosphère remplie d'insectes malfaisants qui rendaient le lieu incommode et malsain ; qu'Almagro se rendrait à Panama, exposerait la situation au gouverneur et s'assurerait, s'il était possible, son bon vouloir pour la poursuite de l'entreprise. Si de ce côté aucun obstacle n'entravait leurs desseins, ils pouvaient espérer, avec l'assistance de Luque, de se procurer les moyens nécessaires, puisque les résultats de la nou-

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 180. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Zarate *Conq. del Peru*, loc. cit. — Balboa, *Hist. du Pérou*, ch. XV. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. VIII, cap. XIII. — Levinus Apollonius, fol. 12. — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CVIII.

velle expédition étaient suffisamment encourageants pour attirer des aventuriers sous leur drapeau, dans une société qui avait pour aiguillon un besoin d'émotion qui donnait du charme au danger même, et qui faisait peu d'état de la vie, en comparaison de l'or.

CHAPITRE III.

CONTRAT CÉLÈBRE. — SECONDE EXPÉDITION. — RUIZ EXPLORE LA COTE. — SOUFFRANCES DE PIZARRE DANS LES FORÊTS. — ARRIVÉE DE NOUVEAUX RENFORTS. — NOUVELLES DÉCOUVERTES ET NOUVEAUX DÉSASTRES. — PIZARRE DANS L'ILE DE GALLO.

(1526-1527)

A son arrivée à Panama, Almagro trouva que les événements avaient pris un tour moins favorable à ses vues qu'il ne l'avait espéré. Le gouverneur Pedrarias, se préparait à conduire en personne une expédition contre un officier rebelle à Nicaragua; et son caractère, naturellement peu aimable, était encore aigri par la défection de son lieutenant, et la nécessité d'une marche longue et périlleuse qu'elle lui imposait. Lors donc qu'Almagro parut devant lui, demandant la permission de faire de nouvelles levées pour continuer son entreprise, le gouverneur le reçut avec un mécontentement visible, écouta froidement l'exposé de ses pertes, prêta une oreille incrédule à ses promesses d'un avenir magnifique, et lui demanda compte brusquement de tant

de vies sacrifiées par l'obstination de Pizarre, qui, si elles avaient été conservées aurait pu lui être fort utile, dans son expédition à Nicaragua. Il refusa positivement de soutenir plus longtemps les projets téméraires des deux aventuriers, et la conquête du Pérou aurait été écrasée dans son germe, sans l'intervention efficace du troisième associé, Ferdinand de Luque.

Cet ecclésiastique pénétrant avait reçu du récit d'Almagro une impression très différente de celle qu'il avait produite sur l'esprit irritable du gouverneur. Les résultats actuels de l'entreprise en or et en argent avaient été jusque là, il est vrai, peu considérables, et formaient un contraste mortifiant avec la grandeur de leurs espérances; mais à un autre point de vue ils étaient de la dernière importance, puisque les renseignements que les aventuriers avaient recueillis sur chacun des points successifs où ils s'étaient avancés, confirmaient fortement les premiers avis, reçus d'Andagoya et d'autres, d'un riche empire indien opulent dans le sud, qui pourrait payer les efforts faits pour le conquérir, aussi bien que le Mexique avait récompensé l'entreprise des Cortès. Entrant donc entièrement dans les sentiments des hommes de guerre ses associés, il usa de tout son crédit sur le gouverneur pour le porter à considérer d'un œil plus favorable la demande d'Almagro; et personne, dans la petite communauté de Panama, n'exerçait une plus grande influence sur les conseils du pouvoir exécutif que le Père Luque, ce qu'il devait non moins à sa discrétion et à sa sagacité reconnue, qu'à sa profession.

Mais tandis que Pedrarias, vaincu par les arguments ou l'importunité du prêtre, donnait à contre cœur son assentiment à la demande, il prit soin de témoigner son déplaisir

à Pizarre qu'il accusait principalement de la perte de ses compagnons, en désignant Almagro pour commander avec lui avec une égale autorité l'expédition projetée. Cette mortification pénétra profondément dans l'âme de Pizarre. Il soupçonna son camarade, on ne sait par quelle raison, d'avoir sollicité cette faveur de Pedrarias. Il s'ensuivit entre eux un refroidissement qui disparut du moins en apparence, Pizarre ayant réfléchi qu'il valait mieux que cette autorité fut conférée à un ami qu'à un étranger, peut-être à un ennemi. Mais les germes d'une méfiance permanente restèrent dans son cœur, et attendirent le moment favorable pour éclater en une fatale discorde [1].

Dans l'origine, Pedrarias avait été intéressé dans l'entreprise, du moins avait-il stipulé une part des bénéfices, quoiqu'il semble n'avoir pas contribué d'un ducat aux dépenses. Cependant il consentit à la fin à abandonner tous droits à une part des profits éventuels. Mais en cela même il montra un esprit mercenaire, plus convenable à un petit marchand qu'à un grand officier de la couronne. Il stipula que les associés lui assureraient la somme de mille *pesos de oro* en retour de sa bienveillance, et ils s'empressèrent d'accéder à sa proposition, plutôt que de s'assujettir à ses prétentions. Pour une si misérable considération, il résigna sa part des riches dépouilles des Incas [2]! Mais le gouverneur

[1] Xerez, *Conq. del. Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 180. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1526. — Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. VIII, cap. XII.

[2] Tel est le récit d'Oviedo, qui assistait à l'entrevue du gouverneur et d'Almagro, lorsque les termes de la compensation furent discutés. Le dialogue, qui est assez amusant et bien conté par le vieux chroniqueur, se trouve traduit dans l'*Appendice*, n° 5. Une autre version de l'affaire est donnée dans la *Relacion*, que je cite souvent, d'un des conquérants péru-

n'était pas doué d'une vue prophétique. Il avait cette espèce d'avarice à vue courte, qui se fait tort à elle-même. Il avait sacrifié le chevaleresque Balboa, au moment où cet officier lui ouvrait la conquête du Pérou, et maintenant, il aurait voulu éteindre l'esprit d'entreprise qui prenait la même direction, dans Pizarre et ses associés.

Peu de temps après, l'année suivante, il fut remplacé dans son gouvernement par don Pedro de los Rios, cavalier de Cordoue. C'était la politique de la couronne de Castille, de ne laisser aucun de ses grands officiers des colonies occuper le même poste assez longtemps pour se rendre formidable par son autorité [1]. Elle avait en outre plusieurs causes particulières de mécontentement contre Pedrarias. Le fonctionnaire envoyé pour lui succéder, était pouvu d'instructions

viens, où il est dit que Pedrarias se retira de l'association volontairement, dégoûté par l'état peu encourageant des affaires. « Vueltos con la dicha gente á Panamá, destrozados y gastados que ya no tenian haciendas para tornar con provisiones y gentes que todo lo habian gastado, el dicho Pedrarias de Avila les dijo, que ye el no queria mas hacer compania con ellos en los gastos de la armada, que si ellos querian volver á su costa, que lo hiciesen; y ansi como gente que habia perdido todo lo que tenia y tanto habia trabajado, acordaron de tornar á proseguir su jornada y dar fin á las vidas y haciendas que les quedaba, o descubrir aquella tierra, y ciertamente ellos tuhieron grande coustancia y animo. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

[1] Cette politique est remarquée par le pénétrant Martyr. « De mutandis namque plerisque gubernatoribus, ne longa nimis imperii assuetudin, insolescant, cogitatur, qui præcipue non fuerint provinciarum domitores, de hisce ducibus namque alia ratio ponderatur. » (*De Orbe Novo*, Parisiise 1587, p. 498.) On ne peut s'empêcher de regretter que le philosophe, qui prenait un si vif intérêt à la découverte successive des différentes parties du Nouveau Monde, soit mort avant que l'empire des Incas fût ouvert aux Européens. Il vécut pour apprendre et pour raconter les merveilles du

« Rich Mexico, the seal of Montezuma :
Not Cuzco in Peru, the richer seat of Atabalipa. »

étendues pour le bien de la colonie, et spécialement des indigènes. On pressait leur conversion comme un objet capital, et on reconnaissait sans équivoque leur liberté personnelle comme vassaux fidèles de la couronne. On ne fait que rendre justice au gouvernement espagnol, en reconnaissant que ses instructions étaient généralement dictées par une politique humaine et prudente, qui était comme régulièrement trompée par la cupidité des colons, et la cruauté capricieuse des conquérants. Le peu d'années que vécut encore Pedrarias, se passèrent en querelles misérables, tantôt personnelles, tantôt relatives à ses fonctions; car il continua d'être employé, quoique dans un poste moins considérable que celui qu'il avait occupé jusque là. Il ne survécut qu'un petit nombre d'années laissant la réputation peu enviable, d'un homme qui joignait un esprit pusillanime à des passions indomptables, qui déploya cependant une certaine énergie de caractère, ou pour parler plus proprement une impétuosité de résolution, qui aurait pu conduire à de bons résultats, si elle avait été mieux dirigée. Malheureusement son défaut de jugement fut tel, que la route qu'il suivait fut rarement utile à son pays ou à lui-même.

Ayant arrangé leurs difficultés avec le gouverneur, et obtenu sa sanction pour leur entreprise les associés, ne perdirent pas de temps pour faire les préparatifs nécessaires. Leur première démarche fut d'exécuter le contrat mémorable qui fut comme la base de leurs arrangements futurs; et, comme on y voit le nom de Pizarre, il paraît probable que ce chef était arrivé à Panama, aussitôt que l'on se fut assuré des dispositions favorables de Pedrarias [1]. L'acte,

[1] En contradiction avec la plupart des autorités, mais non pas avec le

après avoir invoqué d'une manière très solennelle la Sainte Trinité et Notre-Dame, expose, que les parties ayant pleine autorité pour découvrir et soumettre les contrées et les provinces situées au sud du golfe, qui appartiennent à l'empire du Pérou, et Fernand de Luque ayant avancé les fonds pour l'entreprise en lingots d'or de la valeur de vingt mille *pesos*, ils s'engagent à partager également entre eux tout le territoire conquis. Cette stipulation est répétée plusieurs fois, surtout à l'égard de Luque qui est déclaré avoir droit à un tiers de toutes les terres, *repartimientos*, trésors de tous genres, or, argent et pierres fines, — à un tiers même de tous les vassaux, rentes, et émoluments provenant des concessions qui peuvent être faites par la couronne à l'un ou l'autre de ses associés militaires, pour être tenus pour son usage, ou celui de ses héritiers, ayants droit, ou représentants légaux.

Les deux capitaines s'engagent solennellement à se dévouer exclusivement à l'entreprise actuelle jusqu'à ce qu'elle soit achevée ; et dans le cas où ils manqueraient aux conventions, ils s'engagent à rembourser à Luque ses avances, pour lesquelles répondront tous les biens qu'ils possèdent, et cette déclaration doit être valable pour exécuter juridiquement contre eux, de même que si elle émanait de l'arrêt d'une cour de justice.

Les commandants Pizarre et Almagro, firent serment au nom de Dieu et des saints évangélistes de garder religieuse-

judicieux Quintana, j'ai suivi Montesinos, en plaçant l'exécution du contrat au commencement de la seconde expédition et non de la première. Cette chronologie répond à la date même de l'acte, qui d'ailleurs n'est rapporté *in extenso* par aucun des anciens auteurs que j'ai consultés, excepté Montesinos.

ment cette convention, le jurant sur le missel sur lequel ils tracèrent de leur main l'emblème sacré de la croix. Pour donner une plus grande autorité à cette convention, le père Luque administra le sacrement de l'Eucharistie aux parties, partageant l'hostie consacrée en trois, et chacune d'elles en reçut une portion; tandis que les assistants, dit un ancien historien, étaient touchés jusqu'aux larmes au spectacle de la cérémonie solennelle, par laquelle ces hommes se dévouaient volontairement à un sacrifice qui paraissait toucher à la folie [1].

L'acte qui fut daté du 10 mars 1526, fut signé par Luque, et attesté par trois citoyens respectables de Panama, dont l'un signa au nom de Pizarre, et l'autre pour Almagro; ni l'un ni l'autre, suivant les termes de l'acte, ne sachant signer son nom [2].

Tel fut le pacte singulier par lequel trois individus obscurs démembrèrent et partagèrent entre eux un empire, sur l'étendue, le pouvoir, les ressources, la situation, l'existence même duquel, ils n'avaient aucune notion certaine ou précise. La manière positive et assurée dont ils parlent de la grandeur de cet empire, de ses richesses, qui se trouva si bien justifiée par les faits, mais dont en réalité ils avaient pu connaître si peu de chose, fait un contraste frappant avec le scepticisme général et l'indifférence manifestés par presque toutes les autres personnes, de haute et de basse condition, dans la colonie de Panama [3].

[1] Cet acte singulier est donné tout au long par Montesinos (*Annales*, MS., ano 1526). On peut le trouver en l'original, *Appendice*, nº VI.

[2] Sur ce fait souvent contesté, que Pizarre ne savait pas écrire, voyez liv. IV, chap. V, de cette histoire.

[3] L'épithète de *Loco* ou « fou » fut donnée par un jeu de mots au père

Le ton religieux de cet acte n'en est pas le trait le moins remarquable, surtout lorsque nous le comparons avec la politique impitoyable, suivie par les parties contractantes elles-mêmes, dans la conquête du pays. « Au nom du prince de la paix, » dit l'illustre historien de l'Amérique, « ils ratifièrent un contrat qui avait pour but le pillage et l'effusion du sang[1]. » La réflexion semble raisonnable. Toutefois dans la critique des actes, aussi bien que dans celle des écrits, nous devons prendre en considération l'esprit du temps [2]. Il était naturel d'invoquer le ciel, l'objet de l'entreprise étaut en partie religieux. La religion entra jusqu'à un certain point, du moins en théorie, dans les conquêtes espagnoles du Nouveau Monde. Que des motifs plus bas se soient mêlés largement à ceux d'un genre plus élevé et selon des proportions différentes suivant le caractère des individus, on ne saurait le nier. Et ils sont peu nombreux les hommes qui ont formé de longues entreprises, sans qu'il se mêlât à leurs motifs quelque but vulgaire et personnel, de gloire, d'honneurs, ou de profit. Néanmoins la religion donne la clef des croisades américaines, quelque durement qu'elles aient été conduites; c'est ce que prouve l'histoire de leur origine, la sanction qui leur fut donnée ouvertement

Luque à cause de ses efforts courageux en faveur de l'entreprise. *Padre Luque o loco*, dit Oviedo en parlant de lui, comme si ces deux mots étaient synonymes. *Historia de Las Indias Islas e Tierra Firme del Mar Oceano*, MS., parte III, lib. VIII, cap. I.

[1] Robertson, *America*, vol. III, p. 5.

[2] «A perfect judge will read each work of wit
With the same spirit that its author writ,»

dit le grand barde de la Raison. Une critique équitable appliquera la même règle aux actions qu'aux écrits, et dans l'appréciation morale de la conduite tiendra grand compte de l'esprit du siècle qui l'inspira.

par le chef de l'Église; la foule de missionnaires dévoués, qui suivirent la trace des conquérants, pour recueillir la riche moisson des âmes; les instructions réitérées de la couronne dont le grand objet était la conversion des indigènes; les actes superstitieux de soldats aux cœurs de fer; qui, bien que pouvant être attribués au fanatisme, étaient évidemment trop sérieux, pour qu'il soit possible de les accuser d'hypocrisie. Ce fut, à la vérité, la croix de feu, qui parcourut ce malheureux pays, portant avec elle le ravage et l'incendie; mais ce fut encore la croix, le signe du salut de l'homme, le seul signe par lequel les générations à venir devaient être sauvées de la perdition éternelle.

Un fait remarquable qui a échappé jusqu'ici à l'attention des historiens, c'est que Luque n'était pas réellement partie dans ce contrat. Il représentait une autre personne qui mettait entre ses mains les fonds nécessaires à l'entreprise. Cela résulte d'un acte signé par Luque lui-même et certifié devant le même notaire qui prépara le contrat original. L'acte porte que la somme entière de vingt mille *pesos*, avancés pour l'expédition, était fournie par le licencié Gaspar de Espinosa, alors à Panama; que le vicaire n'était que son agent, autorisé par lui; et qu'en conséquence, ledit Espinosa, et nul autre que lui, n'avait droit à un tiers de tous les profits et avantages résultant de la conquête du Pérou. Cet acte, attesté par trois personnes, dont l'une avait servi de témoin au contrat original, était daté du 6 août 1531 [1]. Le

[1] L'acte qui nous révèle ce fait extraordinaire est cité *in extenso* dans un manuscrit intitulé : *Noticia General del Peru, Tierra Firme y Chili*, par Francisco Lopez de Caravantes, officier fiscal dans ces colonies. Le manuscrit, conservé autrefois dans la bibliothèque du grand collége de Cuença à Salamanque, se trouve maintenant à la bibliothèque royale de

licencié Espinosa était un fonctionnaire honorable, qui avait rempli la charge de premier alcade au Darien, et depuis, avait joué un rôle important dans la conquête et l'établissement de la Terre Ferme. Il jouissait de beaucoup de considération par son caractère et sa position personnelle; et il est remarquable que l'on sache si peu de chose sur la manière dont cette convention solennelle, fut exécutée en ce que le concernait. Comme il était arrivé à l'égard de Colomb, il est probable que la grandeur inattendue des résultats empêcha d'observer fidèlement la stipulation primitive, et cependant, par les mêmes raisons, on ne peut guère douter que les vingt mille *pesos* du hardi spéculateur ne lui aient valu de magnifiques avantages. Et le digne vicaire de Panama, comme on le verra dans la suite de l'histoire, reçut aussi sa récompense. Ayant complété ces arrangements préliminaires, les trois associés ne perdirent pas de temps pour préparer le voyage. On acheta deux vaisseaux plus grands et meilleurs à tous égards que ceux de la première expédition. On les approvisionna comme l'indiquait l'expérience sur une plus grande échelle que précédemment, et on annonça hautement « une expédition au Pérou. » Mais les sceptiques habitants de Panama ne s'empressèrent pas de répondre à l'appel. Sur près de deux cents hommes qui s'étaient embarqués au premier voyage, il n'en restait pas plus des trois quarts [1]. Cette affreuse mortalité, la

Madrid. Le passage est extrait par Quintana, *Españoles celebres*, tom. II, Append. n° II, note.

[1] « Con ciento i diez hombres saliò de Panamá i fue donde estaba el Capitan Piçarro con otros cinquenta de los primeros ciento i diez, que con él salieron, i de los setenta, que el Capitan Almagro llevò, quando le fue á buscar, que los ciento i treintaià eran muertos. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 180.

maigreur et l'aspect misérable des survivants, parlaient plus éloquemment que les promesses fanfaronnes et les magnifiques perspectives que présentaient les aventuriers. Cependant il y avait dans la communauté des hommes dont les affaires étaient si désespérées, que tout changement semblait une chance d'améliorer leur position. La plupart de ceux de la première troupe, chose étrange, aimaient mieux mettre à fin l'aventure que d'y renoncer, voyant poindre sur eux l'aurore de meilleurs jours. De ces sources diverses les deux capitaines réussirent à rassembler environ cent soixante hommes, force très insuffisante pour la conquête d'un empire. On acheta aussi quelques chevaux, et une quantité de munitions et d'équipements militaires plus considérable que la première fois, mais toujours dans des proportions très limitées. Considérant la somme qu'ils avaient dans les mains, la seule manière d'expliquer ce fait, doit être la difficulté d'obtenir des provisions à Panama, qui fondée récemment, et sur la côte éloignée de l'océan Pacifique, ne pouvait être atteinte qu'en franchissant la rude barrière des montagnes, ce qui rendait le transport des marchandises volumineuses extrêmement difficile. Le peu de ressources que possédait la ville étaient même sans doute mises fortement à contribution dans la circonstance actuelle, par les préparatifs que faisaient le gouverneur pour son expédition du nord.

Ce fut avec ces ressources insuffisantes que les deux capitaines, chacun sur son vaisseau, quittèrent de nouveau Panama ayant pour guide Barthélemy Ruiz, pilote sage et courageux, très expérimenté dans la navigation de la mer du Sud. Il était de Moguer, en Andalousie, cette petite pépinière de navigateurs aventureux qui fournit tant de marins

aux premiers voyages de Colomb. Sans toucher aux points intermédiaires de la côte, qui n'offraient aucun attrait aux voyageurs, ils naviguèrent plus loin au large, gouvernant droit sur le Rio de San Juan, point extrême atteint par Almagro. La saison était mieux choisie que la première fois, et ils furent portés, par une brise favorable, au lieu de leur destination, qu'ils atteignirent sans accident en peu de jours. Étant entré dans l'embouchure de la rivière, ils virent les rives bordées d'habitations indiennes; et Pizarre débarquant à la tête d'un parti de soldats, réussit à surprendre un petit village et à enlever une quantité considérable d'ornements d'or trouvés dans les habitations, avec quelques-uns des indigènes [1].

Transportés de leur succès, les deux capitaines pensèrent que la vue de ce riche butin si vite obtenu, ne pouvait manquer d'attirer des aventuriers sous leurs étendards à Panama; et comme ils sentaient plus que jamais la nécessité d'une force plus considérable pour lutter avec la population plus serrée du pays où ils devaient maintenant pénétrer, il fut décidé qu'Almagro s'en retournerait avec le trésor et travaillerait à réunir des renforts, pendant que le pilote Ruiz, avec l'autre vaisseau, reconnaîtrait le pays vers le sud, et obtiendrait des renseignements qui pourraient déterminer leurs mouvements futurs. Pizarre avec le reste de la troupe devait rester dans le voisinage de la rivière, car les prisonniers indiens l'assuraient qu'à peu de distance dans l'intérieur s'étendait un pays découvert où lui et ses hommes pourraient trouver des quartiers confortables. Cet arrange-

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 180, 181. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. I. — Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. VIII, cap. XIII.

ment fut aussitôt mis à exécution. Nous accompagnerons d'abord l'intrépide pilote dans sa croisière vers le sud.

Côtoyant le grand continent, encore poussé par des vents favorables, le premier endroit où Ruiz jeta l'ancre fut la petite île de Gallo à deux degrés nord environ. Les habitants, qui n'étaient pas nombreux, étaient préparés à le recevoir en ennemi, car la nouvelle de leur arrivée s'était répandue le long de la côte, et avaient même atteint cette île. Comme le but de Ruiz était d'explorer et non de conquérir, il ne se soucia pas de s'engager dans des hostilités avec les indigènes; abandonnant donc son projet de débarquement, il leva l'ancre et longea la côte jusqu'au point nommé aujourd'hui Baie de Saint-Mathieu. Le pays, qui, à mesure qu'il avançait, continuait de faire paraître des marques d'une meilleure culture et d'une population plus serrée que les parties jusque là visitées, était bordé le long du rivage d'une foule de spectateurs, qui ne donnaient aucun signe de crainte ou d'hostilité. Ils regardaient avec surprise le vaisseau des hommes blancs, glissant doucement sur le cristal de la baie, imaginant voir, dit un ancien auteur, un être mystérieux descendu du ciel.

Sans s'arrêter sur cette côte amie assez longtemps pour détromper ces hommes simples, Ruiz se tenant au large gagna la haute mer; mais il n'avait pas navigué longtemps dans cette direction, lorsqu'il aperçut avec étonnement un vaisseau, paraissant à distance une caravelle d'un fort tonnage; elle portait une grande voile qui la poussait lourdement sur les eaux. Le vieux marin ne fut pas peu surpris de ce phénomène, car il se tenait assuré qu'aucune embarcation européenne n'avait pu le précéder dans ces latitudes, et qu'aucune nation indienne découverte jusque là, pas même le

peuple civilisé du Mexique, ne connaissait l'usage des voiles. En s'approchant, il reconnut que c'était un grand vaisseau ou plutôt un radeau, appelé *balsa* par les indigènes, composé d'un certain nombre d'énormes troncs d'un bois léger et poreux solidement amarrés ensemble, avec un léger plancher de roseaux, élevé au dessus en manière de pont. Deux mâts ou plutôt deux fortes perches, dressées au milieu du vaisseau soutenaient une grande voile carrée en coton, tandis qu'une sorte de gouvernail grossier et une quille mouvante, formée d'une planche serrée entre les troncs, permettait de diriger l'édifice flottant, qui marchait sans le secours de la rame ou de la pagaie [1]. L'architecture simple de ce bâtiment suffisait aux besoins des indigènes, et y satisfait même de nos jours; car la *balsa*, surmontée de petites huttes ou cabines couvertes en chaume, fournit encore le moyen de transport le plus commode pour les passagers et les bagages sur les rivières et le long des côtes de cette partie de l'Amérique du Sud.

En approchant, Ruiz vit à bord plusieurs Indiens hommes et femmes, quelques-uns portant de riches ornements sur leurs personnes, outre divers articles habilement travaillés en or et en argent qu'ils transportaient dans des vues de trafic sur différents points de la côte. Mais ce qui attira le plus son attention ce fut l'étoffe de laine dont étaient faits quelques-uns de leurs habits. Elle était d'un tissu fin, délicatement brodée de figures d'oiseaux et de fleurs, et teinte en couleurs brillantes. Il vit aussi dans le bateau une paire de

[1] « Traia sus manteles y antenas de muy fina madera y velas de algodon del mismo talle de manera que los nuestros navios. » *Relacion de las primeros Descubrimientos de F. Pizarro y Diego de Almagro, Sacada del Codice,* n° 120 *de la Bibliotheca Imperial de Vienna,* MS.

balances, faite pour peser les métaux précieux [1]. Son étonnement à la vue de ces preuves d'industrie et de civilisation, qui dépassaient tellement tout ce qu'il avait jamais rencontré dans le pays, fut augmenté par les renseignements qu'il obtint de quelques-uns des Indiens. Deux d'entre eux venaient de Tumbez, port péruvien à quelques degrés au sud, et ils lui firent comprendre que dans leur voisinage les campagnes étaient couvertes de grands troupeaux d'animaux qui fournissaient la laine, et que l'or et l'argent étaient presque aussi communs que le bois dans les palais de leur souverain. Les Espagnols écoutèrent avidement des rapports qui flattaient si bien leurs passions. Bien que soupçonnant l'exagération, Ruiz résolut de retenir quelques-uns des Indiens, y compris les natifs de Tumbez, afin qu'ils répétassent ce récit merveilleux à son commandant, et qu'en même temps, en apprenant le castillan, ils pussent servir plus tard d'interprètes auprès de leurs compatriotes. Il permit au reste de l'équipage de continuer sa route sans autre interruption. Continuant alors son voyage, le sage pilote s'avança sans toucher aucun autre point de la côte, jusqu'à la Punta de Pasado, à un demi degré sud environ, ayant la gloire d'être

[1] Dans une courte relation de cette expédition, rédigée apparemment à la même époque ou peu après, on donne une description minutieuse des différents objets trouvés dans la *balsa*; dans le nombre sont mentionnés des vases et des miroirs d'argent bruni et des ouvrages curieux en coton et en laine. « Espejos guarnecidos de la dicha plata, y tasas y otras vasijas para beber, trahian muchas mantas de lana y de algodon, y camisas y aljubas y alcaçeres y alaremes, y otras muchas ropas, todo lo mas de ello muy labrado de labores muy ricas de colores de grana y carmisi y azul y amarillo, y de todas otras colores de diversas maneras de labores y figuras de aves y animales, y Pescados, y arbolesas y trahian unos pesos chiquitos de pesar oro como hechura de Romana, y otras muchas cosas. » *Relacion sacada de la Biblioteca Imperial de Vienna*, MS.

le premier Européen qui, naviguant dans cette direction sur l'océan Pacifique, eût passé la ligne équinoxiale. Ce fut la limite de ses découvertes; en l'atteignant, il vira de bord et remontant vers le nord il réussit, après une absence de plusieurs semaines, à regagner l'endroit où il avait laissé Pizarre et ses compagnons [1].

Il était grand temps, car le courage de la petite troupe avait été rudement éprouvé par les périls qu'elle avait rencontrés. Au départ de ses vaisseaux, Pizarre s'avança dans l'intérieur dans l'espoir de trouver l'agréable pays de plaines que lui avaient promis les indigènes. Mais à chaque pas les forêts semblaient devenir plus épaisses et plus sombres, et les arbres s'élevaient à une hauteur qu'il n'avait jamais vue, même dans ces régions fertiles, où la nature travaille sur une échelle si gigantesque [2]. A mesure qu'il avançait, il voyait se dresser montagnes sur montagnes; elles semblaient pour ainsi dire rouler en avant par vagues successives pour joindre cette barrière colossale des Andes, dont les flancs glacés bien loin au dessus des nuages se déployaient comme un rideau d'argent qui semblait unir les cieux à la terre.

En traversant ces hauteurs boisées, les aventuriers désespérés plongeaient dans des ravins d'une profondeur effrayante,

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 181. — *Relacion sacada de la Bibliotheca Imperial de Vienna*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. VIII, cap. XIII.

Un des auteurs cités dit qu'il employa soixante jours à cette croisière. Je regrette de ne pouvoir donner les dates précises des événements de ces premières expéditions. Mais la chronologie est une chose au dessous de l'attention de ces anciens chroniqueurs, qui semblent croire que la date des événements, si présente à leur mémoire, doit l'être aussi à celle de tout le monde.

[2] « Todo era montanas, con arboles hasta el cielo! » Herrera, *Hist. general*, ubi supra.

où les exhalaisons d'un sol humide montaient au milieu du parfum des fleurs, qui brillaient dans l'ombre, des couleurs les plus variées. Les oiseaux, surtout ceux de la famille des perroquets, égayaient cette variété fantastique de la nature, de teintes aussi brillantes que celles du règne végétal. Des troupes de singes caquetaient au dessus de leurs têtes, grimaçant, comme s'ils eussent été les démons de ces solitudes; pendant que des reptiles hideux, engendrés dans la vase profonde des mares, se rassemblaient sur les traces des voyageurs. Là, on voyait le boa gigantesque, repliant ses lourds anneaux autour des arbres, tellement qu'on pouvait à peine le distinguer du tronc, jusqu'à ce qu'il fût prêt à se lancer sur sa proie; et les alligators se chauffant au soleil sur le bord des rivières ou glissant sous les eaux, saisissaient leur victime imprudente avant qu'elle s'aperçut de leur approche [1]. Plusieurs Espagnols périrent misérablement de cette manière et les autres étaient guettés par les indigènes, qui surveillaient leurs mouvements d'un œil jaloux et profitaient de toute occasion de les surprendre avec avantage. Quatorze des hommes de Pizarre furent enlevés à la fois dans un canot qui avait échoué sur le bord d'une rivière [2].

A cela vint se joindre la famine, et ce fut avec peine qu'ils parvinrent à soutenir leur vie au moyen des chétifs produits de la forêt, parfois de la pomme de terre qui croissait sans culture, ou de l'amande du cacaotier sauvage, ou, sur la côte, au moyen du fruit salin et amer du manglier; bien que le rivage fut moins tolérable que la forêt à cause

[1] Herrera, *Hist. general*, ubi supra.

[2] *Ibid.*, loc. cit. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CVIII. — Naharro *Relacion sumaria*, MS.

des essaims de moustiques qui forçaient les malheureux aventuriers à s'enterrer dans le sable jusqu'au visage. Dans ces extrêmes souffrances, ils ne pensaient qu'au retour; et tous projets d'avarice ou d'ambition, excepté chez Pizarre et chez quelques esprits intrépides, s'étaient changés en un désir ardent de retourner à Panama.

Ce fut dans cette crise que le pilote Ruiz revint avec la nouvelle de ses brillantes découvertes, et peu après Almagro entra dans le port avec son vaisseau chargé de vivres frais et d'un renfort considérable de volontaires. Le voyage de ce chef avait été heureux. Lorsqu'il arriva à Panama, il trouva le gouvernement entre les mains de don Pedro de los Rios; et il jeta l'ancre dans le port, ne voulant pas débarquer jusqu'à ce qu'il eût obtenu du père Luque quelques renseignements sur les dispositions de l'autorité. Elles étaient suffisamment favorables, car le nouveau gouverneur avait des instructions particulières, pour exécuter complétement les conventions que son prédécesseur avait faites avec les associés. En apprenant l'arrivée d'Almagro, il descendit au port pour le recevoir, protestant de sa bonne volonté à lui procurer toutes les facilités nécessaires à l'exécution de ses projets. Heureusement, peu avant ce temps, une petite troupe d'aventuriers militaires était arrivée de la mère-patrie à Panama, brûlant du désir de faire fortune au Nouveau Monde. Ils mordirent plus avidement que les colons vieux et fatigués, à l'hameçon doré qu'on leur présentait. Par cette recrue et celle de quelques vagabonds à la charge de la ville, Almagro se trouva à la tête d'un renfort d'au moins quatre-vingts hommes avec lesquels après s'être ravitaillé, il fit voile de nouveau pour le Rio de San Juan.

L'arrivée des nouvelles recrues impatientes de poursuivre l'expédition, le changement opéré dans leur situation par d'amples provisions de vivres frais, et les peintures brillantes des richesses qui les attendaient dans le sud, tout eut son effet sur les esprits abattus des compagnons de Pizarre. Leurs fatigues et leurs privations furent bientôt oubliées et avec cette mobilité de sentiments naturelle à la vie de flibustiers, ils pressaient maintenant leur chef de continuer le voyage, aussi vivement qu'ils l'avaient pressé d'abord de l'abandonner. Profitant de cette renaissance de l'esprit d'aventure, les deux capitaines s'embarquèrent sur leurs vaisseaux, et sous la conduite du vieux pilote, gouvernèrent dans la même direction qu'il avait récemment suivie.

Mais ils avaient laissé passer la saison favorable pour naviguer vers le sud, qui dans ces latitudes ne dure que peu de mois de l'année. Les brises soufflaient constamment au nord, et non loin du rivage un courant rapide portait dans la même direction. Les vents soulevaient des tempêtes, et les malheureux voyageurs furent ballottés plusieurs jours par les vagues au milieu des orages les plus effrayants, de tonnerre et d'éclairs, jusqu'à ce qu'enfin ils trouvèrent un port sûr dans l'ile de Gallo déjà visitée par Ruiz. Comme ils étaient alors trop nombreux pour craindre une attaque, les équipages débarquèrent, et, n'étant point incommodés par les indigènes, ils restèrent une quinzaine dans l'ile, réparant leurs vaisseaux endommagés et se reposant eux-mêmes des fatigues de l'Océan. Reprenant ensuite leur voyage, les capitaines se dirigèrent au sud jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la baie de Saint-Mathieu. En avançant le long de la côte ils furent frappés, comme Ruiz l'avait été auparavant, des indices d'une civilisation plus avancée, constam-

ment visible dans l'aspect général du pays et de ses habitants. La culture se présentait de tous côtés. L'apparence naturelle de la côte avait aussi quelque chose de plus attrayant; car, au lieu du labyrinthe éternel de mangliers, avec leurs racines compliquées, entrelacées sous l'eau en replis formidables, comme pour dresser des piéges et enchevêtrer le navigateur, le bord de la mer était couvert de magnifiques bois d'ébéniers, d'une espèce d'acajou et d'autres bois durs qui reçoivent le poli le plus brillant et le plus nuancé. Le bois de sandal et plusieurs arbres balsamiques, dont les noms étaient inconnus, répandaient au loin leurs douces odeurs, non dans une atmosphère infectée des exhalaisons de végétaux corrompus, mais sur les fraiches brises de l'Océan, qui répandaient la salubrité avec leurs parfums. On apercevait de larges espaces de terre cultivée, offrant à la vue des pentes couvertes de maïs doré et de pommes de terre, ou parsemées dans les lieux bas de plantations florissantes de cacaotiers [1].

Les villages devenaient plus nombreux; et, lorsque les vaisseaux flottèrent à l'ancre à la hauteur du port de Tacamez, les Espagnols virent devant eux une ville de deux mille maisons ou davantage, disposées en rues, avec une nombreuse population groupée dans les faubourgs [2]. Les

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 181. — *Relacion sacada de la Biblioteca Imperial de Vienna*, MS. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS, ano 1526. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. I. — *Relacion del primer. Descub.*, MS.

[2] Le secrétaire de Pizarre parle d'une des villes comme renfermant 3,000 maisons. « En esta tierra havia muchos mantenimientos, i la gente tenia mui buena orden de vivir, los pueblos con sus calles, i plaças : pueblo havia que tenia mas de tres mil casas, i otros havia menores. » *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 181.

hommes et les femmes étalaient sur leurs personnes beaucoup d'ornements d'or et de pierres précieuses, ce qui peut sembler étrange, vu que les Incas péruviens s'attribuaient le monopole des joyaux pour eux-mêmes et pour les nobles auxquels ils daignaient les accorder. Mais, bien que les Espagnols eussent alors atteint les limites extrêmes de l'empire péruvien, ce n'était pas encore le Pérou, mais Quito et cette partie du pays de Quito qui n'était tombée que tout récemment sous le sceptre des Incas, et dont les anciens usages populaires ne pouvaient guère encore avoir été effacés sous le système oppressif des despotes américains. D'ailleurs le pays adjacent était particulièrement riche en or, qui, recueilli par le lavage du sable des rivières, forme encore un des principaux produits de Barbacoas. Là aussi était la belle rivière des Émeraudes, ainsi nommée des carrières de cette pierre précieuse qui sont sur ses bords et qui enrichissaient le trésor des monarques indiens [1].

Les Espagnols contemplaient avec délices ces preuves incontestables de richesses, et voyaient dans la culture du sol l'agréable assurance d'avoir enfin atteint le pays qui pendant si longtemps s'était montré à leurs yeux, dans une perspective brillante, mais lointaine. Mais là encore ils devaient être désappointés par l'esprit belliqueux du peuple, qui sentant

[1] Stevenson, qui visita cette partie de la côte au commencement du siècle actuel, décrit magnifiquement ses richesses végétales et minérales. La mine d'émeraudes dans le voisinage de Las Esmeraldas, autrefois si célèbre, est mise aujourd'hui au ban d'une superstition qui eut mieux convenue au temps des Incas. « Je ne la visitai jamais, » dit le voyageur, « grâce à la crainte superstitieuse des indigènes, qui m'assurèrent qu'elle était enchantée et gardée par un énorme dragon qui lançait le tonnerre et les éclairs sur ceux qui osaient remonter la rivière. » *Residence in South America*, vol. II, p. 406.

sa force, ne montrait aucune disposition à s'intimider devant les envahisseurs. Au contraire, plusieurs de leurs canots sortirent chargés de guerriers qui, déployant pour enseigne un masque d'or, voltigeaient autour des vaisseaux avec des regards de défiance, et, lorsqu'ils étaient poursuivis, trouvaient un abri sûr sous le vent du rivage [1].

Un corps plus formidable se rassembla le long de la côte, au nombre de dix mille guerriers, au moins, suivant les relations espagnoles, impatients, en apparence, d'en venir aux mains avec les envahisseurs. Pizarre, qui avait débarqué avec quelques-uns de ses hommes, dans l'espérance d'avoir une conférence avec les indigènes, ne put tout à fait prévenir les hostilités; et la chose aurait pu mal tourner pour les Espagnols, vivement pressés par leur courageux ennemi si supérieur en nombre, sans un accident risible, arrivé disent les historiens à l'un des cavaliers. Ce fut une chute de cheval ; cela étonna tellement les barbares, qui ne s'attendaient pas à voir ce qu'ils prenaient pour un seul et même être, se séparer en deux, qu'ils s'enfuirent remplis de consternation, et laissèrent les chrétiens regagner paisiblement leurs vaisseaux [2]!

[1] « Salieron á los dichos navios quatorce canoas grandes con muchos Indios dos armados de oro y plata, y trahian en la una canoa o en estandarte y encima de él un bolto de un mucho desio de oro, y dieron una suelta á los navios por avisarlos en manera que no los pudiese enojar, y asi dieron vuelta acia á su pueblo, y los navios no los pudieron tomár porque se metieron en los haxos junto á la tierra. » *Relacion sacada de la Biblioteca Imperial de Vienna*, MS.

[2] « Al tiempo del romper los unos con los otros, uno de aquellos de caballo cayo del caballo abajo : y como los Indios vieron dividirse aquel animal en dos partes, teniendo por cierto que todo era una cosa fué tanto el miedo que tuhieron que volvieron las espaldas dando voces á los suyos diciendo, que se habia hecho dos haciendo admiracion dello : lo cual no fué

Un conseil de guerre fut assemblé. Il était évident que les forces des Espagnols étaient insuffisantes pour lutter avec un corps d'indigènes si nombreux et si bien organisé; et même en cas de victoire, ils ne pouvaient espérer de refouler le torrent qui se soulèverait contre eux à mesure qu'ils avanceraient, car le pays devenait de plus en plus peuplé, et des villes et des hameaux frappaient leurs yeux à chaque nouveau promontoire qu'ils doublaient. Il valait mieux, suivant quelques-uns (les cœurs faibles), abandonner sur-le-champ une entreprise au dessus de leurs forces. Mais Almagro considéra autrement l'affaire. « Retourner, » disait-il, « sans avoir rien fait, serait une ruine aussi bien qu'une honte. A peine y avait-il un seul d'entre eux qui n'eût laissé à Panama des créanciers, comptant pour être payés sur les résultats de l'entreprise. Retourner maintenant serait tout ensemble se livrer entre leurs mains. Ce serait aller en prison. Mieux valait errer libre, même dans les déserts, que de languir chargé de fer dans les cachots de Panama [1]. La seule route qui leur convînt, était celle qu'ils venaient de suivre. Pizarre pourrait trouver quelque endroit plus commode où il resterait avec une partie de leurs forces, pendant que lui-même retournerait chercher des renforts à Panama. Le récit qu'ils avaient à faire maintenant des richesses du pays, les ayant vues de

sin misterio; porque á no acaecer esto se presume, que mataran todos los Cristianos. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

Cette manière d'expliquer la panique des barbares est certainement tout aussi croyable que l'explication fournie dans des cas semblables, par l'apparition et l'intervention active de l'apôtre saint Jacques, rapportée si souvent par les historiens de ces guerres.

[1] « No era bien bolver pobres, á pedir limosna, i morir en las carceles, los que tenian deudas. » Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. X, cap. II.

leurs propres yeux, présenterait leur expédition sous un jour très différent, et ne pourrait manquer d'attirer sous leur bannière autant de volontaires qu'il leur en faudrait. »

Mais cette recommandation, bien que judicieuse, ne plaisait pas tout à fait à l'autre commandant qui ne goûtait pas la part qui lui était constamment assignée, de rester dans les marécages et les forêts de cette contrée sauvage. « Cela est très bien, » dit-il à Almagro, « pour vous qui passez votre temps assez agréablement, courant çà et là dans votre vaisseau, ou commodément abrité dans une terre d'abondance à Panama; il en est autrement pour ceux qui restent dans le désert à languir et à mourir de faim [1]. » Almagro répondit à cela avec quelque chaleur, se déclarant disposé à prendre la conduite des braves qui voudraient rester avec lui, si Pizarre refusait de s'en charger. La querelle prenant un ton plus aigre et plus menaçant, ils en seraient bientôt venus des paroles aux coups, car tous deux mettant la main sur leurs épées, se préparaient à se jeter l'un sur l'autre, lorsque le trésorier Ribera aidé du pilote Ruiz réussit à les

[1] « Como iba, i venia en los navios, adonde no le faltaba vitualla, no padecia la miseria de la hambre, i otras angustias que tenian, i ponian á todos en estrema congoja. » Herrera, *Hist. gen.*, dec. III, lib. X, cap. II.

Les cavaliers de Cortès et de Pizarre, quelles que soient leurs prouesses, sont certainement loin de ces chevaliers errants rappelés par Hudibras, qui,

« As some think,
Of old did neither eat nor drink;
Because, when thorough deserts vast
And regions desolate they past,
Unless they grazed, there 's not one word
Of their provision on record;
Which made some confidently write,
They had no stomachs but to fight *. »

* « Qui jadis, comme le pensent quelques-uns, ne mangeaient ni ne buvaient, parce que lorsqu'ils traversaient les vastes déserts et les régions désolées, il n'est pas dit un mot de leurs provisions, à moins qu'ils n'aient brouté l'herbe; ce qui a fait dire hardiment à quelques auteurs qu'ils n'avaient faim que de combats. »

connue, que le mécontentement éclata parmi leurs compagnons, surtout ceux qui devaient rester dans l'île avec Pizarre. « Quoi ! s'écriaient-ils, devait-on les jeter sur ce coin de terre obscur pour y mourir de faim? Toute l'entreprise n'avait été d'un bout à l'autre que fourberie et manque de foi. Le pays de l'or si vanté, avait semblé fuir devant eux à mesure qu'ils avançaient, et le peu d'or qu'ils avaient eu la chance de recueillir, avait été envoyé à Panama, pour engager d'autres fous à suivre leur exemple. Qu'avaient-ils gagné en retour de toutes leurs souffrances? Les seuls trésors dont ils pussent se vanter, étaient leurs arcs et leurs flèches, et maintenant on allait les laisser mourir dans cette île lugubre, sans même un coin de terre consacré pour y déposer leurs os [1]. »

Dans cet état d'exaspération, plusieurs des soldats écrivirent à leurs amis, les informant de leur situation déplorable, et se plaignant du sangfroid avec lequel on les sacrifiait à la cupidité obstinée de leurs chefs. Mais ces derniers furent assez prudents pour prévoir ce mouvement, et Almagro le déjoua en saisissant toutes les lettres dans les vaisseaux, leur ôtant ainsi immédiatement toute communication avec leurs amis de Panama. Toutefois cet acte de violence peu scrupuleux, comme la plupart de ceux du même genre manqua son but, car un soldat nommé Sarabia eut l'adresse de l'éluder, en introduisant une lettre dans une balle de coton, qui devait être portée à Panama, comme spécimen des produits du pays et présentée à la femme du gouverneur [2].

[1] « Miserablemente morir adonde aun no havia lugar sagrado, para sepultura de sus cuerpos. » Herrera, *Hist. gen.*, dec. III, lib. X, cap. III.

[2] «Metieron en un ovillo de algodon una carta firmada de muchos en

La lettre, qui portait la signature de plusieurs des soldats mécontents, outre celle de son auteur, peignait de couleurs sombres les misères de leur condition, accusait les deux chefs d'en être les auteurs, et appelait les autorités de Panama à intervenir, en envoyant un vaisseau pour les ramener de cette terre désolée, tandis qu'on pouvait encore trouver quelques-uns d'entre eux survivant aux horreurs de leur exil. L'épître finissait par une stance où les deux chefs étaient flétris comme associés d'une boucherie, l'un amenant le bétail que l'autre égorgeait. Les vers, qui dans leur temps eurent chez les colons une vogue à laquelle leurs mérites poétiques ne leur donnaient certainement pas droit, peuvent se traduire ainsi : « Prenez garde, seigneur gouverneur, au chasseur de bœufs tandis qu'il est près de vous; car il s'en retourne au logis chercher les brebis pour pour le boucher qui reste ici [1]. »

que sumariamente daban cuenta de las hambres, muertes y desnudez que padecian, y que era cosa de risa todo, pues la riquezas se habian convertido en flechas, y no havia otra cosa. » Montesinos, *Annales*, MS., ano 1527.

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 181. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Balboa, *Hist. du Pérou*, chap. XV.

« Al fin de la peticion que hacian en la carta al governador puso Juan de Sarabia, natural de Trujillo, esta cuarteta :

« Pues senor Gobernador,
Mirelo bien por entero
Que alla va el recogedor,
Y acá queda el carnicero. »

Montesinos, *Annales*, MS., ano 1527.

CHAPITRE IV.

INDIGNATION DU GOUVERNEUR. — RÉSOLUTION INFLEXIBLE DE PIZARRE. — SUITE DE L'EXPÉDITION. — ASPECT BRILLANT DE TUMBEZ. — DÉCOUVERTES LE LONG DE LA COTE. — RETOUR A PANAMA — PIZARRE S'EMBARQUE POUR L'ESPAGNE.

(1527-1528)

Peu de temps après le départ d'Almagro, Pizarre renvoya le vaisseau qui restait, sous prétexte de le faire réparer à Panama. Cela le délivrait probablement d'une partie de ses compagnons qui, par leur esprit de mutinerie, lui étaient plutôt un obstacle qu'un secours dans sa situation désespérée, et dont il se séparait très volontiers à cause de la difficulté de trouver des vivres sur le sol désolé où il se trouvait alors.

Le retour d'Almagro et de ses compagnons causa une grande terreur dans la petite colonie de Panama; car la lettre introduite subrepticement dans la balle de coton tomba dans les mains auxquelles elle était destinée, et ce qu'elle contenait se répandit avec l'exagération ordinaire. L'air hagard et abattu des aventuriers était de lui-même assez

décourageant, et bientôt l'on crut généralement que le peu de malheureux qui survivaient étaient retenus malgré eux par Pizarre pour finir leurs jours avec leur chef désappointé dans son ile désolée.

Le gouverneur, Pedro de los Rios, fut si exaspéré du résultat de l'expédition et des pertes d'hommes qu'elle avait causée à la colonie qu'il fut sourd à toutes les sollicitations que lui firent Luque et Almagro pour qu'il continuât d'appuyer cette affaire; il railla leurs espérances persévérantes, et résolut enfin d'envoyer un officier à l'ile de Gallo avec l'ordre de ramener tout Espagnol qu'il trouverait encore vivant dans ce triste séjour. Deux vaisseaux furent expédiés immédiatement dans ce but et mis sous le commandement d'un cavalier nommé Tafur, natif de Cordoue.

Pendant ce temps, Pizarre et ses compagnons souffraient toutes les misères que l'on pouvait attendre de la stérilité du sol sur lequel ils étaient emprisonnés. Ils étaient, il est vrai, délivrés de toutes craintes des indigènes, puisque ceux-ci avaient quitté l'île lors de son occupation par les blancs; mais ils avaient à endurer les tourments de la faim, plus même qu'ils n'en avaient souffert auparavant dans les bois sauvages du continent voisin. Leur principale nourriture était les crabes et les coquillages qu'ils pouvaient ramasser de temps en temps sur le rivage. Des tempêtes incessantes de tonnerres et d'éclairs, car c'était la saison pluvieuse, balayaient l'ile maudite et les inondaient perpétuellement. Demi nus et mourant de faim, il s'en trouvait peu dans la petite troupe qui ne sentissent se refroidir en eux l'esprit d'entreprise, ou qui envisageassent d'autre fin de leurs souffrances que le retour à Panama. Aussi, l'arrivée de Tafur et de ses deux vaisseaux, bien munis de provisions,

fut saluée avec tout le ravissement que pourrait éprouver l'équipage d'un navire qui va couler bas à l'arrivée d'un secours inattendu ; et après avoir satisfait aux besoins immédiats de la faim, la seule pensée fut de s'embarquer et de quitter pour toujours l'île détestée.

Mais le même vaisseau apportait à Pizarre des lettres de ses deux associés, Luque et Almagro, qui le conjuraient de ne pas désespérer dans cette extrémité, mais de persister dans son dessein primitif. Revenir dans les circonstances actuelles, serait sceller la ruine de l'expédition, et ils s'engageaient solennellement, s'il restait ferme à son poste, à lui fournir dans peu de temps tous les moyens nécessaires pour continuer [1].

Un rayon d'espoir suffisait à l'âme courageuse de Pizarre. Il ne parait pas que lui-même eût jamais conçu des idées de retour. En fût-il autrement, ces paroles d'encouragement les bannirent entièrement de son cœur, et il se prépara à courir jusqu'au bout la chance sur laquelle il s'était si hardiment aventuré; il savait, cependant, que les sollicitations ou les remontrances auraient peu d'effet sur les compagnons de son entreprise, et probablement il se souciait peu de gagner les esprits timides qui, regardant toujours en arrière, ne feraient qu'entraver ses mouvements futurs. Il annonça toutefois son dessein d'un ton laconique, mais décidé, appartenant à un homme plus habitué à l'action qu'aux discours et bien propre à faire impression sur ses grossiers compagnons.

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 182. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. II. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1527. — Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. X, cap. III. — Nabarro, *Relacion sumaria*, MS.

Tirant son épée, il traça une ligne sur le sable de l'est à l'ouest. Se tournant ensuite vers le sud : « Amis et camarades, » dit-il, « de ce côté sont les fatigues, la faim, la nudité, les pluies torrentielles, l'abandon et la mort; de l'autre le bien-être et le plaisir. Là est le Pérou avec ses richesses; ici Panama et sa pauvreté. Choisissez, chacun, ce qui convient le mieux à un brave Castillan. Pour moi, je vais au sud. » En disant ces mots, il enjamba par dessus la ligne [1]. Il fut suivi par le brave pilote Ruiz; puis par Pedro de Candia, cavalier né, comme le dit son nom, dans une des îles de la Grèce. Onze autres traversèrent successivement la ligne, montrant ainsi leur volonté de partager la bonne ou la mauvaise fortune de leur chef [2]. La renommée, pour emprunter le langage enthousiaste d'un ancien chroniqueur, a consacré les noms de cette petite troupe, « qui, en face de difficultés sans exemple dans l'histoire, ayant à attendre pour

[1] « Obedeciola Pizarro y antes que se egecutase saco un Punal, y con notable animo hizo con la punta una raya de Oriente á Poniente; senalando al medio dia, que era la parte de su noticia, y derrotero dijo : Camaradas y amigos, esta parte es la de la muerte, de los trabajos, de las hambres, de la desnudez, de los aguaceros, y desamparos; la otra la del gusto : Por aqui se ba á Panama á ser pobres, por alla al Peru á ser ricos. Escoja el que fuere buen Castellano lo que mas bien le estubiere. Diciendo esto paso la raya : siguieron le Barthome Ruiz natural de Moguer, Pedro de Candi Griego, natural de Candia. » Montesinos, *Annales*, MS., ano 1527.

[2] Les noms de ces treize fidèles compagnons sont conservés dans la convention faite avec la Couronne deux ans plus tard, où ils sont mentionnés comme il convenait à leur loyauté. Leurs noms ne doivent pas être omis dans l'histoire de la conquête du Pérou. C'étaient Bartolomé Ruiz, Cristoval de Peralta, Pedro de Candia, Domingo de Soria Luce, Nicolas de Ribera, Francisco de Cuellar, Alonso de Molina, Pedro Alcon, Anton de Carrion, Alonso Briceno, Martin de Paz, Juan de la Torre et Garcia de Jerez.

toute récompense la mort plutôt que les richesses, la préféra à l'abandon de son honneur et resta intrépidement auprès de son chef comme un exemple de loyauté dans les âges futurs [1]. »

Mais cette action n'excita pas la même admiration dans l'esprit de Tafur, qui la regarda comme une désobéissance grossière aux ordres du gouverneur, et à peu près comme une folie qui entraînait la perte certaine de ceux qui s'y engageaient. Il refusa d'y donner aucune sanction en laissant aux aventuriers un de ses vaisseaux pour continuer leur voyage, et ce fut à grand'peine qu'on put même lui persuader de leur accorder une partie des provisions qu'il avait apportées pour eux. Cela n'eut aucune influence sur leur détermination, et la petite troupe, disant adieu à ses compagnons qui partaient, resta inébranlable dans sa résolution de partager le sort de son chef [2].

Il y a quelque chose de frappant pour l'imagination dans le spectacle de ce petit nombre de braves, se consacrant ainsi à une entreprise audacieuse qui semblait autant au dessus de leur force qu'aucune de celles que racontent les annales fabuleuses de la chevalerie errante. Une poignée d'hommes, sans nourriture, sans habits, presque sans armes, sans connaissances du pays où ils étaient enchaînés, sans vaisseau pour les transporter, étaient laissés sur un roc soli-

[1] « Estos fueron los trece de la fama. Estos los que cercados de los mayores trabajos que pudo el Mundo ofrecer á hombres, y los que estando mas para esperar la muerte que las riquezas que se les prometian, todo lo pospusieron á la honra, y siguieron á su capitan y caudillo para egemplo de lealtad en lo futuro. » Montesinos, *Annales*, MS., ano 1527.

[2] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. II. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1527. — Nabarro, *Relacion sumaria*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. X, cap. III.

taire de l'Océan, avec le dessein avoué d'accomplir une croisade contre un puissant empire, mettant leurs vies pour enjeu. Qu'y a-t-il de plus merveilleux dans les légendes de la chevalerie? Ce fut la crise du destin de Pizarre. Il y a dans la vie des hommes des instants qui, selon qu'ils sont saisis ou négligés, décident de leur destinée future [1]. Si Pizarre avait chancelé dans sa ferme résolution et profité de l'occasion, si séduisante qui se présentait alors, de se tirer avec ses compagnons exténués de leur position désespérée, son nom aurait été enseveli avec sa fortune, et la conquête du Pérou laissée à d'autres aventuriers plus heureux. Mais sa constance fut au niveau de l'occasion, et sa conduite en ce moment montra qu'il était digne du poste périlleux qu'il s'était donné et inspira aux autres une confiance en lui qui était la plus sûre garantie du succès.

Le pilote Ruiz eut aussi la permission de retourner dans le vaisseau qui ramenait Tafur et ceux qui se séparaient de l'expédition, afin de seconder Luque et Almagro dans leurs démarches à l'effet d'obtenir une nouvelle assistance.

Peu après le départ des vaisseaux, Pizarre se décida à quitter son séjour actuel qui présentait peu d'avantages, et qui maintenant était exposé à être inquiété par les habitants

[1] Cette pensée commune est exprimée avec une rare beauté par l'imagination du Boiardo, lorsqu'il représente Renaud saisissant la Fortune, sous la forme de la volage fée Morgana, par les cheveux de devant. Le lecteur italien ne sera pas fâché de s'en renouveler la mémoire.

« Chi circa in questo mondo aver tesoro,
O diletto, e piacere, honore, e stato,
Ponga la mano a questa chioma d'oro,
Ch' io porto in fronte, e lo farò beato ;
Ma quando ha in destro si fatto lavoro,
Non prenda indugio, che'l tempo passato
Perduto è tutto, e non ritorna mai,
Ed io mi volto, e lui lascio con guai. »

(*Orlando, Innamorato*, lib. II, canto VIII.)

du pays, s'ils reprenaient courage et revenaient en apprenant la diminution des blancs. Les Espagnols construisirent donc, par ses ordres, un bateau grossier ou radeau sur lequel ils réussirent à se transporter dans la petite île de Gorgone, à vingt-cinq lieues au nord de leur résidence actuelle. Elle était située à cinq lieues environ du continent et inhabitée. Elle avait quelques avantages sur l'île de Gallo ; car elle était plus élevée au dessus du niveau de la mer, et couverte en partie de bois qui abritaient une espèce de faisans et le lièvre ou lapin du pays, de sorte que les Espagnols avec leurs arbalètes pouvaient se procurer une provision de gibier suffisante. De frais ruisseaux sortis des rochers fournissaient l'eau en abondance, bien que les pluies torrentielles, qui tombaient sans relâche, ne les laissassent pas en danger de mourir de soif. Ils trouvèrent quelque abri contre ce fléau dans les huttes grossières qu'ils construisirent; là cependant, comme dans leur première résidence, ils souffrirent de l'incommodité non moins intolérable des insectes venimeux, qui se multipliaient et fourmillaient dans les exhalaisons d'un sol puissant et surexcité. Dans ce triste séjour, Pizarre n'omettait aucun moyen de soutenir l'esprit abattu de ses compagnons. Les prières du matin étaient dites exactement, et l'hymne du soir à la Vierge chantée régulièrement; les fêtes de l'église étaient soigneusement solennisées, et Pizarre prenait tous les moyens possibles pour donner à son entreprise une sorte de caractère religieux et inspirer à ses rudes compagnons une confiance dans la protection du ciel qui pût les soutenir dans leur périlleuse situation [1].

[1] « Cada Manana daban gracias á Dios : á las tardes decian la Salve,

Dans ce triste séjour, leur principale occupation était d'observer l'étendue mélancolique de l'Océan, afin de saluer le premier signal du secours attendu. Mais plusieurs longs mois se passèrent, et rien ne parut. De tous côtés on ne voyait que l'immense désert des eaux, excepté à l'est, où la crête glacée des Andes, frappée par le soleil ardent de l'équateur, brillait comme une ligne de feu qui se déployait au loin sur le grand continent. La moindre tache à l'horizon était observée attentivement, et les pièces de bois flottantes ou les amas d'herbes marines poussées çà et là sur la surface de la mer, prenait dans leur imagination la forme du vaisseau promis; enfin découragés par une suite de désappointements, l'espérance fit graduellement place au doute, et le doute se changea en désespoir [1].

Cependant le vaisseau de Tafur avait atteint le port de Panama. Les nouvelles qu'il apportait de l'inflexibilité de Pizarre et de ses compagnons remplirent le gouverneur d'indignation. Il ne pouvait la considérer que comme un acte de suicide, et il refusa d'envoyer d'autres secours à des hommes qui s'obstinaient à leur propre ruine. Néanmoins Luque et Almagro furent fidèles à leurs engagements. Ils représentèrent au gouverneur que si la conduite de leur camarade était téméraire, c'était du moins pour le service de la couronne, et la poursuite du grand ouvrage de la découverte. Rios en prenant le gouvernement avait reçu pour instruc-

i otras Oraciones, por las Horas : sabian las Fiestas, i tenian cuenta con los Viernes, i Domingos. » Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. X, cap. III.

[1] « Al cabo de muchos Dias aguardano, estaban tan angustiados, que los salages, que se hacian bien dentro de la Mar, les parecid, que era el Navio. » Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. X, cap. IV.

tions d'aider Pizarre dans son entreprise; et l'abandonner maintenant serait rejeter les chances de succès qui restaient encore, et encourir la responsabilité de sa mort et de celle des braves qui s'étaient attachés à lui. Ces remontrances finirent par agir tellement sur l'esprit du gouverneur qu'il consentit à regret à ce qu'on envoyât un vaisseau à l'île de Gorgone mais seulement avec les hommes nécessaires pour le manœuvrer, et avec des ordres positifs à Pizarre de revenir dans six mois et de rendre compte lui-même à Panama quels que pussent être les résultats futurs de son expédition.

S'étant ainsi assuré la sanction du pouvoir exécutif, les deux associés ne perdirent pas de temps pour équiper un petit vaisseau, le fournir de vivres, d'armes et de munitions, et ils le dépêchèrent à l'île. Les malheureux habitants de ce petit désert qui l'occupaient alors depuis sept mois[1], osaient à peine en croire leurs yeux lorsqu'ils aperçurent les voiles blanches de la barque amie qui s'avançait vers eux. Et bien que Pizarre, lorsque le vaisseau eût jeté l'ancre, fût désappointé de voir qu'il n'amenait pas de nouvelles recrues pour l'entreprise, cependant il le salua avec joie, comme lui fournissant les moyens de résoudre le grand problème de l'existence du riche empire du sud, et d'ouvrir ainsi la route à sa conquête future. Deux de ses hommes étaient si malades, qu'il se détermina à les laisser aux soins de quelques Indiens amis, qui étaient restés avec lui pendant tout son séjour, et à les reprendre en revenant. Prenant avec lui le reste de ses vaillants compagnons et les indigènes de Tumbez il s'embarqua et se hâtant de lever l'ancre il dit adieu à « l'enfer, »

[1] « Estubieron, con estos trabajos con igualdad de animo siete meses. » Montesinos, *Annales*, MS., ano 1527.

comme l'appelèrent les Espagnols, qui avait été la scène de tant de souffrances et d'une si intrépide résolution [1].

Tous les cœurs étaient remplis d'espérance, car ils se trouvaient encore une fois sur l'océan, sous la direction du brave pilote Ruiz, qui, suivant les avis des Indiens, proposa de gouverner vers le pays de Tumbez, ce qui les conduirait tout d'un coup dans le riche empire des Incas, l'*El Dorado*, qu'ils avaient poursuivi si longtemps. Dépassant l'île lugubre de Gallo, qu'ils avaient tant de bonnes raisons de se rappeler, ils s'avancèrent au large jusqu'à ce qu'ils découvrissent la pointe Tacumez près de laquelle ils avaient débarqué dans leur premier voyage. Ils ne touchèrent à aucun point de la côte, mais ils continuèrent constamment leur route, bien qu'ils fussent très gênés par les courants et par le vent qui soufflait presque sans variation du sud. Heureusement le vent était léger, et comme le temps était favorable, leur voyage, quoique lent, ne fut pas pénible. Ils furent en peu de jours en vue de la pointe Pasado, limite du premier voyage du pilote, et traversant la ligne, le petit bâtiment entra dans ces mers inconnues, qui, jusqu'alors, n'avaient été sillonnées par aucun vaisseau européen. Ils observèrent que la côte perdait graduellement son caractère âpre et hardi, s'abaissant doucement vers le rivage et s'étendant en plaines sablonneuses, rehaussées çà et là par des champs d'une richesse et d'une beauté extraordinaires : tandis que les chaumières blanches des indigènes brillant au bord de la mer, et la fumée qui s'élevait des hauteurs éloi-

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 182. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1527. — Naharro, *Relacion Sumaria*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. X, cap. IV. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

gnées, dénotaient que la population devenait plus nombreuse.

Enfin, vingt jours après son départ de l'ile, le vaisseau aventureux tourna la pointe de Ste-Hélène, et glissa doucement sur les eaux du beau golfe de Guayaquil. Tout le long de la côte, le pays était parsemé de villes et de villages; cependant la grande chaine des Cordillères, s'élevant brusquement à partir du rivage, ne laissait qu'une bande étroite d'un vert d'émeraude, à travers laquelle de nombreux ruisseaux répandant la fertilité sur leur passage, allaient en serpentant se jeter dans la mer.

Pizarre et ses compagnons se trouvaient alors à la hauteur de quelques unes des cimes les plus prodigieuses de cette chaine magnifique; le Chimborazo, avec son large sommet arrondi, s'élevant comme le dôme des Andes, et le Cotopaxi avec son cône éblouissant d'une blancheur d'argent, qui ne subit d'autres changements que ceux qui résultent de l'action de ses feux volcaniques; car cette montagne est le plus terrible volcan de l'Amérique, et déployait une activité formidable peu avant l'époque de notre récit. Charmés des indices de civilisation qui se montraient à eux à mesure qu'ils avançaient, les Espagnols enfin jetèrent l'ancre à l'ile de Santa Clara, située à l'entrée de la baie de Tumbez [1].

Ce lieu était inhabité, mais il fut reconnu par les

[1] Suivant Garcilasso, il s'écoula deux années entre le départ de Gorgona et l'arrivée à Tumbez. (*Com. Real.*, parte II, lib. I, cap. XI.) Une pareille insulte à la chronologie n'est pas commune, même dans le récit de ces événements, auxquels il est aussi difficile de fixer une date précise qu'aux faits antérieurs au déluge, moins à cause des contradictions qu'à cause du silence des récits contemporains.

Indiens qui étaient à bord, comme étant fréquenté de temps en temps par le peuple guerrier de l'île voisine de Punà, pour y faire des sacrifices et y célébrer les cérémonies du culte. Les Espagnols trouvèrent sur le sol quelques morceaux d'or grossièrement travaillés de différentes formes, et probablement destinés à être offerts à la divinité indienne. Ils se réjouirent en apprenant des indigènes qu'ils verraient ce métal précieux en abondance dans leur ville de Tumbez.

Le lendemain matin ils traversèrent la baie pour y arriver. En s'approchant ils virent une grande ville, avec beaucoup d'édifices, en apparence de pierre et de plâtre, au milieu d'une prairie fertile, qui paraissait préservée de la stérilité du pays environnant, par une irrigation pratiquée avec beaucoup de soin. Lorsqu'il fut à quelque distance du rivage, Pizarre vit arriver vers lui plusieurs grandes balsas, qui se trouvèrent être remplies de guerriers partant pour une expédition contre l'île de Punà. Longeant la flottille indienne, il invita quelques-uns des chefs à venir à bord de son vaisseau. Les Péruviens contemplaient avec étonnement tous les objets qui frappaient leurs yeux et surtout leurs compatriotes qu'ils s'attendaient peu à trouver là. Ces derniers leur apprirent comment ils étaient tombés entre les mains des étrangers, qu'ils représentaient comme une race d'êtres extraordinaires, qui n'étaient pas venus pour faire du mal, mais simplement pour connaître le pays et ses habitants. Ce récit fut confirmé par le commandant espagnol, qui persuada aux Indiens de retourner dans leurs balsas, et de rapporter ce qu'ils avaient vu à leurs concitoyens, leur demandant en même temps de pourvoir son vaisseau de provisions fraîches, son désir étant d'entretenir un commerce amical avec les indigènes.

Le peuple de Tumbez était assemblé le long du rivage, et regardait avec un étonnement inexprimable le château flottant qui, ayant jeté l'ancre, se balançait mollement sur ses amarres dans la baie. Ils écoutèrent avidement les récits de leurs compatriotes, et en référèrent immédiatement au *curaca* ou chef du district, qui, pensant que les étrangers étaient des êtres d'un ordre supérieur, se prépara sur-le-champ à satisfaire à leur requête. Peu après on vit plusieurs balsas se diriger vers le vaisseau, chargées de bananes, « de plantain, » de yuca, de blé indien, de pommes de terre douces, d'ananas, de noix de coco, et d'autres riches productions de la fertile vallée de Tumbez. On y avait aussi ajouté du gibier et du poisson, avec plusieurs lamas, dont Pizarre avait vu les grossiers dessins appartenant à Balboa, mais dont jusqu'à présent il n'avait rencontré aucun spécimen vivant. Il examina ce curieux animal, le mouton du Pérou, ou, comme l'appelèrent les Espagnols, le « petit chameau » des Indiens, avec beaucoup d'intérêt, admirant le mélange de laine et de crin qui fournissait aux indigènes les matières premières des produits de leurs fabriques.

Un Inca noble ou *orejon* se trouvait à ce moment à Tumbez, — les Espagnols donnaient ce nom, comme je l'ai déjà dit, aux hommes de son rang, à cause des énormes ornements d'or qu'ils portaient attachés à leurs oreilles. Il témoigna une grande curiosité de voir les merveilleux étrangers, et il était venu dans cette intention avec les balsas. Il était aisé de voir par la qualité supérieure de ses vêtements, de même que par la déférence que lui témoignaient les autres, que c'était un personnage considérable, et Pizarre le reçut avec une distinction marquée. Il lui montra les différentes

parties du vaisseau, lui expliquant l'usage de tout ce qui attirait son attention, et répondant de son mieux à ses nombreuses questions, par l'entremise de ses interprètes indiens. Le chef péruvien désirait surtout savoir de quelle contrée ils arrivaient et dans quel but Pizarre et ses compagnons étaient venus sur ces rivages. Le capitaine espagnol répondit qu'il était vassal d'un grand prince, le plus grand et le plus puissant du monde, et qu'il était venu dans ce pays pour y établir la *légitime suprématie* de son maître. Il ajouta qu'il était venu, en outre, pour tirer les habitants des ténèbres de l'incrédulité où ils étaient encore plongés. Les Indiens adoraient un mauvais esprit qui précipiterait leurs âmes dans la perdition éternelle; et il leur ferait connaître le seul véritable Dieu, Jésus-Christ, puisque croire en lui était le salut éternel [1].

Le prince indien écouta avec une profonde attention, et avec une surprise apparente; mais il ne répondit rien. Il est possible que ni lui ni ses interprètes n'eurent des idées bien distinctes des doctrines qui leur étaient si brusquement révélées. Il est possible qu'il ne crût pas qu'il y eût sur la terre aucun potentat plus grand que l'Inca; aucun, du moins, qui eût un meilleur droit pour gouverner ses États. Et il est très possible qu'il ne fût pas disposé à admettre que l'astre qu'il adorait fut inférieur au Dieu des Espagnols. Cependant quelles que soient les impressions qu'ait éprouvées l'esprit peu cultivé du barbare, il ne les témoigna pas, mais il garda un silence

[1] Le texte abrége un peu le discours de cette polémique militaire, qui est rapporté au long par Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. X, cap. IV. Voyez aussi Montesinos, *Annales*, MS., ano 1527. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — *Relacion del primer. Descub.*, MS.

prudent, sans essayer de disputer et de convaincre son adversaire chrétien.

Il resta à bord jusqu'à l'heure du dîner, qu'il partagea avec les Espagnols, témoignant qu'il était satisfait des mets étrangers, et surtout charmé du vin qu'il trouva très supérieur aux liqueurs fermentées de son pays. En prenant congé, il pressa poliment les Espagnols de visiter Tumbez, et Pizarre le renvoya en lui donnant entre autres présents une hache de fer, qui avait beaucoup excité son admiration; car l'usage du fer, comme nous l'avons vu, était aussi inconnu aux Péruviens qu'aux Mexicains.

Le lendemain, le capitaine espagnol envoya à terre un de ses hommes, nommé Alonso de Molina, accompagné d'un nègre qui était venu de Panama dans le vaisseau, avec un présent de volaille et de porc, pour le curaca; ni l'une ni l'autre de ces deux espèces n'étant indigènes dans le Nouveau Monde. Vers le soir son envoyé revint avec une provision de fruits et de légumes frais que ce peuple bienveillant envoyait au vaisseau. Molina eut à faire un récit merveilleux. En débarquant il fut entouré par les indigènes qui exprimèrent la plus grande surprise de son habillement, de son teint blanc et de sa longue barbe. Les femmes surtout lui témoignaient beaucoup de curiosité, et Molina semblait entièrement gagné par leurs charmes et leurs manières séduisantes. Il manifesta probablement sa satisfaction par sa contenance, car les Indiens le pressèrent de rester chez eux, lui promettant dans ce cas de lui donner une belle femme.

La couleur de son noir compagnon les surprit également. Ils ne pouvaient la croire naturelle, et essayaient de l'enlever en frottant avec leurs mains. Comme l'Africain souffrait tout cela avec une gaieté caractéristique laissant voir en même

temps la blancheur d'ivoire de ses dents, ils furent extrêmement satisfaits[1]. Les animaux ne leur parurent pas moins inconcevables, et lorsque le coq chanta, ces hommes simples battirent des mains, et demandèrent ce qu'il disait [2]. Leurs esprits étaient tellement bouleversés par des spectacles si nouveaux, qu'ils semblaient incapables de discerner l'homme et la brute.

Molina fut ensuite escorté jusqu'à la résidence du curaca, qu'il trouva tenant un grand état, avec des portiers à l'entrée de sa maison, et une quantité de vaisselle d'or et d'argent dans laquelle il était servi. On le conduisit ensuite dans différents endroits de la ville indienne et il vit une forteresse bâtie de pierres brutes et bien que peu élevée couvrant une grande étendue de terrain [3]. Près de là se trouvait un temple, et la description que fit l'Espagnol de ses ornements brillants d'or et d'argent, sembla si extravagante, que Pizarre se défiant de toute sa relation, résolut d'envoyer le lendemain un émissaire plus discret et plus digne de foi [4].

La personne choisie, fut Pedro de Candia, le cavalier grec cité comme l'un des premiers qui ait manifesté l'intention de partager le sort de son chef. Il fut envoyé à terre, avec la cotte de mailles au complet, comme il convenait à un brave

[1] « No se cansaban de mirarle, hacianle labar, para vér si se le quitaba la Tinta negra, i él lo hacia de buena gana, riendose, i mostrando sus dientos blancos. » Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. X, cap. V.

[2] *Ibid.*, ubi supra.

[3] « Cerca del solia estar una fortaleza muy fuerte y de linda obra, hecha por los Yngas reyes del Cuzco y senores de todo el Peru..... Ya esta el edificio desta fortaleza muy gastado y deshecho : mas no para que dexe de dar muestra de lo mucho que fue. » Cieza de Leon, *Cronica*, cap. IV.

[4] *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — Herrera, *Hist. general*, loc. cit. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. II.

chevalier, l'épée au côté et l'arquebuse sur l'épaule. Les Indiens furent encore plus éblouis à son aspect qu'à celui de Molina; car le soleil faisait briller son armure polie, et étinceler ses armes. Ils avaient beaucoup entendu parler de la formidable arquebuse par ceux de leurs concitoyens qui étaient allés au vaisseau et ils prièrent Candia de « la faire parler. » En conséquence, il dressa une planche comme but, et visant à dessein, il fit feu. L'éclair de la poudre, et la détonation effrayante de la pièce, lorsque la planche, frappée par la balle, vola en éclats, remplirent les indigènes de stupeur. Quelques-uns se jetèrent sur le sol couvrant leurs visages de leurs mains, et d'autres s'approchèrent du cavalier avec des sentiments de crainte, qui se dissipèrent graduellement lorsqu'il les eut encouragés par l'expression souriante de son visage [1].

Ils lui montrèrent ensuite les mêmes attentions hospitalières qu'ils avaient témoignées à Molina; et la description

[1] L'on dit, en outre, que les Indiens, voulant éprouver davantage la nature surhumaine du cavalier espagnol, lâchèrent sur lui un tigre, — probablement un jaguar, — qui était tenu en cage dans la forteresse royale. Mais don Pedro était un bon catholique, et il posa doucement la croix qu'il portait à son cou sur le dos de l'animal, qui, oubliant à l'instant sa férocité naturelle, se coucha aux pieds du cavalier et commença à se jouer autour de lui avec d'innocentes gambades. Les Indiens, plus surpris que jamais, ne doutèrent plus de la sainteté de leur hôte et le portèrent en triomphe sur leurs épaules jusqu'au temple. Cette anecdote digne de foi est rapportée sans la moindre expression de défiance par plusieurs auteurs contemporains. (Voyez Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. III, lib. X, cap. V. — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. liv. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. I, cap. XII.) Ce dernier auteur peut avoir tenu sa version du propre fils de Candia, avec lequel, nous dit-il, il fut élevé à l'école. Elle trouvera sans doute aussi facilement créance auprès des hommes de nos jours qui pensent que l'âge des miracles n'est pas encore passé.

qu'il fit à son retour des merveilles de la ville ne le céda en rien à celle de son prédécesseur. La forteresse qui était entourée d'un triple rang de murailles, avait une forte garnison. Il décrivit le temple comme revêtu à la lettre de plaques d'or et d'argent. Près de cet édifice se trouvait une sorte de couvent destiné aux fiancées de l'Inca, qui manifestèrent une grande curiosité de le voir. Il ne dit pas clairement si ce désir fut satisfait; mais il dépeignit les jardins du couvent où il était entré, comme éblouissants d'imitations de fruits et de végétaux en or et en argent pur[1]! Il avait vu à l'œuvre un certain nombre d'ouvriers, dont la seule occupation semblait être de fournir ces ornements magnifiques pour les maisons religieuses.

Les rapports du cavalier peuvent avoir été quelque peu embellis[2]. Il était naturel que des hommes sortant des tristes déserts, où ils avaient été confinés depuis six mois, fussent vivement frappés des preuves de civilisation qu'ils rencontraient sur la côte péruvienne. Mais Tumbez était une cité

[1] « Que habia visto un jardin donde las yerbas eran de oro imitando en un todo á las naturales, arboles con frutas de lo mismo, y otras muchas cosas á este modo, con qne aficiono grandemente á sus companeros á esta conquista. » Montesinos, *Annales*, ano 1527.

[2] Le récit du digne cavalier ne paraît pas avoir trouvé faveur auprès du vieux conquérant, si souvent cité dans ces pages; il dit que, lorsque les Espagnols visitèrent ensuite Tumbez, on trouva que la relation de Candia n'était que mensonges d'un bout à l'autre, excepté toutefois ce qui regardait le temple; cependant le vétéran reconnaît que ce qui manquait à Tumbez fut plus que compensé par la magnificence des autres villes de l'empire qui n'étaient pas encore visitées. « Lo cual fué mentira; porque despues que todos los Espanoles entramos en ella, se vio por vista de ojos haber mentido en todo, salvo en lo del templo, que este era cosa de ver, aunque mucho mas de lo que aquel encarecio, lo que falto en esta ciudad, se hallo despnes en otras que mnchas leguas mas adelante se descubrieron. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

favorite des princes péruviens. C'était la ville la plus importante sur la frontière septentrionale de l'empire, contiguë à la conquête récente de Quito. Le grand Tupac Yupanqui y avait établi une forte citadelle, et l'avait peuplée d'une colonie de *mitimaes*. Le temple et la maison occupée par les vierges du soleil avaient été élevés par Huayna Capac, et furent dotés libéralement par cet Inca avec la somptuosité propre aux établissements religieux du Pérou. La ville était pourvue d'eau abondamment arrosée par de nombreux aqueducs, la fertile vallée qui l'entourait et l'océan qui baignait ses rivages, fournissaient d'amples moyens de subsistance à une population considérable. Mais la cupidité des Espagnols après la conquête ne tarda pas à dépouiller la ville de toutes ces gloires, et l'emplacement de ces tours et de ces temples superbes, moins d'un demi siècle après cette époque, n'était indiqué que par les énormes masses de ruines qui encombraient le sol [1].

Les Espagnols devinrent presque fous de joie, dit un ancien auteur, en recevant ces brillantes nouvelles de la cité péruvienne. Tous leurs rêves favoris allaient être réalisés : ils avaient atteint le royaume qui avait si longtemps flotté devant leurs yeux dans une splendeur imaginaire. Pizarre exprima sa gratitude au ciel qui avait couronné ses travaux par un résultat si glorieux ; mais il déplora amèrement le sort cruel qui, en le privant de ses compagnons, lui refusait dans ce moment les moyens de profiter de son succès. Cependant il n'avait aucun sujet de se plaindre ; et le catho-

[1] Cieza de Leon, qui traversa cette partie du pays en 1548, parle de la manière désordonnée dont la main des conquérants avait frappé les édifices indiens qui étaient en ruines dès cette époque reculée. *Cronica*, cap. LXVII.

lique dévot, vit dans cette circonstance même une intervention providentielle, qui empêcha d'entreprendre la conquête, lorsque ces tentatives eussent été prématurées. Le Pérou n'était pas encore déchiré par les rivalités des candidats au trône; uni et fort sous le sceptre d'un monarque belliqueux, il aurait bien pu défier toutes les forces que Pizarre pouvait rassembler. « Ce fut évidemment l'œuvre du ciel, » s'écrie un pieux fils de l'Église, « qu'il ait été reçu par les indigènes avec les sentiments doux et bienveillants, les plus propres à faciliter la conquête; car ce fut la main du Seigneur qui le conduisit avec ses compagnons dans cette région éloignée pour la propagation de la sainte foi, et pour le salut des âmes [1]. »

Ayant rassemblé toutes les informations essentielles à ses projets, Pizarre après avoir pris congé des indigènes de Tumbez et leur avoir promis un prompt retour, leva l'ancre et tourna de nouveau sa proue vers le sud. Restant toujours aussi près que possible de la côte afin qu'aucun endroit important ne lui échappa, il passa le cap Blanco, et après avoir navigué environ un degré et demi, il arriva au port de Payta. Les habitants qui eurent connaissance de son approche, vinrent dans leurs balsas pour voir les merveilleux étrangers, apportant avec eux des provisions de fruits, de poissons et de légumes, et montrant le même esprit hospitalier que leurs compatriotes de Tumbez.

Après y être resté quelque temps et avoir échangé des présents de peu de valeur avec les indigènes, Pizarre continua

[1] « I si le recibiesen con amor, hiciese su Mrd. lo que mas conveniente le pareciese al efecto de su conquista : porque tenia entendido, que el haverlos traido Dios era para que su santa fé se dilatase i aquellas almas se salvasen. » Naharro, *Relacion sumaria*, MS.

sa croisière; et côtoyant les plaines sablonneuses de Sechura, pendant environ une centaine de milles, il doubla la pointe Aguja, et longea la côte qui s'inclinait vers l'est, toujours poussé par des brises légères et peu variables. Le temps devint ensuite contraire, et les voyageurs essuyèrent une succession de vents violents qui les rejetèrent à quelque distance en mer, et les ballottèrent pendant plusieurs jours. Mais ils ne perdirent pas de vue les grandes chaînes des Andes, qu'ils voyaient à mesure qu'ils avançaient au sud, presque toujours à la même distance du rivage, découvrant leurs pics les uns après les autres, avec leurs prodigieuses vagues de glace, semblables à un vaste océan qui aurait été soudainement fixé et gelé dans son agitation sauvage et tumultueuse. Avec ces amers toujours en vue, le navigateur n'avait guère besoin d'étoile ou de compas pour guider la course de son navire.

Aussitôt que la tempête se fut apaisée, Pizarre se rapprocha de nouveau du continent, touchant aux points principaux de la côte. Partout il fut reçu avec le même esprit d'hospitalité généreuse; les indigènes venant à sa rencontre dans leurs balsas, chargées de leurs petites cargaisons de fruits et de légumes de toutes les variétés succulentes qui croissent dans la *tierra caliente*. Tous étaient avides d'entrevoir les étrangers, les « enfants du soleil, » comme on commençait déjà à nommer les Espagnols à cause de leur teint blanc, de leurs brillantes armures, et des tonnerres qu'ils portaient dans leurs mains [1]. Ils avaient de plus été précédés par les rapports les plus favorables sur l'urbanité et la dou-

[1] « Que resplandecian como el Sol. Llamabanles hijos del Sol por esto. » Montesinos, *Annales* MS., ano 1528.

ceur de leurs manières; et ces bruits ouvraient les cœurs simples des indigènes et les disposaient à la confiance et à l'amitié. Le dur soldat n'avait pas encore montré la noirceur de son caractère. Il n'était pas assez fort. L'heure de la conquête n'était pas encore venue.

Partout Pizarre recueillait les mêmes ouï-dire sur le puissant monarque qui gouvernait le pays et tenait sa cour dans les hautes plaines de l'intérieur, où l'on représentait sa capitale comme étincelant d'or et d'argent et étalant toute la magnificence des satrapes de l'Orient. Tumbez exceptée, il paraît que les Espagnols trouvèrent peu de métaux précieux chez les indigènes de la côte. Plus d'un auteur affirme qu'ils ne s'en montraient point avides ou du moins qu'ils affectaient de ne pas l'être, suivant les ordres de Pizarre. Il n'aurait pas voulu trahir leur soif de l'or, et refusait effectivement les dons qu'on leur offrait [1]. Il est plus probable qu'ils virent peu de richesses étalées sauf dans les ornements des temples et des autres édifices sacrés, qu'ils n'osaient dépouiller. Les métaux précieux réservés pour les usages religieux et pour les personnes d'un haut rang, ne devaient pas vraisemblablement abonder dans les villes éloignées et dans les hameaux de la côte.

Cependant les Espagnols trouvèrent des preuves suffisantes de civilisation et de puissance pour se convaincre que les rapports des indigènes étaient en grande partie fondés. Ils virent fréquemment des constructions de pierre et

[1] Pizarre voulait faire entendre aux indigènes, dit le père Naharro, que leur bien seul et non l'amour de l'or l'avait conduit dans un pays si lointain. « Sin haver querido recibir el oro, plata, i perlas que les ofrecieron, á fin de que conociesen no era codicia, sino deseo de su bien el que les habia traido de tan lejas tierras á las suyas. » *Relacion sumaria*, MS.

de plâtre, montrant quelquefois dans l'exécution, sinon un dessin élégant, du moins de l'habileté architecturale. Dans tous les endroits où ils jetaient l'ancre, ils voyaient des espaces verdoyants de pays cultivé, arrachés à la nature sauvage, et couverts de la végétation variée des tropiques ; tandis qu'un système raffiné d'irrigation, au moyen d'aqueducs et de canaux, semblait s'étendre comme un réseau sur la surface du pays, faisant fleurir même le désert. Dans plusieurs endroits où ils débarquèrent, ils virent la grande route des Incas qui traversait la côte, souvent perdue, il est vrai, dans les sables mouvants où aucune route ne pouvait se maintenir, mais s'élevant en chaussée large et solide, lorsqu'elle traversait un sol plus ferme. L'exécution de tels travaux pour les communications intérieures n'était pas en elle-même un monument médiocre de puissance et de civilisation.

S'avançant toujours vers le sud, Pizarre passa devant le futur emplacement de la florissante cité de Truxillo, fondée par lui quelques années plus tard, et continua sa route jusqu'à ce qu'il mouillât dans le port de Santa. Ce port était situé sur les bords d'un beau et large fleuve ; mais le pays d'alentour était si excessivement aride, que les Péruviens trouvant le sol très favorable pour la conservation de leurs momies, le choisissait souvent pour enterrer les morts. Et en effet, les *guacas* indiens, étaient si nombreux, que cet endroit pouvait s'appeler le séjour des morts plutôt que celui des vivants [1].

[1] « Lo que mas me admiro, quando passe por este valle, fue ver la muchedumbre que tienen de sepolturas : y que por todas las sierras y secadales en los altos del valle : a y numero grande de apartados, hechos a su usança, todo cubiertas de huessos de muertos. De manera que lo que ay en este valle mas que ver, es las sepolturas de los muertos, y los campos que labraron siendo vivos. » Cieza de Leon, *Cronica*, cap. LXX.

Arrivés en cet endroit environ au neuvième degré de latitude sud, les compagnons de Pizarre le supplièrent de ne pas poursuivre le voyage. Ils avaient assez fait et plus qu'assez, disaient-ils, pour prouver l'existence et la position véritable du grand empire indien qu'ils avaient si longtemps cherché. Cependant leur peu de force ne leur permettait pas de profiter de leur découverte. Tout ce qu'il y avait à faire, était de retourner et d'annoncer le succès de leur entreprise au gouverneur de Panama. Pizarre se rendit à la sagesse de cette demande. Il avait alors pénétré neuf degrés plus loin qu'aucun navigateur dans ces mers méridionales, et, après avoir vaincu la défaveur qui semblait jusqu'alors s'attacher à ses entreprises, il pouvait maintenant revenir triomphant vers ses concitoyens. Il se prépara donc sans hésiter à reprendre sa course, et fit voile de nouveau vers le nord.

Dans sa route, il toucha à plusieurs endroits où il avait abordé auparavant. Dans l'un, appelé Santa Cruz par les Espagnols, une femme indienne d'un rang supérieur, l'avait invité à descendre sur le rivage, et il avait promis de la visiter à son retour. Son vaisseau n'eut pas plus tôt jeté l'ancre près du village où elle demeurait, qu'elle vint à bord avec une suite nombreuse. Pizarre la reçut avec toutes les marques du respect, et lorsqu'elle partit il lui présenta quelques bagatelles qui avaient une valeur véritable aux yeux d'une princesse indienne. Elle pressa le commandant espagnol et ses compagnons de lui rendre sa visite, promettant d'envoyer à bord un certain nombre d'otages, comme garantie d'une bonne réception. Pizarre l'assura que la confiance sincère qu'elle avait montrée envers lui prouvait que cela était inutile. Cependant, le lendemain aussitôt qu'il fut

descendu dans sa chaloupe pour aller à terre, plusieurs des personnes les plus importantes de l'endroit, se rendirent au vaisseau pour être reçues comme otages pendant l'absence des Espagnols, singulière preuve d'égard pour la défiance de ses hôtes.

Pizarre trouva que des préparatifs avaient été faits pour le recevoir avec une simplicité hospitalière, qui n'était pas sans goût. On avait élevé des berceaux avec des feuillages riches et touffus, entremêlés de fleurs odoriférantes et d'arbustes qui répandaient un parfum délicieux dans les airs. On avait préparé un banquet avec une abondance de viandes apprêtées suivant la méthode péruvienne, et des fruits et des légumes d'une apparence séduisante et délicieux au goût, quoique leurs noms et leur nature fussent inconnus aux Espagnols. Après la collation, les convives eurent un divertissement de musique et de danse, exécuté par une troupe de jeunes gens et de jeunes filles simplement vêtus, qui montrèrent dans leur amusement national favori, toute l'agilité et toute la grâce, que les membres souples des Indiens du Pérou, les disposaient si bien à déployer. Avant que de partir, Pizarre expliqua à son hôtesse les motifs de sa visite, de même qu'il l'avait fait dans d'autres occasions, et il conclut en déployant la bannière royale de Castille, qu'il avait apportée à terre, lui demandant ainsi qu'aux personnes de sa suite, de l'élever en signe d'obéissance à son souverain. Ils le firent avec beaucoup de bonne humeur, riant tout le temps, dit le chroniqueur, et montrant évidemment qu'ils n'avaient qu'une idée très imparfaite du caractère sérieux de cette cérémonie. Pizarre fut satisfait de cet hommage extérieur et retourna à son vaisseau charmé du divertissement qu'on lui avait donné, et méditant, peut-être, sur la meil-

leure manière de le reconnaître plus tard, par la conquête et la conversion du pays.

Le commandant espagnol ne manqua pas non plus au retour de toucher à Tumbez. Quelques-uns de ses compagnons, séduits par l'aspect confortable de la ville et par les mœurs douces des habitants, témoignèrent le désir d'y rester, croyant, sans doute, qu'il vaudrait mieux habiter un lieu où ils seraient d'importants personnages, que d'aller retrouver une condition obscure dans la colonie de Panama. L'un de ceux-là était le même Alonso de Molina, qui avait abordé le premier dans cette ville, et qu'avaient captivé les charmes des beautés indiennes. Pizarre céda à leur demande pensant qu'il ne serait pas inutile de trouver à son retour quelques-uns de ses compagnons, qui fussent instruits de la langue et des usages des indigènes. On lui permit aussi d'emmener sur son vaisseau deux ou trois Péruviens, dans l'intention de leur faire apprendre réciproquement le castillan. L'un d'eux, jeune homme, que les Espagnols nommèrent Felipillo, joua un rôle assez important dans la suite des événements.

En quittant Tumbez, les aventuriers firent route directement vers Panama, touchant seulement à l'île funeste de Gorgona pour prendre à bord les deux compagnons qu'ils y avaient laissés trop malades pour les suivre. L'un d'eux était mort, et ayant repris l'autre, Pizarre et sa vaillante petite troupe continuèrent leur voyage; et après une absence de dix-huit mois, au moins, ils mouillèrent encore une fois dans le port de Panama [1].

[1] *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1528. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*,

Comme on pouvait s'y attendre, leur arrivée causa une grande sensation. Car il y avait peu de personnes, même parmi leurs amis les plus confiants, qui ne pensassent qu'ils avaient depuis longtemps payé leur témérité, et qu'ils étaient devenus victimes du climat ou des indigènes, ou qu'ils avaient péri misérablement dans les flots. Leur joie fut donc d'autant plus grande, lorsqu'ils virent les aventuriers revenus non seulement sains et saufs, mais avec des nouvelles certaines des beaux pays qui s'étaient si longtemps dérobés à leurs désirs. Ce fut un moment de satisfaction orgueilleuse pour les trois associés, qui, en dépit du blâme, de la dérision et de tous les obstacles que la méfiance de leurs amis ou la froideur du gouvernement pouvait mettre sur leur chemin, avaient persévéré dans leur grande entreprise jusqu'à ce qu'ils eussent établi la réalité de ce qu'on avait si généralement traité de chimère. C'est le malheur des esprits audacieux qui conçoivent un dessein trop vaste pour que leurs contemporains puissent le comprendre, ou du moins qu'ils essaient de l'accomplir, de passer pour des rêveurs et des visionnaires. Telle avait été la destinée de Luque et de ses associés. L'existence d'un riche empire indien dans le sud, qui s'était élevée à la certitude de la conviction dans leurs esprits, longtemps fixés sur la même idée, et attentifs à tous les arguments qui la favorisaient, avait été tournée en dérision par leurs concitoyens comme un mirage de l'imagination, destiné à s'évanouir étant envisagé de plus près; tandis que les faiseurs de projets qui jouaient leurs fortunes dans cette aventure, étaient regardés comme des

MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. IV, lib. II, cap. VI, VII. — *Relacion del primer. Descub.*, MS.

fous. Mais l'heure de leur triomphe, de leur triomphe si lent et si péniblement conquis était enfin arrivée.

Cependant le gouverneur Pedro de los Rios, ne parut pas, même alors, convaincu de la grandeur de la découverte, ou, peut-être, fut-il découragé par cette grandeur même. Lorsque les associés devenus plus confiants, lui demandèrent sa protection dans une entreprise trop vaste pour leurs ressources individuelles, il répondit froidement, « qu'il n'avait pas envie d'élever d'autres gouvernements aux dépens du sien, et qu'il ne se laisserait pas engager à sacrifier de nouvelles vies par le vain étalage de bagatelles d'or et d'argent, et de quelques moutons indiens [1]. »

Amèrement découragés par cet échec du seul côté dont ils pussent espérer une aide efficace, les associés, manquant de fonds, et avec un crédit presque épuisé par leurs derniers efforts, tombèrent dans une extrême perplexité. Cependant s'arrêter maintenant, qu'était-ce, sinon abandonner la mine opulente que leur industrie et leur persévérance avaient ouverte pour que d'autres l'exploitassent à loisir? Dans cette extrémité l'esprit fertile de Luque, lui suggéra le seul expédient qui leur permît d'espérer le succès. C'était de s'adresser directement à la couronne. Nul n'était si intéressé au résultat de l'expédition. C'était pour le gouvernement, en effet, que les découvertes devaient être faites et que le pays devait être conquis. Le gouvernement seul pouvait fournir les moyens nécessaires, et devait vraisemblablement envisager la ques-

[1] « No entendia de despoblar su governacion, para que se fuesen á poblar nuevas tierras, muriendo en tal demanda mas gente de la que havia muerto, cebando á los hombres con la muestra de las ovejas, oro, i plata, que havian traido. » Herrera, *Hist. general*, dec. IV, lib. III, cap. I.

tion sous un point de vue plus large et plus libéral que le petit gouverneur d'une colonie.

Mais qui était capable de remplir cette mission délicate? Luque était enchaîné à Panama par les devoirs de sa profession; et ses associés, soldats illettrés, étaient beaucoup plus propres aux choses de la guerre qu'à celles de la cour. Almagro, brusque, quoiqu'un peu ampoulé et fastueux dans ses discours, d'une petite taille et d'une physionomie commune, maintenant très défiguré par la perte d'un œil, convenait moins à cette mission que son compagnon d'armes, qui, ayant un extérieur agréable et en même temps un air imposant, parlait avec adresse et malgré tous les défauts de son éducation, pouvait même être éloquent sur un sujet qui l'intéressait profondément. L'ecclésiastique, cependant, proposa de confier la négociation au licencié Corral, fonctionnaire respectable qui était alors sur le point de retourner dans la métropole pour une affaire d'intérêt général. Mais Almagro fit à cela de fortes objections. Personne, dit-il, ne conduirait aussi bien l'affaire qu'une partie intéressée. Il avait une haute opinion de la prudence de Pizarre, de son discernement et de sa politique froide et délibérée [1]. Il connaissait assez son compagnon pour être sûr que sa présence d'esprit ne l'abandonnerait pas, même dans la situation nouvelle, et par cela même embarrassante où il se trouverait à la cour. Personne ne raconterait l'histoire de leurs aventures avec autant d'effet, que l'homme qui y avait joué le principal rôle. Personne ne dépeindrait si bien les souffrances auxquels ils avaient été soumis, personne ne pour-

[1] « E por pura importunacion de Almagro cupole á Pizarro, porque siempre Almagro le tubo respeto, é deseo honrarle. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. I.

rait dire avec autant de force, ce qu'on avait fait, ce qui restait encore à faire, et quel secours serait nécessaire pour l'exécution. Il conclut avec une franchise caractéristique en pressant fortement son associé de se charger de cette mission.

Pizarre sentit la force des raisonnements d'Almagro, et il acquiesça, bien qu'avec une répugnance évidente, à une mesure qui lui plaisait moins qu'une expédition dans les contrées sauvages. Mais Luque accepta le plan avec plus de difficulté. « Dieu veuille, mes enfants, » s'écria l'ecclésiastique, « qu'un de vous ne dépouille pas l'autre de son bien[1] ! » Pizarre s'engagea à consulter les intérêts de ses associés aussi bien que les siens. Mais il est clair que Luque ne se fiait pas à Pizarre.

On trouva quelque difficulté à se procurer les fonds nécessaires pour mettre l'envoyé en état de paraître convenablement à la cour; tant le crédit des associés était tombé, et tant on avait peu de confiance dans le résultat de leurs magnifiques découvertes.

On réunit enfin quinze cents ducats, et, au printemps de 1528, Pizarre, accompagné de Pedro de Candia, dit adieu à Panama[2]. Il prit aussi avec lui quelques-uns des indigènes ainsi que deux ou trois lamas, plusieurs étoffes d'un travail délicat, des ornements et des vases d'or et d'argent, comme spécimens de la civilisation du pays et comme garants de ses merveilleux récits.

[1] « Plegue á Dios, hijos, que no os hurteis la bendicion el uno al otro, que yo todavia holgaria, que á lo menos fuerades entrambos. » Herrera, *Hist. general*, dec. IV, lib. III, cap. I.

[2] « Juntaronle mil y quinientos pesos de oro, que dio de buena voluntad Dn Fernando de Luque. » Montesinos, *Annales*, MS., ano 1528.

NOTE.

De tous les auteurs qui ont écrit sur l'ancienne histoire du Pérou, aucun n'a acquis une célébrité aussi grande et n'a été aussi largement exploité par les compilateurs récents, que l'Inca Garcilasso de la Vega. Il naquit à Cuzco, en 1540; il était métis, c'est à dire de race mêlée, son père étant Européen et sa mère Indienne. Son père, Garcilasso de la Vega, était de cette illustre famille dont les succès, dans les armes et dans les lettres, jetèrent tant d'éclat sur la plus glorieuse époque des annales castillanes. Il vint au Pérou, à la suite de Pedro de Alvarado, peu de temps après la conquête du pays par Pizarre. Garcilasso s'attacha à la fortune de ce chef et, après sa mort, à celle de son frère Gonzalo, demeurant fidèle à ce dernier, pendant sa révolte, jusqu'à sa déroute à Xaquixaguana, où Garcilasso, comme la plupart des hommes de son parti, passa à l'ennemi. Mais cette preuve de loyauté, quoiqu'elle lui sauvât la vie, était trop tardive pour lui rendre son crédit auprès du parti victorieux; et le blâme qu'il encourut pour avoir participé à la rébellion, jeta un nuage sur sa fortune ultérieure, et même dans la suite, à ce qu'il paraît, sur celle de son fils.

La mère de l'historien était du sang royal péruvien. Elle était nièce de Huayna Capac et petite-fille du célèbre Tupac Inca Yupanqui. Garcilasso, en même temps qu'il trahit une satisfaction visible

de ce que le sang de l'Européen civilisé coule dans ses veines, ne montre pas peu de fierté d'être descendu de la dynastie royale du Pérou, et il le témoigna en combiuant avec son nom patronymique le titre distinctif des princes péruviens, signant toujours lui-même : Garcilasso Inca de la Vega.

Ses premières années se passèrent dans son pays natal, où il fut élevé dans la foi catholique romaine, et où il reçut une aussi bonne éducation qu'il était possible, au milieu du bruit incessant des armes et des agitations civiles. En 1560, à l'âge de vingt ans, il quitta l'Amérique et depuis ce moment il résida en Espagne. Là, il entra au service militaire et il eut un brevet de capitaine dans la guerre contre les Morcsques, et ensuite sous don Juan d'Autriche. Quoiqu'il se fût conduit honorablement dans sa carrière aventureuse, il ne paraît pas avoir été content de la manière dont ses services furent récompensés par le gouvernement. Le souvenir de la déloyauté du père pesait encore sur son fils, et Garcilasso nous assure que cette circonstance rendit vains tous ses efforts pour recouvrer le riche héritage territorial appartenant à sa mère, qui avait été dévolu à la couronne. « Les préjugés contre moi étaient tels, » dit-il, « que je ne pus faire valoir mes droits ou mes espérances; et je quittai l'armée, si pauvre et si endetté, que je ne me souciai pas de reparaître à la cour; mais je fus forcé de me retirer dans une obscure solitude, où je passe tranquillement le court espace de vie qui me reste, sans me laisser tromper désormais par le monde ou ses vanités. »

Le lieu de cette retraite obscure n'était pas cependant, comme le lecteur pourrait se l'imaginer, d'après ce ton de résignation philosophique, au fond de quelque solitude champêtre, mais à Cordoue, jadis la joyeuse capitale de la science musulmane, et demeurée le centre d'une population active. Là, notre philosophe s'occupa de travaux littéraires d'autant plus doux et consolants pour son esprit blessé, qu'ils tendaient à faire briller la gloire éclipsée de son pays natal et à la produire, dans sa splendeur primitive, aux yeux de ses compatriotes adoptifs. « Et je n'ai pas lieu de regretter, » dit-il dans

la préface de sa relation sur la Floride, « que la fortune ne m'ait pas sonri puisque cette circonstance m'a ouvert une carrière littéraire qui, j'en ai la confiance, m'assurera une renommée plus étendue et plus durable que n'aurait pu me la donner aucune prospérité mondaine. »

En 1609, il donna au monde la première partie de son grand ouvrage les *Commentarios Reales*, consacrée à l'histoire du pays sous les Incas; et, en 1616, peu de mois avant sa mort, il acheva la seconde partie, renfermant l'histoire de la conquête, qui fut publiée à Cordoue l'année suivante. Le chroniqueur, qui acheva ainsi ses travaux avec sa vie, mourut à l'âge avancé de soixante-seize ans. Il laissa une somme considérable destinée à payer des messes pour son âme, montrant qu'on ne doit pas prendre à la lettre les plaintes qu'il fait sur sa pauvreté. Ses restes furent enterrés dans la cathédrale de Cordoue, dans une chapelle qui porte le nom de Garcilasso, et l'on plaça sur son monument une inscription témoignant de la considération dont jouissait l'historien pour son mérite moral et ses talents littéraires.

La première partie des *Commentarios Reales* est consacrée, comme je l'ai déjà dit, à l'ancienne histoire du pays, présentant le tableau complet de sa civilisation sous les Incas, — plus complet qu'il n'a été donné par tout autre écrivain. La mère de Garcilasso n'avait que dix ans à l'époque de l'avénement ou plutôt de l'usurpation de son cousin, Atahuallpa, ponr employer le langage de la faction de Cuzco. Elle eut le bonheur d'échapper au massacre qui enveloppa, suivant le chroniqueur, la plupart de ses parents, et elle continua de résider, avec son frère, dans leur ancienne capitale, après la conquête. Leurs conversations portaient natnrellement sur les beaux temps du gouvernement des Incas qui, on peut le penser, coloré par leurs vifs regrets, ne perdait rien à n'être aperçu qu'à travers le milieu grossissant du passé. Le jeune Garcilasso écoutait avidement les histoires qui racontaient la magnificence et les exploits de ses royaux ancêtres, et bien qu'il n'en fit alors aucun usage, elles se gravaient profondément dans

sa mémoire et s'y amassaient pour l'avenir. Bien des années après, lorsqu'il se prépara dans sa retraite de Cordoue, à composer l'histoire de son pays, il écrivit à ses anciens compagnons et camarades d'école de la famille inca, pour obtenir de plus amples informations qu'il n'en pouvait recueillir en Espagne sur différents sujets d'un intérêt historique. Il avait vu dans sa jeunesse les anciennes cérémonies et les usages de ses compatriotes, il avait connu la science de leurs quipus et possédait un grand nombre de leurs traditions primitives. Avec le secours qu'il obtint alors de ses parents péruviens, il se familiarisa avec l'histoire de la grande race des Incas et de leurs institutions nationales, à un degré que personne n'aurait pu atteindre, à moins d'avoir été élevé au milieu d'eux, de parler la même langue et d'avoir reçu le sang indien dans les veines. En un mot, Garcilasso était le représentant de la race vaincue; et nous pouvions nous attendre à trouver les lumières et les ombres du tableau disposées sous son pinceau de manière à produire un aspect très différent de celui que la main des conquérants avait présenté jusque là.

Tel est le fait jusqu'à un certain point; et cette circonstance fournit un terme de comparaison qui suffirait à donner une grande valeur à ses ouvrages pour arriver à de justes conclusions historiques. Mais Garcilasso écrivit à un âge avancé, lorsque l'histoire avait été souvent racontée par les auteurs castillans. Il s'en rapporta naturellement beaucoup à des hommes dont quelques-uns jouissaient d'un grand crédit par leur instruction et leur position sociale. Il déclare que son but n'était pas tant d'ajouter rien de nouveau de son propre fonds, que de corriger leurs erreurs et les idées fausses où les avaient conduit leur ignorance des langues indiennes et des usages de sa nation. Il va cependant bien au delà de ce but; et la masse de renseignements qu'il a rassemblés font de son ouvrage un grand dépôt, où ceux qui ont travaillé plus tard sur le même sujet ont puisé de nombreux matériaux. Il écrit de l'abondance de son cœur, et il éclaire tous les sujets qu'il touche par une variété et une richesse

de détails qni ne laissent rien à désirer à la curiosité la plus exigeante. La différence qu'on trouve à lire ses commentaires et les récits des auteurs européens, est celle qni existe entre un ouvrage original et nne traduction appauvrie. Les écrits de Garcilasso sont une émanation de l'esprit indien.

Cependant ses commentaires sont exposés à une grave objection, — suggérée naturellement par sa position. S'adressant aux Européens civilisés, il était jaloux d'étaler les anciennes gloires de sa nation et surtout de la race Inca sons leur forme la plus imposante. Ce fut là, sans doute, le grand aiguillon de ses travaux littéraires, auxquels son éducation première, quoiqu'elle eût été bonne pour les temps malheureux où il fut jeté, était loin de l'avoir préparé. Ainsi, Garcilasso écrivit pour atteindre nn but particulier. Il se présenta comme l'avocat de ses infortunés compatriotes, plaidant la cause de cette race déchue devant le tribunal de la postérité. Le ton exagéré du panégyrique qui en est la conséqnence, paraît à chaque page de son livre. Il peint un état social qu'un philosophe ntopiste oserait à peine décrire. Ses royanx ancêtres devinrent les modèles de toutes les perfections imaginables, et l'âge d'or se renouvelle pour une nation qui jouit à l'intérieur de tous les bienfaits de la tranquillité et de la paix, tandis que la guerre du prosélytisme se déchaîne à ses frontières. De même les splendeurs matérielles de la monarchie, suffisamment grandes dans ce pays de l'or, s'élèvent dans l'imagination ardente du chroniqueur Inca, jusqu'aux illusions éblouissantes d'un conte de fée.

Cependant il y a du vrai an fond de ses conceptions les plus extravagantes, et ce serait faire tort à l'historien indien, que de supposer qu'il ne croyait pas lni-même à la plupart des merveilles magiques qu'il décrit. Il n'y a pas de crédulité semblable à celle d'un prosélyte chrétien, d'un homme récemment converti à la foi. Ses yeux, longtemps habitué aux ténèbres du paganisme, lorsqu'ils s'ouvrent d'abord à la lumière de la vérité, n'ont pas acquis le ponvoir de distinguer les justes proportions des objets, de discerner

le réel et l'imaginaire. Garcilasso n'était pas un converti, il est vrai, car il fut élevé dès l'enfance dans la foi catholique. Mais il était entouré de convertis et de néophytes, de ceux de sa propre famille, qui, après avoir pratiqué toute leur vie les rites du paganisme, venaient d'être admis dans le giron de l'Église. Il écouta les enseignements du missionnaire, qui lui apprit à accorder une foi implicite aux légendes merveilleuses des saints, et aux récits non moins merveilleux de ses propres victoires dans le combat spirituel qu'il avait livré pour la propagation de la foi. Sa crédulité ayant été de bonne heure si largement éprouvée, sa raison perdit le pouvoir divin de distinguer la vérité de l'erreur, et il se familiarisa tellement avec le merveilleux, que le merveilleux cessa de lui paraître un miracle.

Cependant, tout en rabattant beaucoup à cet égard des récits de l'historien, on y trouve toujours un germe de vérité qu'il n'est pas difficile de découvrir, et même de dégager de l'enveloppe fantastique qui le dérobe; et toute part faite aux exagérations de la vanité nationale, nous trouverons une abondance de renseignements véridiques sur les antiquités de son pays, que nous chercherions vainement chez n'importe quel auteur européen.

L'ouvrage de Garcilasso réfléchit le siècle où il vécut. Il s'adresse à l'imagination plus qu'à la sobre raison. Nous sommes éblouis par le spectacle magnifique qu'il déploie constamment, et ravis de la variété de détails amusants et de causeries animées qu'il avait semés sur toutes ses pages. L'histoire de l'action est perpétuellement variée par des discussions sur des sujets qui en éclairent la suite, de manière à rompre la monotonie du récit et à présenter un délassement agréable au lecteur. Cela est vrai de la première partie de son grand ouvrage. Dans la seconde, il n'y avait plus lieu à de telles discussions. Mais il y a suppléé par des réminiscences, des anecdotes personnelles, des aventures incidentes et une multitude de particularités triviales, — triviales aux yeux du pédant, — que les historiens ont été trop enclins à écarter comme au dessous de la dignité de l'histoire. Nous avons les acteurs de ce grand drame dans leur

costume de tous les jours, nous connaissons leurs habitudes personnelles, nous écoutons leurs discours familiers, et enfin, nous recueillons ces minuties, qui, en masse, composent une si grande partie de la vie et aussi du caractère.

C'est cette confusion dn grand et du petit, si naïvement fondus, qui fait un des charmes de la vieille chronique romantique, — qui n'est pas moins vraie pour s'être rapprochée à cet égard du ton ordinaire du roman. C'est dans de tels écrits que nous devons nous attendre à tronver le caractère et l'empreinte du siècle. Les papiers d'État rongés aux vers, la correspondance officielle, les archives publiques, sont tous utiles, indispensables à l'histoire. C'est la charpente sur laquelle elle repose, le sqnelette des faits, qui lui donne sa solidité et ses proportions. Mais ils ont aussi peu de valeur que les os desséchés du squelette, s'ils ne sont revêtus de la forme et de l'enveloppe extérieure de l'humanité et animés de l'esprit du siècle. Nous devons beauconp à l'antiqnaire qui, avec une précision consciencieuse, a posé les bases larges et profondes de la vérité historique; et non moins à l'annaliste philosophe qui présente l'homme sous le costnme de la vie pnblique, — l'homme masqué. Mais nous ne devons sûrement pas refuser notre gratitude à ceux qui, tels que Garcilasso de la Vega et plus d'un romancier du moyen âge, ont présenté le miroir, — fût-il même quelque peu infidèle, — à la vie intime, réfléchissant à l'œil du spectateur tous les objets, grands et bas, beaux et laids, avec leur relief naturel et leur vivacité de couleur. Au point de vue de l'art, on peut regarder une telle production comme étant au dessous de la critique. Mais, bien qn'elle ne soit pas composée selon les règles, elle ne viole pas nécessairement les principes du goût; car l'esprit en est conforme à celui dn siècle où elle fut écrite, et le critique qui la condamne froidement d'après les principes sévères de l'art, trouvera dans la simplicité même de ces pages un charme qui le rappellera, tandis que des compositions plus correctes et plus classiques sont mises de côté et oubliées.

Je ne puis quitter cette notice, déjà longue, sur Garcilasso, sans dire quelques mots de la traduction anglaise de ses Commentaires. Elle parut sous le règne de Jacques II, et elle est due à sir Paul Rycaut, chevalier. Elle fut imprimée à Londres, en 1688, in-folio, avec un appareil extérieur très ambitieux, enrichie de gravures sur bois, avec un frontispice qui représente les traits maigres et presque sardoniques, non de l'auteur, mais du traducteur. La traduction suit pas à pas l'original; elle est divisée précisément en autant de livres et de chapitres; l'auteur se donne quelquefois, mais rarement, la liberté d'abréger et d'omettre, que prenaient si généralement les anciens traducteurs. Lorsqu'il s'éloigne de l'original, c'est plutôt par ignorance qu'avec intention. En effet, le digne chevalier peut plaider l'excuse d'ignorance autant qu'il eu a besoin. Aucun de ses lecteurs ne doutera qu'il ne sût que très médiocrement sa propre langue, et ceux qui le compareront avec l'original, ne pourront nier qu'il n'ignorât le castillan. Son livre contient autant de bévues que de paragraphes, et la plupart si fortes qu'elles feraient honte à un écolier. Cependant les charmes sauvages de l'original sont tels que cette traduction encore plus sauvage a trouvé une grande faveur auprès des lecteurs; et l'œuvre de sir Paul Rycaut, toute vieille qu'elle est, peut encore se rencontrer dans beaucoup de bibliothèques publiques et privées.

LIVRE III.

CONQUÊTE DU PÉROU.

CHAPITRE PREMIER.

RÉCEPTION DE PIZARRE A LA COUR. — SON TRAITÉ AVEC LA COURONNE. — IL VISITE SA VILLE NATALE. — IL RETOURNE AU NOUVEAU MONDE. — DIFFICULTÉS AVEC ALMAGRO. — SA TROISIÈME EXPÉDITION. — AVENTURES SUR LA COTE. — BATAILLES DANS L'ILE DE PUNA.

(1528-1531)

Pizarre et son officier, ayant traversé l'Isthme, s'embarquèrent à Nombre de Dios pour l'Ancien Monde, et après une heureuse traversée, ils arrivèrent à Séville au commencement de l'été de 1528. Il se trouvait alors dans ce port une personne bien connue dans l'histoire des aventuriers espagnoles, c'était le bachelier Enciso. Il avait pris une part active à la colonisation de la Terre Ferme, et il avait à faire valoir des réclamations pécuniaires contre les premiers colons du Darien, dont Pizarre faisait partie. Aussitôt que ce dernier débarqua, il fut arrêté par les ordres d'Enciso et mis en prison pour cette dette. Pizarre qui avait fui de son pays comme un aventurier sans feu ni lieu après plus de vingt ans d'absence et quelque vingt ans de travaux et de souffrances sans

exemple, se trouvait à son retour l'hôte d'une prison. Tel était le début du sort brillant qui l'attendait, à ce qu'il pensait, dans son pays. Cette circonstance excita une indignation générale; et dès que la cour fut instruite de son arrivée dans le pays, et du but important de sa mission, on envoya des ordres pour qu'il fut relâché, avec permission de poursuivre son voyage.

Pizarre trouva l'empereur à Tolède, qu'il allait bientôt quitter, afin de s'embarquer pour l'Italie. L'Espagne n'était pas le séjour favori de Charles-Quint, dans la première partie de son règne. Il jouissait alors pleinement de l'éclat de ses triomphes sur son vaillant rival de France, qu'il avait vaincu et fait prisonnier à la grande bataille de Pavie; et le vainqueur se préparait à passer en Italie pour recevoir la couronne impériale des mains du pontife de Rome. Enorgueilli de ses succès et de son élévation au trône d'Allemagne, Charles faisait peu de cas de son royaume héréditaire, en considérant la carrière magnifique qui s'ouvrait à son ambition dans le vaste champ de la politique européenne. Il avait retiré jusque là trop peu d'avantages de ses possessions transatlantiques pour leur donner l'attention qu'elles méritaient. Mais lorsqu'on lui fit remarquer la récente acquisition du Mexique et les brillantes espérances conçues relativement au continent méridional, il en comprit l'importance : ces contrées pouvaient vraisemblablement lui fournir les moyens de poursuivre les entreprises si dispendieuses de son ambition.

En conséquence, Pizarre, qui venait pour le convaincre par des preuves visibles, de la vérité des bruits de mines d'or, qui de temps en temps étaient parvenus en Castille, fut reçut gracieusement par l'empereur. Charles examina

avec beaucoup d'attention les différents objets qu'il lui présentait. Le lama si remarquable, comme la seule bête de somme que l'on eût trouvée jusque là dans le Nouveau Monde, l'intéressa particulièrement; et les beaux draps fabriqués avec sa toison, lui donnèrent aux yeux pénétrants du monarque, une valeur beaucoup plus grande que celle qu'il avait comme instrument de travail. Mais les échantillons d'ouvrages d'or et d'argent, et les récits merveilleux que Pizarre avait à faire de l'abondance des métaux précieux durent satisfaire même les désirs d'une cupidité royale.

Pizarre, loin d'être embarrassé par la nouveauté de sa situation, conserva son sangfroid ordinaire, et montra dans ses discours la convenance et même la dignité qui appartiennent aux Castillans. Il parla d'un ton simple et respectueux, mais avec l'ardeur et l'éloquence naturelle d'un homme qui avait été acteur dans les scènes qu'il décrivait et qui sentait que l'impression qu'il faisait sur ses auditeurs, déciderait de son avenir. Tous écoutaient avidement le récit de ses étranges aventures sur mer et sur terre; ses courses dans les forêts ou dans les marécages lugubres et pestilentiels des bords de la mer, sans nourriture, presque sans vêtements, les pieds en sang et déchirés à chaque pas, avec une poignée de compagnons sans cesse décimés par la maladie et la mort, tontefois travaillant avec un courage indomptable pour étendre l'empire de la Castille, le nom et la puissance de son souverain, mais lorsqu'il se peignit isolé dans l'île déserte, abandonné par le gouvernement du chef-lieu, délaissé par tout le monde à l'exception d'une poignée d'hommes dévoués, son royal auditeur, quoique difficile à émouvoir, fut touché jusqu'aux larmes. En partant de

Tolède, Charles recommanda les intérêts de son sujet dans les termes les plus favorables à la considération du conseil des Indes [1].

Il se trouvait à la cour, dans le même temps, un homme qui était venu du Nouveau Monde avec une mission semblable, mais à qui ses exploits illustres avaient déjà fait un nom qui mettait comparativement dans l'ombre la réputation naissante de Pizarre. Cet homme était Fernand Cortès, le conquérant du Mexique. Il venait mettre un empire aux pieds de son souverain, et demander en retour le redressement de ses griefs et la récompense de ses grands services. Il était à la fin de sa carrière et Pizarre au commencement de la sienne; c'étaient le conquérant du Nord et celui du Midi; les deux hommes désignés par la Providence pour renverser les plus puissantes dynasties indiennes, et pour ouvrir les portes d'or par lesquelles les trésors du Nouveau Monde devaient passer dans les coffres de l'Espagne.

Malgré la recommandation de l'empereur, l'affaire de Pizarre n'avançait qu'avec la lenteur ordinaire à la cour de Castille. Il voyait ses ressources bornées s'épuisant graduellement par les dépenses que nécessitait sa situation actuelle, et il représenta, qu'à moins que l'on ne prît promptement quelques mesures à l'égard de sa demande, quelque favorables qu'elles pussent être en définitive, il ne serait pas en état d'en profiter. En conséquence, la reine qui était char-

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

« Hablaba tan bien en la materia, que se llevo los aplausos y atencion en Toledo donde el Emperador estaba diole audiencia con mucho gusto, tratolo amoroso, y oyole tierno, especialmente cuando le hizo relacion de su consistencia y de los trece companeros en la Isla en medio de tantos trabajos. » Montesinos, *Annales*, MS., ano 1528.

gée du gouvernement depuis le départ de son mari, expédia l'affaire, et le 26 juillet 1529, elle conclut la célèbre *capitulation* qui détermina les pouvoirs et les priviléges de Pizarre.

L'acte assurait à Pizarre le droit de découverte et de conquête dans la province du Pérou ou de la Nouvelle Castille, — comme on nomma alors ce pays, de même que le Mexique avait reçu le nom de Nouvelle Espagne, — jusqu'à deux cents lieues au sud de Santiago. Il devait recevoir à vie les titres et le rang de Gouverneur et de Capitaine général de la province, avec ceux d'Adelantado et d'Alguacil Mayor; il devait aussi avoir un traitement de sept cent vingt-cinq mille maravédis, avec l'obligation d'entretenir certains officiers, et une suite militaire en rapport avec la dignité de sa charge. Il devait avoir le droit d'ériger certaines forteresses dont on lui donnait le gouvernement absolu; d'assigner les *encomiendas* d'Indiens, sous les restrictions fixées par la loi et enfin d'exercer presque toutes les prérogatives comprises dans l'autorité d'un vice-roi.

Son associé Almagro, fut déclaré commandant de la forteresse de Tumbez, avec une rente annuelle de trois cent mille maravédis, et le rang et les priviléges d'hidalgo. Le révérend Père Luque fut récompensé de ses services par l'évêché de Tumbez, et il fut aussi nommé protecteur des Indiens du Pérou. Il devait jouir d'un revenu annuel de mille ducats, qui, de même que les autres traitements et gratifications, mentionnés dans l'acte, était assigné sur les revenus du territoire conquis.

Les collaborateurs subordonnés de l'expédition ne furent pas oubliés. Ruiz reçut le titre de grand pilote de la mer du Sud, avec un traitement généreux; Candia fut mis à la tête

de l'artillerie et les onze autres compagnons de l'île déserte furent créés hidalgos et cavalleros, et élevés à plusieurs dignités municipales, en perspective.

Plusieurs dispositions libérales étaient aussi adoptées pour encourager l'émigration dans le pays. Les nouveaux colons devaient être exemptés de quelques unes des taxes ordinaires les plus onéreuses, telles que l'*alcabala*, ou n'y être soumis qu'avec des adoucissements. La taxe des métaux précieux tirés des mines devait être d'abord réduite à un dixième au lieu du cinquième imposé aux mêmes métaux lorsqu'on les obtenait par l'échange ou par la violence.

Il fut enjoint expressément à Pizarre d'observer les règlements existants pour le bon gouvernement et la protection des indigènes; et il fut obligé d'emmener avec lui un nombre déterminé d'ecclésiastiques, qu'il devait consulter dans la conquête du pays, et dont les efforts devaient être consacrés au service et à la conversion des Indiens; tandis que d'un autre côté, les légistes et les procureurs, dont la présence était considérée comme de mauvais présage pour l'harmonie des nouveaux établissements, recevaient défense expresse d'y mettre les pieds.

Pizarre, de son côté, s'obligeait, dans les six mois à dater du jour de l'acte, de lever une force bien équipée pour le service, de deux cent cinquante hommes dont cent pouvaient être tirés des colonies; et le gouvernement s'engageait à fournir quelques faibles secours pour l'achat de l'artillerie et des munitions. Enfin, il devait être prêt six mois après son retour à Panama, à quitter le port et à s'embarquer pour son expédition [1].

Tels sont quelques unes des principales dispositions

[1] Ce document remarquable, déposé autrefois dans les archives de

de cette capitulation, par laquelle le gouvernement castillan avec la politique prévoyante qu'il suivait ordinairement dans ces occasions, stimulait les espérances ambitieuses de l'aventurier par des titres pompeux, et des promesses libérales d'une récompense subordonnée à leurs succès, mais en ayant soin de ne courir lui-même aucun risque quel que fût le résultat de l'entreprise. Il voulait moissonner les fruits de son travail, mais sans en payer les frais.

Une circonstance qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention sur cet acte, c'était la manière dont tous les emplois élevés et lucratifs étaient accumulés sur Pizarre, à l'exclusion d'Almagro, qui, s'il n'avait pas pris une part aussi éclatante, dans les fatigues et les dangers personnels, avait au moins partagé avec lui, dans l'origine, les charges de l'entreprise, et par ses efforts dans une direction différente, avait contribué avec tout autant d'efficacité à son succès. Almagro avait volontiers cédé la première place à son associé; mais lorsque Pizarre était parti pour l'Espagne, on avait stipulé qu'en même temps qu'il demanderait pour lui la charge de gouverneur et de capitaine général, il assurerait celle d'Adelantado à son compagnon. Il s'était engagé de même à demander le siége de Tumbez pour le vicaire de Panama, et la charge d'Alguacil Mayor pour le pilote Ruiz. L'évêché fut donné suivant les conventions, car le soldat ne pouvait guère réclamer la mitre du prélat; mais les autres fonctions au lieu d'être distribuées comme on en était convenu, furent toutes concentrées sur lui seul. C'était cependant au sujet

Simancas et transféré maintenant à l'*Archivo general de las Indias* à Séville, fut transcrit pour la riche collection de feu Don Martin Fernandez de Navarrete, à la bonté duquel j'en dois une copie. — On le trouvera imprimé tout entier dans la langue originale, *Appendice*, n° 7.

des demandes qu'il devait faire pour ses amis, que Pizarre avait promis, à son départ, d'agir loyalement et honorablement envers eux tous [1].

Le chroniqueur militaire, Pedro Pizarro, affirme, qu'en effet, son parent appuya fortement la demande en ce qui concernait Almagro; mais que le gouvernement refusa sous prétexte que des charges d'une si haute importance, ne pouvaient être confiées à des personnes différentes. On avait senti depuis longtemps les mauvais effets d'un tel arrangement, dans plusieurs colonies des Indes où il avait amené des rivalités et des collisions fatales [2]. Pizarre voyant donc qu'on ne tenait pas compte de ses remontrances, n'eut d'autre alternative que de réunir les charges sur sa personne, ou de voir échouer l'expédition. Cette explication n'a pas reçu la sanction des autres historiens contemporains. Les craintes qu'exprimait Luque de quelque résultat semblable, lorsque Pizarre se chargea de la mission, fondées sans doute sur la connaissance qu'il avait du caractère de son associé,

[1] « Al fin se capitulo, que Francisco Piçarro negociase la Governacion para si : i para Diego de Almagro, el Adelantamiento : i para Hernando de Luque, el Obispado : i para Bartolomé Rniz, el Alguacilazgo Maior : i Mercedes para los que quedaban vivos, de los trece Companeros, afirmando siempre Francisco Piçarro, que todo lo queria para ellos, i prometiendo, que negociaria lealmente, i sin ninguna cautela. » Herrera, *Hist. general*, dec. IV, lib. III, cap. I.

[2] « Y don Francisco Piçarro pidio conforme á lo que llevava capitulado y hordenado con sus companeros ya dicho, y en el consejo se le rrespondio que no avia lugar de dar governacion á dos companeros, á caussa de que en santa marta se avia dado ansi á dos companeros y el uno avia muerto al otro... Pues pedido, como digo, muchas vezes por don Francisco Piçarro se les hiziese la merced á ambos companeros, se le rrespondio la pidiesse parassi sino que se daria á otro, y visto que no avia lugar lo que pedia y queria pedio se le hiziese la merced á el, y ansi se le hizo. » *Descub. y Conq.*, MS.

peuvent nous autoriser à nous défier de l'explication qu'on donne de sa conduite, et notre défiance ne diminuera pas lorsque nous connaîtrons la suite de sa carrière. La vertu de Pizarre n'était pas de nature à résister à la tentation, eût-elle été moins forte que celle qui se présentait alors.

L'heureux cavalier fut aussi honoré de l'habit de saint Jacques [1], il fut autorisé à faire une innovation importante dans l'écusson de sa famille, car, du côté de son père, il il pouvait réclamer ses armoiries. L'aigle noir et les deux colonnes du blason royal furent incorporés à celui de Pizarre, une ville indienne avec un vaisseau dans le lointain sur la mer, et le lama du Pérou, indiquaient le théâtre et le caractère de ses exploits; tandis que la légende disait que « sous les auspices de Charles, et par l'industrie, le génie et les ressources de Pizarre, le pays avait été découvert et pacifié, » exprimant ainsi modestement les services passés et à venir du conquérant [2].

Ces arrangements étant terminés à la satisfaction de Pizarre, il quitta Tolède pour aller à Truxillo, sa ville natale, en Estramadure, où il pensait trouver vraisemblablement des adhérents pour sa nouvelle entreprise, et où, sans doute, il était flatté de se faire voir dans l'éclat de ses succès ou du moins de ses espérances. Si la vanité est jamais pardonnable, c'est certainement chez un homme, qui, né dans une condition obscure, sans famille, sans crédit, sans amis pour le

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tome III, p. 182. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. I. — Caro de Torres, *Hist. de las Ordenes Militares* (ed. Madrid, 1629), p. 113.

[2] « Caroli Cæsaris auspicio, et labore, ingenio, ac impensa Ducis Piçarro inventa, et pacata. » Herrera, *Hist. general*, dec. IV, lib. VI, cap. V.

soutenir, s'est frayé un chemin dans le monde, et a triomphé par ses seules ressources de tous les obstacles que la nature et le hasard avaient jetés sur sa route. Telle était la situation de Pizarre en revoyant le lieu de sa naissance, où il n'avait été connu jusque là que comme un pauvre proscrit, sans abri, sans un père qui le reconnut, ou un ami qui le soutint. Mais alors il trouva des amis, des partisans et des gens qui s'empressèrent de réclamer sa parenté, et de prendre part à sa fortune à venir. Parmi ceux-ci étaient ses quatre frères. Trois d'entre eux étaient bâtards comme lui; l'un, nommé Francisco Martin de Alcantara, était son frère utérin; les deux autres, Gonzalo et Juan Pizarre, étaient du côté de son père. « Ils étaient tous pauvres, et aussi fiers que pauvres, » dit Oviedo qui les avait connus, « et leur avidité était égale à leur pauvreté [1]. »

Le frère aîné, qui se nommait Fernand, était fils légitime; « légitime, » continue malicieusement le même auteur « par son orgueil autant que par sa naissance. » Il était laid et d'une laideur désagréable; mais il avait bonne tournure. Il était grand, et en somme, il avait comme son frère François un extérieur imposant [2]. Son caractère réunissait quelques uns des pires défauts ordinaires aux Castillans. Il était jaloux

[1] « Trujo tres o cuatro hermanos suyos tan soberbios como pobres, é tan sin hacienda como deseosos de alcanzarla. » *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. I.

[2] Le portrait qu'en fait Oviedo n'est pas le moins du monde flatteur. Il écrit comme quelqu'un de trop familier avec l'original. « E de todos ellos el Hernando Pizarro solo era legitimo, é mas legitimado en la soberbia, hombre de alta estatura é grueso, la lengua é labios gordos, é la punta de la nariz con sobrada carne é encendida, y este fue el desavenidor y estorbador del sosiego de todos y en especial de los dos viejos companeros Francisco Pizarro, é Diego de Almagro. » *Hist. de las Indias*, MS., ubi supra.

à l'extrême, impatient, non seulement d'un affront, mais de la moindre négligence, et implacable dans son ressentiment. Il avait un caractère décidé et aucun scrupule dans l'exécution de ses desseins. Nul sentiment de pitié ne pouvait arrêter son bras. Son arrogance était telle, qu'il blessait continuellement l'amour propre de ceux auxquels il avait affaire; excitant ainsi un mauvais vouloir qui multipliait sans nécessité les obstacles devant lui. Il différait en cela de son frère François, dont les manières agréables aplanissaient les difficultés, inspiraient la confiance et gagnaient à ses entreprises des coopérateurs. Malheureusement, Fernand par ses mauvais conseils exerça sur son frère une influence qui fit plus que compenser les avantages qu'il tirait de sa rare capacité pour les affaires.

Malgré l'intérêt général que les aventures de Pizarre excitèrent dans son pays, il ne trouva pas facile d'exécuter les articles de la capitulation relatifs au nombre des recrues. Les plus émerveillés de ses récits n'étaient pas toujours les plus disposés à partager sa fortune. Ils reculaient devant les difficultés sans égales que l'on rencontrait dans ces aventures, et ils écoutaient avec une défiance visible les descriptions magnifiques des temples dorés et des jardins de Tumbez, qu'ils attribuaient au moins pour une part à son imagination, jointe au désir évident d'attirer des partisans sous sa bannière. On dit même que Pizarre aurait trouvé difficilement les fonds nécessaires, sans l'appui qu'il reçut à propos de Cortès, né comme lui en Estramadure, son compagnon d'armes dans sa jeunesse, et à ce qu'on dit, son parent [1]. Personne n'était dans une meilleure condition

[1] Pizarro y Orellana, *Varones ilustres*, p. 143.

pour tendre une main secourable à un frère d'aventure, et probablement personne ne sympathisait davantage avec la fortune de Pizarre et n'avait plus de confiance dans la probabilité de son succès, que l'homme qui avait si récemment parcouru la même carrière avec gloire.

Les six mois accordés par la capitulation étaient écoulés; Pizarre avait rassemblé un nombre d'hommes un peu moindre que celui qui avait été stipulé et se préparait à s'embarquer sur une petite escadre de trois vaisseaux à Séville; mais avant qu'ils fussent entièrement prêts, il reçut l'avis que les officiers du conseil des Indes avaient dessein de s'assurer de l'état des vaisseaux et de vérifier jusqu'à quel point les conditions avaient été observées.

Pizarre craignant donc, si les faits étaient connus, que son entreprise ne fut étouffée dans son germe, leva l'ancre sans perdre de temps, et traversant la barre de San Lucar, en janvier 1530, il fit route pour l'île de Gomera, l'une des Canaries, — où il ordonna à son frère Fernand qui avait le commandement des autres vaisseaux, de venir le joindre.

A peine était-il parti que les officiers arrivèrent pour commencer l'enquête. Mais quand ils objectèrent le nombre insuffisant d'hommes, ils furent facilement trompés, et peut-être voulurent bien l'être, par la fausse allégation que le reste de la troupe était partie en avant, sur le vaisseau de Pizarre. En tous cas, on n'opposa plus d'autres obstacles à Fernand, et il put rejoindre son frère à Gomera avec le reste de l'escadre comme il en était convenu.

Après un heureux voyage, les aventuriers atteignirent la côte nord du grand continent méridional, et jetèrent l'ancre au port de Santa Marta. Là on leur fit une peinture si décourageante des pays pour lesquels ils s'étaient engagés,

des forêts remplies d'insectes et de serpents venimeux, des énormes alligators qui fourmillaient au bord des rivières, enfin, de fatigues et de périls tels qu'ils n'auraient jamais pu se les figurer, que plusieurs des hommes de Pizarre désertèrent; et leur chef pensant qu'il n'était pas sûr de séjourner plus longtemps dans un si lieu dangereux, fit voile immédiatement pour Nombre de Dios.

Bientôt après son arrivée, il fut rejoint par ses deux associés, Luque et Almagro, qui avaient traversé les montagnes pour entendre de sa propre bouche le contenu exact de la capitulation avec la couronne. Comme on pouvait s'y attendre, le mécontentement d'Almagro fut extrême en apprenant le résultat de ce qu'il regardait comme une perfidie de son associé. « Est-ce ainsi, » s'écria-t-il, « que vous avez agi avec l'ami qui a partagé avec vous les épreuves, les dangers, et les frais de l'entreprise; et cela malgré les engagements solennels pris à votre départ, de soutenir ses intérêts aussi fidèlement que les vôtres? Comment avez-vous pu souffrir que je fusse ainsi déshonoré aux yeux du monde par une si chétive compensation qui semble compter pour rien mes services en comparaison des vôtres[1]. »

Pizarre répondit en assurant son compagnon qu'il avait fait valoir fidèlement sa demande, mais que le gouvernement refusait de mettre en des mains différentes des pouvoirs qui se touchaient et se confondaient si intimement. Il n'avait eu d'autre alternative que de tout accepter, ou de tout refuser, et il essaya d'adoucir le mécontentement d'Almagro en lui représentant que le pays était assez grand

[1] Herrera, *Hist. general*, dec. IV, lib. VII, cap. IX. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

pour leur ambition à tous deux, et que les pouvoirs qui lui étaient conférés, étaient en réalité conférés à Almagro puisque tout ce qu'il possédait appartiendrait toujours à son ami, comme à lui-même. Mais ces paroles doucereuses ne satisfirent pas la partie lésée; et les deux capitaines retournèrent bientôt après à Panama avec des sentiments de froideur, sinon d'hostilité mutuelle, qui n'étaient pas d'un bon augure pour l'entreprise.

Cependant Almagro était d'un caractère généreux, et il aurait pu s'apaiser par les concessions politiques de son rival, sans l'entremise de Fernand Pizarre, qui, dès le premier moment montra peu d'égards pour le vétéran (à vrai dire, le peu d'apparence d'Almagro n'était pas propre à en inspirer), et qui maintenant le regardait avec une aversion particulière comme un obstacle à la carrière de son frère.

Les amis d'Almagro — et ses manières franches et libérales lui en avaient assuré beaucoup, — ne furent pas moins choqués que lui-même de la conduite arrogante de ce nouvel allié. Ils disaient hautement que c'était bien assez de souffrir la perfidie de Pizarre, sans être exposé aux insultes de sa famille, qui était venue avec lui pour s'engraisser des dépouilles de la conquête qui appartenaient à leur chef. La rupture alla bientôt si loin qu'Almagro déclara son intention de poursuivre l'expédition sans coopérer plus longtemps avec son associé, et entama aussitôt des négociations pour acheter des vaisseaux dans ce but. Mais Luque, et le licencié Espinosa qui était alors revenu, par bonheur, de Saint-Domingue, s'interposèrent alors pour empêcher une rupture qui devait finir par la ruine de l'entreprise et la destruction de ceux qui étaient le plus intéressés à son succès. Par leur médiation, un semblant de réconciliation eut lieu

enfin entre les parties, sur l'assurance donnée par Pizarre qu'il abandonnerait la dignité d'adelantado en faveur de son rival, et qu'il demanderait à l'empereur de lui en confirmer la possession ; assurance qu'il ne paraît pas facile d'accorder avec ce qu'il disait d'abord de la politique avouée de la couronne en conférant cette charge. Il s'engageait, en outre, à demander un gouvernement distinct pour son associé, aussitôt qu'il serait maître du pays qui lui était assigné; et il ne devait solliciter aucune charge pour l'un ou l'autre de ses frères, jusqu'à ce qu'Almagro eût été d'abord pourvu. Enfin, le premier contrat relatif au partage du butin en trois parts égales entre les trois premiers associés fut confirmé de la manière la plus explicite. Cette réconciliation entre les deux rivaux suffisait au dessein du moment qui était de les mettre en état d'agir de concert dans l'expédition. Mais c'était une guérison imparfaite de la blessure profonde et intérieurement envenimée qui n'attendait qu'une nouvelle cause d'irritation pour se rouvrir plus dangereuse que jamais [1].

On ne perdit pas de temps pour préparer le voyage. Il ne trouva pas, cependant, beaucoup d'encouragement parmi les colons de Panama, qui connaissaient trop les souffrances des premières expéditions pour se soucier d'en entreprendre

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1529. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. III. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. I.

Il semble qu'au fond il n'y avait pas beaucoup de bon vouloir entre les divers associés; car le père Luque écrivit à Oviedo que ses deux associés avaient payé ses services par l'ingratitude. « Padre Luque, companero de estos capitanes, con cuya hacienda hicieron ellos sus hechos, puesto que el uno é el otro se lo pagaron con ingratitud segun á mi me lo escribio el mismo electo de su mano. » *Ibid.*, loc. cit.

une autre, même avec le riche appât qu'on leur offrait. Un petit nombre d'individus de l'ancienne troupe consentit à poursuivre l'aventure jusqu'à sa conclusion, et l'on recruta quelques vagabonds de la province de Nicaragua, qui, on peut le remarquer, était un rejeton de la colonie de Panama. Mais Pizarre n'augmenta que bien peu les forces qu'il avait ramenées d'Espagne; toutefois ce corps était en meilleur état et mieux pourvu d'armes et de munitions que ses anciennes levées. Le nombre total ne dépassait pas cent quatre-vingts hommes, avec vingt-sept chevaux pour la cavalerie. Il s'était procuré trois vaisseaux, dont deux assez grands, pour remplacer ceux qu'il avait été forcé de laisser de l'autre côté de l'isthme, à Nombre de Dios; faible armement pour faire la conquête d'un empire, et très inférieur à celui que prescrivait le traité fait avec la couronne. Avec ces moyens, l'intrépide capitaine se proposait de commencer les opérations, se fiant à ses propres succès et aux efforts d'Almagro, qu'il laissait en arrière momentanément pour réunir des renforts [1].

Le jour de Saint-Jean l'Évangéliste les bannières de la troupe et l'étendard royal furent bénis dans l'église cathédrale de Panama; Fray Juan de Vargas, un des Dominicains choisis par le gouvernement pour la mission péruvienne, prêcha un sermon devant la petite armée; la messe fut dite et la communion donnée à chaque soldat avant qu'il s'engageât dans la croisade contre les infidèles [2]. Ayant ainsi appelé solen-

[1] Les appréciations numériques varient comme à l'ordinaire. Je suis l'évaluation du secrétaire de Pizarre, Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 182.

[2] « El qual haviendo hecho bendecir en la Iglesia mayor las banderas i estandarte real dia de San Juan Evangelista de dicho ano de 1530, i que

nellement les bénédictions du ciel sur l'entreprise, Pizarre et ses compagnons s'embarquèrent sur leurs vaisseaux qui étaient à l'ancre dans la baie de Panama, et au commencement de janvier 1531 il partit une troisième et dernière fois pour faire la conquête du Pérou.

Son intention était d'aller directement à Tumbez qui lui avait présenté de si magnifiques apparences de richesses à son premier voyage. Mais les vents contraires et les courants déjouèrent ses projets, comme à l'ordinaire, et au bout de treize jours, temps beaucoup moins long que celui qu'il fallait précédemment pour parcourir la même distance, sa petite escadre mouilla dans la baie de Saint-Mathieu, à un degré nord environ, et Pizarre, après s'être consulté avec ses officiers, résolut de débarquer ses forces et d'avancer le long du rivage, pendant que les vaisseaux continueraient de voguer à une distance convenable de la côte.

La marche des troupes fut extrêmement pénible et laborieuse, car la route était constamment coupée de rivières qui, grossies par les pluies d'hiver, s'élargissaient à leurs embouchures en spacieux estuaires. Pizarre, qui avait déjà quelque connaissance du pays, était à la fois le guide et le chef de l'expédition. Il était toujours prêt à secourir ceux qui avaient besoin d'aide, encourageant ses compagnons à passer le mieux possible les torrents soit à gué, soit à la nage, et relevant les esprits abattus par sa gaieté et son ardeur

todos los soldados confesasen i comulgasen en el convento de Nuestra Senora de la Merced, dia de los Inoxentes en la misa cantada que se celebro con toda solemnidad i sermon que predico el P. Present[do] Fr. Juan de Vargas, uno de los 5 religiosos que en cumplimiento de la obediencia de sus prelados i orden del Emperador pasaban á la conquista. » Naharro, *Relacion sumaria*, MS.

Ils atteignirent enfin un hameau considérable ou plutôt une ville dans la province de Coaque. Les Espagnols se précipitèrent sur la place, et les habitants, sans faire de résistance, s'enfuirent terrifiés dans les forêts voisines, laissant leurs biens, — d'une valeur beaucoup plus grande qu'on ne s'y était attendu, — entre les mains des envahisseurs. « Nous tombâmes sur eux l'épée à la main, » dit un des conquérants avec quelque naïveté, « car si nous avions averti les Indiens de notre approche nous n'aurions jamais trouvé une si grande quantité d'or et de pierres précieuses [1]. » Suivant une autre autorité, les indigènes restèrent volontairement, « car, n'ayant fait aucun mal aux hommes blancs, ils se flattaient qu'on ne leur en ferait pas, mais qu'il y aurait seulement un échange de bons offices entre eux et les étrangers [2], » espérance fondée peut-être sur la bonne réputation que s'étaient faite les Espagnols à leur visite précédente, mais qui fut trompée cette fois bien cruellement pour ces hommes simples.

En pénétrant dans les habitations désertes, les envahisseurs y trouvèrent, outre des étoffes de différents genres et des provisions de bouche qui venaient fort à propos, une grande quantité d'ornements grossiers en or et en argent avec beaucoup de pierreries; car c'était le pays des *esmeraldas*, ou émeraudes, où cette pierre précieuse était très abondante. Une de ces pierres, tombée entre les mains de Pizarre, dans le voisinage, était aussi grosse qu'un œuf de

[1] « Pues llegados á este pueblo de Coaque dieron de supito sin savello la gente del porque, si estuvieran avisados. No se tomara la cantidad de oro y esmeraldas que en el se tomaron. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] Herrera, *Hist. general*, dec. IV, lib. VII, cap. IX.

pigeon. Malheureusement ses grossiers compagnons ne connaissaient pas la valeur de leur prise, et ils en brisèrent plusieurs en les pilant avec des marteaux [1]. Ils employèrent, dit-on, ce procédé extraordinaire, par le conseil d'un des missionnaires dominicains, Fray Reginaldo de Pedraza, qui leur assura que c'était la manière d'éprouver la véritable émeraude qui ne pouvait pas se casser. On remarqua que le bon père ne soumit pas ses propres émeraudes à cette sage épreuve; mais comme les pierres en conséquence perdirent leur prix, n'étant plus regardées que comme du verre de coulenr, il en rapporta un nombre considérable à Panama [2].

Les ornements d'or et d'argent enlevés des habitations furent réunis et déposés dans une masse commune, de laquelle on déduisit un cinquième pour la couronne, et Pizarre distribua le reste suivant la proportion convenable entre les officiers et les simples soldats de sa troupe. Tel fut l'usage invariablement suivi en pareilles occasions durant tout le temps de la conquête. Les conquérants s'étaient embarqués pour une aventure commune. Leur intérêt était commun et permettre à chacun de piller pour son compte n'aurait produit que l'insubordination et des querelles incessantes. En conséquence tous furent obligés, sous peine de

[1] *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. IV.

« A lo que se ha entendido en las esmeraldas ovo gran hierro y torpedad el algunas personas por no conoscellas. Aunque quieren decir que algunos que las conoscieron las guardaron. Lero ffinalmente muchos vbieron esmeraldas de mucho valor, vnos las provavan en yunques, dandolas con martillos, diziendo que si hera esmeralda no se quebraria; otros las despreciaban, diziendo que era vidrio. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. IV, lib. VII, cap. IX.

mort, de rapporter ce qu'ils obtenaient par suite de marchés ou de rapines à la masse générale; et tous étaient trop intéressés à l'exécution de la pénalité pour laisser au malheureux qui violait la loi, aucune chance d'échapper [1].

Pizarre, avec son habileté ordinaire, envoya à Panama une grande quantité d'or, valant au moins vingt mille *castellanos*, comptant que la vue de tant de richesses si promptement acquises, dissiperait les doutes des indécis, et les déterminerait à joindre sa bannière [2]. Il ne se trompait pas. Comme le dit pieusement un des conquérants, « il plut au Seigneur de nous conduire dans la ville de Coaque, afin que l'on crût aux richesses du pays et que la foule y accourût [3]. »

Pizarre, ayant reposé ses hommes, continua sa marche le long de la côte, mais sans se faire suivre désormais par les vaisseaux, qui étaient retournés chercher des recrues à

[1] « Los Espanoles las rrecoxeron y juntaron el oro y la plata, porque asi estava mandado y hornedado sopena de la vida el que otra cossa hiziese, porque todos lo avian de traer á monton para que de alli el governador lo rrepartiese; dando á eada uno conforme á su persona y meritos de servicios; y esta horden se guardo en toda esta tierra en la conquista della, y al que se hallara oro o plata escondido muriera por ello, y deste medio nadie oso escondello. » Pedro Pizarro. « *Descub. y Conq.*, MS.

[2] Le butin fut considérable, en effet, si, comme le dit Pedro Pizarre, l'un des conquérants présents à l'affaire, il montait à la valeur de 200,000 *castellanos* d'or. « Aqui se hallo mueha ehaquira de oro y de plata, muehas coronas hechas de oro á manera de imperiales, y otras muehas piezas en que se avaleo montar mas de dozientos mill castellanos. » (*Descub. y Conq.*, MS.) Naharro, Montesinos et Herrera se contentent de dire qu'il envoya à Panama 20,000 eastellanos.

[3] « Fueron a dar en vn pueblo que se dezia Coaque que fue nuestro Senor servido tapasen eon el, porque con lo que en el se hallo se acredito la tierra y vino gente a ella. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

Panama. La route, en avançant, était coupée par des étendues de sables stériles, qui, soulevés par les vents, aveuglaient les soldats et n'offraient qu'un sol mouvant aux hommes et aux animaux. La lumière était intense, et les rayons d'un soleil vertical tombaient brûlants sur les cottes de mailles en fer et sur les épais pourpoints de coton piqué jusqu'à ce que les troupes défaillantes fussent presque suffoquées de chaleur. Pour ajouter à leur détresse, une épidémie étrange éclata dans la petite armée. Elle affecta la forme d'ulcères ou plutôt de gros boutons hideux qui couvraient le corps, et quand on les perçait, ce que l'on fit en quelques cas, ils rendaient une quantité de sang dont la perte devenait fatale. Plusieurs moururent de cette effrayante maladie, dont l'invasion était si soudaine et accompagnée d'une telle prostration de forces, que ceux qui se couchaient le soir en bonne santé, étaient incapables le lendemain matin de lever leur main jusqu'à leur tête [1]. L'épidémie, qui fit sa première apparition pendant cette invasion et qui ne dura guère au delà, s'étendit sur le pays, n'épargnant ni les indigènes ni les blancs [2]. C'était un de ces fléaux que l'ange exterminateur, qui suit les pas du conquérant, répand sur les nations vouées à la colère céleste.

Les habitants ne résistèrent que rarement aux Espagnols et inquiétèrent peu leur marche; instruits qu'ils étaient par l'exemple de Coaque, ils s'enfuirent avec ce qu'ils possédaient dans les bois et les montagnes voisines. Personne ne

[1] Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Montesinos, *Annales*, ano 1530.
[2] Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. I, cap. XV.

vint souhaiter la bienvenue aux étrangers et accomplir envers eux les rites de l'hospitalité, comme à leur dernier voyage dans le pays. Car les blancs n'étaient plus regardés comme des êtres bienfaisants venus du ciel; mais comme des destructeurs impitoyables, qui, invulnérables aux atteintes des Indiens, étaient portés sur le dos d'animaux terribles plus rapides que le vent, ayant dans les mains des armes qui répandaient le feu et la désolation sur leur passage. Tels étaient les récits qui circulaient maintenant sur les envahisseurs, et qui, les précédant partout dans leur marche, leur fermaient les cœurs sinon les portes des indigènes. Épuisés par la fatigue du voyage et par la maladie, et cruellement désappointés de la pauvreté du pays qui n'offrait aucune compensation à leurs efforts, les soldats de Pizarre maudissaient l'heure où ils s'étaient enrôlés sous son étendard, et les hommes de Nicaragua en particulier, dit l'ancien chroniqueur, se rappelant leurs agréables demeures dans leur riche pays, ne soupiraient que pour revoir leur paradis de Mahomet [1].

Dans cette conjoncture l'armée fut réjouie par la vue d'un vaisseau venant de Panama, qui apportait quelques renforts, et amenait en même temps le trésorier royal, le *veedor* ou inspecteur, le contrôleur et les autres grands officiers désignés par la couronne pour suivre l'expédition. Pizarre les avait laissés en Espagne à cause de son brusque départ; et le Conseil des Indes, en l'apprenant, avait envoyé des

[1] « Aunque ellos no ninguno por aver venido, porque como avian dexado el paraiso de Mahoma que hera Nicaragua y hallaron la isla alzada y falta de comidas y la mayor parte de la gente enfferma y no oro ni plata como atras avian hallado, algunos y todos se holgaran de volver de adonde avian venido. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

instructions à Panama pour empêcher ses vaisseaux de quitter le port. Mais le gouvernement espagnol, plus sage, donna contre-ordre, requérant seulement ces fonctionnaires de presser leur départ, et de prendre leur place dans l'expédition sans perdre de temps.

Les Espagnols s'étaient avancés le long de la côte jusqu'à Puerto Viejo. Là ils furent, bientôt après, rejoints par un autre petit renfort d'environ trente hommes, commandés par un officier nommé Belalcazar, qui, plus tard, se distingua beaucoup dans son emploi. Plusieurs des compagnons de Pizarre auraient voulu s'arrêter dans cet endroit et y établir une colonie. Mais ce capitaine pensait plus à conquérir qu'à coloniser, du moins pour le présent; et il se proposait, comme premier pas de prendre possession de Tumbez, qu'il regardait comme la porte de l'empire péruvien. Continuant donc sa marche le long du rivage de ce qui est maintenant appelé le golfe de Guayaquil, il arriva à la hauteur de la petite île de Punà, située à peu de distance de la baie de Tumbez. Il pensait que cette île lui offrirait un lieu de campement convenable jusqu'à ce qu'il fût prêt à faire une descente dans la ville indienne.

Les dispositions des insulaires semblèrent favoriser ses projets. Il était depuis peu de temps dans leur voisinage, lorsqu'une députation des indigènes, ayant leur cacique à leur tête, passa sur le continent dans des balsas pour inviter les Espagnols à se rendre dans leur ile. Mais les interprètes indiens de Tumbez, qui étaient revenus d'Espagne avec Pizarre et qui accompagnaient le camp, mirent leur maitre en garde contre la trahison des insulaires qu'ils accusèrent, de vouloir détruire les Espagnols, en coupant les cordages qui attachaient les radeaux et en laissant périr dans les flots

ceux qui les montaient. Cependant, lorsque Pizarre accusa le cacique de ce dessein perfide, il le nia avec un air d'innocence tellement sincère, que le commandant espagnol, sans plus d'hésitation, s'en remit à lui pour le transporter avec ses compagnons, et parvint sans accident aux rivages de Punà.

Il y fut reçu avec hospitalité, et ses troupes pourvues de logements confortables. Pizarre, satisfait de sa position actuelle, résolut d'y rester jusqu'à ce que la violence de la saison pluvieuse fut passée, et que l'arrivée des renforts qu'il attendait le mit dans de meilleures conditions pour s'avancer dans le pays des Incas.

L'île, qui est située à l'embouchure de la rivière de Guayaquil, et qui a environ huit lieues de long sur quatre dans sa plus grande largeur, était alors en partie couverte de belles forêts. Mais une grande portion était cultivée et couverte de plantations de cocos, de patates douces et des productions variées d'un climat tropical, témoignant des connaissances agricoles et de l'industrie de la population. C'était une race guerrière; mais elle avait reçu des Péruviens, ses ennemis, l'épithète de « perfide. » Les historiens romains attachèrent la même flétrissure aux Carthaginois, et peut-être avec aussi peu de raison. Les insulaires hardis et indépendants opposèrent une résistance obstinée aux armes des Incas; et quoiqu'à la fin ils eussent cédé, ils avaient toujours été depuis en querelles, et souvent en hostilités mortelles avec leurs voisins de Tumbez. Ces derniers n'eurent pas plutôt appris l'arrivée de Pizarre dans l'île, que se confiant sans doute dans leurs anciennes relations d'amitié, ils vinrent en assez grand nombre à l'endroit où étaient logés les Espagnols. La présence de ces rivaux détestés n'était pas du tout agréable aux jaloux habitants de Punà, et la rési-

dence prolongée des blancs dans leur île ne pouvait que leur être à charge. Dans leur conduite extérieure ils gardaient encore la même apparence d'amitié; mais les interprètes de Pizarre le mirent encore en garde contre la perfidie proverbiale de ses hôtes. Ses soupçons étant ainsi éveillés, le commandant espagnol apprit qu'un certain nombre de chefs s'étaient réunis pour délibérer sur un plan d'insurrection. Ne voulant pas attendre l'explosion, il entoura de soldats le lieu de la réunion des insulaires et fit prisonniers les chefs suspects. Suivant un auteur, ils avouèrent leur crime [1]. Mais cela n'est rien moins que certain; il ne l'est pas non plus qu'ils méditassent un soulèvement. Cependant le fait n'est pas improbable en lui-même, bien que l'assertion hostile des interprètes en augmente peu la probabilité. Il est certain cependant que Pizarre crut à l'existence d'une conspiration; et sans plus hésiter, il abandonna ses malheureux prisonniers, au nombre de dix ou douze, à la merci de leurs rivaux de Tumbez qui les massacrèrent aussitôt sous ses yeux [2].

Furieux de cet outrage, le peuple de Punà, courut aux armes, et tous se jetèrent à la fois sur le camp espagnol, avec des hurlements effrayants et des cris sauvages de désespoir. L'avantage du nombre était tout en leur faveur, car ils avaient rassemblé plusieurs milliers de guerriers. Mais l'avantage plus décisif des armes et de la discipline était du côté de leurs adversaires; et lorsque les Indiens se précipi-

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 183.

[2] « Y el marques don Francisco Piçarro, por tenellos por amigos y estuviesen de paz quando alla passasen, les dio algunos principales los quales ellos matavan en presencia de los Espanoles, cortandoles los cavezas por el cogote. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

taient en masse confuse à l'assaut, les Castillans les recevaient froidement sur leurs longues piques, ou les balayaient par des décharges de mousqueterie. Leurs corps, mal protégés, étaient aisément taillés en pièces par les épées tranchantes des Espagnols; et Fernand Pizarre se mettant à la tête de la cavalerie chargea hardiment, et les dispersa de tous côtés sur le champ de bataille jusqu'à ce que, frappés d'une panique par le terrible escadron des cavaliers bardés d'acier, le bruit étourdissant et les éclairs des armes à feu, les fugitifs cherchèrent un abri dans les profondeurs de leurs forêts. Cependant la victoire fut due au moins jusqu'à un certain point, si nous devons en croire les vainqueurs, à l'intervention du ciel; car on vit dans les airs au dessus des combattants, St-Michel et ses légions luttant contre l'ennemi des hommes, et animant les chrétiens par leur exemple [1].

Il ne périt pas plus de trois ou quatre Espagnols dans le combat; mais plusieurs furent blessés, et parmi ceux-ci, Fernand Pizarre qui fut atteint gravement à la jambe par une javeline. Et ce ne fut pas la fin de la guerre, car les implacables insulaires, prenant avantage de l'obscurité de la

[1] La ville de Saint-Michel fut ainsi nommée par Pedro Pizarre pour consacrer la mémoire de cet événement, et l'existence de cette ville peut être considérée par quelques-uns comme établissant la vérité du miracle, « En la batalla de Puná vieron muchos, ya de los Indios, ya de los nuestros. que habia en el aire otros dos campos, uno acaudillado por el Arcangel San Miguel con espada y rodela, y otro por Luzbel y sus secuaces; mas apenas cantaron los Castellanos la victoria huyeron los diablos, y formando un gran torvellino de viento se oyeron en el aire unas terribles voces que decian, Vencistenos! Miguel vencistenos! De aqui torno Don Francisco Pizarro tanta devocion al sto Arcangel, que prometio llamar la primera ciudad que fundase de su nombre; cumpliolo asi como veremos adelante. » Montesinos, *Annales*, MS., ano 1530.

nuit, ou des moindres négligences commises par les Espagnols, étaient toujours prêts à se glisser furtivement hors de de leurs retraites et à se jeter sur le camp de l'ennemi, tandis qu'en coupant les détachements qui s'écartaient et en détruisant ses provisions, ils le tenaient perpétuellement en alarme.

Dans cette situation défavorable, le commandant espagnol fut réconforté par l'arrivée de deux vaisseaux. Ils amenaient un renfort de cent volontaires et des chevaux pour la cavalerie. Ces troupes étaient commandées par Fernand De Soto, capitaine qui devint célèbre plus tard par la découverte du Mississipi, qui roule encore son courant majestueux sur son tombeau, — monument digne de ses restes comme de sa renommée [1].

Ce renfort fut très agréable à Pizarre qui depuis longtemps était mécontent de sa situation dans une ile où il ne trouvait rien qui compensât la vie d'hostilités incessantes qu'il était forcé de mener. Ainsi recruté, il se sentit assez fort pour passer sur le continent et reprendre les opérations militaires sur un théâtre propre aux découvertes et aux conquêtes. Il apprit des Indiens de Tumbez que depuis quelque temps le pays était déchiré par une guerre civile entre deux fils du dernier souverain, qui se disputaient le trône. Il regarda cet avis comme de la plus haute importance, car il se souvint de l'usage que Cortès avait fait de dissensions semblables chez les tribus d'Anahuac. En effet, Pizarre semble avoir eu l'exemple de son illustre pré-

[1] Les événements de Puna sont donnés avec plus ou moins d'étendue par Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — *Conq. i Pob. del Peru*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ubi supra. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tome III, p. 182, 183.

décesseur devant les yeux dans plusieurs autres occasions. Mais il resta loin de son modèle, car malgré la contrainte qu'il s'imposait quelquefois, sa nature plus grossière et son caractère farouche le portèrent souvent à des actes très contraires à la saine politique, que n'eût jamais approuvés le conquérant du Mexique.

CHAPITRE II.

LE PÉROU A L'ÉPOQUE DE LA CONQUÊTE. — RÈGNE DE HUAYNA-CAPAC. — LES FRÈRES INCAS. — ILS SE DISPUTENT L'EMPIRE. — TRIOMPHE ET CRUAUTÉS D'ATAHUALLPA.

Avant de suivre Pizarre et ses compagnons dans le pays des Incas, il est nécessaire de faire connaître au lecteur la situation critique du royaume à cette époque, car les Espagnols arrivaient précisément à la fin d'une révolution importante, — dans une crise très favorable à leurs projets de conquête, et sans laquelle, en effet, cette conquête n'aurait pu se faire avec une poignée de soldats.

Dans la dernière partie du xv[e] siècle, mourut Tupac Inca Yupanqui, l'un des plus célèbres entre les « Enfants du Soleil, » qui, portant les armes péruviennes à travers les sables brûlants d'Atacama, pénétra jusqu'aux frontières éloignées du Chili, tandis que dans la direction opposée il étendit les limites de l'empire par l'acquisition des provinces méridionales de Quito. La guerre fut dirigée de ce côté par son fils Huayna Capac qui lui succéda sur le trône, et l'égala

complétement par son audace militaire et sa capacité politique.

Sous ce prince, le puissant État de Quito qui rivalisait en richesse et en raffinement avec le Pérou lui-même, fut soumis tout entier au sceptre des Incas; dont l'empire reçut par cette conquête, l'accroissement le plus important qu'il eût obtenu depuis la fondation de la dynatie de Manco Capac. Le reste de la vie du monarque victorieux se passa à réduire les tribus indépendantes sur les frontières éloignées de son territoire, et surtout à affermir ses conquêtes par l'introduction de la politique péruvienne. Il s'employa activement à compléter les grands travaux commencés par son père, et en particulier les grandes routes conduisant de Quito à la capitale. Il perfectionna l'établissement des postes, se donna beaucoup de peine pour introduire le dialecte Quichua dans tout l'empire, favorisa un meilleur système d'agriculture, et enfin encouragea les différentes branches de l'industrie domestique et les divers et sages projets de ses prédécesseurs pour les progrès de son peuple. Sous son sceptre la monarchie péruvienne atteignit son état le plus glorieux; et sous lui et son illustre père, elle fit des pas si rapides dans la route de la civilisation qu'elle se fût bientôt trouvée au niveau des despotismes les plus perfectionnés de l'Asie, en donnant peut-être au monde une preuve plus haute des capacités des Indiens d'Amérique, qu'il ne s'en trouve ailleurs sur le grand continent occidental. Mais des destinées différentes et plus sombres attendaient les races indiennes.

La première apparition que firent les blancs sur les rivages de l'océan Pacifique dans l'Amérique du Sud, eut lieu dix ans environ avant la mort de Huayna Capac, lorsque Balboa

traversa le golfe de Saint-Michel et obtint les premières notions précises de l'empire des Incas. Il est douteux que le bruit de ces aventures soit arrivé aux oreilles du monarque indien. Il est cependant hors de doute qu'il connut la première expédition conduite par Pizarre et Almagro, lorsque le dernier pénétra jusqu'au Rio de San Juan, à quatre degrés nord environ. Les rapports qu'il reçut firent une forte impression sur l'esprit de Huayna Capac. Il distingua dans les prouesses et les armes formidables des envahisseurs, des preuves d'une civilisation très supérieure à celle de son peuple. Il exprima la crainte qu'ils ne revinssent, et qu'un jour, peut-être peu éloigné, le trône des Incas ne fut renversé par ces étrangers doués de pouvoirs si incompréhensibles[1]. Pour des yeux vulgaires, c'était uue tache légère à l'extrémité de l'horizon; mais ceux du sage monarque semblaient y découvrir le sombre nuage chargé de tonnerre qui devait s'étendre de plus en plus jusqu'à ce qu'il éclata sur sa nation!

Il y a quelques motifs pour croire à cette assertion. Mais d'autres récits qui ont obtenu une vogue populaire, ne s'en tiennent pas là, et rattachent les premières informations qui furent transmises sur les blancs, à des prédictions répandues depuis longtemps dans le pays et à des apparitions surnaturelles qui remplirent toute la nation de terreur. Des comètes parurent dans les cieux. Des tremblements de terre ébranlèrent le sol; la lune fut entourée d'anneaux de feu de diverses couleurs; le tonnerre tomba sur l'un des palais royaux et le réduisit en cendres; on vit un aigle chassé par

[1] Sarmiento, qui est une autorité honnête, nous dit qu'il tenait cela de quelques seigneurs incas qui l'avaient entendu. *Relacion*, MS., cap. LXV.

plusieurs faucons remplir l'air de ses cris, planer au dessus de la grande place de Cuzco, et enfin percé par les serres de ses agresseurs, le roi des oiseaux tomba sans vie en présence de plusieurs nobles incas, qui virent dans ce fait un présage de leur chute! Huayna Capac lui-même lorsqu'il sentit l'approche de sa fin, appelant ses grands officiers autour de lui, annonça le renversement de son empire par la race des étrangers blancs et barbus, comme la catastrophe qui, selon la prédiction des oracles, devait suivre le règne du douzième Inca, et il ordonna à ses vassaux de ne pas résister aux décrets divins, et d'obéir aux messagers du Ciel[1].

Tel est le récit des impressions causées par l'apparition des Espagnols dans le pays, qui rappela les sentiments analogues de terreur superstitieuse, occasionnés par leur arrivée dans le Mexique. Mais les traditions de ce dernier pays sont attestées par une bien meilleure autorité que celles des Péruviens, qui manquant de l'appui des témoignages contemporains, reposent presqu'entièrement sur la simple assertion d'un individu de cette nation qui sans doute pensait trouver dans les inévitables décrets du Ciel la meilleure excuse de l'indolence de ses compatriotes.

Il n'est pas improbable que des bruits de l'arrivee d'une race étrangère et mystérieuse se soient étendus graduelle-

[1] L'Inca Garcilasso de la Vega donne une relation détaillée de ces événements surnaturels. (*Com. Real.*, parte I, lib. IX, cap. XIV.) Sa situation lui ouvrait les meilleures sources d'informations, ce qui est plus que compensé par les défauts de son caractère comme historien, par sa crédulité puérile et son désir d'exalter et d'envelopper de mystère tout ce qui se rapportait à son ordre et même à sa nation. Son ouvrage est la source de la plupart des faits et des fictions qui se sont accrédités sur les anciens Péruviens. Par malheur, à la distance où nous sommes de cette époque, il n'est pas toujours aisé de distinguer les uns des autres.

ment chez les tribus indiennes le long du grand plateau des Cordillères, et qu'ils aient rempli le cœur des plus braves guerriers d'une crainte indéfinissable et du sentiment de quelque calamité imminente. Dans cet état d'esprit, il était naturel que les convulsions physiques, auxquelles cette contrée volcanique est particulièrement sujette, fissent sur les esprits une impression inaccoutumée, et que des phénomènes qui, dans les temps ordinaires de sécurité politique, auraient pu être regardés simplement comme extraordinaires, fussent alors interprétés par les devins comme des signes par lesquels le Dieu des Incas écrivait dans le ciel l'annonce de la chute prochaine de leur empire.

Huayna Capac, comme les autres princes péruviens, avait une multitude de concubines, dont il laissa une nombreuse postérité. L'héritier de la couronne, fils de sa sœur et femme légitime, se nommait Huascar[1]. A l'époque où nous sommes arrivés, il avait environ trente ans. Immédiatement après l'héritier présomptif venait par une autre femme, cousine du monarque, Manco Capac, jeune prince qui occupera une place importante dans la suite de cette histoire. Mais le plus chéri des enfants de l'Inca était Atahuallpa. Sa mère était

[1] *Huascar*, dans le dialecte Quichua, signifie « câble. » La raison qui fit donner ce nom à l'héritier présomptif est remarquable. Huayna Capac célébra la naissance de ce prince par une fête, où figura une chaine d'or massif que les nobles tenaient dans leurs mains en exécutant leurs danses nationales. La chaine avait sept cents pieds de long et les anneaux étaient presque assez grands pour entourer le poignet d'un homme! (Voy. Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. XIV. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. IX, cap. I) Ce dernier auteur tenait ces détails, nous dit-il, d'un vieil Inca, son oncle, qui semble avoir donné largement dans le merveilleux, non pas trop cependant pour ses auditeurs, car ce récit a été avidement propagé par la plupart des auteurs castillans de ce siècle et du suivant.

fille du dernier *Scyri* de Quito, qui était, dit-on, mort de chagrin peu de temps après le renversement de son royaume par Huayna Capac. La princesse était belle, et l'Inca, soit pour satisfaire sa passion, soit, comme le disent les Péruviens, qu'il voulût la dédommager de la ruine de sa famille, la reçut parmi ses concubines. Les historiens de Quito affirment qu'elle était sa femme légitime; mais cette dignité, suivant les usages de l'empire, était réservée aux filles de race Inca.

Les dernières années de Huayna Capac se passèrent dans son nouveau royaume de Quito. Atahuallpa, en conséquence, fut élevé sous ses yeux et l'accompagna dès son enfance dans ses campagnes; il dormait sous la même tente que le roi son père et partageait les mêmes mets[1]. La vivacité de l'enfant, son courage et sa nature généreuse gagnèrent à un tel point l'affection du vieux monarque qu'il résolut de se départir des usages établis du royaume, et de partager l'empire entre lui et son frère aîné Huascar. A son lit de mort, il appela autour de lui les grands officiers de la couronne, et déclara que sa volonté était que l'ancien royaume de Quito passât à Atahuallpa, qu'on pouvait regarder comme ayant des droits naturels à cet antique domaine de ses ancêtres. Il laissa le reste de l'empire à Huascar, et il enjoignit aux deux frères d'acquiescer à cet arrangement et de vivre en ami l'un avec l'autre. Ce fut le dernier acte de ce monarque héroïque, et sans doute le plus impolitique de sa vie entière; à son dernier soupir il renversait les lois fondamentales de l'empire;

[1] « Atabalipa era bien quisto de los capitanes viejos de su padre y de los soldados, porque andubo en la guerra en su ninez y porque él en vida le mostro tanto amor que no le dejaba comer otra cosa que lo que él le daba de su plata. » Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. LXVI.

et, tandis qu'il recommandait l'harmonie entre ses successeurs, il laissait dans ce partage même de l'autorité les germes d'une inévitable discorde [1].

Il mourut probablement vers la fin de 1525, moins de sept ans avant l'arrivée de Pizarre à Puna [2]. La nouvelle de sa mort répandit le deuil et la consternation dans tout le pays; car, bien qu'il fût sévère et même inexorable pour les rebelles et les ennemis opiniâtres, c'était un monarque brave et magnanime, et il gouvernait avec la grandeur de vues d'un prince qui regardait toutes les parties de son royaume comme méritant également son intérêt. Les habitants de Quito, flattés des preuves de préférence qu'il leur avait données par son séjour permanent dans le pays et en embellissant leur capitale, montrèrent un chagrin sincère de sa perte, et ses sujets de Cuzco, fiers de la gloire que ses armes et ses talents avaient acquise à son pays natal, ne l'admiraient pas moins [3].

[1] Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte I, lib. VIII, cap. IX. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. I, cap. XII. — Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. LXV. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 201.

[2] La date précise de cet événement, quoique si rapprochée du temps de la conquête, est douteuse. Balboa, contemporain des conquérants et qui écrivait à Quito où mourut l'Inca, la fixe à 1525. (*Hist. du Pérou*, chap. XIV.) Velasco, autre habitant du même pays, après un examen des différentes versions, aboutit à la même conclusion. (*Hist. de Quito*, tom. I, p. 232.) Robertson, après nous avoir dit que Huayna Capac mourut en 1529, parle plus loin de cet événement comme ayant eu lieu en 1527. (Conf. *America*, vol. III, p. 25, 381.)

Quiconque a été pris au piége de la chronologie des anciennes chroniques ne sera pas surpris de rencontrer parfois ces contradictions chez un auteur qui est obligé de les prendre pour guides.

[3] On ne peut douter de la popularité de ce monarque, du moins auprès de la partie féminine de ses sujets, si, comme nous le dit l'historien des Incas, « on ne le vit jamais refuser à une femme, quel que fut son âge et sa condition, aucune faveur qu'elle lui demandât! » *Com. Real.*, parte I, lib. VIII, cap. VII.

En même temps les hommes les plus prévoyants et les plus timides des deux royaumes envisageaient avec crainte un avenir où le sceptre de ce vaste empire, au lieu d'être porté par une main ferme et expérimentée, allait être partagé entre deux princes rivaux, naturellement jaloux l'un de l'autre, et que leur âge exposait nécessairement à l'influence pernicieuse de conseillers artificieux et pleins d'ambition. Le peuple témoigna ses regrets par les honneurs inusités rendus à la mémoire de l'Inca. Son cœur fut gardé à Quito, et son corps, embaumé suivant l'usage du pays, fut transporté à Cuzco pour prendre place dans le grand temple du Soleil à côté des restes de ses royaux ancêtres. Ses funérailles furent célébrées avec une splendeur sanguinaire dans les deux capitales de son vaste empire; et l'on dit que plusieurs milliers des concubines impériales, avec un grand nombre de pages et d'officiers du palais, prouvèrent leur chagrin ou leur superstition en offrant leur vie, afin d'accompagner leur maître dans les brillantes demeures du soleil [1].

Pendant près de cinq ans après la mort de Huayna Capac, les deux frères régnèrent, chacun dans la partie de l'empire qui lui était assignée, sans défiance mutuelle, ou du moins sans collision. Il semblait que le vœu de leur père dût se réaliser complétement, et que les deux états conserveraient leur intégrité et leur indépendance respective comme s'ils n'avaient jamais été réunis.

Mais avec les causes nombreuses de jalousie et de mécontentement, et la multitude de courtisans perfides qui trouveraient leur compte à fomenter ces sentiments il était aisé de voir que ce paisible état de choses ne pouvait durer ; et il

[1] Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. LXV. — Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. III, cap. XVII.

n'aurait même pas duré si longtemps sans la douceur de caractère de Huascar, le seul qui eût lieu de se plaindre. Il avait quatre ou cinq ans de plus que son frère, et un courage dont on ne pouvait douter; mais c'était un prince d'une nature généreuse et facile, et peut-être s'il eût été laissé à lui-même, se fût-il résigné à un arrangement, qui, bien qu'il ne fût pas de son goût, était la volonté de son père déifié. Mais Atahuallpa était d'un caractère différent; guerrier, ambitieux, et entreprenant, il était constamment occupé d'agrandir son territoire, bien que sa politique artificieuse eût le scrupule de ne pas étendre ses acquisitions du côté des États de son frère. Son esprit remuant excita cependant quelqu'alarme à la cour de Cuzco, et enfin Huascar envoya une ambassade à Atahuallpa pour lui faire des remontrances sur ses entreprises ambitieuses, et le sommer de lui rendre hommage pour son royaume de Quito.

Voilà un premier exposé des choses; d'autres relations prétendent que la cause immédiate de rupture fut une prétention qu'éleva Huascar sur le territoire de Tumebamba, considéré pas son frère comme faisant partie de son héritage patrimonial. Peu importe quel fut le prétexte de la collision entre des personnes placées mutuellement par les circonstances dans une position si fausse, qu'un conflit devait avoir lieu inévitablement un jour ou l'autre.

Le commencement et même tout le cours des hostilités qui éclatèrent bientôt entre les deux frères rivaux, sont exposés avec des contradictions inconciliables et même inexplicables, quand on considère que cette époque était si rapprochée de celle de l'invasion espagnole. Quelques-uns disent, que lors de la première rencontre d'Atahuallpa avec les troupes de Cuzco, il fut défait et fait prisonnier près de

Tumebamba, résidence favorite de son père, situé dans l'ancien territoire de Quito et dans le district de Canaris. Il se releva de ce désastre en s'échappant heureusement de prison; alors, regagnant sa capitale, il se trouva bientôt à la tête d'une nombreuse armée, conduite par les capitaines les plus habiles et les plus expérimentés de l'empire. Les manières libérales du jeune Atahuallpa l'avaient rendu cher aux soldats, avec lesquels, nous avons vu qu'il avait servi dans plus d'une campagne du vivant de son père. Ces troupes étaient l'élite de la grande armée de l'Inca, et quelques-uns des soldats avaient vieilli pendant sa longue carrière militaire, qui les avait laissés dans le nord où ils s'étaient empressés de se soumettre au jeune souverain de Quito. Ils étaient commandés par deux officiers très considérés, ayant acquis une grande expérience de la guerre, et qui avaient joui de la haute confiance du dernier Inca. L'un se nommait Quizquiz; l'autre, qui était l'oncle maternel d'Atahuallpa, s'appelait Chalicuchima.

Guidé par ces habiles guerriers le jeune monarque se mit à la tête de sa vaillante armée, et se dirigea vers le sud. Il n'avait pas dépassé Ambato, à soixante milles environ de sa capitale, lorsqu'il rencontra une nombreuse armée que son frère envoyait contre lui sous le commandement d'un général distingué de la famille des Incas. Il se livra une sanglante bataille qui dura la plus grande partie du jour; et le théâtre du combat fut la lisière du Chimborazo [1].

[1] Garcilasso nie qu'il se soit passé autre chose que d'insignifiantes escarmouches avant la bataille décisive livrée dans les plaines de Cuzco. Mais le licencié Sarmiento, qui recueillit, nous dit-il, le récit qu'il a fait de ces événements de personnes qui y avaient pris part, parcourut le champ de bataille d'Ambato lorsque le sol était encore jonché des ossements des

La bataille se termina en faveur d'Atahuallpa, les Péruviens furent mis en déroute avec un grand carnage et perdirent leur général. Le prince de Quito profita de cet avantage pour continuer sa marche jusqu'aux portes de Tumebamba, cette ville comme tout le district de Canaris, quoique dépendant anciennement de Quito avait pris parti pour son rival.

Entré en vainqueur dans la ville conquise il passa les habitants au fil de l'épée, et la rasa jusqu'au sol avec tous ses fastueux édifices, dont quelques-uns étaient l'ouvrage de son père. Il porta la même guerre d'extermination dans tout le district coupable de Canaris. On dit que dans quelques endroits les femmes et les enfants vinrent en procession lugubre tenant dans leurs mains des rameaux verts pour conjurer sa colère; mais le conquérant vindicatif, sourd à leurs prières, mit le pays à feu et à sang n'épargnant aucun homme capable de porter les armes, qui tombait dans ses mains[1].

Le sort des Canaris jeta la terreur dans le cœur des ennemis, et les villes ouvrirent l'une après l'autre leurs portes

morts. « Yo hé pasado por este pueblo y he visto el Lugar donde dicen que esta batalla se dio y eierto segun hay la osamenta devieron aun de morir mas gente de la que cuentan. » *Relacion*, MS., cap. LXIX.

[1] « Cuentan muchos Indios á quien yo lo oi, que por amansar su ira, mandaron á un escuadron grande de ninos y a otro de hombres de toda edad, que saliesen hasta les ricas andas donde venia eon gran pompa, llevando en las manos ramos verdes y ojas de palma, y que le pidiesen la gracia y amistad suya para el pueblo, sin mirar la injuria pasada, y que en tantos clamores se lo suplicaron, y con tanta humildad, que bastara quebrantar corazones de piedra; mas poca impresion hieferon en el cruel de Atabalipa, porque dicen que mando á sus capitanes y gentes que matasen á todos aquellos que habien venido, lo cual fué hecho, no perdonando sino á algunos ninos y á las mugeres sagradas del Templo. » Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. LXX.

au vainqueur, qui continua sa marche triomphante vers la capitale du Pérou. Ses armes éprouvèrent un échec momentané devant l'île de Punà, dont les vaillants guerriers soutenaient la cause de son frère. Après quelques jours perdus devant cette place, Atahuallpa laissant le soin de décider la querelle à leurs anciens ennemis de Tumbez, qui de bonne heure avait adhéré à sa cause, reprit sa marche et s'avança jusqu'à Caxamalca, à sept degrés sud environ. Là il s'arrêta avec un détachement de l'armée, tandis qu'il envoyait le corps principal en avant sous le commandement d'un de ses deux généraux, avec l'ordre de se porter droit sur Cuzco. Il préféra ne pas s'engager plus loin dans le pays ennemi où une défaite pouvait être fatale. En établissant ses quartiers à Caxamalca, il pouvait soutenir ses généraux en cas de revers, ou du moins assurer sa retraite sur Quito, jusqu'à ce qu'il se fût remis en état de renouveler les hostilités.

Les deux généraux s'avançant par des marches rapides, traversèrent enfin la rivière Apurimac, et arrivèrent à peu de distance de la capitale du Pérou. Cependant Huascar ne s'était pas tenu oisif. En apprenant la défaite de son armée à Ambato, il fit tout ce qu'il put pour lever des troupes dans tout le pays. On dit que d'après l'avis de ses prêtres — les conseillers les moins compétents au moment du danger, — il attendit dans sa capitale l'approche de l'ennemi ; et ce fut seulement lorsque celui-ci arriva à quelques lieues de Cuzco que l'Inca, prenant conseil des mêmes directeurs spirituels, sortit pour livrer bataille.

Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Quipaypan, dans le voisinage de la métropole péruvienne. On diffère suivant l'ordinaire sur le nombre des combattants; mais les troupes d'Atahuallpa étaient bien mieux discipli-

nées et plus aguerries, car beaucoup des soldats de Huascar avaient été levés à la hâte dans le pays environnant. Cependant on combattit des deux côtés avec le désespoir d'hommes qui sentaient que l'affaire était décisive. On se disputait, non plus une province, mais la possession d'un empire. Les troupes d'Atahuallpa, enflammées par leurs succès récents, se battirent avec la confiance de gens qui comptaient sur la supériorité de leur vaillance; tandis que les fidèles vassaux de l'Inca, faisaient preuve de tout le dévouement d'hommes qui font bon marché de leur vie pour le service de leur maître.

Le combat dura avec la plus grande obstination depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; et le sol était couvert de monceaux de morts et de mourants, donts les os blanchissaient encore le champ de bataille longtemps après la conquête des Espagnols. Enfin la fortune se déclara pour Atahuallpa; ou plutôt la supériorité de la discipline et de la pratique militaire l'emporta comme à l'ordinaire. Les troupes de l'Inca furent mises dans un désordre irréparable, et s'enfuirent dans toutes les directions. Les vainqueurs suivirent de près les pas des fuyards. Huascar lui-même essaya de s'échapper avec environ mille hommes qui restaient autour de lui. Mais le prince fugitif fut découvert avant d'avoir quitté le champ de bataille; sa petite troupe fut enveloppée par des nuées d'ennemis, et presque tous ses dévoués défenseurs périrent en le défendant. Huascar fut fait prisonnier, et les chefs victorieux marchèrent aussitôt sur sa capitale qu'ils occupèrent au nom de leur souverain [1].

[1] Cieza de Leon, *Cronica*, cap. LXXVII. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. IX. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 202. — Zarate, *Con. del Peru*, lib. I, cap. XII.

Ces événements arrivèrent au printemps de 1532, peu de mois avant le débarquement des Espagnols. Atahuallpa reçut la nouvelle du succès de ses armes et de la prise de son malheureux frère, à Caxamalca. Il ordonna aussitôt que Huascar fût traité avec le respect dû à son rang, mais qu'il fût conduit à la forteresse de Xauxa et qu'il y fût retenu prisonnier. Ses ordres ne s'arrêtèrent pas là, — si nous devons en croire le récit de Garcilasso de la Vega, qui était lui-même de la race Inca, et du côté de sa mère, neveu du grand Huayna Capac.

Suivant cet auteur, Atahuallpa invita les nobles Incas de tout le pays à s'assembler à Cuzco afin de délibérer sur les meilleurs moyens de diviser l'empire entre lui et son frère. Lorsqu'ils furent rassemblés dans la capitale, la soldatesque de Quito les entoura et les massacra sans merci. Le but de cet acte perfide était l'extermination de toute la famille royale dont chaque membre avait plus de droits à la couronne que le bâtard Atahuallpa. Mais le massacre ne s'arrêta pas là. Les enfants illégitimes comme lui, frères consanguins du monstre, tous ceux enfin qui avaient du sang inca dans les veines y furent enveloppés; et avec une soif de carnage sans exemple dans les annales de l'empire romain ou de la république française, Atahuallpa fit mettre à mort toutes les femmes du sang royal, ses tantes, nièces et cousines, après les avoir soumises aux tortures les plus lentes et les plus raffinées. Pour donner plus de saveur à sa vengeance, plusieurs des exécutions eurent lieu sous les yeux de Huascar lui-même, qui fut ainsi forcé d'être témoin du massacre de

— Sarmiento, *Relacion*, MS., cap. LXX. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

ses femmes et de ses sœurs, tandis qu'au milieu des tourments elles imploraient en vain sa protection [1] !

Tel est le récit de l'historien des Incas, et il le reçut, nous dit-il, de sa mère et de son oncle, qui, étant enfants à cette époque, furent assez heureux pour être du petit nombre de ceux qui échappèrent au massacre de leur maison [2]; et telle est aussi la version répétée depuis par plusieurs auteurs castillans, sans aucun symptôme d'incrédulité. Mais un tissu d'atrocités non provoquées telles que celles-ci, répugne trop aux principes de la nature humaine, et, même au sens commun, pour nous permettre d'y croire sur la foi d'un témoignage ordinaire.

Les annales des nations demi-civilisées, montrent malheureusement des exemples de tentatives semblables pour éteindre toute une race incommode devenue l'objet de la jalousie d'un tyran; quoique une telle tentative soit à peu près aussi chimérique qu'il le serait d'extirper une espèce de plante particulière dont les semences ont été dispersées par le vent dans toute une contrée. Mais si Atahuallpa essaya

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. IX, cap. XXXV-XXXIX. « A las mugeres, hermanas, tias, sobrinas primas hermanas, y madrastas de Atahuallpa, colgavan de los Arboles, y de muchas Horcas mui altas que hicieron : à unas colgaron de los cabellos, à otras por debajo de los braços, y á otras de otras maneras feas, que por la honestidad se callan : davanles sus hijuelos, que los tuviesen en braços, tenianlos hasta que se les caian, y se aporreavan. » (*Ibid.*, cap. XXXVII.) La variété des tortures montre de l'invention chez l'auteur, ou plus probablement chez l'oncle de l'auteur, l'ancien Inca, le *raconteur* de cette boucherie de Barbe Bleue.

[2] « Las crueldades, que Atahuallpa en los de la sangre real hiço, diré de relacion de mi madre, y de un hermano suio, que se llamo Don Fernando Huallpa Tupac Inca Yupanqui, que entonces eran ninos de menos de diez anos. » *Ibid.*, parte I, lib. IX, cap. XIV.

effectivement d'exterminer la race inca, comment se fait-il donc que l'historien admette l'existence d'un si grand nombre de descendants issus du pur sang des rois, près de six cent soixante-dix ans après le prétendu massacre[1] ! Pourquoi ce massacre au lieu de s'arrêter aux membres légitimes de la race royale qui pouvaient produire un meilleur titre à la couronne que l'usurpateur, s'étendit-il à tous ceux qui tenaient à la race même de loin ou par un rapport quelconque? Pourquoi des femmes âgées et des jeunes filles furent-elles enveloppées dans la proscription, et pourquoi furent-elles soumises à ces tortures raffinées et superflues, lorsqu'il est évident que des êtres si faibles ne pouvaient avoir rien fait pour provoquer la jalousie du tyran? Pourquoi, lorsque tant de personnes étaient sacrifiées à l'appréhension vague d'un danger lointain, laissa-t-on vivre les deux hommes dont le vainqueur avait le plus à craindre, son rival Huascar et son jeune frère Manco Capac? Pourquoi enfin ce récit merveilleux ne se trouve-t-il pas chez des historiens antérieurs à Garcilasso et d'un demi-siècle plus proches des événements[2]?

Qu'Atahuallpa se soit rendu coupable d'excès et qu'il ait abusé des droits de la conquête par quelques actes de

[1] Ce nombre résulte d'une pétition pour certaines immunités, envoyée en Espagne en 1603, et signée par cinq cent soixante-sept Indiens de la race royale des Incas. (*Ibid.*, parte III, lib. IX, cap. XL.) Oviedo dit que Huayna Capac laissa cent fils et filles, et que la *plupart vivaient à l'époque où il écrivait.* « Tubo cien hijos y hijas, y la mayor parte de ellos son vivos. » *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. IX.

[2] J'ai cherché en vain la confirmation de cette histoire dans Oviedo, Sarmiento, Xerez, Cieza de Leon, Zarate, Pedro Pizarro, Gomara, qui vivaient tous à cette époque et avaient accès aux meilleures sources d'information et tous, on peut le dire, disposés à faire bonne justice des mauvaises qualités du monarque indien.

cruauté gratuite, on le croira facilement; car lorsqu'on se rappelle le traitement qu'il fit subir au district de Canaris, — que ses propres apologistes n'essaient pas de nier[1], — on ne peut douter qu'il n'eût beaucoup du caractère vindicatif qui appartient à

« Those souls of fire, and Children of the Sun,
With whom revenge was virtue *. »

Mais il y a loin de là aux atrocités monstrueuses et nullement provoquées qu'on lui impute, et qui impliquent une nature diabolique qui ne peut être admise sur le témoignage d'un homme de parti, ennemi juré de sa maison, et qui sont répétées par les chroniqueurs castillans, qui peuvent naturellement chercher en faisant ressortir les énormités d'Atahuallpa, à ménager quelqu'excuse à la cruauté de leurs compatriotes envers lui.

La nouvelle de la grande victoire fut portée à Caxamalca sur les ailes du vent; les réjouissances furent longues et bruyantes non seulement dans le camp d'Atahuallpa, mais dans la ville et les environs; tous arrivaient, empressés d'offrir leurs félicitations au vainqueur, et de lui faire hommage. Le prince de Quito n'hésita pas davantage à prendre le *borla* écarlate, diadème des Incas. Son triomphe était

[1] Aucun des apologistes d'Atahuallpa ne va si loin que le père Velasco, qui, dans l'effusion de sa loyauté pour un monarque de Quito, regarde le massacre des Canaris comme une juste punition de leurs offenses. « Si les auteurs dont je viens de parler s'étaient trouvés dans les mêmes circonstances qu'Atahuallpa, et avaient éprouvé autant d'offenses graves et de trahisons, je ne croirais jamais qu'ils eussent agi autrement! » *Hist. de Quito*, tom. I, p. 253.

* « Ces âmes de feu, ces enfants du soleil,
Chez qui la vengeance était une vertu. »

complet. Il avait battu ses ennemis sur leur propre territoire, pris leur capitale; mis le pied sur la tête de son rival, et s'était emparé de l'antique sceptre des Enfants du Soleil. Mais l'heure de son triomphe devait être celle de sa plus profonde humiliation. Atahuallpa n'était pas de ceux à qui suivant le langage du poète grec, « les Dieux veulent se révéler [1]. » Il n'avait pas lu dans les cieux. La petite tache que l'œil clairvoyant de son père avait discernée à l'extrémité de l'horizon, quoique peu remarquée d'Atahuallpa, tout entier à sa lutte mortelle avec son frère, avait monté maintenant vers le zénith, s'étendant de plus en plus, et couvrant le ciel de ténèbres, allait lancer la foudre sur la nation infortunée.

[1] « Θὐ γάρ πω πάντεσσι θεοὶ φαίνονται ἐναργεῖς. »
ΟΔΥΣ. π. v. 161

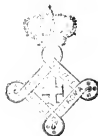


TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

Préface v

LIVRE PREMIER.

INTRODUCTION.

COUP D'OEIL SUR LA CIVILISATION DES INCAS.

CHAPITRE Ier.

ASPECT PHYSIQUE DU PAYS. — ORIGINES DE LA CIVILISATION PÉRUVIENNE. — EMPIRE DES INCAS. — FAMILLE ROYALE. — NOBLESSE.

Étendue de l'empire péruvien. 21
Son aspect topographique. 22
Il favorisa peu l'agriculture 23
Obstacles naturels surmontés 24
Origines de la civilisation péruvienne 25
Enfauts du soleil 26
Autres traditions 27
Leur incertitude 28
Conquêtes des Incas 31
Ville de Cuzco 32
Forteresse de Cuzco. 33
Sa construction remarquable 34
Épouse de l'Inca 36
Héritier présomptif. . . . . id.
Ordre de Chevalerie 37
Cérémonies de l'admission. 38
Despotisme de l'Inca 40
Son costume. 41
Ses relations avec le peuple 42
Ses voyages dans le pays . . . . id.

Palais royaux 44
Leur magnifique décoration 45
Jardins de Yucay 46
Tous sont fermés à la mort de l'Inca 47
Funérailles des Incas 48
Leurs corps conservés 49
Ils sont exposés aux jours de fêtes 50
La noblesse 51
Ses priviléges exclusifs. . . . . id.
Les Curacas. 52
Les Incas forment la plus haute noblesse 53

CHAPITRE II.

ORDRES DE L'ÉTAT. — INSTITUTIONS POUR RENDRE LA JUSTICE. — DIVISION DES TERRES. — REVENUS ET REGISTRES. — GRANDES ROUTES ET POSTES. — TACTIQUE MILITAIRE ET GOUVERNEMENT CIVIL.

Nom du Pérou 55
Divisions de l'empire 57
Tribunaux 58
Caractère des lois 59
Simple administration de la justice 60
Division des terres en trois parties 62
Le partage renouvelé annuellement 63
Loi agraire . . . . id.
La terre cultivée par le peuple 64
Appropriation des lamas et soins qu'on leur donne 65
Manufactures de laine. 66
Le travail au Pérou. 67
Registres et inspections du gouvernement 68
Travail à tour de rôle 69
Magasins des produits et des objets manufacturés. 70
Taxes supportées entièrement par le peuple 73
Impossibilité de s'élever 74
Point de paupérisme . . . . id.
Mouvements de l'industrie péruvienne 75
Grandes routes 76
Ponts suspendus 77
Caravansérails ou Tambos. 79
Système des postes 80

Relais de courriers . . . 80
Politique militaire des Incas . . . 82
Conquêtes au nom de la religion . . . 83
Armée péruvienne . . . 84
Armes offensives et défensives . . . 85
Logements et magasins militaires . . . 86
Politique humaine dans la guerre. . . . 87
Religion des nations conquises . . . 88
Manière de disposer du territoire conquis . . . 89
Langue quichua . . . 91
Mitimaes. . . . 93
Unité de dessein dans les institutions péruviennes. . . . 94
Leur but est la paix à l'intérieur. . . . 95
Caractère religieux des guerres péruviennes . . . 96
Harmonie singulière de l'empire . . . 97

CHAPITRE III.

RELIGION PÉRUVIENNE. — DIVINITÉS. — TEMPLES MAGNIFIQUES. — FÊTES. — VIERGES DU SOLEIL. — MARIAGE.

Religion des races américaines . . . 98
Idées des Péruviens sur la vie future. . . . 100
Embaumement et sépulture . . . id.
Idée de Dieu . . . 102
Culte du soleil . . . id.
Divinités inférieures . . . 103
Temple du soleil à Cuzco . . . 106
Sa richesse et sa splendeur . . . id.
Temples des divinités inférieures. . . . 107
Ustensiles et ornements d'or . . . id.
Preuves de cette ancienne magnificence. . . . 108
Le grand-prêtre. . . . 111
L'Ordre sacerdotal . . . 112
Devoirs des prêtres . . . id.
Fête du Raymi . . . 115
Rareté des sacrifices humains. . . . id.
Feu sacré . . . 116
Cérémonie religieuse . . . 117
Vierges du soleil . . . 118
Couvents. . . . 120

Fiancée de l'Inca 121
Mariage universel 122
Mesures préparatoires du mariage 123

CHAPITRE IV.

ÉDUCATION. — QUIPUS. — ASTRONOMIE. — AGRICULTURE. — AQUEDUCS. — GUANO. — COMESTIBLES IMPORTANTS.

Education au Pérou 124
Séminaires et Amantas. 125
Quipus et Quipucamayus 127
Méthode de transmission historique. 128
Différents symboles de la pensée. . . . . id.
Les quipus sont le plus pauvre 129
Chants traditionnels 131
Dialecte Quichua . . . . id.
Représentations théâtrales 132
Division du temps 133
Elle était réglée par les équinoxes 134
Faibles progrès de l'astronomie 135
L'agriculture, objet des soins de l'Inca. 137
Système d'irrigation 138
Aqueducs . . . . id.
Terrasses sur la Sierra. 140
Guano 141
Instrument pour suppléer la charrue 142
Foires 144
Variété des produits 145
Blé d'Inde . . . . id.
Coca 146
Pommes de terre 147

CHAPITRE V.

BREBIS DU PÉROU. — GRANDES CHASSES. — MANUFACTURES. — INDUSTRIE MÉCANIQUE. — ARCHITECTURE. — RÉFLEXIONS.

Avantages des manufactures 149
Le lama 150
Alpaca 152

Huanacos et vigognes. 152
Grandes chasses annuelles. 153
Tissus de laine 155
Division du travail. 156
Adresse extraordinaire dans les arts 157
Nul usage du fer 158
Or et argent. 159
L'architecture critérium de la civilisation 160
Architecture péruvienne 161
Maisons . . . . id.
Simplicité de leur construction 163
Leur appropriation au climat. 164
Comparaison entre la race Inca et celle des Aztèques 166
Dans la politique et dans la religion. . . . . id.
Dans la science 167
Empire du Pérou et empires de l'Orient. 169
Les Incas despotes absolus 170
Soins qu'ils prenaient du peuple 171
Point de liberté d'action au Pérou 172
Point d'oisifs ni de pauvres . . . . id.
Influence du gouvernement sur le caractère national 175
Note. Vie et ouvrages de Sarmiento. 179
Et de Palo de Ondegardo 183

LIVRE II.

DÉCOUVERTE DU PÉROU.

CHAPITRE Ier.

SCIENCES ANCIENNE ET MODERNE. — ART DE LA NAVIGATION. — DÉCOUVERTES MARITIMES. — AUDACE DES ESPAGNOLS. — LEURS POSSESSIONS DANS LE NOUVEAU MONDE. — BRUITS SUR LE PÉROU.

Considérations préliminaires 189
Progrès de la navigation 191
Premiers voyages de découvertes. 193
Espérances romanesques 195
Aventuriers du Nord et du Midi 197
Étendue des découvertes 198
Balboa atteint le Pacifique 199

Politique coloniale 200
Pedro Arias de Avila 201
Fondation de Panama 202
Première expédition dans le Sud. 203
Bruits relatifs au Pérou 204

CHAPITRE II.

FRANÇOIS PIZARRE. — HISTOIRE DE SA JEUNESSE. — PREMIÈRE EXPÉDITION DANS LE SUD. — DÉTRESSE DES VOYAGEURS. — RENCONTRES PÉRILLEUSES. — RETOUR A PANAMA. — EXPÉDITION D'ALMAGRO.

Commencements de François Pizarre 207
Il se rend à Hispaniola. 208
Aventures diverses. . . . . id.
Il accompagne Pedrarias à Panama 209
Expéditions dans le Sud 210
Almagro et Luque 211
Leur association avec Pizarre. 212
Première expédition de découverte 213
Pizarre en prend le commandement 214
Il entre dans la rivière Birà . . . . id.
Sa détresse sur la côte 215
Il poursuit son voyage le long de la côte 216
Affreuses tempêtes. . . . . id.
Il recule et débarque . . . . id.
Souffrances des Espagnols. 217
Montenegro renvoyé pour chercher des secours 218
Village indien 220
Grande détresse pendant l'absence de Montenegro 221
Il revient avec des secours 222
Incertitude des Espagnols. 223
Ils s'avancent plus loin au Sud . . . . id.
Traces de cannibalisme. 224
Pizarre reconnait le pays 225
Terrible conflit avec les indigènes . . . . id.
Danger de Pizarre 226
Il renvoie son vaisseau 228
Aventures d'Almagro . . . . id.
Il rejoint Pizarre 230
Il retourne à Panama . . . . id.

CHAPITRE III.

ÇÉLÈBRE CONTRAT. — SECONDE EXPÉDITION. — RUIZ EXPLORE LA CÔTE. — SOUFFRANCES DE PIZARRE DANS LES FORÊTS. — ARRIVÉE DE NOUVEAUX RENFORTS. — NOUVELLES DÉCOUVERTES ET NOUVEAUX DÉSASTRES. — PIZARRE DANS L'ILE DE GALLO.

Almagro froidement accueilli par Pedrarias. 232
Influence de Fernand de Luque 233
Vues étroites du gouverneur 234
Son histoire ultérieure. . . . . id.
Pizarre, Almagro et Luque 236
Contrat célèbre pour la découverte du Pérou 237
Ton religieux qui règne dans cette pièce. 239
Motifs des conquérants . . . . id.
Part de Luque dans l'entreprise 240
Préparatifs pour le voyage. 241
Insuffisance des moyens . . . . id.
L'expédition met à la voile 242
Almagro retourne à Panama 243
Exploration de la côte par le pilote Ruiz . . . . id.
Balzas des Indiens 245
Indiens d'une civilisation supérieure. 246
Ruiz ramène des Indiens prisonniers . . . . id.
Voyage de Pizarre dans l'intérieur 247
Effrayantes difficultés de la marche . . . . id.
Retour d'Almagro avec des recrues 249
On continue de naviguer . . . . id.
Le pays devient très habité 251
Or et pierres précieuses 252
Aspect belliqueux des indigènes . . . . id.
Délibération des Espagnols 254
Querelle de Pizarre et d'Almagro 255
Celui-ci retourne à Panama . . . . id.
Pizarre reste dans l'île de Gallo 256
Mécontentement de ses compagnons. 257
Ils écrivent secrètement à Panama . . . . id.

CHAPITRE IV.

INDIGNATION DU GOUVERNEUR. — RÉSOLUTION INFLEXIBLE DE PIZARRE. — SUITE DE L'EXPÉDITION. — ASPECT BRILLANT DE TUMBEZ. — DÉCOUVERTES LE LONG DE LA CÔTE. — RETOUR A PANAMA. — PIZARRE S'EMBARQUE POUR L'ESPAGNE.

Pizarre reçoit l'ordre de revenir 259
Il refuse d'obéir. 261
Son audacieuse résolution. . . . . id.
Onze de ses compagnons déclarent se joindre à lui 262
Constance héroïque de Pizarre 263
Il est abandonné sur l'île de Gorgona 265
Efforts de Luque et d'Almagro 266
Secours envoyés à Pizarre. 267
Il continue sa navigation 268
Il entre dans le golfe de Guayaquil 269
Il aborde à Tumbez. . . . . id.
Accueil bienveillant des habitants 270
Visite d'un noble Inca. 271
Aventure de Molina envoyé à terre 273
Rapports sur la richesse de la ville 276
Joie des Espagnols 277
Pizarre se dirige de nouveau vers le Sud 278
Il est poussé çà et là par des tempêtes 279
Il touche à différents points de la côte . . . . id.
Il arrive au port de Santa. 281
Voyage de retour 282
Il aborde à Santa Cruz. . . . . id.
Il est reçu par une princesse indienne 283
Il continue sa route pour Panama 284
Joie et triomphe de ses associés 285
Froideur du gouverneur . . . . id.
Pizarre va en Espagne en qualité d'Envoyé. 288
Note. Garcillasso de la Vega. 289
Sa vie et ses écrits 290
Caractère de ses ouvrages. 291

LIVRE III.

CONQUÊTE DU PÉROU.

CHAPITRE Ier.

RÉCEPTION DE PIZARRE A LA COUR. — SON TRAITÉ AVEC LA COURONNE. — IL VISITE SA VILLE NATALE. — IL RETOURNE AU NOUVEAU MONDE. — DIFFICULTÉS AVEC ALMAGRO. — SA TROISIÈME EXPÉDITION. — AVENTURES SUR LA CÔTE. — BATAILLES DANS L'ÎLE DE PUNA.

Pizarre en Espagne.	299
Sa réception gracieuse à la Cour	300
Il raconte ses aventures à l'empereur	301
Son traité avec la couronne	303
Dignités qui lui sont conférées	id.
Stipulations en faveur des indigènes.	304
Esprit cupide de Pizarre	305
Il visite sa ville natale.	307
La famille Pizarre	308
Son frère Fernand	id.
Obstacles qu'éprouve l'expédition	309
Il met à la voile et arrive à Nombre de Dios	310
Vif mécontentement d'Almagro	311
Rupture difficilement prévenue	312
Expédition équipée à Panama.	313
Départ définitif de Pizarre pour le Péron	315
Il est poussé dans la baie de Saint-Mathieu.	id.
Il débarque ses troupes	id.
Il pille un village indien	316
Partage du butin	id.
Il se met en marche en suivant la côte	318
Souffrances et mécontentement des Espagnols	319
Ils sont joints par les renforts	320
Ils atteignent Santo Viejo	321
Ils passent dans l'île de Punà.	id.
Conspiration des habitants	id.
Attaque du camp des Espagnols	322
Arrivée de De Soto avec des recrues	325

CHAPITRE II.

LE PÉROU A L'ÉPOQUE DE LA CONQUÊTE. — RÈGNE DE HUAYNA CAPAC. — LES FRÈRES INCAS. — ILS SE DISPUTENT L'EMPIRE. — TRIOMPHE ET CRUAUTÉS D'ATAHULLPA.

L'Inca Huayna Capa 327
Ses craintes au sujet des hommes blancs. 328
Présages de troubles au Pérou 329
Atahuallpa, fils de l'Inca 331
Il partage l'empire avec son frère Huascar 332
Causes de jalousie entr'eux. 334
Commencement des hostilités. 335
Défaite des troupes de Huascar 337
Ravage du pays de Canaris . . . . id.
Marche d'Atahuallpa sur Cuzco 338
Sa victoire à Quipaypan . . . . id.
Huascar fait prisonnier 339
Ce qu'on rapporte de la cruauté d'Atahuallpa 340
Motifs de la mettre en doute 341
Triomphe d'Atahuallpa 343
Son imprévoyance 344

FIN DU TOME I.

Bruxelles. — Typ. de A. Lacroix, Van Meenen et Cie, 33, rue de la Putterie.







